

Sommaire

VARIA

- 3 Marie-France Dupoizat
Céramique importée dans le monde insulindien : fin de l'énigme des BGUR
- 17 Claudine Salmon
The Art of Translating among the Chinese of Java as Perceived through the Interpretation of a Decree of 1696
- 33 Gani A. Jaelani
Preserving the Resources: Plantations and Mines Workers' Hygiene in the Nineteenth and Twentieth Century Dutch East Indies
- 57 Adeline Martinez & Bambang Hidayana
From Transmigrasi to Relokasi: Governmental Disaster Management of the Merapi Volcano Uplands (Indonesia)
- 75 Daniel Perret
De Moulins à Sindanglaya (Java). Itinéraire d'un peintre orientaliste : Marius Perret (1851-1900)
- 159 Jérôme Samuel
Représentations javanaises sous verre des Lieux saints de l'islam : des modèles orientaux aux reformulations locales

COMPTES-RENDUS

- 215 Diana Trisnawati, Yerry Wirawan, M. Fauzi, Andi Achdian, Wilson (Penyunting), Pengantar Hilmar Farid, *Arsip & Sejarah. Mengenang Mona Lohanda* (Archives & History. Remembering Mona Lohanda), Bandung: Pustaka Pias, 2022. (Claudine Salmon)
- 216 Syaifudin Zuhri, *Wali Pitu and Muslim Pilgrimage in Bali, Indonesia. Inventing a Sacred Tradition*, Leiden: Leiden University Press, 2022. (Michel Picard)

Le parcours de deux figures du Département d'Histoire, Universiti Malaya, Kuala Lumpur

- 221 Danny Wong Tze Ken & Lee Kam Hing (eds.), *Wang Gungwu and Malaysia*, Kuala Lumpur, University of Malaya Press, 2021. (Daniel Perret)
- 225 Khoo Kay Kim (with Eddin Khoo), *I, KKK. The Autobiography of a Historian*, Kuala Lumpur, Kala Publ., 2017. (Daniel Perret)

Français et francophones en péninsule malaise (1852 – années 1980)

- 228 Marcel Rouhan, *Diary of a French Missionary: Penang during the Japanese Occupation*, Translated, Introduced and annotated by Serge Jardin. Penang, Areca Books, 2021. (Daniel Perret)

- 229 Jeanne Cuisinier, *What I Saw in Malaysia: Lectures 1934-1938*, Petaling Jaya, Matahari Books, 2019. (Daniel Perret)
- 231 Chen Yen Ling, *Lessons from my School: The Journey of the French Nuns and their Convent Schools*, Kulim, IJ Enterprises Sdn. Bhd., 2019. (Daniel Perret)
- 233 Elsa Clavé, *Les sultanats du Sud philippin. Une histoire sociale et culturelle de l'islamisation (XV^e - XX^e siècles) (The sultanates of the Southern Philippines. A social and cultural history of Islamization (15th to 20th century))*, École française d'Extrême-Orient, Monographies n°199, Paris, 2022. (Marlies Spiecker-Salazar)
- 236 Jean-Paul G. Potet, *A Grammatical Pandect of Written Tagalog*, Lulu Press Inc. USA, 2022. (Marlies Spiecker-Salazar)
- 241 ERRATUM
Kathryn Wellen, "Exhuming Buried Stones: The Treaty of Timurung (1582) during the seventeenth and eighteenth centuries" (*Archipel*, n°103, 2022, pp. 59-86)

RÉSUMÉS – ABSTRACTS

© Copyright Association Archipel 2022

En couverture : Tj. K., *La Mecque en vue intérieure*, Java centre, ca. 1930-1940, 65,0 x 48,5 cm. Coll. privée, Indonésie ; photo S. S. Listyowati.

MARIE-FRANCE DUPOIZAT*

Céramique importée dans le monde insulindien : fin de l'énigme des BGUR

Lorsqu'ont débuté en 1990 les fouilles archéologiques du site de Banten Girang situé à l'extrémité occidentale de l'île de Java, en pays soundanais, ma collègue indonésienne du Pusat Penelitian Arkeologi Nasional, Naniek Harkantiningih, devant enregistrer un grand nombre de tessons aux caractéristiques similaires, et avec cette habilité indonésienne aux acronymes, les avaient qualifiés de BGUR, i.e. « Banteng Girang Unglazed Ring ». C'étaient des fragments de bols de grès, à pâte très dure, avec une couverte le plus souvent brillante, dont les couleurs variaient du vert bleuté au vert olive. Les fragments de fond de bols avaient un anneau sans couverte sur le fond. Certains portaient sur la pâte nue des traces de boursouffures irrégulières qui peuvent se produire lorsque les bols adhèrent l'un à l'autre lors d'une cuisson par empilement. La dureté du matériau, l'aspect brillant du revêtement témoignaient d'une cuisson à haute température. Leur très grand nombre mais aussi leur origine et leur datation posaient problème¹. Si diverses études relataient déjà l'histoire du sultanat de Banten, et son rôle éminent dans le commerce asiatique durant les XVI^e et XVII^e siècles, grâce à sa production

* Associée au Centre Asie du Sud-Est (CASE, UMR CNRS/EHESS/INALCO)

1. À l'examen des tessons de petite taille, on pouvait penser au premier abord à des productions des fours de Yue au Zhejiang. Toutefois, des particularités techniques s'en différençaient, comme la texture du grès et la morphologie de la base. Marie-France Dupoizat & Naniek Harkantiningih, « La céramique importée », in Claude Guillot, Lukman Nurhakim et Sonny Wibisono, *Banten avant l'Islam : étude archéologique de Banten Girang (Java Indonésie) 932 (?) – 1526*, Paris : EFEO, 1994, p. 155.

de poivre, le toponyme Banten Girang laissait supposer, qu'à l'époque pré-musulmane, avant Banten, existait déjà un lieu de quelque importance. L'étude du site, afin de tenter de reconstituer son histoire, fut confiée du côté français à Claude Guillot en 1990, qui la publia en collaboration avec Lukman Nurhakim et Sonny Wibisono en 1994². Cette première fouille archéologique fut suivie d'autres, ailleurs en Indonésie, réalisées conjointement au cours des années suivantes par des équipes indonésiennes et françaises.

La recherche archéologique sur la céramique exportée vers le monde nousantarien en était en quelque sorte à ses débuts. Pour l'Indonésie, la référence incontournable était les importantes collections du musée national, Museum Pusat de Jakarta, avec la remarquable publication de Orsoy de Flines, conservateur dudit musée jusqu'en 1959, soit pendant près de trente ans³. La diversité et la quantité des pièces trouvées dans les différentes îles de l'archipel laissaient entrevoir une importation considérable de grès, de grès porcelaineux et de porcelaines, non seulement d'origine chinoise, mais aussi sud-est asiatique. Il ne s'agissait pas d'un matériel de fouilles archéologiques mais de trouvailles fortuites générant un nouvel intérêt chez des collectionneurs à travers de nouveaux réseaux commerciaux⁴. Certaines zones connues des historiens ou repérées en raison de constructions associées à des activités humaines avaient révélé un matériel céramique à dater à partir du VIII^e siècle. On pense bien sûr, à Borobudur, aux autres temples de Java central, et à plus petite échelle, à Pengkalan Bujang en Malaisie. Toutefois, la richesse des collections témoignait de contacts sur des siècles entre la Chine, l'Asie du Sud-Est continentale et le monde nousantarien. Cette céramique qualifiée alors de « céramique d'exportation » regroupait à la fois des productions chinoises de manufactures connues mais également de provenances inconnues. Ce corpus se retrouvait à l'identique tant aux Philippines que dans les îles indonésiennes. Ainsi les fouilles de Calatagan (Batangas) aux Philippines, à partir de 1950 et surtout de 1958, avaient mis au jour un matériel fragmentaire comparable à celui des grands musées régionaux, comme ce fut le cas des fouilles et sondages menés par Tom et Barbara Harrison en divers sites au Sarawak et pour la plupart publiées dans le *Sarawak Museum Journal*⁵. Dès 1958, Tom Harrison utilisait pour la première fois l'expression de « Ming Gap », pour s'étonner du manque sur place de « bleu-et-blanc », *qingbai* 青白, du début de la dynastie des Ming. Cette observation reprise plus tard, quand les datations s'affinèrent,

2. Guillot, Nurhakim et Wibisono, *op. cit.*

3. E. W. Van Orsoy de Flines, *Guide to the Ceramic Collection*, première édition (hollandaise) 1949, seconde édition (anglaise) 1969, Jakarta.

4. À propos de tentatives de fouilles dans la région de Makassar, voir Denys Lombard, « la "céramique d'exportation" à la mode », *Archipel* 3, 1972, pp. 199-205.

5. Tom Harrison, "The Ming Gap and Kota Batu, Brunei", *Sarawak Museum Journal*, VIII, n° 11, 1958, pp. 273-277.

se révélera juste et correspondra à une période où la Chine se refermait sur elle-même, entraînant une réduction considérable de ses exportations, laquelle laissait place à d'autres productions de tradition chinoise comme celles du Vietnam ou du Siam. Cette « céramique d'exportation » s'apparentait à une céramique d'usage, même si quelques très beaux céladons ou de grands plats « bleu-et-blanc » pouvaient en faire partie. Elle se différenciait des pièces somptueuses, dites souvent de qualité impériale, exposées dans les grands musées de par le monde, et réservées à l'évidence à quelques privilégiés. Il fallait donc procéder à des fouilles de sites d'habitat, pour essayer de comprendre cette exportation considérable qui transparaissait dans les musées régionaux, mais aussi dans les réseaux locaux de vente à des particuliers, amateurs plus ou moins éclairés.

La Chine sut, bien avant le reste du monde, fabriquer une céramique de grand feu, c'est-à-dire cuite à très haute température, donnant ainsi naissance au grès et à la porcelaine. L'adjonction d'une couverte et de décors colorés rendait extrêmement attrayante cette céramique proposée en grande quantité et que ne savaient pas produire les populations de l'Asie du Sud-Est insulaire. À la différence des terres-cuites locales, poreuses, ternes, et sans couleur, la céramique chinoise, contrastait par sa solidité, avec des corps en grès porcelaineux blanc, des couvertes colorées, blanches, vert pâle, ou turquoise, des porcelaines au corps blanc avec une couverte bleutée et brillante où s'ajoutaient des décors à base de rinceaux floraux pour les fameux « bleu et blanc ».

L'essentiel de la céramique retrouvée hors de Chine, venait de manufactures, qui, dans les années 70, pour beaucoup, n'étaient pas encore localisées. Des particularités techniques, des différences significatives dans le traitement des décors laissaient également entrevoir des foyers de production hors de Chine, dans diverses régions de l'Asie du Sud-Est continentale, limitrophes ou à proximité de la Chine (actuels Thaïlande, Vietnam, Birmanie, et Cambodge). Ces productions relevaient toutes d'une technologie chinoise, attestées par des ressemblances manifestes. Elles émanaient très vraisemblablement de potiers chinois émigrés et installés dans des régions à forte demande en céramiques. Dans l'Asie du Sud-Est insulaire, les premiers potiers chinois ne s'installeront qu'au tournant du XX^e siècle⁶.

Une céramique thaïe datant des XIV^e-XVI^e siècles, appelée Sawankhalok, était identifiée dès les années 1920⁷ et, en 1956, Charles Nelson Spinks tentait d'établir son rôle dans le commerce asiatique⁸. Certains traits caractéristiques,

6. M.-Fr. Dupoizat, "L'artisanat de la céramique en Malaysia orientale", *Archipel* 26, 1983, pp. 127-142.

7. Orsoy de Fines situait l'exportation des céramiques du Siam vers l'archipel Insulindien entre 1300 et 1600, Van Orsoy de Flines, 1969, p. 59.

8. Reginald Le May, "A visit to Sawankhalok", *The Journal of the Siam Society*, Bangkok, 1925, vol. 19/1, pp. 63-82. Praya Nakon Prah Ram, "Tai Pottery", *The*

notamment une pâte douce et claire, des revêtements souvent altérés, l'aspect original des décors avaient permis d'identifier également une production vietnamienne, sans toutefois que soient localisés ses sites de fabrication⁹.

Depuis 1949, avec l'arrivée au pouvoir de Mao Zedong et les contraintes imposées aux chercheurs étrangers, les seules publications se limitaient à celles des sites étudiés par les archéologues chinois¹⁰. Le Vietnam était en quasi état de guerre jusqu'en 1975, et les régions avoisinantes étaient inaccessibles à toute recherche *in situ*. La céramique khmère appartient aussi à ces productions de facture chinoise, et bien qu'elle n'ait pas participé aux flux commerciaux vers le monde nousantarien, le musée de Jakarta en présente quelques exemples dont on ignore tout de leur acheminement. Les travaux des chercheurs de l'École française d'Extrême-Orient concernaient essentiellement l'épigraphie, la statuaire et les monuments. La première véritable publication sur la céramique khmère en 1981 émane de Bernard-Philippe Groslier, lequel fit le point des recherches sur le sujet, bien qu'il ait été obligé d'abandonner le Cambodge en raison de la situation politique¹¹. En ce qui concerne la Birmanie, à l'accès très réglementé, ce sont d'abord de grandes jarres de grès qui seront considérées comme birmanes, bien avant que soient découverts des sites de productions de céramiques dans la région du delta de l'Irrawady¹².

Il faut attendre les années 1970, pour qu'un certain nombre de parutions éclosent et que se créent des *ceramic societies* locales réunissant collectionneurs et conservateurs de musées¹³. C'est ainsi qu'en 1968, Cecilia et Leandro Locsin

Journal of the Siam Society, Bangkok, 1937, vol. 29/1, pp. 13-36. Charles Nelson Spinks, "Siam and the Pottery Trade of Asia", *The Journal of the Siam Society*, Bangkok, 1956, vol. 44/2, pp. 61-111.

9. Ainsi que la présence d'une base dite chocolatée, R. Y. Lefèbre d'Argencé, éd., *Les Céramiques à base chocolatée au Musée Louis Finot de l'EFEO à Hanoi*, Paris : Publications de l'École française d'Extrême-Orient, 1958, vol. XIV. Henri Maspero, pensionnaire à Hanoi de l'École française d'Extrême-Orient entre 1908 et 1919 a recueilli 1630 tessons, dont environ la moitié est considérée comme vietnamienne. Certains décors sont des répliques de modèles chinois, mettant bien ainsi en évidence, les difficultés à identifier parfois les différentes origines. Hélène Fromentin, « La céramique vietnamienne de la donation Maspero au musée national des Arts asiatiques-Guimet », *Arts Asiatiques*, tome 52, 1997, pp. 89-105.

10. Denys Lombard et Claudine Salmon, co-auteurs du guide Nagel sur la Chine, publié en 1967 et rédigé en 1965, quand ils séjournaient en Chine, ont dû se baser sur des documents chinois pour les régions où ils n'avaient pas accès.

11. B. P. Groslier, « Introduction to the Ceramic Wares of Angkor », in D. Stock (ed.), *Khmer Ceramics, 9th-14th Century*, Singapore, Southeast Asian Ceramic Society, 1981, pp. 9-39.

12. Sumarah Adhyatman, *Burmese Ceramics*, [Jakarta]: Himpunan Keramik Indonesia, 1985, pp. 3-41.

13. Bernard Philippe Groslier, « La céramique chinoise en Asie du Sud-Est : quelques

présentent les céramiques retrouvées dans des tombes du district de Santa Anna à Manille, permettant grâce à une abondante illustration d'identifier un certain nombre de séries¹⁴. En 1969, William Willets, alors conservateur de l'University Art Museum, lance à Singapour la Southeast Asian Ceramic Society. À Jakarta, la Himpunan Keramik Indonesia est fondée en 1973 par Adam Malik, à la fois grand collectionneur et Vice-Président de l'Indonésie, Sumarah Adhyatman et Soedarmadji J. H. Damais¹⁵. Leur but est de favoriser la connaissance des céramiques retrouvées dans la région et notamment en Indonésie au moyen de publications, de conférences et d'expositions comme le rappelle Adam Malik dans sa préface au catalogue de l'exposition sur les céramiques vietnamiennes du Museum Pusat (1974)¹⁶. Ce corpus réunit des exemples illustrés des diverses catégories présentes dans la collection du musée, auxquelles s'ajoutent des céramiques pouvant éventuellement leur être comparées stylistiquement.

Ce sera également le cas pour la deuxième exposition qui regroupera les grandes jarres de grès dites Martavan venant de collections locales et du musée national¹⁷. La première publication de *Tempayan di Indonesia* (1977) sera suivie, sept ans après, d'une nouvelle édition augmentée¹⁸. Une première classification de jarres du Sarawak Museum à Kuching réalisée en 1970 avait mis en évidence des familles distinctes grâce notamment à l'appréciation « d'experts » locaux¹⁹.

Les jarres, considérées comme des contenants de stockage, pratiques et robustes, ne figuraient pas dans les grands musées et ne les intéressaient d'ailleurs pas non plus. Seuls des petits musées des Pays-Bas, notamment celui de Leeuwarden dont les collections provenaient pour l'essentiel d'Indonésie, exposaient des jarres Martavan. Au même titre que les autres céramiques exportées, les jarres ont participé à ces flux commerciaux qui se sont développés le long des voies maritimes asiatiques. Dès les VIII^e-IX^e siècles, elles constituaient le conditionnement approprié au transport de marchandises

points de méthode », *Archipel* 21, 1981, pp. 93-121.

14. Leandro and Cecilia Locsin, *Oriental Ceramics discovered in the Philippines*, Rutland (Vermont) & Tokyo: Tuttle, 1967.

15. C'est aussi en 1974 qu'est fondée The Oriental Ceramic Society of Hong Kong qui s'est notamment intéressée très activement aux fours du Guangdong.

16. Cheng Lammers et Abu Ridho, *Annamese Ceramics in the Museum Pusat Jakarta*, Jakarta : Himpunan Keramik Indonesia, 1974.

17. Selon une tradition siamoise, les très grandes étaient transportées par des caravanes d'éléphants à travers les montagnes jusqu'au port de Martaban à Pegu, d'où dériverait leur nom, Orsoy de Fines, 1969, p. 62.

18. Adhyatman Sumarah et Cheng Lammers, *Tempayan di Indonesia*, Jakarta : Himpunan Keramik Indonesia, 1^{ère} éd. 1977, 2^e éd. 1984.

19. Eine Moore, "A Suggested Classification of Stonewares of Martabani Type," *The Sarawak Museum Journal*, vol. XVIII, n° 36-37, 1970, pp. 1-78.

fragiles à bord de bateaux et cette utilisation était encore mise en évidence au tournant du XVI^e siècle²⁰. Elles servaient également à la conservation de denrées périssables, de liquides et à la réserve d'eau douce. Une fois sur place, elles étaient recherchées pour les mêmes avantages comme conteneur dans la vie domestique où leur robustesse les rendait indispensable sous des climats humides et chauds où périssent tous matériaux organiques. Parallèlement au rôle utilitaire de la jarre de stockage, se créait une demande spécifique dont la finalité était la possession d'un objet rituel, donc protégé et préservé avec des critères précis d'évaluations. Une telle particularité se retrouvait partagée entre les populations montagnardes de Bornéo, du Vietnam et des Philippines. Divers classements témoignent de l'intérêt des populations locales pour ces biens de valeur, étrangers à l'art local, dont la brillance et la résonance pouvaient être associées à un monde mythique. Lorsque Paul Guilleminet publiera en 1959, en collaboration avec le R.P. Alberty, le dictionnaire Bahnar-Français, après 8 ans passés à partir de 1932, sur les Hauts-Plateaux indochinois, il y adjoindra un manuscrit dans lequel 141 jarres « des Bahnars et de leurs voisins », sont regroupées en 55 familles. Elles sont décrites, dessinées, et évaluées, selon de surprenantes monnaies d'échange qui font état de piastres, de buffles et d'éléphants²¹. F.S. Grabowski a proposé, à la fin du XIX^e siècle, un classement des jarres vues dans la région de Kuala Kapuas à Bornéo (et reconnaissables par les dessins qu'il en donne) en fonction de leurs valeurs dans la société locale²². Il en est de même pour les jarres commentées et dessinées d'un manuscrit malais de 1839. C'est un « guide » pour évaluer les jarres proposées à la vente lors d'une foire annuelle de la région de Sintang, bourgade située loin en amont de la Kapuas²³. Ainsi sont diversement cotées les jarres à boire ou rituelles, les jarres funéraires ou encore les jarres de prestige. Il n'est donc pas surprenant qu'un grand nombre de jarres aient été préservées jusqu'à nos jours et qu'elles soient présentes dans les collections des musées sud-est asiatiques. Leur quasi absence dans les collections occidentales est un exemple significatif de la distance qui a pu se créer entre les céramiques que l'on pourrait qualifier d'usuelles dont font partie les jarres, et une céramique d'apparat certes magnifique mais ne représentant que très partiellement les usages d'une époque.

20. M.-Fr. Dupoizat, « Les jarres de grès dans le commerce asiatique, fonctions domestiques et rituelles », in *La Mémoire engloutie de Brunei*, sous la direction de M. L'Hour, Paris 2001, pp. 84-104.

21. M.-Fr., « À propos de la classification de Paul Guilleminet : jarres à Bornéo et sur les Hauts-Plateaux indochinois », *Archipel* 60, 2000, Paris, pp. 199-216.

22. B. Harrison, *Pusaka, Heirloom Jars of Borneo*, Singapore: Oxford University Press, 1986, p. 29.

23. H. Chambert-Loir & M.-Fr. Dupoizat, « Les jarres de Borneo d'après un texte malais de 1839 », *Archipel* 66, Paris, pp. 113-160.

Ce nouvel intérêt porté à l'ensemble des céramiques exportées vers l'Asie insulaire va se concrétiser par un certain nombre de parutions. Il ne s'agit pas ici d'en faire une liste exhaustive. Signalons seulement les travaux de Roxanna Brown (1946-2008) sur la céramique sud-est asiatique qui, dès 1977, faisait le point des connaissances²⁴. Pour la céramique chinoise, une exposition fondamentale ayant eu lieu à Londres en 1981 et présentant des tessons exhumés de multiples régions de productions, ainsi que diverses publications archéologiques chinoises permettaient désormais d'associer certains types de céramiques exportées à leurs sites de production²⁵. Toutefois, pour comprendre la magnitude et la diversité des exportations vers le monde insulindien, il fallait entreprendre des fouilles archéologiques là où la céramique avait été utilisée, afin de corrélérer l'apparition et la quantité de telles ou telles séries à une période donnée et à un type de site.

Le grand nombre de BGUR exhumés lors des fouilles de Banten Girang, révélait donc un aspect particulier des exportations de céramiques chinoises. Le peu de soins apportés à leur façonnage avec un anneau à l'intérieur laissant apparaître le grès à nu, désignaient ces bols comme issus d'une production ordinaire, surtout si on la compare à celle des céladons aux tons vert-turquoise du Zhejiang, ou à celle des porcelaines du Jiangxi. Les BGUR semblaient ainsi destinés à une clientèle populaire. Dans une première approche, on pouvait relier leur afflux à Banten Girang à leur probable moindre coût leur permettant d'être plus facilement acquis par les habitants d'un petit État côtier, comme l'était la principauté de Banten Girang²⁶. Les études de sites prestigieux allaient modifier cette première appréhension des BGUR. En effet, les fouilles du Palais Royal à Angkor ont également livré une grande quantité de tessons de BGUR, comparable à celle des célèbres céladons du Zhejiang que l'on s'attendait à trouver dans le contexte d'une cité royale²⁷. Ce sera également le cas du site de Trowulan, où a été localisée la capitale du grand royaume javanais de Majapahit, entre la fin du XIII^e et le tournant du XVI^e siècle. Le nombre de fragments de BGUR égalait celui des céladons²⁸.

24. Le sujet de sa thèse sous la direction de William Willets fit l'objet d'une première publication en 1977, ainsi que d'une seconde, achevée en 1988. Roxanna Brown, *The Ceramics of South-East Asia, Their Dating and Identification*, Kuala Lumpur: Oxford University Press 1977.

25. *Kiln Sites of Ancient China*, compiled by P. Hughes-Stanton and R. Kerr, Oriental Ceramic Society, London, 1981. *Chaozhou Bijiashan Songdai yaozhi fajue baogao* 潮州笔架山宋代窑址发掘报告, Wenwu chubanshe, Beijing, 1981. *Guangzhou Xicun yao* 广州西村窑, Hong Kong, 1987. Chen Hsin-hsiung, *Shards of the Sung and Yuan Period in the Pescadores Islands*, Penghu County Cultural Center, 1985.

26. Guillot, Nurhakim et Wibisono, *op. cit.*, p. 123.

27. M.-Fr. Dupoizat, « La céramique importée à Angkor Thom », *Péninsule*, n° 76, 2018, p. 154.

28. M.-Fr. Dupoizat & N. Harkantiningih, *Catalogue of the Chinese Style Ceramics of*

Dès lors, la présence de BGUR à Banten Girang, mais aussi dans les environs palatins d'Angkor Thom ou de Majapahit mettait en évidence le fait qu'on était en présence d'une production de masse destinée à l'exportation.

L'accroissement des activités économiques de la Chine du Sud des XI^e-XIII^e siècles est intrinsèquement lié à l'expansion du commerce maritime. Le développement de la marine chinoise à partir du XI^e siècle peut satisfaire aux besoins de la navigation en haute mer, et permet des trajets au long cours notamment vers l'Asie du Sud-Est. L'artisanat de la céramique connaît également un essor remarquable. La production à grande échelle des ateliers du Fujian commence au XII^e siècle et s'intensifie jusqu'à la fin de l'époque Yuan (1279-1368)²⁹. De 10 000 à 30 000 pièces peuvent être enfournées dans de grands fours-dragon lors d'une seule cuisson et des centaines de fours ont été exhumés dans la seule région du Fujian. Ces complexes de fours produisent plusieurs types de céramiques, certains prennent pour modèles les céladons de Longquan 龙泉, ou les bols à thé à couverture sombre de Jian, ou encore les *qingbai* ou « bleus et blancs », mais les plus communs consistent en céramiques à revêtement vert. Les couvertes brillantes vont du gris vert, au vert olive et à un vert tirant vers le jaune³⁰. Certains sont décorés de motifs imprimés ou incisés au peigne. Des fouilles sous-marines en mer de Chine, au sud-ouest de Palawan aux Philippines, ou dans l'archipel des Lingga, au sud-est de la côte de Sumatra, ou encore au nord-ouest de la mer de Java ont révélé que dès le XII^e siècle, quelques séries de bols comportaient des anneaux sans couverture sur le fond³¹. Dès lors, de nombreux ateliers du Fujian vont utiliser cette technique de fabrication qui consiste à empiler les bols les uns sur les autres pour la cuisson, en vue d'une production de masse. Il s'agit notamment

Majapahit, Tentative Chronology, Cahiers d'Archipel 36, Paris 2007. Les céramiques à couverture verte du Fujian pour l'essentiel de la famille des 'BGUR' représentaient environ 33 % de l'ensemble du matériel céramique, les céladons du Zhejiang 29 %.

29. Billy K.L. So, *Prosperity, Region, and Institutions in Maritime China, The South Fukien Pattern, 946-1368*, Cambridge (Mass.) and London: Harvard University Asia Center, 2000, p. 187.

30. Li jianan, *Fujian Min jiang liuyu Song Yuan shiqi yao zhi gaikuang* 福建闽江流域宋元时期窑的概况, in 13-14 世纪の琉球と福建 *Study of Trade Ceramics and the Beginning of Relations between the Ryukyus and Fujian in the 13th-14th*, 2009, Kumamoto University, Kumamoto, p. 27-29.

31. M.-Fr. Dupoizat, "The Ceramic Cargo of a Song Dynasty Junk Found in the Philippines and its Significance in the China-South East Asia Trade," in R. Scott & J. Guy (eds.), *South East Asia & China: Art, Interaction & Commerce*, Colloquies on Art & Archaeology in Asia n°17, London: Percival David Foundation of Chinese Art, 1995, p. 209, fig. 6, 7-10. Abu Ridho & E. Edwards McKinnon, *The Pulau Buaya Wreck, Finds from the Song Period*, in S. Adhyatman (ed.), Jakarta : Himpunan Keramik Indonesia, Jakarta, 1998, fig. 11. W. Mathers & M. Flecker (eds), *Archaeological Recovery of the Java Sea Wreck*, Annapolis (Maryland) : Pacific Sea Resources, 1997, fig. 11/7.

des grands complexes de fours du bassin du Minjiang 闽江, le plus grand fleuve du Fujian et une importante voie de transport maritime³². Toutefois, les BGUR, avec leur grès caractéristique, très cuit, la morphologie de leur base et leur type de couverte, ne font pas partie des premières productions de bols à anneau nu. Ils pourraient provenir des ateliers de Zhuangbian 庄边 du district de Putian 莆田 au Fujian³³.

*

* *

La présence de ces fragments de bols BGUR en nombre sur le site de Trowulan, conjuguée à leur absence sur d'autres sites dont les périodes d'occupation sont également bien cernées, permet de les attribuer principalement à la période Yuan. Ainsi, les fouilles de Si Pamutung (IX^e-XIII^e siècle) à Padang Lawas, région connue pour un ensemble de sanctuaires hindou-bouddhiques à l'intérieur de Sumatra, n'ont mis au jour aucun fragment de BGUR, alors qu'ont été exhumées des céramiques du XIII^e siècle³⁴.

Depuis les fouilles de Banten Girang, d'autres programmes de recherche archéologique ont livré parmi leur matériel des fragments de bols BGUR. C'est notamment le cas de Bukit Hasang, cité marchande de la région de Barus sur la côte ouest de Sumatra Nord du XII^e au XVII^e siècle, dont la prospérité provient principalement du commerce du camphre et de l'or de l'arrière-pays³⁵.

Les BGUR, faisant partie des productions chinoises de deuxième ordre, illustrent bien la diversité des céramiques proposés à l'exportation. Sans les inventaires réalisés pour chaque fouille archéologique qui recensent chaque série quantitativement, leur abondance serait restée méconnue. D'un point de vue économique, leur nombre témoigne d'une composante significative de l'exportation des céramiques pendant une séquence chronologique donnée. Ainsi au-delà d'une approche qualitative de la céramique, le cas des BGUR prend toute son importance.

32. Li Jianan, *op. cit.*, p. 27.

33. Zeng Fan-曾凡, *Fujian taoci kaogu gailun* 福建陶瓷考古概论, Fuzhou, 2001, p. 25 fig. 1.

34. M.-Fr. Dupoizat, « Essai de chronologie de la céramique chinoise trouvée à Si Pamutung, Padang Lawas » : X^e-début XIV^e siècle », *Archipel* 74, Paris, 2007, p. 86. M.-Fr. Dupoizat, « Chinese Ceramics Imported in Si Pamutung, Padang Lawas », in Daniel Perret & Heddy Surachman (eds.), *History of Padang Lawas, I. The Site of Si Pamutung (9th century-13th century AD)*, Cahiers d'Archipel 42, Paris, 2014, p. 278.

35. M.-Fr. Dupoizat, « Grès et porcelaines des sites de Barus postérieurs à Lobu Tua », in D. Perret & H. Surachman (éd.), *Histoire de Barus III, Regards sur une place marchande de l'océan Indien (XI^e-milieu du XVII^e s.)*, Cahiers d'Archipel 38, Paris, 2009, pp. 114-115, pl. 11.



Fig. 1 – Fragments de fonds de bols BGUR provenant des fouilles de Banten Girang.



Fig. 2 – Fragments de fonds de bols BGUR provenant des fouilles de Banten Girang. Guillot, Nurhakim et Wibisono, *op. cit.*, ill. 85, p. 155.



Fig. 3 – Fond d'un bol BGUR provenant des fouilles de Banten Girang. Guillot, Nurhakim et Wibisono, *op. cit.*



Fig. 4 – Bol BGUR provenant des fouilles d'Angkor Thom. Cf. Dupoizat, 2018, *op. cit.*, pl. 7-1/2 et pl. 7-1/6.

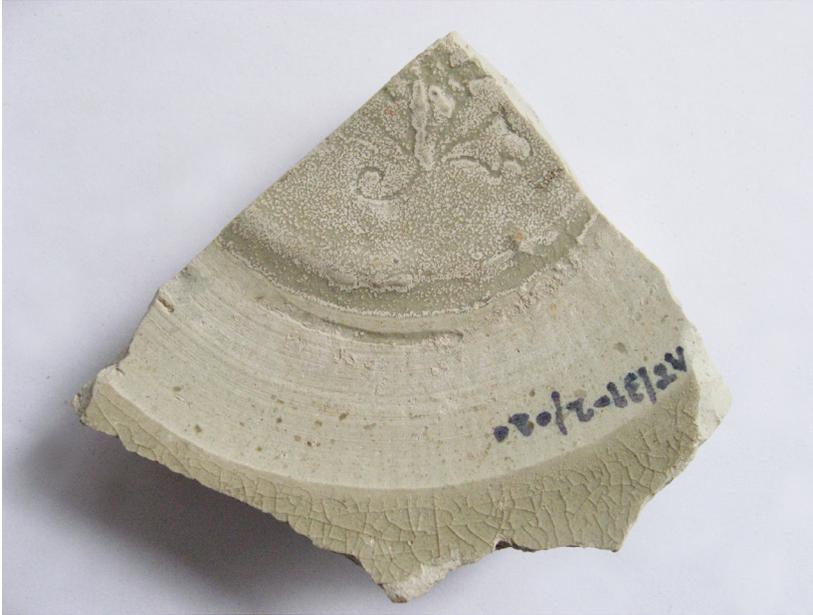


Fig. 5 – Fragment de bol BGUR décoré d'un motif imprimé sur le fond, exhumé lors des fouilles d'Angkor Thom. Cf. Dupoizat, 2018, *op. cit.*, 2018, pl. 7-1 /2 et pl. 7-1/6. Occasionnellement un motif floral est imprimé sur le centre délimité par l'anneau nu : fig. 5.



Fig. 6 – Bol BGUR exhumé lors des fouilles de Bukit Hasang à Barus. Cf. Dupoizat, 2009, *op. cit.*, 11/3a, p. 115.



Fig. 7 – Fragment de bol BGUR provenant de Bukit Hasang à Barus. Cf. Dupoizat, 2009, *op. cit.*, 11/1a p. 115.



Fig. 8 – Bol BGUR provenant des fouilles de Banten Girang. Guillot, Nurhakim et Wibisono, *op. cit.*, ill. 88 p. 156.

CLAUDINE SALMON*

The Art of Translating among the Chinese of Java as Perceived through the Interpretation of a Decree of 1696

Introduction

It is now well established that Insulindian Chinese played a key role in the movement of Chinese literary translations into Malay and other local languages that took place during the last decades of the 19th century and the first half of the 20th century.¹ However, much less is known regarding the part played by Chinese migrants in the translations/adaptations made at the request of the local and colonial authorities.

Chinese sources occasionally provide some scarce information regarding translators and interpreters. For example, the *Songshi* 宋史 or “History of the Song” and the *Zhufan zhi* 諸藩志, “Description of Foreign Countries,” by Zhao Rukuo 趙汝适 (1225) report in their notices on Srivijaya (Sumatra) that at the court “the language was written with characters from India, and

* CASE, CNRS

1. Our thanks to Paola Calanca, Claude Guillot and Waruno Mahdi who read a previous version of this article. Our gratitude also goes to Henri Chambert-Loir who transcribed the Malay rendition and to Mau Chuan-hui 毛傳慧 who helped us solve a few language issues.

See inter alia C. Salmon (Ed.), *Literary Migrations. Traditional Chinese Fiction in Asia (17th-20th centuries)*, Beijing: International Culture Publishing House, 1987; reprint Singapore: ISEAS, Institute of Southeast Asian Studies, 2013; Ge Song, *Indes néerlandaises et culture chinoise. Deux traductions malaises du Roman des Trois Royaumes (1910-1913)*, Paris : Archipel Hors-Série N° 1, 2021.

that the king used his ring as a seal". They add that "Chinese characters were used in the memorials accompanying the tribute".² The notation is important; it suggests that there were one or more secretaries, or even merchant-literati, in the service of the ruler, acting as interpreters and translators.

This practice was found in the following centuries. At the very beginning of the 17th century, Zhang Xie 張燮 (1574-1640) notes that the ruler of Banten (West Java) had six accountants in his service to keep his books, four of whom were Chinese. He adds that the people of this nation who knew the local language(s) well, literally "the foreign language(s)" (*an yiyu* 諳夷語), acted as interpreters (*tongshi* 通事) and that there was one man for every ship.³ This assertion is corroborated by English merchants who came to trade in Banten in the early 17th century, and who used to communicate with their Chinese counterparts in Malay. When Captain Saris passed through Banten in 1614 to negotiate a cargo of pepper, he asked two Chinese merchants, Lacmoy and Lanching, to translate the letter written in Chinese that the Lord of Hirado had given him in Japan for the King of England. The Chinese gave a Malay translation of the letter, which was later rendered into English.⁴ Worthy of note, an official letter in Malay from 1672, written in *aksara* with a Chinese seal impression upside down (*hufeng* 護封 or sealed for protection)⁵ emanating from a Ming loyalist in the service of the Sultan of Banten to the King of Denmark also attests to the role of Chinese as linguists in the commercial life of the sultanate.⁶

The colonial administration during the Vereenigde Oost-indische Compagnie or VOC period (1602-1799) functioned in an *ad hoc* manner, and ruled by decrees and public notices or placards (*plakaten*). The posting of these directive placards and proclamations was the main medium for

2. Feng Chengjun 馮承鈞, *Zhufan zhi jiaozhu* 諸藩志校注, Beijing, Zhonghua shuju, 1956, p. 12 ; *Songshi* 宋史, juan 248, "Waiguo 外國", 5, Sanfoqi guo 三佛齊國, Beijing : Zhonghua shuju, 1997, vol. 40, p. 14.088 ; Chau Ju Kua, Edited and Translated by Fr. Hirth and W.W. Rockhill, Amsterdam: Oriental Press, 1966, p. 60.

3. Zhang Xie, *Dongxi yang kao* 東西洋考 (Research on Eastern and Western Oceans), Preface of 1617, Edited by Xie Fang 謝方, Beijing, Zhonghua shuju, 1981, p. 48.

4. Samuel Purchas, *His Pilgrimage, or Relations of the World and the Religions Observed in all Ages and Places discovered, from the Creation unto this Present*, London: Printed by William Standley for Henry Fetherstone, 1617, I, Chap. III, p. 352 and following.

5. The origin of this protective seal should be the ancient sealing clay.

6. The letter was found in the National Archives of Denmark (C.23 drafts and enclosures of East Indian matters 1668-1699) and was transliterated and translated, cf. F.H. van Naerssen, Th. G.Th. Pigeaud and P. Voorhoeve, *Catalogue of Indonesian manuscripts, Part 2. Old Javanese Charters, Javanese, Malay and Lampung Manuscripts, Mads Lange's Balinese letters and Official letters in Indonesian languages*, Copenhagen: The Royal library, 1977, p. 161-162. (See here Plate 1).

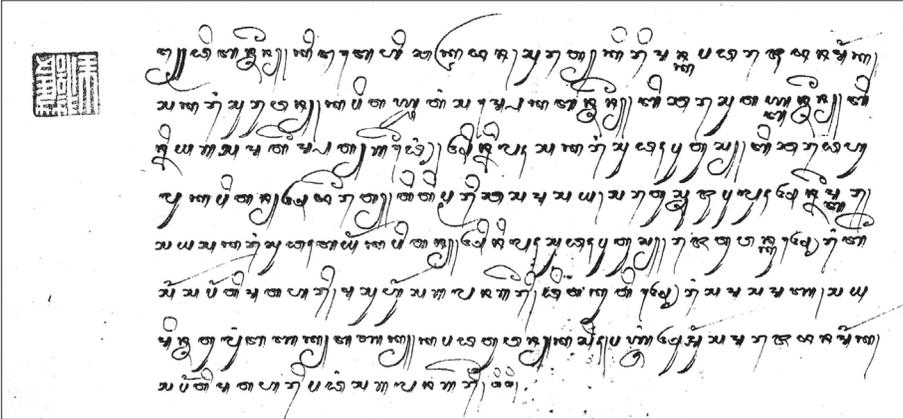


Plate 1 – Business letter sent by the Chinese harbour master of Banten to the King of Denmark, 1672 (Reproduced from Naerssen, Pigeaud and Voorhoeve, 1977, pl. 41)

communicating the government's wishes and intentions. Fortunately, these placards have been published, although in a more or less summarized form, by J.A. van der Chijs in the *Nederlandsch-Indisch Plakaatboek 1602-1811* (Batavia: Landsdrukkerij & 'Hage: M. Nijhoff, 1885-1900, 17 vol.). This corpus provides us with some flashes into the Company's language policy. For example, in 1621, the VOC stipulated that in Batavia preaching should be in the Malay language (*Bepaling dat te Batavia in de maleische taal gepreekt zoude worden*). However, initially it consisted of a reading by someone who was "quite versed" in Malay, and was therefore rather primitive; but the authorities understood that "all affairs must have a beginning before they are completely effective".⁷

As far as Chinese residents were concerned, an ordinance of 1628, about the prohibition for them to leave Batavia without permission from the Company, states that "it was the duty of their leaders to translate it or have it translated, and to have it displayed on posters on the usual places".⁸ This text shows that the use of placards to give orders to the Chinese community had already become a habit. As regard the appointment of the head of the Chinese community, the *Dagh-Register gehouden int Casteel Batavia* states that the proclamation had just to be read in public. When Limlacco 林六哥 was appointed captain in Batavia in 1636,⁹ the commission was proclaimed in

7. *Nederlandsch-Indisch Plakaatboek*, Vol. 1, Supplement, p. 604, August 26, 1621.

8. *Nederlandsch-Indisch Plakaatboek*, Vol. 1, p. 226-227, May 11, 1628.

9. Worthy of note, his son, Boycko, served as interpreter in Formosa, cf. B. Hoetink, « Chinesche officieren te Batavia onder de Compagnie », *Bijdragen tot de Taal- Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië*, 78, 1922, p. 14.

both Dutch and Chinese “in the company of several eminent local Chinese”. “After a ceremony at the castle square, the gentlemen rode on horseback to the town hall where the proclamation was again issued in both languages to the common people.”¹⁰

The placards were usually archived, but not the official posters. However, such a poster, in Dutch, Malay, Javanese, and Chinese, dated July 24, 1696 and issued by Governor General Willem van Outhoorn (in office 1691-1704), resurfaced about ten years ago. It was rediscovered by Edwin Wieringa of the University of Cologne assisted by Thoralf Hanstein of the Berlin State Library. The poster has a size of 52x73.5 cm. It has been scanned and is accessible on line.¹¹ The Dutch text of this decree poster was aimed at forbidding the opening of new sugar-, arrack-, lime-, and brick- production sites, as well as the creation of lumber mills, because of the scarcity of firewood in the Batavia *ommelanden* or areas around it, but it had not been implemented because of the powerful interests involved. The increase of sugar mills and arrack distilleries did not discontinue during the greatest part of the following century, the shortage of firewood remained a problem, and little by little, sugar refineries moved eastwards to Central and Eastern Java. The decree and its historical context have been investigated in detail by Waruno Mahdi, in an article in which a transcript as well as a translation in English are given in appendix.¹² In addition, Henri Chambert Loir kindly transcribed for us the Malay rendition written in Jawi characters. Thanks to these two contributions, we are able to approach the Chinese rendering in a new light, and try to understand how the anonymous Chinese linguist proceeded, although some questions have remained unexplained.

But before studying the Chinese interpretative translation of the decree, which is so far the oldest known still in extant, we would like to consider briefly what is known about 17th-century Chinese translators/interpreters in Batavia, and how they were called upon by the VOC officials each time they needed to communicate either with the Zheng 鄭 regime in Taiwan or with the Manchus rulers.

10. *The Chinese Annals of Batavia, the Kai ba lidai shiji and other Stories* (1610-1795), Translated, edited and annotated by Leonard Blussé & Nie Dening, Leiden / Boston: Brill, 2018, p. 68, n. 51, quoting the *Dagh-Register* of April 23, 1663, p. 158.

11. <https://digital.staatsbibliothek-berlin.de/werkansicht/?PPN=PPN715019155>.

12. Waruno Mahdi, “A rediscovered 1696 decree poster of the Governor General in Batavia, with unexpected stylistic particularities”, *Archipel* 93, 2017, pp. 85-108. The article is also accessible on line: <https://journals.openedition.org/archipel/393>. The author states (p. 86) that he “was unable to acquire a copy of the original placard of van Outhoorn’s decree from the Arsip Nasional Republik Indonesia and can only quote it from the strongly abridged record given in the *Plakaatboek*.”

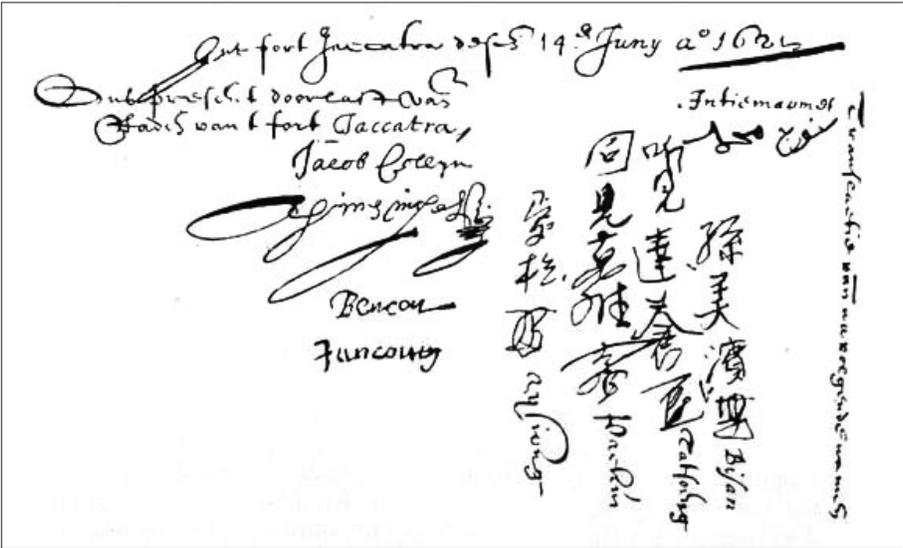


Plate 2 – “Bencon”, signature in Latin characters of So Beng Kong (Reproduced from Hoetink, “So Bing Kong”, p. 8).

Language Skills of 17th-Century Batavia Chinese

During the 17th century, the language of contact between Europeans and Chinese was the Malay and the Portuguese in which, according to John E. Wills, “the Dutch may have been less than perfectly fluent.”¹³ However, a few Chinese were also more or less knowledgeable in Dutch. Such as the first leader (*Overste*) of the Chinese community, the merchant So Beng Kong 蘇鳴崗 (d. 1644), who was appointed on 11 October 1619. He was then responsible for civil affairs, and was also a member of the College of Aldermen (*Collegie van Schepenen*) that was established in 1620.¹⁴ His signature has been preserved in Latin characters on a certificate in Dutch of the price of pepper, as negotiated in Banten between the Pangeran and the French, dated 1621¹⁵ (see Plate 2).

13. John E. Wills, “Ch’ing Relations with the Dutch, 1662-1690,” in John K. Fairbank (Ed.), *The Chinese World Order*, Cambridge Massachusetts: Harvard East Asian Series 32, 1968, p. 247.

14. He only intervened in Chinese affairs; cf. *Nederlandsch-Indisch Plakaatboek*, Vol. 1, p. 60, 1st July 1614, p. 50-60; Supplement, p. 599.

15. C.f. B. Hoetink, “So Bing Kong, het eerste hoofd der Chineezzen te Batavia (Eene nalezing)”, *Bijdragen tot de Taal- Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië*, dl. 79, 1923, p. 6-8.

Such also the Christian Martinus Bingam [潘] 明巖, who was appointed captain in 1645 until his death in 1663. He was closely linked to the Dutch, first as contractor of various works in the city (such as the digging of the canal of Molenvliet), and second because he had borrowed a huge amount of money from the VOC which he invested in sugar-cane plantations. When he passed away, he was still heavily indebted to the Company. He was said to have a beautiful handwriting in Dutch.¹⁶

This was also the case with Gan Tenqua 顏口官, son of Captain Siqua [顏] 二官 (in office 1663-1665) and of a Balinese lady (d. 1678?),¹⁷ who, experimented in spoken and written Dutch as well as other languages, accompanied a Dutch mission to Fuzhou in 1676 with the hope of undertaking a free trade.¹⁸ By a resolution of May 16, 1679, he was appointed “*schrijver*” or clerk in the service of the Company, and conferred upon the title of *Serjeant*.¹⁹ This function was apparently not reinstated after the passing of Gan Tenqua. Gan Tenqua was still alive in 1696.

It seems that it was also the case for Zhou Meidie 周美爹, doctor to Governor General Joan van Horn (in office 1704-1709) and his family, who in his old age accompanied the retired governor to the Dutch republic, and where he stayed for several months before returning to Batavia. On his way back, he wrote a first letter to Nicolaes Witsen (1641-1717, passionate of the history of China and former mayor of Amsterdam), and a second one two years later.²⁰

Unlike the Portuguese in Macao who, as early as 1627, institutionalised the function of interpreter and translator by issuing a series of rules that established the duties and obligations of the sworn interpreters (*jurubaças*)²¹ and scribes (*escrevaens*) who worked for the Senado da Câmara or Chamber Senate,²² the

16. Hoetink, “Chineesche officieren te Batavia onder de Compagnie,” p. 22.

17. Siqua’s widow was appointed head of the Chinese community by the VOC. See B. Hoetink, “De weduwe van kapitein Siqua—Djanda Kapitein siqua,” *Chung Hwa Hui Tsa Chih*, jrg 2, n°1-2, 1918, p. 16-25, 98-105.

18. Hoetink, “Chineesche officieren te Batavia onder de Compagnie,” p. 27, quoting the *Dagh-Register* of May 22-26, 1676, p. 100.

19. Hoetink, “Chineesche officieren te Batavia onder de Compagnie,” p. 27.

20. See L. Blussé, “Doctor at Sea: Chou Mei-yeh (sic)’s voyage to the West (1710-1711),” in Erica Poorter (Ed.), *As the Twig is Bent... Essays in Honour of Frits Vos*, Amsterdam: J.C. Gieben, 1990, p. 7-30.

21. From the Malay *juru bahasa* which means translator. Worthy of note, the term *juru bahasa* (spelled *jurubasse*, was also used by the Dutch in Batavia; cf. B. Hoetink, “So Bing Kong, het eerste hoofd der Chineezten te Batavia,” p. 399.

22. *Anno 1627, Regimento da Lingua da Cidade e, dos Jurubaças menores e Escrevaens*, Biblioteca da Ajuda (BA), Jesuítas na Ásia (JA), Cód.49-V-8, fls257v.-251v.; Série da Província da China. The document called for the employment of three *jurubaças* who were divided into two types, *lingua principal* and *jurubaças menores*, and for two scribes. The bibliography on the subject is very extensive. See inter alia Mario Gómez

VOC officials were content to resort to the Chinese merchants of Batavia each time they needed linguists, and continued to entrust the leaders of the Chinese community with the task of translating or having translated administrative texts, if needed. However, according to the *Plakaatboek*, the Company also tried to train Dutch interpreters of Chinese. For this purpose, in 1752 and 1753, three young men were placed in the Chinese Hospital in Batavia, before being sent to China and, in 1760, officially appointed as interpreters.²³ Frederik de Haan, who does not quote his source, says that in 1777 the VOC felt the need to use a sworn Chinese interpreter.²⁴

On December 29, 1679, when the VOC officially received the Tartar embassy in Batavia, various Chinese personalities were present, among whom Captain Tsoa Wanjock 蔡煥玉 (in office 1678-1684) and Gan Tenqua. Along with three other Chinese, they that made a translation into Portuguese and Malay of the official missive Emperor Kangxi 康熙 (1662-1722) had addressed to the Governor General. Only a Dutch adaptation of the latter is reproduced in the *Dagh Register*.²⁵ During the stay of the embassy in Batavia (which lasted for seven months), the emissaries were accompanied and entertained by local Chinese, and the heads of the delegation were lodged in a house of the widow of a wealthy Chinese, a certain Njai Sotia.²⁶ Their credentials were translated by Ensign (*Vaandrig*)²⁷ Tenglauw [or Tengelouw?],²⁸ along with Captain Tsoa Wanjock, Sergeant Thenqua [Gan Tenqua], and a certain Bonsiqua.²⁹

Valadez, "Between Linguist Walls and the Third Place. The Jurubaças' Identity and their Role in Sino-Portuguese Negotiations after the 1622 Dutch Attack," *Review of Culture* 25 (2008), p. 21-35; Elsa Penalva, "Mercadores, Jesuítas e Jurubaças em Macau (1600–1627)," in Luis Filipe Barreto & Wu Zhiliang (Ed.), *Macau Past and Present*, Macau: Centro Científico e Cultural de Macau, I.P, Fundação Macau 澳門基金會 2015, p. 93-176.

23. *Nederlandsch-Indisch Plakaatboek*, Vol. VII, p. 427, September 23, 1760, p. 427-428.

24. Frederik de Haan, *Oud Batavia. Gedenkboek uitgegeven ter gelegenheid van het 300=jaarig bestaan der stad in 1919*, Batavia, Weltevreden, Leiden: Uit gegeven door het Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen, 1919, Vol. 1, p. 503, n. 1: "Een tolk voor de Chineesche taal werd voor het eerst in 1777 beëdigd."

25. *Dagh-Register gehouden int Casteel Batavia*, F. de Haan (Ed.), Batavia: Landsdrukkerij & 's Hage: M. Nijhoff, 1896-1931, Dec. 29, 1679, p. 620, 623-625.

26. *Dagh-Register*, 27 Dec. 1679, p. 600.

27. According to the editors of *The Chinese Annals of Batavia*, p. 66, n. 46, the first *vaandrig* was not appointed until 28 June 1678.

28. According to *Dagh-Register*, 8 May 1681, p. 214, Tengelouw was a sea-going merchant whose junk frequented China and Japan.

29. *Dagh-Register*, 29 Dec. 1679, p. 627-629.

According to Dutch sources, the embassy was accompanied by Lim Lacco and Lappora, “two of the former Batavia Chinese who had often served as intermediaries in Fuzhou.” The Chinese sources mention two interpreters bearing different names who presumably accompanied the mission.³⁰

It is conceivable that for merchants unaccustomed to court style, the translation of Kangxi emperor’s missive, as well as those of the emissaries’ credentials and the governor general’s reply, must have been very difficult, hence the need for a collective translation. It is likely that the interpretation of the decrees issued by the VOC, often written in a rather obscure language and referring to institutions without equivalents in the Chinese world, was not an easier task.

It should perhaps be remembered that the Chinese who acted as translators in 17th-century Batavia were not only untrained in this field, but had learned Malay and possibly Dutch without having had any linguistic tools at their disposal in their own language. The first embryonic Chinese-Malay manuals were not produced before the last decades of the 19th century.³¹

Public Notices and Questions of Literacy in Batavia

The language situation faced by the VOC officers was not unlike that experienced by the Manchu rulers after their takeover of China. On both sides, they had to communicate with a population that was foreign to them and whose language or languages they knew little about. The comparison stops there. In China, it was the conquerors who learned the language of the conquered, to the point of mastering it perfectly after a period during which the two languages were used simultaneously. In Batavia, the conquering traders, while using Malay, according to their abilities, introduced an administrative system imported from Europe and written exclusively in their native language. In doing so, all the effort of acculturation and linguistic understanding were required from the local populations.

So far, we have not found any reflection on the issue of inter-comprehension in Java among the Dutch employees of the VOC. Did they ever think of the state of written knowledge of the persons to whom their messages were addressed, before having translations of decrees and public notice instruction posters placed in public places? Or did they think that it was enough for a limited number of persons to be able to read and understand the messages for their dissemination and implementation to take place? We favour the second interpretation.

In the case of the Chinese community, which was still relatively small, all that was needed was for the leaders and lettered merchants to be able to interpret the Company’s directives, so that the message would get through.

³⁰. See John E. Wills, Jr., *Pepper, Guns, and Parleys. The Dutch East India Company and China 1622-1681*, Cambridge, Massachusetts: Harvard University Press, 1974, p. 179.

³¹. Such as Lim Tjay Tat 林采達, *Kitab Tong Gi Tjin Liong Basa Malayoe of Tjin na 通語津梁*, Batavia, 1878, Singapore, Guangxu jichou nian 光緒己丑年 (1889).

Some Particularities of the Chinese Text

What is striking at first glance is the difference in length of the Chinese text, which has only about 443 characters, while the Dutch text has *ca* 1340 words, and the Malay one, which follows the original rather closely, about 1334. While taking into account the fact that expression in Chinese requires fewer terms than in Western languages, it remains that this Chinese text is shorter, which leads us to believe that it is not a “translation” in the modern Western sense of the term, but rather an interpretative translation.³² Here, the translator, as would an interpreter, takes the general ideas and condenses them, which implies a real “negotiation” with the original. To some extent, he made the content of the decree clearer. In particular, he avoided the many redundancies and explicit repetitions in the Dutch text and its Malay translation, which seem difficult to bear for a modern reader. This is evidenced by the way van der Chijs could not help abbreviating the decrees he produced in the *Plakaatboek*.³³ Waruno Mahdi notes that “the decree repeats the lengthy paratactic listing ‘sugar mills, arrack distilleries, chalk burners, brick and tile kilns, as well as lumber mills’ in slight variations altogether ten times”,³⁴ as does the Malay rendition, whereas the Chinese quotes the same listing only twice.

Worthy of note too, the Dutch header which reads:

Willem van Outhoorn Governor General and the Councils over the State of the General Netherlands Chartered East-India Company in India [herewith] makes known

has been omitted, unlike the Malay version where it reads:

Wilem Fan Uthron Gurundur Jenral dan segala Raden Fan India yang empunya perintah atas perihal Kompeni Wilandawi dalam India memeri tahu pada segala orang yang memaca dan yang menengar bunyi surat [?] yaitu undang2 ini, ketahui

The Chinese translator, who remains anonymous, like his counterpart of the Malay version, simply begins his translation with the expression *chaofeng* 抄奉, meaning “copy of an act or of a document”, but which here implies a rendering of the act in another language. This expression *chaofeng* was systematically used in the translations made at the request of the Company and the colonial government, as the documents we have been able to consult attest. Curiously, the terms *yi* 譯 or *fanyi* 翻譯, which mean “to interpret”, “to translate”, do not appear anywhere. Could it be that these terms have been avoided by the linguists for fear of being accused of errors in translation?

32. For a reflection on Asian conceptions of translation, see inter alia Eva Hung and Judy Wakabayashi (Ed.), *Asian Translation Traditions*, London and New York: Routledge, 2014, Introduction.

33. *Nederlandsch-Indisch Plakaatboek*, Vol. 3. 405-407.

34. See Waruno Mahdi’s detailed analysis, *Op.cit.*, p. 90-93.

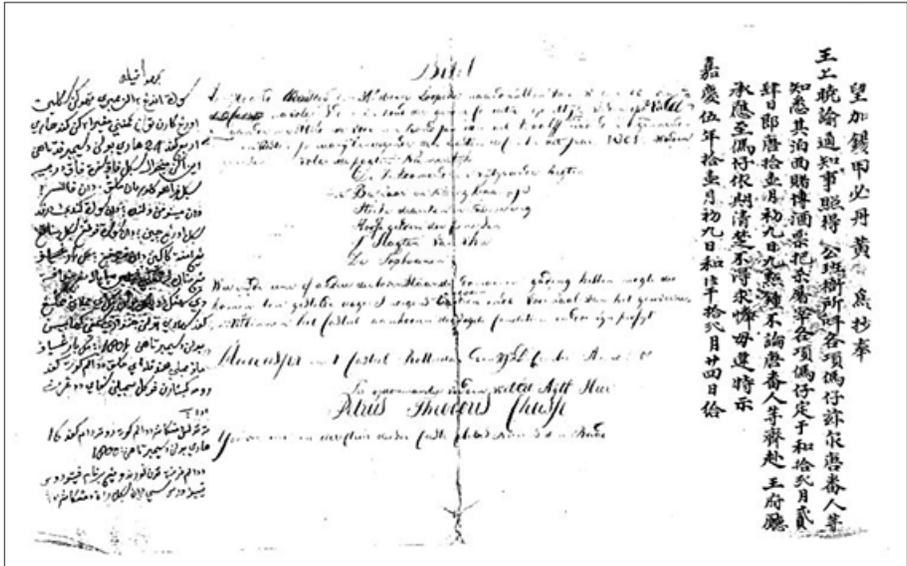


Plate 3 – Placard in three languages, Dutch, Malay and Chinese, to announce the auction of various revenue farms to be held on 24 December 1800 in Makassar (Museum Kota Makassar)

The reason why the translator of the decree does not indicate his name may eventually be explained by the fact that the “copy of the act” did not emanate from the head of the Chinese community. Indeed, in a translation made in 1800 by the captain of the Chinese of Makassar, (exhibited in the Museum Kota Makassar in 2005), his name is noted which reads: 望加錫甲必丹丹黃 抄奉 or “Copy of the act by the Captain of Makassar, Oey [Nyeeke 雅哥]” (See Plate 3).

As for the last two sentences of the Dutch decree:

Issued in Fort Batavia on the Island Java Major, this 24 July 1696 W. van Outhoorn [signature]

By ordinance of Their Hon. High Com.: C. van Swoll [clerk, signature]

they have been rendered in the Chinese version in the following way:

Issued on Dutch year 1696, June..., day...

This last sentence, which is very close to its Malay counterpart, also omits the names of the Governor General and the secretary³⁵, but it differs in the

35. The Malay version reads: *Tersurat dalam Kota Betawi atas Pulau Jawa Besar pada ... hari bulan Yulius tahun seribu enam ratus sembilan puluh enam.* or “Written in the city of Batavia on the island of Java Major, July ..., 1696.”

month. The date of “24 June 1696” is that which the decree was laid down as recorded in the *Plakaatboek* (Van der Chijs, 1885-1900: 3, p. 405-407), whereas the Dutch text of the official poster bears the date of “24 July 1696,” which is that of its public display.

As far as the form is concerned, the text follows Chinese norms as regards the marks of respect. When mentioning the Dutch Governor General, the expression *wangshang* 王上³⁶ referring to him is placed at the beginning of the line, two characters higher; and when referring to the Councils, *Shangtai* 上臺, one character higher, and three for *Helan guo* 和蘭國, Holland.³⁷

As for the transcriptions of foreign terms (in Chinese: *yinyi* 音譯 or sound translation), that follow Hokkien pronunciation, it seems that they were already rather systematized, in terms of the choice of characters, except for the addition of the radical N° 30 (*kou* 口) before certain characters used to transcribe a syllable (such as in *bicara* 嚙渣嘮), although it is not clear how this systematisation came about.

Worthy of mention too, the text contains a few Chinese character variants, such as *yao* 窑, in place of 窑 for kiln, and *zhe* 蔗, instead of 蔗, for sugar-cane, that were in use in South Fujian and Taiwan. The term *zhe* appears here in the expression *zhebu* (Hokkien: *chiapho*) 蔗廊, which refers to a sugar-crushing establishment or sugar-cane mill. Note that the character 廊 was exclusively used in Hokkien or Minnan *hua* 閩南話,³⁸ as well as in place names. By the 1630s, sugar-cane plantations owned by Chinese were already well developed in Banten,³⁹ as well as in Batavia where they had been encouraged by the VOC, which had started exporting sugar to Persia and Europe.⁴⁰ In addition,

36. In the *Kai ba lidai shi* 開吧歷代史記, Hsü Yün-tsiao 許雲樵 Ed., *Nanyang xuebao* 南洋學報, IX, Part 1 (N° 17), June 1953, the Governor General is called *Baguo dawang* 吧國大王 or the Great King of Batavia, and the ruler of Holland *zuguo wang* 祖國王 or King of the Motherland. Later, the Chinese in Batavia used a transcription of the Dutch term: 敖文律得嘮 to refer to the governor general. See *Baguo huaren gongguan* (*Baguo gongtang*) *dangan congshu*. *Gongan bu* (*dier ji*) 吧國華人公館 (吧國公堂) 檔案簿叢書, 公案簿 (第二輯), Yuan Bingling 袁冰凌, Su Ermeng 蘇爾夢 jiaozhu 校注, Bao Leshi (L. Blussé) deng dingbu 包樂史等訂補, Xiamen: Xiamen daxue chubanshe, 2004, “18-19 shiji yinnihua wen zhong de wailaiyu chutan 18-19世紀印尼華文外的外來語初探,” p. 421.

37. During the Ming dynasty, Holland was usually written 和蘭, and this form remained in use in Java until the last years of the 19th century, as seen from its usage in the *Gongan bu* and the Chinese epigraphical materials. In China proper under the Qing, the transcriptions 贺兰 and 荷蘭 also appeared, the latter being the dominant one today.

38. See Rev. Carstairs Douglas, *Chinese-English Dictionary of the Vernacular or Spoken Language of Amoy*, London: Trübner & Co, 1873, *Supplement*, by Rev. Thomas Barclay, 1923, p. 186.

39. See Claude Guillot, Lukman Nurhakim, Claudine Salmon, “Les sucriers chinois de Kelapadua, Banten, XVIIe siècle. Textes et vestiges », *Archipel* 39, 1990, pp. 139-158.

40. Marie-Sybille de Vienne, *Les Chinois en Insulinde. Echanges et sociétés*

in 1638, the Company favoured the Chinese producer Jankong (or Jan Con), exempting him from taxes for a period of 10 years.⁴¹

Language of the Chinese Rendition

As far as can be judged, since this translation is unique for the seventeenth century, the Chinese language then in use in Batavia was obviously *Minnan hua*, but strongly marked by borrowings from Dutch and Malay, as well as by composite terms, and new expressions that seem to have been well established. The fact that the Batavia Chinese had been politically dependent on the VOC since the very beginning of the 17th century led them to reflect this reality by coining their own language that can be described as a kind of *sabir*.

In this short text, there are no less than six loanwords: five that seemingly come from Dutch, and one from Malay, as well as two composite expressions made from Malay too, and two new terms. However, if we scrutinize the Malay rendition, we notice that it also contains the same Dutch loanwords, all related to the operation of the VOC (except “July” which is rather curiously transcribed *Yulius*). All this suggests that the Chinese translator may have worked from the Malay version only. However, the fact that the Chinese interpretation is dated “June 1696” while the Malay translation gives “July 1696”, casts doubt on this. This may suggest that the Chinese translator had access both to the Dutch placard and the Malay translation, or possibly to an oral lecture of these texts. There is no way to tell. Such situations show once again how relative the distinction between interpretation and translation is.

Dutch Loans

Compagnie (Company) 公班咩 (1 occur.)

Fiscaal (public prosecutor) 美錫葛 (1 occur.)

Heem Raad (district council) 欣勿勞 (2 occur.)

Secretaris 諸葛礁 (2 occur.)

Juni 俞尼 (June) (1 occur.)

These terms, except *Juni*, were also used in later periods, notably in the *Gongan bu* 公案簿 of the late 18th and 19th century, with occasionally slightly different transcriptions such as 公班衙 for *Compagnie*.⁴²

marchandes au XVII^e siècle, Paris : Les Indes savantes, 2008, p. 55.

41. *Dagh-Register*, 7 Nov. 1637, p. 416. On this businessman, see Leonard Blussé, *Strange Company. Chinese Settlers, mestizo women and the Dutch in VOC Batavia*, Dordrecht-Holland / Riverton-U.S.A.: Floris Publications, 1986, Chap. IV. “Testament of a Towkay: Jan Con, Batavia and the Dutch China Trade,” p. 49-72. See his signature on Plate 1.

42. See *Baguo huaren gongguan (Baguo gongtang) dang'an congshu. Gongan bu (dierji)* 吧國華人公館 (吧國公堂) 檔案簿叢書, 公案簿 (第二輯), p. 424.

Malay Loan and Composite Expressions

bicara 嚙嗒嘮 (3 occur.)

Bicara cu 嚙嗒嘮厝 (Collegie van Schepenen or College of Aldermen) (1 occur.)

Nei Wai Tumenggung 內外淡枋公 (*baliuw* & *landrost* or police officer, and *landrost* or bailiff of the Ommelanden) (1 occur.).

The Malay term *bicara* has several meanings: to talk, to discuss, to deliberate, to litigate. This diversity of meanings explains why it appears no less than five times in the Malay version, and three times in the Chinese rendition. This term was also extensively used in the *Gongan bu*, as well as *bicara cu* or House of Deliberations.⁴³ As regards the composite expression *bicara cu* (*cu* in *Minnan hua* meaning house), during the period of the VOC, it was used to refer to the Collegie van Heeren Scheppenen or College of Magistrates or Gentlemen Aldermen, and after 1800, to refer to a law court. In the Malay version, Collegie van Heeren Scheppenen is rendered by a long periphrasis which reads: *perhimpunan tuan2 yang memegang hukum bicara merdehika dalam negeri* or “the association of gentlemen who hold the law of speaking freely in the country.” Later, this periphrasis was replaced by the expression *gedung bicara*, doublet of *bicara cu*, and still in use with the sense of Law court, alongside *gedung pengadilan*. The composite expressions *nei wai tumenggung* also appear in the *Gongan bu*, the latter spelled 內外澹枋公.⁴⁴ Its equivalents in the Malay version are *bilyu dan temenggung luar*.

All these Malay borrowings show enough the difficulties encountered by the translators in rendering an administrative system terminology that was often rather obscure to them.

Dedicated expressions

Wangshang 王上, His Majesty (the king) to designate the Governor General (2 occurrences), on the model of *Huangshang* 皇上, His Majesty (the emperor).

Shangtai 上臺, The Superiors, to make reference to the Councils of India (5 occur.)

These two expressions were aimed at showing respect for the authorities. *Wangshang* was still in use during the first half of the 19th century in an unedited manuscript translation entitled “Rules for the Chinese Orphans’ Room (*Weeskamer*)” *Huaren meisegan tiaoli* 華人美色甘條例. However, the *Gongan bu* and the *Kai ba lidai shiji* had in the meantime opted for a transcription of the term governor-general.

43. Op. cit., p. 427.

44. Op. cit., p. 427, 422.

Chinese Text and its English Translation

Transcript

We have punctuated the text, numbered the lines according to the original, and for a few characters, added the standard forms in square brackets.

- [1] 抄奉
- [2] 王上暨 諸上臺嚙渣嘮定案，新令傳諭通國各色人等知悉。炤得吧國樵[蔗]廊 酒灶 灰 [窑] 瓦磚寮 枋棚俱已極多，又遂日加增，不出數年火柴盡矣。日後將何取給？[3] 且從此相爭相競，以致嚙渣嘮破家負債，至於脫逃。此 上臺所耳聞而目覩者，故不得不嚙渣嘮定案，預早傳知使爾等儆省。自今以後，不論何人如樵廊 酒灶 [4] 灰 瓦磚寮 枋棚以炤舊為止，不許從新創置，或有起蓋未成者，當入字啟請。
- [5] 王令不得擅自抗違。如有抗違， 買罰錢二百文。將起蓋，登時毀拆。為此示知城內外人等，或自創建、或有夥記定限，嚙渣嘮厝上宣讀及各門張掛。日起以一月為期 [6] 或係已置，或與人稅，創造何時？住址何處？城內地界當報明嚙渣嘮厝上諸葛礁毛里氏，城外地界當報明欣勿勞諸葛礁三勿和屢，以便
- [7] 上臺查勘，裁奪去留。如過月不報者，登時買罰，並將原蓋毀拆。又有人住公班咩園地及山者，或係請乞，或係租稅，或係明買有無，
- [8] 上臺給字限六個月為期，當報明欣勿勞。如無給字，擅自久住並砍柴者，買罰錢二百文。或買罰無錢，則依法而行，決不姑貸。茲
- [9] 上臺委任美錫葛城內外淡枋公管理查勘。依令施行，各有和蘭字 唐人字 無來由字、爪亞字示眾通知，務宜凜遵毋得玩忽自悞。特示。
- [10] 和蘭國壹仟陸佰玖拾陸年俞尼月 日給

English Translation

[1] Copy of the Act

[2] The Governor General (王上) and the Councils [over India] (諸上臺)⁴⁵ have taken a decision after deliberation (*bicara* 嚙渣嘮); this new decree is issued for the information of all kinds of people of the country.

45. The Dutch text reads: *de Raden over den Staat van de Generale Nederlandse Geotroijeerde oost-Indische Compagnie in India* or “the Councils over the State of the General Netherlands Chartered East-India Company in India;” in the Malay translation: *segala Raden fan India yang empunya perintah atas prihal Kompeni Wilanda dalam India* or “all the councils of India which exert a control on the Company.”

Be it known that inside the state of Batavia (Bago 吧國), sugar mills, arrack distilleries, chalk burners, brick and tile kilns, and workshops⁴⁶ are already very numerous, and their number increases every day. Before long, we will run out of firewood. [3] How will it be supplied in the future? Such a shortage will result in quarrels, competing against each other, court summons (*bicara*), family destruction, indebtedness, and flight for debt. Such facts have already been heard and witnessed by the Councils. This is why they were forced to deliberate (*bicara*) and take decisions that we hasten to communicate to the population to make them diligent. From now on, nobody is permitted to construct or to complete sugar mills, arrack distilleries [4], chalk burners, brick and tile kilns, and workshops; if someone has started such a construction, he must apply to the authorities for permission.

[5] The Governor General's decree cannot be violated. In the event of transgression, a fine of 200 *wen* or rixdollars will be imposed, and the constructions dismantled. For the purpose of informing those inside and outside the city who have individually or in cooperation erected such constructions, the *bicara cu* 嚙渣嘮厝 or College of Magistrates will proclaim this ordinance and post it on the main city doors. Within one month after the date of the proclamation, [6] those who inside the city have constructed or rented such enterprises have to report their names, addresses, and the date at which these constructions were rented or made to the *secretaris* or secretary of the *bicara cu* or College of Magistrates, Yohanes Mouris (嚙渣嘮厝上諸葛礁毛里氏); those who are living outside of the city will report to the *secretaris* or secretary of the *Heem Raad*,⁴⁷ or District Council, Samuel Hoorn (欣勿勞諸葛礁三勿和屢), [7], this in order to facilitate the investigations and decisions of the authorities. If, after one month, no report is made, the infringer will be fined and his construction will be destroyed. And there are those who live in the gardens and hills of the *Compagnie* (公班哖), awaiting an authorization letter, renting, or as an owner, [8], the councils have given them a six-month limit to report to the *Heem Raad* (欣勿勞)⁴⁸ or District Council(s). Those who do not get a written permission and continue to live and cut wood on the *Compagnie*'s gardens and hills illegally, will be punished by a fine of two hundred *wen* or rixdollars. If the penalty is not paid, then the law will be applied, and credit will not be tolerated.[9] The Councils of India have ordered the *fiscaal* (美錫葛) or public prosecutor, the police officer and the bailiff (內外淡枋公) to attend to the carrying out of the above mentioned. In order to enforce this

46. If we understand the character *fang* (Hokkien: *hong*) 枋 as its homophone 坊. The original Dutch version has *hout-sagerijen* and the Malay one *pegergajian kayu*, which both mean "lumber mills."

47. In the Dutch text: *secretaries van Heeren [College] van Heemraden deser ommelanden* or Secretary of the District Council of these environs.

48. In the Dutch text, we find the plural form *Heeren Heemraden*.

decree, texts in Dutch, Chinese, Malay and Javanese should be advertised in accordance to the decree; these tasks should be carried out without negligence. Special notification.

[10] Issued on Dutch year 1696, June..., day...

*
* *

This interpretative translation is of great interest for the historian. It provides concrete information on a case of language mediation in relation to a VOC decree aimed more specifically at Chinese entrepreneurs and craftsmen in Batavia and its *ommelanden*. This allows us to glimpse the recurrence of this type of administrative dialogue and its impact on the vocabulary by the introduction of numerous loanwords, but also the way in which the Batavia Chinese were led to reflect the social reality they were confronted with, by adapting their language accordingly. If, for the 18th and the first half of the 19th centuries, other tri- or quadrilingual placards were to be discovered in the archives, this would make it possible to study the evolution of interpretation over time, and to reconsider the supposed “inferior” status of interpretative translations.

Judging by the accounts of two Minnan scholars, Cheng Rijie 程日焮 (1709-1747) and Wang Dahai 王大海, who came to teach in Java respectively in the 1730s and 1780s, the *Minnan hua* of Java quickly spread beyond the borders of the island. It seems that the inhabitants of Southern Fujian had developed a taste for Malay and Dutch borrowings too, judging from the number of loans introduced by the two literati in their accounts. Indeed, these two scholars did not hesitate to sprinkle their narratives with terms borrowed from the *Minnan hua* of Java. Cheng who wrote just after the massacre of the Chinese in 1740, at the request of senior official Cai Xin 蔡新 (1707-1799, Zhangpu 漳浦, Fujian), provides a very informative presentation of Kelapa 噶喇吧 (former name of Batavia) in which he introduces no less than eighteen loanwords, among which that of Compagnie spelled *gongbanya* 公班衙,⁴⁹ which was used in China to refer to the VOC, the East India Company and the Compagnie française des Indes orientales (French East India Company).⁵⁰ As for Wang Dahai, he wrote on his own initiative an instructive account on insular countries in which he introduced a great many loans, more than eighteen.⁵¹

49. Cheng Rijie says: “荷兰公家曰公班衙 or The Dutch Government is called Compagnie”. See Wang Dahai zhu 王大海著, Yao Nan 姚楠、Wu Langxuan 吴琅璇 jiaozhu 校注, *Haidao yizhi* 海島逸誌, “Fulu 附录”, Xianggang: Xuejin shudian, 1992, p. 180; C. Lombard-Salmon, “Un Chinois à Java (1729-1736),” *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, t. LIX, 1972, p. 304.

50. C. Salmon, “Malay and Javanese Loanwords in Chinese as a Mirror of Cultural Exchanges”, *Archipel* 78, 2009, p. 181-208.

51. C. Salmon, “Wang Dahai and his View of the ‘Insular Countries’ (1791)”, in Ding Choo Ming & Ooi Kee Beng (eds.), *Chinese Studies of the Malay World. A Comparative Approach*, Singapore: Times Media Private Limited, 2003, p. 31-67.

GANI A. JAELANI*

Preserving the Resources: Plantations and Mines Workers' Hygiene in the Nineteenth and Twentieth Century Dutch East Indies

Introduction

In the 19th c., the extension and intensification of imperialism went hand-in-hand with the need to secure more resources. The promulgation of the Agrarian Law (*Agrarische Wet*) in 1870, which marked the beginning of liberalism in the Dutch East Indies, allowed private companies to exploit new lands and limit government intervention in economic practices. During this period, the Europeans began to look toward Sumatera, an island with fertile and unexploited lands. The opening of the new lands for plantations created an additional need for labor. The need for doctors to support business operations grew with the arrival of new workers. The companies demanded this workforce to be healthy in order to remain productive.

The need for a healthy population had become a major question since the mid-nineteenth century. The colonial government's concern for increasing the health of the population could be seen in the implementation of the vaccination program¹ and the establishment of the *Sekolah Dokter Djawa* (Javanese Medical School) along with a midwifery school; the first was intended to train the vaccinators, while the aim of the second was to lower

* Assistant Professor at Department of History and Philology, Universitas Padjadjaran, Indonesia

1. See Schoute 1936. For more recent studies about this issue, see Boomgaard 1989, Boomgaard 2003 and Neelakantan 2010.

the mortality rate among children and mothers during labor². Meanwhile, the regulation on prostitution was also issued to combat the spread of sexually transmitted diseases, especially syphilis.³ To some extent, the discussion about the population in its relation to manpower produced the apparition of a racial category. The physicians in this period believed that racial differences should be considered in assigning fieldwork because for some races, as opposed to others, working in the field and under the sun was not suitable; therefore the awareness about living a hygienic life produced racial categories as well. Thus, through the question about the population's health, the physicians constituted the racial body with the possibility to work in the tropics.⁴

This article aims to examine physicians' reports of health condition of the plantation and mining works in the Dutch East Indies during the colonial period. These reports were mainly published in the *Geneeskundig Tijdschrift voor Nederlandsch-Indie* (the Medical Journal of the Dutch Indies), from the late nineteenth-century to the third decade of the twentieth century. This journal accommodated physicians working in the Dutch East Indies to discuss about every subject related to the medical knowledge in the tropics, as well as the survey of the health condition of the population. Several physicians also published their reports independently, but their publications to some extent were still discussed in the medical journal. These reports were previously consulted for supplementary sources only for those researching about plantations, yet they were never considered hitherto as the primary sources for historical analysis. Meanwhile, they were critical to the extent that they constituted reports by the doctors who criticized the system implemented expansively in the plantations, such as the report by Tschudnowsky, entitled *Contribution à la Géographie Médicale de l'Archipel Malais*.⁵ Nevertheless, as indicated in the reports, there were concerns about the possibility of changing the system that would threaten the ongoing medical services, as in the pamphlet by Kuenen and Knebel that protested against Van Blommestein's plan (see further below).⁶ Through close readings of these published reports, we can find political views of the physicians in the context of the colonial state. These views are important to enrich different perspectives of the worker's hygiene in the Dutch East Indies at that time and its relation to the role of physicians. Lastly, although most of the discussion focuses on workers in plantations and mining in East Sumatra, this article also occasionally takes cases of workers in other places that are also discussed by physicians at that time.

2. Hesselink 2011.

3. Jaelani 2013.

4. See Harrison 1999; Anderson 2006; Seth 2018.

5. Tschudnowsky 1899.

6. Kuenen and Knebel 1910.

Most of the studies on colonial labor focus on the colonial politics and political economy of the plantations and mining. The issues include enforcement of discipline among workers and State control, workers' protests and confrontation, racial-based hierarchical structure in the plantation, and class conflicts in coal mines.⁷ In the Dutch East Indies context, analysis on the role of physicians in this debate is limited while their views contributed greatly in constituting the colonial state.⁸ Meanwhile, the link among the doctors, medical science, and colonialism itself has been frequently discussed in other colonial settings. In general, the analysis is focused on the interconnection between medical science and control over the natives through the invention of racial and sexual categories attributed inherently to the colonized people. Within this framework, colonial medicine is treated as "tools of empire," concentrating in the idea of "curing their ills" and pathologizing the tropics and the people that should be regulated because the natives were considered as the carriers of disease-causing bacteria.⁹ Such conviction had enforced the colonial subject to implement a set of rules to create a healthy, productive population that would not hinder the progress brought by colonialism as Ishita Pande shows as the manifestation of colonial liberal vision.¹⁰

Regarding the colonial medicine studies, this article is inclined to extend Lenore Manderson's work on the link between doctors and labor availability, by emphasizing on doctors' diagnosis on the workers and the importance of attending to their health in order to increase productivity.¹¹ In the Dutch East Indies context, however, this liberal approach contradicted the colonial doctors' advice. During that period, labor conditions were governed by the Coolie Ordinance (*koelie-ordonnantie*) of 1880. This ordinance controlled the short-term contract and sanctions for negligence. The conditions benefited the plantation owners and abused the life of the workers. It had been the subject of criticism since its first enactment in 1880, as well as the amendments in 1904 and 1915.¹² In this context, the doctors recommended that the coolie ordinance to be preserved in order to protect the plantation, something that was against the liberal economic system. In a free labor system, the workers would be

7. See Pelzer 1985; Stoler 2005; Stoler 2009; Breman 1989; Erman 2005.

8. The work of Markdoembaks is an exception. It discusses the physicians' oblivion toward the oppression carried out by the enterprise owners which made him question their oath as doctors. Nevertheless, in this book, Markdoembaks does not question much about this issue in the context of colonial power. See Makdoembaks 2019.

9. Arnold 1993; Gilman 1985; Vaughan 1991; Anderson 2006; Lyons 1992. For discussion about historiography on colonial medicine, see Marks 1997 and Ernst 2007.

10. Pande 2010.

11. Manderson 1996, especially chapter 5 'Sickness and the World of Work: Men on the Estates,' pp. 127-165.

12. Breman 1989: 39-41.

given more freedom to regulate themselves when they were sick; meanwhile the coolie ordinance forced them to be admitted to the hospital. When the coercive practices legalized in the coolie ordinance were critically denounced, these doctors sternly argued that the coercion was necessary. Having yet awareness of hygiene and admitting themselves to the hospital to care for their illness, these workers, in the doctors' opinion, would disserve the plantation owners and eventually the colonial state itself. In this article, I examine the cruciality of manpower health in the context of the political economy of medicine in the colonial state, through physicians' roles in assuring the coolie ordinance continuance which resulted in accentuating the racial division.

Physicians' Role in Supporting Liberal Politics

The implementation of *culturstelsel*¹³ was a subject of criticism in the colony as well as in metropolitan Netherlands. This system was highly profitable to the Dutch in which the Dutch Indies was regarded as the "cork on which the Netherlands floats"¹⁴, while at the same time causing misery to the native population in the colony. To a certain extent, the system was considered a form of slavery whereby the peasants were left without a choice but to work in the system, and sometimes their burden was heavier. In the view of liberal politics, it was oppressing and had to be replaced by free labor.

The role of the physicians, such as Doctor Willem Bosch, in the debate, was rarely discussed.¹⁵ In 1847, as the Chief of the Military Health Department, Bosch wrote a report about the Javanese health condition in which he related the epidemic in Central Java that caused a high mortality rate. Food shortage due to crop failure, he reported, was one of the causes of the epidemic. The most notable point of the report is how *culturstelsel* was associated to the cause as the obligation to cultivate particular types of plants left insufficient remaining land for growing staple plants. As a result, this system to some extent led to famine and in some areas was followed by an epidemic outbreak, such as in Central Java. The famine caused a lack of nutrition making the people susceptible to diseases and for this reason, Bosch argued that poverty was the cause of the epidemic which in turn killed many people¹⁶.

13. *Culturstelsel* or Sistem Tanam Paksa is a system that forced the peasants to cultivate one fifth of their land with plants having an economic value on the European market or compelled them to provide sixty days of work on government plantations.

14. Fasseur 1994: 56.

15. Hesselink discusses Doctor Bosch's criticism regarding this issue and emphasizes his advice in creating a school to train the natives in medicine as the solution to fight epidemics. In his work, this story is put as the background of the creation of Dokter Djawa and midwifery school in the mid-nineteenth century. See Hesselink 2011, especially Chapter 3. Moreover, the political role of Doctor Bosch is also discussed in the dissertation by Doctor Adrian Borgers about him. See Borgers 1942.

16. Bosch 1852.

Doctor Bosch's report displeased the colonial government, and it was only the beginning of his criticism of the highly exploitative colonial system. His opinion actually resonated with the European general perception at that time that a large population meant prosperity.¹⁷ In a pamphlet published in 1851, *De vermeerdering van Java's bevolking: beschouwd als de grootste bron van rijkdom voor Nederland* (The increase of Java's population considered as the greatest source of wealth for the Netherlands), he argued that population level determined the great productivity while the implementation of *culturstelsel* generated the opposite. To support this argument, he provided examples of regions, such as Priangan in West Java that was blessed with vast and fruitful lands but lacked population, resulting in its limited productivity.¹⁸ On this basis, the *culturstelsel* was in contradiction with prosperity. Moreover, it also reflected a liberal view that encouraged the reduction of state interference in economic matters. Along with W.R. van Hoëvell, Doctor Bosch delivered a speech at a meeting convened by an Amsterdam society named Felix Meritis on 8 March 1860, on the importance of "free labor" to replace *culturstelsel*.¹⁹

The end of the cultivation system and the support for free labor were the main topics of the liberals in the Netherlands in 1850. Even though the differences in political views provoked a great debate, both sides agreed that the colony should generate profit to the Netherlands. Among other issues appearing during that period was the possibility to expand the exploitation to the Outer Islands (islands outside Java) to increase productivity. F. H. van Vlissingen together with several liberal businessmen and scientists wrote a petition in 1857 in which they advocated the colonization of the Outer Islands. However, this idea was rejected by a committee formed by the government, chaired by Jan Jacob Rochussen, a former Governor-General of the Dutch East Indies. Nonetheless, Rochussen began to consider the possibility of opening the Outer Islands for new exploitation as mentioned in the petition.²⁰ This rejection of colonization is not surprising as the main concern about European health in the colony had been a frequent debate since the early nineteenth century. Doctor Bosch was among those who were in disagreement, but more than a decade later, in an article aimed at responding to this proposal, he turned in favour of colonization.²¹ To some extent, this shift of attitude related to his position as a supporter of liberal politics which encouraged the expansion of the colonization of islands outside Java. It was believed that the arrival of new workers from Europe would stimulate the employment of free labor. On

17. Jaelani 2017: 84; see also Rusnock 2002.

18. Bosch 1851; See also Fasseur 1994: 105-6.

19. Van Hoëvell and Bosch 1860: 6-7.

20. Kuitenbrouwer 1991: 36.

21. Bosch 1858: 165-88; regarding Bosch's criticism of the colonization, see Pols 2011, especially pp. 132-134, and De Knecht-van Eekelen 2000: 70-85.

another occasion, the liberal vision of colonial politics was reflected as well in the speech of Doctor Peter Bleeker during an Indisch Genootschap session.²² The forum gathered liberal politicians to discuss liberal political issues. In his speech, Doctor Bleeker gave a retrospective view of the colonization and the importance of the expansion. To accomplish this program, support from political power was considered essential.

Nevertheless, despite Doctor Bosch support for colonization, grounded on the medical justification that acclimatization was no longer an issue for the Europeans to survive in the tropical heat, he reminded his compatriots not to overwork. Instead, he wrote, “a few hours of field labor may at first suffice for you, the fertility of the soil on which you are placed, the precautions with which you are surrounded, the help of native laborers at your disposal, will provide the necessary guarantees.”²³ This statement implied another issue concerning the racialised division of work once the Europeans began to settle in the tropics.

The Racial Division of Labor

On 21 January 1873, the Association for the Advancement of Medical Science in the Dutch East Indies (*Vereeniging tot Bevordering der Geneeskundige Wetenschappen in Nederlandsch-Indië*) received a letter from the Netherlands Society of Industry (*Nederlandsche Maatschappij van Nijverheid*, NMN) asking about the possibility to emigrate and work in the tropics. Signed by Doctor Becking and Doctor Van Der Burg as the president and secretary of the association, the reply to the letter dated 29 October stated that the coming of unmarried European men in the colony to work was possible provided the workers followed the rules of hygiene. Moreover, they should avoid the colonization of the lowlands.²⁴

The request from the Netherlands Society of Industry indicated to what extent the issue of acclimatization reappeared with political change in the Netherlands, especially the promulgation of the *Agrarische Wet* in 1870. The liberalization of the economy had opened a wider door for private companies to expand their exploitation, and consequently, the prospect of new lands encouraged more Europeans to emigrate to the Dutch East Indies. Until the mid-nineteenth century, the region was still considered dangerous, but physicians, especially those who worked there, provided their assurance.

22. Indisch Genootschap 1865. Doctor Bleeker was a physician who became the first director of Dokter Djawa school. He published a considerable body of work on medical topography, initiated survey on the Javanese population, and had an interest in ichthyological research. See van Heiningen 2010: 257.

23. Bosch 1858: 180-181.

24. Becking and Van der Burg 1874: 757-763.

Around this period, the Indisch Genootschap meetings had bigger concerns on the issue of migration. During the 17 December 1872 meeting, a paper written by Cornets de Groot was distributed, discussing the response to the implementation of *Agrarische Wet* in which De Groot was optimistic about realizing the land colonization as part of the liberal political agenda that would benefit the Netherlands. The response to this paper was presented in the following two meetings mainly discussing migration.²⁵ Most of the discussion agreed with de Groot's views, and with the fact that the colonization of the lowland should be avoided as well as fieldworking for the Europeans. This latter point became the highlight at that time, given that colonization itself was no longer considered hazardous for Europeans' health. Nevertheless, the fact that Europeans were not encouraged to work on the field did not necessarily mean that agricultural work was impossible because it could be delegated to non-Europeans.²⁶

Other speakers, such as Mr. Robidé van der Aa and Doctor Bleeker, concurred with De Groot.²⁷ A similar agreement can also be found in statements by other physicians with medical experiences in the colony, for example Doctor Treille, Doctor Navarre, Da Silva Amado, and Van Overbeek de Meijer. In general, they theorised that European men were not physically apt for fieldworking under the tropical sun, and such jobs should be delegated to natives or other races. This racial division of labor also indicated that the jobs reserved for the Europeans were better respected than those for other races.²⁸

The racial division of labor became increasingly common as monographs and guidebooks for visits to the tropics were issued. This can be read in Doctor Van der Burg first volumes of *De Geneesheer in Nederlandsch-Indië* (The

25. Indisch Genootschap 1872; Indisch Genootschap 1873a; Indisch Genootschap 1873b.

26. Becking and van der Burg 1874: 763.

27. Indisch Genootschap 1873a: 33.

28. Doctor Treille, a French physician, wrote in 1888 in his book *On the acclimatization of Europeans*, that for a white man, ploughing the soil was forbidden because his physical construction could not support it. Meanwhile, Doctor Navarre in *Colonial Hygiene Manual* also wrote that physical labor should be avoided, specifying that all "professions exercised in front of fires: cooks, bakers, pastry chefs, blacksmiths, drivers, etc." should rather be reserved for the Natives. At the International Congress of Colonial Physicians in 1883, Da Silva Amado divided Europeans working in the tropics into two categories: those who did intellectual work and those who did physical work. According to him, the former were better respected, and their activity was better suited to their health. However, he advised that tropical heat could slow down brain functions. Referring to the history of the colonization of the Dutch East Indies, a Dutch physician, Van Overbeek de Meijer stated that racial difference was decisive for working the land. The physiology of certain races was compatible with certain works. See Van Leent 1884: 95-107; Le Cour Grandmaison 2014: 211-213.

Physician in the Dutch East Indies),²⁹ as well in his other book specifically intended as a guidebook, *Persoonlijke gezondheidsleer voor Europeanen, die naar Nederlandsch-Indië gaan of daar wonen* (Personal health guide for Europeans going to or living in the Dutch East Indies), published in 1895.³⁰ It is at this point that racial prejudice mixes with the idea of medicine. That is why, to some extent, the increasing number of Europeans who came to the Dutch East Indies at the end of the nineteenth century further strengthened the sentiment.³¹

European settlement in the tropics that appeared as an issue in the first half of the nineteenth century heavily relied on physicians' opinions deciding whether the colonization was possible without causing any hazard to the health of the Europeans. Their opinions were conditioned by the economic and political factors as we have seen in the way they argued about the possibility of the settlement to support the liberal policy in the colonial state. At the end of the nineteenth century, especially with the creation of numerous plantations, the debates ceased because it seemed that the majority of the physicians endorsed the new wave of European moves to the Dutch East Indies. Their endorsement had also created a racial division of labor by assigning particular professions to a particular race. For this reason, it could be said that the physicians also provided some kind of justification for racial differences and since the natives mostly cultivated the land, their health should also be a concern.

The Worker's Health Issue

As prescribed by the physicians, working the land must be performed by the natives or by the Chinese. However, this prescription led to the spread of diseases assumed to result from lack of hygiene and quickly became the main problem in companies. The need for a healthy workforce was crucial because productivity required a healthy physical condition of workers that would lower the death rates³² and the companies depended on it. Accordingly, agricultural companies should facilitate health services, as stipulated in the *koelie-ordonnantie*, as also implemented in mining both in East Sumatra and elsewhere. Nevertheless, until the late nineteenth and early twentieth century, it was not the case even though the presence of a physician on the plantation was assured.

29. Van der Burg 1884.

30. Van der Burg 1895: 173-174.

31. Several studies show that the increase in racial issues is related to the growing number of European women who arrived in the Dutch East Indies. Therefore, the growing racial prejudice by the end of the nineteenth century is always related to gender issues (see Locher-Scholten 2000; Stoler 2010; Gouda 2008). Moreover, the development of the field of physical anthropology in the second half of the nineteenth century increasingly provided empirical evidence regarding racial differences which was supported by scientific justification as shown in the study by Sysling (2016).

32. Kuenen 1920: 3.

Doctor Pieter Adriani, a physician at The British Deli and Langkat Tobacco Company, described in 1893 the dreadful state of the hospital near the plantation. It was located on the lowest ground, instead of the top of the hill, showing the selection of an unhealthy place, coupled with the fragile condition of the building which resulted in the coolies' refusal to be treated there.³³ He also had to treat the patients in that hospital every day to the point that he could not visit another hospital due to the distance. For this reason, he believed that in Deli "sweating is more taken to heart than humanity and the laws of health, the latter are neglected in favor of the former,"³⁴ a statement that was later confirmed by Doctor Van Der Burg in a similar manner who emphasized that economic problems always prevailed over health.³⁵ Doctor Tschudnowsky, who worked in the central hospital on a plantation in Deli related a similar story in 1899.³⁶ First, he found many cases of coolies who chose to starve to death because they suffered from oppression taking place at the plantations. Another problem with hospitalisation was the loss of income and medical expenses burdened upon the coolies. He also found cases of whip wound as a proof of heavy punishment from the plantation owners. Such treatment resulted in many cases of suicide and mental illness.³⁷

Apart from plantations, the health issues of workers in the mines had also received attention. Doctor Terburgh reported that in Sawah Lunto the already unreasonable workload resulted in even higher mortality rates. Deaths in work place were more or less caused by a fairly high workload, not merely disease transmission caused by climatic and environmental conditions.³⁸ He also found that the second-highest cause of illness was the injury caused by an accident at work.³⁹ However, he did not mention that the injuries were caused by torture. In his findings, most of the injuries were due to the coolie's poor physical condition.⁴⁰ He therefore suggested that requiring healthy coolies for employment should be a priority before hiring them in the mines besides the

33. Adriani 1893: 5.

34. Adriani 1893: 11.

35. Van der Burg 1898: 740-743.

36. Doctor Tschudnowsky published *Contribution à la géographie médicale de l'Archipel Malais* in 1899, which was based on his experiences from 1891 to 1896, two years in Borneo and three years in Deli. In the diary published as a supplement of this work, he said that he started his assignment in early September 1893 as a doctor in company A (he did not give its full name) located in Deli. He explained that the company owned five plantations, in the middle of which there was a central hospital and where he lived. The farthest plantation location had to be reached by foot four hours away. As a doctor, once a week, he had to visit the plantations.

37. Tschudnowsky 1899: 39-42.

38. Terburgh 1899: 431.

39. Terburgh 1899: 434.

40. Terburgh 1899: 433.

hygiene programs. In this description, it is clear that he neglected the working conditions that could cause the deteriorating health of the workers. Instead, he blamed their pre-existing weak physical condition.

Despite these reports, the issue of violence against coolies and their poor health were not the subject of discussion regarding working conditions on plantations at the meetings of the Association of the Advancement of Medical Science in the Dutch East Indies established in 1896, in which Tschudownsky and Terburgh were both members. The minutes of the meetings published in the journal only recorded the problem of diseases spreading in the plantations. Nevertheless, as stated by Van Driel in his retrospective article on the history of this association, the issue of social medicine, especially the prevention of the spread of diseases and the improvement of the health standard of workers was also discussed. However, concern about awful treatments had not been raised⁴¹, despite the proofs of violence on the workers' bodies. The physicians were more concerned with their physical weakness that would jeopardize the operation of the plantation. However, that does not mean that the two reports had no resonance at all. At the second Chamber parliamentary meeting on November 23, 1900, Henri van Kol brought the issue based on those reports which later sparked debate at the meeting.

Van Kol began his speech by stating the problems in the plantations of East Sumatra as a result of the implementation of the *koelie-ordonantie*, where reports of abuse of power were never taken seriously and attempts to uncover the problem were seen as a threat to the plantation's good image and opportunities of investment. However, he saw hopes when he read a report from a health congress in Paris written by Doctor Tschudwonsky that he was confident for being in a scientific forum attended by medical experts who were to some extent free from colonial political interests.⁴²

Responding to Van Kol's statement, J.T. Cremer, the Minister of Colony, stated in a sarcastic tone that how "unreliable this man is can be seen from one of his statements". Van Kol accused that the planters refused to take the coolies to the hospital because they were not really sick, instead they were taken to prison to receive punishment. Minister Cremer pointed out that Van Kol was only providing his own opinion, leaving out the testimonies from officials, residents, assistant-residents, and inspectors who worked there. Through this statement, the Minister persisted with his opinion that Deli was in good condition. Obviously, up to this point, he defended the interests

41. Van Driel 1936: 303–304; See also Snijders 1921: XLV–LX.

42. *Handelingen Tweede Kamer* 1900: 415.

of the businessmen. Even when Van Kol cited Doctor Terburgh's report to corroborate his opinion, Minister Cremer persisted, defending the business interests, that Deli was in a good condition.⁴³

As a member of Parliament from a socialist party, Van Kol's biggest concern was the welfare of the native workers in general. As Suzanne Moon points out, Van Kol put a strong emphasis on the welfare of the natives before considering the economic benefits of the metropolis, and he consistently strove for this. This view must also be seen in relation to the Ethical political thinkers of the late nineteenth and early twentieth centuries⁴⁴. Two years after the debate, Van Kol visited the Dutch East Indies, travelling from Sumatra to Java, and made a detour to the Deli plantation. During this visit, he witnessed first-hand what had previously only been heard or read from people's reports. In his observations, Van Kol wrote:

The doctor, who has to visit 25 places and treat 5000 coolies, is often absent [...]. What a trampling of all the rules of hygiene I had to see there, not to mention that of humanity! In one wildly swarmed room, without any partition, lay syphilitic women, dying malaria sufferers, swollen beri-beri patients, and lepers. A dysentery patient sat quietly, and the water was drained from a swollen woman. A young girl, still very young, lay flat on her belly, covered with ulcers of a venereal nature, and stared at me everywhere with her big sad eyes, as if pleading for help against the harshness of my racemates. Poor child, so far from Java alone in the world, in such surroundings.⁴⁵

Van Kol's observations confirmed the plight of the workers on the plantations, beyond the testimonies of others. Furthermore, the story of the suffering of the workers was also something that could not be ignored anymore. For mining workers in Ombilin, the results of A. G. Vorderman's investigation also corroborated Terburgh's report regarding the existence of various kinds of problems, starting from the coercion of workers to treat their illnesses, and horrible mistreatments by nurses, to violence by foremen⁴⁶. Likewise, Doctor F. Maier reported that many patients were treated in dirty places and did not receive enough food, to the point that they had to pay for treatment and medicine. Such conditions confirmed the reality of many coolies refusing to be hospitalized.⁴⁷

In contrast to these reports, investigation by Hoetink in East Sumatra yielded slightly different information. Hoetink was a government employee for China affairs. It was generally known that plantations and mines in

43. *Handelingen Tweede Kamer* 1900: 418.

44. Moon 2007: 18.

45. Van Kol 1903: 106.

46. Breman 1989: 203-205.

47. Breman 1989: 121-123.

Sumatra imported workers from China because of their good work ethic. In this context, in February 1902 he was asked by the Department of Justice to carry out an investigation which he later presented in a report entitled *Verslag van eene reis naar de Oostkust van Sumatra* (Report of a trip to the East Coast of Sumatra). This report focused on the issue of the workforce as a whole in tobacco and coffee plantations as well as in mining companies in East Sumatra, overall approximately 160 companies. In his introduction, he admitted that it was impossible to visit all the companies due to lack of time, and a few visits and interviews with the company's representative and local government officials was considered enough to provide sufficient information regarding the conditions of workers there.⁴⁸ Based on his method, it was clear that the results were likely to be biased because they were based on sources of information that Van Kol avoided.

In the case of mineworkers in Sawah Lunto, for example, he claimed that the tortures were necessary for discipline and order. On the number of fleeing workers, he denied that it was due to harsh treatment; the escape had its origin in the habit of the coolies, and it was a contagious disease in large plantations.⁴⁹ Furthermore, in his report, Hoetink also stated that the ordinance was actually aimed at protecting workers.⁵⁰ He also reported that the health services in East Sumatra were something to be proud of and suggested the presence of European doctors on site instead of recruiting Javanese doctors for cheaper medical expenses. Hoetink also emphasized that sick porters should not be allowed to stay in the cottage, but they had to be taken to the hospital to avoid the lazy ones.⁵¹

The report was a defence of the issues circulating about the violence against workers in Sumatra used by the government to deny the awful treatments despite the many testimonies. In 1902, Van Den Brand, a Medan lawyer, published his well-known pamphlet, *Milionen uit Deli*, which criticized the conditions of the workers and health services in Deli. It was a longer version of his speech at a meeting held by Indische Bond on 29 March 1902 in which he denounced the practice of the *koelie-ordonnantie* on a moral basis, based on the news that appeared in the newspapers and his experience as a lawyer.⁵² He broadened the analysis by placing the issue of violence against coolies in the context of colonial politics. This pamphlet caused quite a stir, as it destroyed Deli's good image.⁵³

48. Hoetink 1902: 1.

49. Breman, 1989: 205-206.

50. Hoetink 1902: 3.

51. Hoetink 1902: 34.

52. Breman 1989: 2.

53. Van den Brand 1902. For an analysis of this pamphlet, see Breman 1989.

The scandal led the government to set up a special commission to investigate Van den Brand's allegations, as an attempt to respond more seriously to the issues that had been raised since the end of the nineteenth century. Physicians had also reported the cases of morbidity and mortality in which the question of violence was slightly mentioned as in the quantitative report by Doctor Römer, the Secretary of the East Sumatra branch.⁵⁴ Doctor Praag, working in Loeboe Dalam, however, thought that this report was problematic. First, the title of the report was misleading because Römer only displayed data from the hospital where he worked. Therefore,

“it is not surprising that such tables could not constitute a reliable source, and as such could not serve other than to lead to wrong conclusions. That Dr. Römer has tried to adapt the results of the surveys to what was known to him from his experience seems to be a daring attempt, in which he has not succeeded in the least; the misconception of the incidence of many diseases given by these tables is the best proof of its absolute worthlessness.”⁵⁵

Many doctors in East Sumatra were indeed offended by Doctor Römer's report. They even put forward a motion which was later published in GTNI regarding the termination of statistical reporting. However, as Doctor Van Driel said a few years later, what Doctor Römer did was a step in efforts to compile statistical data to obtain an indicator of the health conditions of a place. The strong opposition to Doctor Römer's report, according to Doctor Van Driel, must be seen in the political context of the time: the formation of the Labor Inspectorate at the end of 1904 and Rhemrev's investigation into the abuse of violence against coolies. In both cases, it was the plantation owners who were the targets of criticism. However, the doctors at the forefront to treat the coolies, were considered silent and even gave justifications for the violence, then felt that the statistical reports did not match the facts.⁵⁶

The goal of improving the health of plantation workers as promulgated in the *koelie-ordonnantie* was far from being achieved. The reports of the doctors in the field were far more convincing than those of politicians who were often in favour of plantation owners. From a conceptual point of view, this regulation was intended for the welfare of the workers, but in practice, it was often inappropriate. At this point, what was hoped for the availability of a healthy and strong workforce for high productivity was far from being achieved, as it was revealed in the reports up to the early twentieth century.

54. Römer 1905: 721.

55. Van Praag 1906: 27-36.

56. Van Driel 1933: 1164.

Establishing the system at the cost of the freedom of the workers

The success stories of the companies in East Sumatra, such as De Deli Maatschappij, Deli Batavia Maatschappij, and de Tabak Maatschappij “Arendsburg”, only emerged especially in the second decade of the twentieth century. In the book published to commemorate the fiftieth anniversary of the East Sumatra Planter, the compiler, P. W. Modderman, addressed the improvement of healthcare services in a chapter entitled “Het Pathologisch Laboratory” as a result of the implementation of the *koelie-ordonnantie*. Modderman seemed to disagree that the implementation of the ordinance had brought misery to the population. Instead, he believed that it contributed to the success of health service in the plantation.⁵⁷ Similarly, in the same year, journalist Marcus van Blankenstein published a series of articles about *poenale sanctie*⁵⁸ on the East Sumatra plantations in the *Nieuwe Rotterdamsche Courant*. In the same sentiment, Van Blankenstein reminded that despite the controversies, the ordinance provided an improvement to the health condition that should not be overlooked.⁵⁹ The Director of Pathologisch Museum Medan, Doctor Willem Kouwenaar, also published an article on the celebration of the fifty years of plantations in East Sumatra. Doctor Kouwenaar wrote that in the beginning, there was only a basic medical centre. Each plantation had its hospital where every patient was treated by a doctor.⁶⁰ This system was considered inefficient due to the lack of supervision by doctors, to the point that the mortality rates remained high.

It was not until the end of the nineteenth century that this system changed, under the leadership of Schüffner, a German doctor working for a company in Senembah who was interested in the health condition of the workers in Deli that was known to be unsanitary, and where the death rate was very high.⁶¹ One of his proposals was the establishment of a centralized health service. Years after its success, the so-called centralized health service system was, as described in 1920 by Kuenen, one of its architects, organized as follows: people with infectious diseases were removed from their workstations and immediately placed in isolation in a central location under constant surveillance of a doctor; patients with confirmed infection were immediately sent to isolation as soon as an outbreak occurred in the company so that immediate action could be

57. Modderman 1929: 213-216.

58. The *poenale sanctie* (“penal sanction”) was a set of provisions forming part of the Coolie Ordinance (1880), allowing a plantation owner to punish his coolies in any way he saw fit. It was abolished in 1931.

59. The writings issued continuously from May to June were then published in a book entitled *De Poenale Sanctie in Practijk*, published in the same year (M. van Blankenstein 1929: 39).

60. W. Kouwenaar 1929: 592-593.

61. Schüffner and Kuenen 1910.

taken; the doctor visited the sick every day and gave them treatment; and the enormous waste of time of travelling from one company hospital to another was no longer necessary, saving the doctor time for research.⁶² This led to the creation of a laboratory in 1906 as the centre of the battle against diseases. The function of the Deli laboratory, according to Kouwenaar, was not only “to provide on-demand hygiene advice, to conduct water research, and to advise on the construction of hospitals, but also to carry out research for the account of municipal authorities and provide them with opinions.”⁶³ It also helped to justify all prophylactic measures to prevent the spread of diseases.

The establishment of this laboratory came from the initiative of Doctor Georg Maurer, another German doctor who built a research centre at the Deli Maatschappij hospital in Medan, and Doctor Schüffner who worked at the Senembah Maatschappij, helping a similar institution in Tandjong Morawa.⁶⁴ Both doctors believed that etiological research could only be carried out in well-equipped laboratories. The directors of each company, Joost van Vollenhoven, Chief Administrator of the Deli Company, and Dr. C. W. Janssen and E. Tweer, respectively, Director and Chief Administrator of the Senembah Company, appreciated and supported this effort. This collaboration between planters and doctors made the efforts more systematic in order to eradicate diseases and improve health conditions of the workers in East Sumatra.

The efforts by Schüffner and Kuenen showed a reduction in mortality among Chinese and Javanese coolies working at the Senembah Maatschappij: from a total death rate of 60.2 per thousand in 1897 to 10.8 per thousand in 1906 and 14.9 per thousand in 1907. These figures clearly show positive results regarding the improvement of workers' health.⁶⁵ A more comprehensive overview covering the entire East Sumatra region can be read in a study conducted by Van Driel. In his research on the death rate among workers in East Sumatra in 1929, he showed that the overall average worker mortality was 7.19 per thousand for contract workers and 12.96 for free labor, while in 1932 the figure was even lower at 4.63 per thousand for contract laborers and

62. Kuenen 1920: 9.

63. Kouwenaar 1929: 598.

64. Janssen 1914: 42-43; Kouwenaar 1931: 1218-1219; Maurer and Schüffner conducted research on malaria together, which explains the origin of the expression “titik Maurer” for the dots in red blood cells in the quartan malaria infected patients. On his days in Deli, Schüffner recalled “I still enjoy the moment, when Maurer showed me the stippling of tertetians, in the marvellous beauty of colours, sharply pink, in vivid contrast with the deep blue protoplasma and the ruby-red nucleus, one of the most beautiful images that microscopy of the blood can offer.” Quoted in Verhave (2017: 405).

65. Schüffner and Kuenen 1910: 18-20.

5.01 per thousand for free labor.⁶⁶ Again, these figures attested to the progress made regarding the workers' health condition as a result of the success in improving hygiene in the workplace, thereby preventing the emergence of disease, and subsequently reducing mortality.

It was the obligation to provide basic needs and the presence of doctors employed by companies in East Sumatra and the Dutch East Indies in general that contributed to the improvement of the workers' health. Doctor Leopold in his dissertation on the mines in Peloe Laoet showed that the *koelie-ordonnantie* had benefited the workers⁶⁷ even though this system sometimes led to the use of force under the pretext that the workers, living in conditions different from their homes, had difficulty applying hygiene rules.⁶⁸ This excuse for violence raised criticisms and attempts were initiated to modify the regulations in the coolies' contracts, as proposed for example by A. F. van Blommestein. In September 1909, as a chief officer for labor legislation in the Dutch East Indies, van Blommestein came to Deli to conduct a study on the proposed implementation. Not long after he arrived there, he published a draft of a new regulation that proposed the implementation of *poenale sanctie* only for a partial number of coolies which caused strong opposition from both businessmen and doctors.⁶⁹

The Association of the Advancement of Medical Science in the Dutch East Indies, East Sumatra branch, under the leadership of Doctor Kuenen, condemned this plan,⁷⁰ and then published a pamphlet in 1910 in response to Blommestein's proposal. This pamphlet questioned the relationship between the freedom of the workers and the necessities imposed by a hygiene policy. They seemed to be certain that the individual freedom contradicted the needs of society and the individual freedom of the workers contradicted the development of hygiene on the plantation. They also stated that "where contagious diseases are concerned, the law takes effect without hesitation (cholera, smallpox, etc.); the interests of the individuals themselves are indeed taken into account, but not their wishes and desires; public health, one of the chief matters for which a Government or Community has to take care of, is of too great importance; individual liberty does not qualify for this".⁷¹ In their view, the presence of these regulations made their task much easier. So that, in the last 20 years, a great progress had been made in Deli concerning the question of hygiene and that it "is thanks to a favourable collaboration between the

66. Van Driel 1930: 7-8; Van Driel 1934: 19.

67. Leopold 1915: 222.

68. Leopold 1915: 169.

69. Modderman 1929: 135-38.

70. Driel 1936: 313-315.

71. Kuenen and Knebel 1910: 4.

board, planters, doctors and in later years also the Labor Inspectorate that this progress has been achieved".⁷² Doctors had to force workers to seek treatment, but the *koelie-ordonnantie* also obliged the employers to facilitate access to health services. It was the latter that was responsible for implementing public hygiene measures on the plantation.

According to Kuenen and Knebel, unlike in Europe, where the use of force was unnecessary, "here in the tropics it is quite different, for the native does not feel the urge to consult the European physician out of ignorance and unmotivated fear; his fatalism and his limited ability to see into the future so far that it would be better for him to give up his freedom of movement for a short time to restore health usually make him refuse to undergo treatment if they are let to choose all by themselves."⁷³ The exertion of strength, therefore, appeared to be the key to the success of the public indigenous health program. On the other hand, free workers in many companies could easily be sent to the hospital if necessary. However, for the others, the application of the ordinance remained essential that the whole of the regulation, including the sending to the hospital by force, should be applied.

From this point of view, it is easier to understand why the presence of *vrije arbeiders* (free labor) was a threat to hygiene on the plantation. The pamphlet suggested that "we fear in the first place (and the grounds for that fear are clear from what has been said) that, as a large part of the coolies will no longer appear in the hospital, people afflicted with contagious diseases will remain on the farms and infect their surroundings; dysentery, ankylostomiasis, cholera, and other diseases will spread and the sad states of the past will return."⁷⁴ Thus, free laborers were dangerous not only for themselves but also for those around them. For these European doctors, their freedom was opposed to their well-being. Granting doctors the use of force was the way to put in place an effective health policy. In the absence of regulations, health conditions in the plantation were threatened.⁷⁵

They further asserted that the threat was not only for the plantation but also for the country in general. Although they admitted that the notion of individual freedom was important, they nevertheless wanted to set limits to prevent the real danger. Allowing the sick to wander around and giving them options for treatments created much more serious damage. It is in this sense that the freedom of workers, at least from the point of view of the doctors working at Deli, should be limited.⁷⁶ The lack of surveillance resulting from

72. Kuenen and Knebel 1910: 4.

73. Kuenen and Knebel 1910: 10.

74. Kuenen and Knebel 1910: 10.

75. Kuenen and Knebel 1910: 15.

76. Kuenen and Knebel 1910: 21.

free labor was considered dangerous because if an epidemic broke out, it would be difficult to force the free workers into a health centre.⁷⁷

In the final report written by Doctor Baerman for the Petoemboekan Hospital, is also emphasized the importance of the *poenale sanctie* in the success of improving the health conditions of workers in East Sumatra, and its elimination would pose a danger to the work environment.⁷⁸ This statement was his reaction to the plan to abolish the *poenale sanctie* as he was to leave East Sumatra for good in 1930. Doctor Straub said that Baermann was one of the doctors who until the end of his tenure saw the importance of regulating the coolies, despite the times that had changed, in which the practice of forcing someone to do something, even if it was for their own good, could no longer be justified.⁷⁹ In response to this change, Doctor Van Gulik then offered some plans that the medical care of a free working-class population had to rest on different foundations than that of a contracting population.⁸⁰ This view was criticized by Van Driel, saying that the free labor was always present on the plantations, so the changes were not what he imagined.⁸¹ Despite the debate regarding the *koelie-ordonnantie*, in the 1930s doctors were more open about the possibility of its abolition. They were confident that the clean-living habits that had been ingrained for years would not disappear with the abolition of the rules that forced them to do so.

In a *Geneeskundige Tijdschrift* report from 1935,⁸² Doctor Heinemann questioned the consequences of the abolition: had there been an increase in the number of sick and fatalities? He noted:

“If we look again at the mortality figures of recent years, we see that the year 1932 –i.e. the first year after the abolition of the penal sanction – was particularly favourable, furthermore that the mortality in 1933 rose slightly above average (as a result of influenza– epidemics on some of our companies) but also did not reach the 10 per mile. The abolition of the penal sanction did not change the medical and hygienic discipline.”⁸³

By saying this, Heinemann did not imply that the ordinance had no relation to the health condition of the workers. This favourable condition in his statement was made possible because the recruitment of new workers was no longer necessary, as the early workers and their descendants continued to work on the plantations, thanks to its excellent sanitation. The *pondok* system was very effective in ensuring

77. Van der Heijden 1918: 75.

78. Baermann 1919; Baermann 1926.

79. Straub 1930: 69-75.

80. Van Gulik 1931: 354.

81. Van Driel 1931: 803.

82. Heinemann 1935: 524.

83. Heinemann 1935: 526.

the health of the community. This system was a large building divided into several rooms that resembled a barrack. Companies preferred *pondok*, as it was easier to monitor workers compared to separated houses.

From his observations, Heinemann concluded that, on the one hand, it was no longer necessary to introduce a penal sanction and that, on the other hand, the company must stop bringing in workers from the exterior. He had confidence in the company to bring forth a new generation of workers who would benefit from a good physical condition and a good health. They would not only serve the company, but also the future of the Dutch East Indies. "A powerful lineage of future workmen is growing up in our companies. Educating these children in the sense of Western hygiene is not only important for our society but also the whole of Indies."⁸⁴

Conclusion

The relationship between physicians and colonialism in the Dutch East Indies can also be seen in comparison with other colonies. Manderson pointed out that in terms of service, since their arrival, the Europeans, which included administrative and military personnel, had top priority. The local people also benefitted from health services although mostly directed to those from elite groups. In its development, along with increasing economic activities with the opening of plantations and mining sites, health services were also provided to the workers to ensure that they could continue to be productive.⁸⁵

We have begun this article with a discussion of the role of Doctor Bosch in campaigning for colonization and free labor in the Dutch East Indies. Both aspects were believed to be a way out of the misfortune caused by the implementation of the *culturstelsel*. In his view, instead of bringing prosperity, the system brought misery to the Javanese population which resulted in reduced profits for the Dutch. The power of liberal parties in the Dutch parliament made this new development possible and led to the clearing of large new lands in Sumatra. To ensure the health of workers, the presence of doctors and special laws governing workers were necessary. Unfortunately, the laws themselves, while basically designed to protect the workers, were often a source of violence against them. Criticism could not be avoided, to the point that it had to be abolished. However, physicians disagreed, thinking that it would be dangerous to the hygienic conditions on the plantations. Consequently, the laws should be preserved. Furthermore, in the second decade of the twentieth century, physicians also often criticized the free labor on plantations, as a threat to the population as a whole from a health perspective. At this point, there was a contrast between what was championed in the mid-nineteenth

84. Heinemann 1935: 533.

85. Manderson 1987: 91-112; Manderson 1999: 102-7.

century regarding free labor by Bosch, and what changed in the first decades of the twentieth century. Both were in the interests of the workers as a whole but produced different knowledge products. It is at this point that the political position of the physicians in the colonial state became very clear. In addition to providing scientific justification for racial differences, they also provided political justifications for certain interests.

The support of the physicians for free labor in the mid-nineteenth century and their shift in the second decade of the twentieth century shows to what extent the production of scientific knowledge was always related to political interests. The political role of the physicians in building a colonial state by assuring workers' hygiene is therefore more nuanced. Their change in position demonstrated the contradiction in the liberalist goal of the colonial state.

References

Primary Sources

- Adriani, Pieter, 1893, *Medical Practice with 'The British Deli and Langkat Tobacco Company Limited', East-Sumatra: Report...*, Leiden: Groen.
- Baermann, Gust, 1919, *Rapport VIII-XII, 1914-1918 Serdang Doctor Fonds, Hospitaal Petoemboekan en Serbadjadi, Oostkust van Sumatra*, Diessen vor München: Jos C. Huber.
- , 1926, *Rapport XIII-XX, 1919-1925 Serdang Doctor Fonds, Hospitaal Petoemboekan, Oostkust van Sumatra*, Medan: Varekamp and Co.
- Becking, B. E. J. H., and C. L. van der Burg, 1874, "Advies van de Vereeniging Tot Bevordering van de Geneeskundige Wetenschappen in Nederlandsch-Indie over het Onderwerp der Immigratie Naar Nederlandsch-Indie", *Geneeskundig Tijdschrift Voor Nederlandsch-Indie* 16: 757–763.
- Blankenstein, M. van, 1929, *De Poenale Sanctie in Practijk*, Rotterdam: N. V. Nijgh & Van Ditmar's Uitgevers-Mij.
- Borgers, Adriaan Hendrik, 1942, *Doctor Willem Bosch en zijn invloed op de geneeskunde in Nederlandsch Oost-Indië*, Utrecht: Kemink en Zoon.
- Bosch, Willem, 1851, *De vermeerdering van Java's bevolking: beschouwd als de grootste bron van rijkdom voor Nederland*, Rotterdam: M. Wijt & Zonen.
- , 1852, "Summier Rapport der Behandelde Zieken Bij de Civiele Geneeskundige Dienst in de Onderscheidene Residentien van de Eilanden Java En Madura over Het Jaar 1846," *Geneeskundig Tijdschrift Voor Nederlandsch-Indie* 1: 439–468.
- , 1858, "Een Woord over de Kolonisatie Onzer Oost-Indische Bezittingen", *De Gids* 22-1: 165–188.
- Brand, J. van den, 1902, *De Millioenen uit Deli*, Amsterdam: Höveker & Wormser.
- Burg, C. L. van der, 1884, *De Geneesheer in Nederlandsch-Indië: Land, klimaat en bewoners: 'hygiëne'; de uitoefening der geneeskundige praktijk*, 3 vols, Batavia: Ernst and Co.
- , 1895, *Persoonlijke gezondheidsleer voor Europeanen, die naar Nederlandsch-Indië gaan of daar wonen*, Amsterdam: J.H. de Bussy.
- , 1898, "Medische Herinnering aan Deli en Langkat", *Tijdschrift van het Koninklijk Nederlandsch Aardrikskundig Genootschap* 15-2: 740–743.

- Driel, B. M. van, 1930, *De sterfte der ondernemingsarbeiders Ter Oostkust van Sumatra en in Atjeh in 1929*, Medan: Varekamp & Co.
- , 1931, “Iets over de Zorg Voor den Gezondheidstoestand der Ondernemingsarbeiders in de Toekomst”, *Geneeskundig Tijdschrift Voor Nederlandsch-Indië* 71-8: 803–13.
- , 1933, “Geschiedenis van de Geneeskundige Statistiek Ter Oostkust van Sumatra”, *Geneeskundig Tijdschrift Voor Nederlandsch-Indië* 73-19: 1162–71.
- , 1934, *De Sterfte der Ondernemingsarbeiders in de Buitengewesten van Nederlandsch-Indië in 1931-1932*, Medan: Varekamp.
- , 1936, “De Sociale Geneeskunde in den Delischen Kring”, in *Feestbundel 1936*, pp. 303-19, Batavia: Geneeskundig Tijdschrift voor Nederlandsch-Indië.
- Gulik, P. J. van, 1931, “Enkele Opmerkingen over de Organisatie van den Sanitair Dienst Bij Een ‘Vrij-Arbeiders’ Bevolking”, *Geneeskundig Tijdschrift Voor Nederlandsch-Indië* 71-4: 354–60.
- Handelingen Tweede Kamer, 1900, “Verslag der Handelingen van de Tweede Kamer der Staten-Generaal: 24^{de} Vergadering – 23 November 1900”, pp. 413–432.
- Heijden, H.N. van der, 1918, “De hygienische verzorging der arbeiders-immigranten in de Buitenbezittingen”, *Koloniale studiën* 2-1: 44–84.
- Heinemann, H., 1935, “Het Hygienische Werk der Senembah-Maatschappij Gedurende de Laatste Jaren”, *Geneeskundig Tijdschrift Voor Nederlandsch-Indië* 75-6: 524–33.
- Hoetink, B., 1902, *Verslag van eene reis naar de Oostkust van Sumatra*, Weltevreden: [s.n.].
- Hoëvell, W. R. van, and Willem Bosch, 1860, *De vrije arbeid op Java: Behandeld in ‘Felix Meritis’*, 's-Gravenhage: M. Nijhoff.
- Indisch Genootschap, 1865, *Indisch Genootschap: Vergadering van 27 Januarij 1865: Uitbreiding van Het Nederlandsch Gezag Op de Oost-Indische Buitenbezittingen*, 's-Gravenhage: Nijhoff.
- , 1872, *Indisch Genootschap: Vergadering van 17 December 1872: Uitvoering der Agrarische Wet*, 's-Gravenhage: Nijhoff.
- , 1873a, *Indisch Genootschap: Vergadering van 11 Februari 1873: emigratie uit Nederland naar Nederlandsch Oost-Indië met het oog op de mogelijkheid eener kolonisatie*, 's-Gravenhage: Nijhoff.
- , 1873b, *Indisch Genootschap: Vergadering van 25 Maart 1873: emigratie uit Nederland naar Nederlandsch Oost-Indië met het oog op de mogelijkheid eener kolonisatie*, 's-Gravenhage: Nijhoff.
- Janssen, C. W., 1914, *Senembah Maatschappij, 1889-1914*, Amsterdam: Koninklijk Instituut voor de Tropen.
- Kol, H. van, 1903, *Uit onze koloniën: uitvoerig reisverhaal*, Leiden: Sijthoff.
- Kouwenaar, W., 1929, “De organisatie van den medischen en hygienischen dienst in het Cultuurgebied der Oostkust van Sumatra”, *Geneeskundig Tijdschrift Voor Nederlandsch-Indië* 69: 591–603.
- , 1931, *L'Organisation du service médical et sanitaire des établissements agricoles sur la côte est de Sumatra*, Liège Luik: Société Belge d'Études et d'Expansion.
- Kuening, Willem Abraham, 1920, *De hygiënische toestanden in Deli*.
- Kuening, Willem Abraham, and J. A. Knebel, 1910, *Het ontwerp van Mr. van Blommestein en de hygienische en geneeskundige voorwaarden, waaronder de in contract werkende arbeiders in Deli leven*, Medan: De Deli Courant.

- Leent, F. J. van (ed.), 1884, *Congrès international de médecins des colonies, Amsterdam, Septembre 1883 : Compte-rendu*, Amsterdam : F. Van Rossen.
- Leopold, L., 1915, *De Gezondheidstoestand der arbeiders bij de steenkolenmijnen van Poeloe Laoet*, Amsterdam: Ellerman.
- Modderman, P. W, 1929, *Gedenboek uitgegeven ter gelegenheid van het vijftig jarig bestaan van de Deli Planters Vereeniging*, Weltevreden: G. Kolff.
- Praag, L. L. van, 1906, “Opmerkingen Naar Aanleiding van Het Rapport over den Geneeskundigen Dienst in de Residentie Sumatra’s Ooskust over Het Jaar 1904-1905”, *Geneeskundig Tijdschrift Voor Nederlandsch-Indië* 46: 27–36.
- Römer, R., 1905, “Rapport over den Geneeskundigen Dienst in de Residentie Sumatra’s Ooskust over Het Jaar 1 Januari 1904 - 1 Januari 1905”, *Geneeskundig Tijdschrift Voor Nederlandsch-Indië* 45: 707–22.
- Schoute, Dirk, 1936, *De Geneeskunde in Nederlandsch-Indië gedurende de negentiende eeuw*, Batavia: Kolff.
- Schüffner, W, and W. A Kuenen, 1910, *L’Hygiène de la classe ouvrière de la Société Senembah (Sumatra) pendant les années 1897-1907. Contribution à l’étude de l’assainissement des grandes plantations dans les tropiques*, Amsterdam : J. H. Bussy.
- Snijders, E. P., 1921, “Het Leven van den Geneeskundigen Kring S. O. K. van 31 Januari 1896 - 31 Januari 1921”, *Geneeskundig Tijdschrift Voor Nederlandsch-Indië* 61: XLV–LX.
- Straub, M., 1930, “Opmerkingen Omtrent Immigratie en Sterfte Bij de Deli Maatschappij En de ‘Poenale Sanctie’”, *Geneeskundig Tijdschrift Voor Nederlandsch-Indië* 70-1: 69–75.
- Terburgh, J. T., 1899, “Statistische Beschouwingen over de in de Jaren 1896 en ’97 Voorgekomen Ziektegevallen Onder de Dwangarbeiders Te Sawah-Loento”, *Geneeskundig Tijdschrift Voor Nederlandsch-Indie* 39: 375–455.
- Tschudnowsky, Jean-Alexandre-Isaac, 1899, *Contribution à la géographie médicale de l’Archipel Malais*, Paris : Librairie J. B. Baillièere et Fils.

Secondary Sources

- Anderson, Warwick, 2006, *Colonial Pathologies: American Tropical Medicine, Race, and Hygiene in the Philippines*, Durham: Duke University Press.
- Arnold, David, 1993, *Colonizing the Body: State Medicine and Epidemic Disease in Nineteenth-Century India*, Berkeley: University of California Press.
- Boomgaard, Peter, 1989, “Smallpox and Vaccination on Java, 1780-1860; Medical Data as a Source for Demographic History”, in Antonie M. Lyendijk-Elshout (ed.). *Dutch Medicine in the Malay Archipelago 1816-1942*, pp. 119-31. Amsterdam: Rodopi.
- , 2003, “Smallpox, Vaccination, and the Pax Neerlandica: Indonesia, 1550-1930”, *Bijdragen Tot de Taal-, Land-En Volkenkunde* 159-4: 590–617.
- Breman, Jan, 1989, *Taming the Coolie Beast: Plantation Society and the Colonial Order in Southeast Asia*, Delhi: Oxford University Press.
- Erman, Erwiza, 2005, *Membaranya batubara: konflik kelas dan etnik Ombilin-Sawahlunto, Sumatera Barat, 1892-1996*, Depok: Desantara.
- Ernst, Waltraud, 2007, “Beyond East and West. From the History of Colonial Medicine to a Social History of Medicine(s) in South Asia”, *Social History of Medicine*, 20-3: 505–24.
- Fasseur, Cornelis, 1994, *The Politics of Colonial Exploitation: Java, The Dutch, and the Cultivation System*, trans. by R. E. Elson and Ary Kraal, Ithaca: Cornell University Press.

- Gouda, Frances, 2008, *Dutch Culture Overseas: Colonial Practice in the Netherlands Indies, 1900-1942*, Amsterdam: Equinox Publishing.
- Gilman, Sander L., 1985, *Difference and Pathology: Stereotypes of Sexuality, Race, and Madness*, Ithaca: Cornell University Press.
- Harrison, Mark, 1999, *Climates & Constitutions: Health, Race, Environment and British Imperialism in India 1600-1850*, New Delhi: Oxford University Press.
- Heiningen, Teunis Willem, van, 2010, "Pieter Bleeker (1819-1878), Médecin et Naturaliste Passionné", *Histoire Des Sciences Médicales*, 44-3: 257-267.
- Hesselink, Liesbeth, 2011, *Healers on the Colonial Market: Native Doctors and Midwives in the Dutch East Indies*, Leiden: KITLV Press.
- Jaelani, Gani A., 2013, *Penyakit kelamin di Jawa, 1812-1942*, Bandung: Syabas Books.
- , 2017, *La Question de l'hygiène Aux Indes-Néerlandaises: les enjeux médicaux, culturels et sociaux*, Thèse Doctorat, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- De Knecht-van Eekelen, A., 2000, "The debate about acclimatization in the Dutch East Indies (1840-1860)", *Medical History*. Supplement 20: 70–85.
- Kuitenbrouwer, Maarten, 1991, *The Netherlands and the Rise of Modern Imperialism: Colonies and Foreign Policy 1870-1902*, trans. by Hugh Beyer, New York; Oxford: Berg.
- Le Cour Grandmaison, Olivier, 2014, *L'Empire des hygiénistes : vivre aux colonies*, Paris: Fayard.
- Locher-Scholten, Elsbeth, 2000, *Women and the Colonial State: Essays on Gender and Modernity in the Netherlands Indies, 1900-1942*, Amsterdam: Amsterdam University Press.
- Lyons, Maryinez, 1992, *The Colonial Disease: A Social History of Sleeping Sickness in Northern Zaire, 1900-1940*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Makdoembaks, Nizaar, 2019, *Foute dokters en de tabaksindustrie van Sumatra: (K)NMG en de tientallen miljoenen oversea*, Zierikzee: Uitgeverij de Woordenwinkel.
- Manderson, Lenore, 1987, "Health Services and the Legitimation of the Colonial State: British Malaya 1786–1941", *International Journal of Health Services* 17-1: 91–112.
- , 1996, *Sickness and the State: Health and Illness in Colonial Malaya, 1870-1940*, Cambridge; New York: Cambridge University Press.
- , 1999, "Public Health Developments in Colonial Malaya: Colonialism and the Politics of Prevention", *American Journal of Public Health* 89-1: 102–7. <https://doi.org/10.2105/AJPH.89.1.102>
- Marks, Shula, 1997, "What Is Colonial about Colonial Medicine? And What Has Happened to Imperialism and Health?", *Social History of Medicine*, 10-2: 205–19. <https://doi.org/10.1093/shm/10.2.205>
- Moon, Suzanne, 2007, *Technology and Ethical Idealism: A History of Development in the Netherlands East Indies*, Leiden: CNWS Publications.
- Neelakantan, Vivek, 2010, "Eradicating Smallpox in Indonesia: The Archipelagic Challenge", *Health and History* 12-1: 61-87. <https://doi.org/10.5401/healthhist.12.1.61>
- Pande, Ishita, 2010, *Medicine, Race and Liberalism in British Bengal: Symptoms of Empire*, Abingdon; New York: Routledge.
- Pelzer, Karl J., 1985, *Toean Keboen dan Petani: Politik Kolonial dan Perjuangan Agraria*, trans. by J. Rumbo, Jakarta: Sinar Harapan.
- Pols, Hans, 2011, "Notes from Batavia, the Europeans' Graveyard: The Nineteenth-Century

- Debate on Acclimatization in the Dutch East Indies”, *Journal of the History of Medicine and Allied Sciences* 67-1: 120–48.
- Rusnock, Andrea A., 2002, *Vital Accounts: Quantifying Health and Population in Eighteenth-Century England and France*, Cambridge; New York: Cambridge University Press.
- Seth, Suman, 2018, *Difference and Disease: Medicine, Race and the Eighteenth-Century British Empire*, Cambridge, United Kingdom; New York, NY: Cambridge University Press.
- Stoler, Ann L., 2005, *Kapitalisme dan Konfrontasi Di Sabuk Perkebunan Sumatra, 1870-1979*, Yogyakarta: Karsa.
- , 2009, *Along the Archival Grain: Epistemic Anxieties and Colonial Common Sense*, Princeton, NJ: Princeton University Press.
- , 2010, *Carnal Knowledge and Imperial Power: Race and the Intimate in Colonial Rule*, California: University of California Press.
- Sysling, Fenneke, 2016, *Racial Science and Human Diversity in Colonial Indonesia*, Singapore: NUS Press.
- Vaughan, Megan, 1991, *Curing Their Ills: Colonial Power and African Illness*, Stanford: Stanford University Press.
- Verhave, Jean Peter, 2017, “First Phase of Modern Malaria Research in the Dutch Indies, 1880-1918”, in Leo van Bergen, Elisabeth Quirine Hesselink, and Jan Peter Verhave (eds.), *The Medical Journal of The Dutch Indies 1852-1942: A Platform for Medical Research*, pp. 395-408, Jakarta: Akademi Ilmu Pengetahuan Indonesia.

ADELINE MARTINEZ & BAMBANG HUDAYANA***

From *Transmigrasi* to *Relokasi*: Governmental Disaster Management of the Merapi Volcano Uplands (Indonesia)***

Introduction

Located in the subduction zone of the Indo-Australian and Eurasian plates, the Indonesian archipelago is regularly subject to destruction from natural hazards. One of the most significant contemporary disasters for Indonesia – and the world – was undoubtedly the tsunami caused by an earthquake in December 2004, which devastated the northern coast of Sumatra and caused the death of hundreds of thousands of people. In addition, the country is home to over 130 active volcanoes. In October-November 2010, the eruption of the Merapi volcano in central Java caused more than 350 deaths, displaced around 400,000 people and destroyed more than 2,300 homes (Suroño *et al.* 2012, p. 129). In this context, the Indonesian government set up a policy for post-disaster reconstruction. With the help of an international development fund, the government put in place a reconstruction program targeting the volcano's highland inhabitants whose homes had been destroyed by the eruption. This program, called *Rekompak*, aimed to rebuild houses and livelihoods and relocate homes located in the prone risk area, a few kilometers away from their original territory.

* Associate Member of the Institut de Recherche Asiatique, CNRS, Aix-Marseille Université.

** Lecturer, Department of Anthropology, Universitas Gadjah mada.

*** Adeline Martinez gratefully acknowledges the National Research and Innovation Agency of the Indonesian Republic to allow her a research's permit to conduct her own research on Merapi volcano between 2015 and 2016 (permit's number 38/SIP/FRP/SM/II/2015). The authors would also like to thank Patrick Vanhoebrouck for the careful rereading of the article.

However, the majority of the inhabitants concerned by this proposal refused the resettlement of their village. According to 2011 statistics collected by the regency (*kapupaten*¹) of Sleman, 56.93 % of the families living in the regency affected by the proposal declined the proposed relocation of their dwelling². This fact is surprising, especially when these statistics correspond to the area most severely affected during the eruption. Considering the basic humanitarian and risk prevention principles, it appears that maintaining one's place of living in an area with major risks is nonsensical. In addition to political ecology literature (Dove 2007, 2007b, 2008; Dove, Hidayana 2008), anthropological studies previously conducted in the Merapi region offer culturalist interpretations of the phenomenon. These authors see the belief system of the inhabitants (Triyoga 1991) and "beliefs in the spirits of Merapi and the rituals linked to them" (Schlehe 1996, p. 404; Schlehe 2010) as the main explanatory factors for a general feeling of security among Merapi's inhabitants, a feeling that would explain the massive refusals to resettle. These interpretations then minimize the weight of sociohistorical relationships between the central government and the volcano's populations in explaining these choices.

The aim of this article is to revisit the history of these relationships through the prism of risk management on Merapi. Through a diachronic approach, we document how the resettlement policy implemented in 2010 inherits its logic and orientations from past policies. In addition, we also show to a certain extent, how it marks a rupture from the past concerning the emergence in risk and disaster management on an international scale.

To do this, we first look at the measures taken to manage the victims of natural disasters in the 20th century. Secondly, we examine the reasons for the priority given to disaster victims in the transmigration program. In the third part, we consider the responses of the volcano populations to these policies. Finally, this diachronic return allows us to discuss the turn taken by the recent resettlement policy in light of this specific history and the international context of disaster management.

1. In Indonesia, the administrative territorial organization is broken down into provinces (*provinsi*), which in turn are subdivided into regencies (*kabupaten*), districts (*kecamatan*), villages (*desa*), hamlets (*dusun*) and –the last and smallest unit– neighborhood groups (*rukun tetangga*).

2. Bapeda Kabupaten Sleman, 2011, *Data warga untuk memilih harapan tempat tinggal*; Pemerintah Kabupaten Sleman; Bapeda Kabupaten Sleman, 2010, *Data Sebaran KRB3 dan 2 Gunung Merapi*.

Continuing Incentives for Displacement Since the Beginning of the 20th Century

The Indonesian government's desire to empty the Merapi highlands of its inhabitants is nothing new. It is based on long-standing national policies of population management in Java dating back to the Dutch colonization. In 1905, the Dutch colonialists initiated the *kolonisatie* or *emigratie* as one of the three pillars of the "Ethical Policy." It embodied the desire to reduce the demographic imbalance within the archipelago (Tirtosudarmo 2013, p. 5-6). The "inner" islands (Java, Madura, Bali) were deemed overpopulated compared to the "outer" islands (Sumatra, Kalimantan, Sulawesi, Papua), which were also lagging behind in development (Levang 1997). Faced with a projected Malthusian disaster in the "inner" islands, and particularly in Java, the colonial government sought volunteers from these regions to settle on other islands of the archipelago and form the nuclei of this program. In addition to the desire to manage population growth in Java, two major interests supported this program. On the one hand, the necessity to establish an increased control on the "external" areas, geographically distant from the centers of power. In addition to this security interest, there was also the desire to widely increase the living standard of the population of the archipelago, an element identified as necessary for the development of economic interests:

"Dutch industry began to see Indonesia as a potential market, which required a rising of living standards there. [...] Business interests, therefore, supported more intensive colonial involvement in the causes of peace, justice, modernity and welfare. The humanitarians justified what the businessmen expected to be profitable, and the Ethical Policy was born" (Ricklefs 1981, p. 143).

The rapid population growth in Java was seen as the underlying cause of the decline in the welfare of the population: poverty, disease, malnutrition, etc. Emigration of people from Java to the "outer islands," especially Sumatra, was seen by the government as the only viable solution. Thus, the foundations of the policy of transmigration (*transmigrasi*) were born. As early as 1930, the province of Yogyakarta became a recruitment zone –mainly for Sumatra– and it continued to be so after independence, as Patrice Levang (1997, p. 39) indicates.

In this way, the *kolonisatie* and *transmigrasi* quickly appeared to be effective tools for managing all sorts of demographic and territorial problems, including the management of "natural" disasters.

By tracing the eruptive history of the Merapi volcano and considering the government responses to these eruptions, we can notice that the incentive to relocate follows the peaks of volcanic activity. The government's will to evict the populations took root during the Dutch colonization. Thus, as early as 1930-1931, a first expression of this resolve appeared. Handoyo, who has worked on agro-ecological adaptations to the volcanic environment on Merapi, points to the existence of a resettlement proposal following the 1930 eruption (1985,

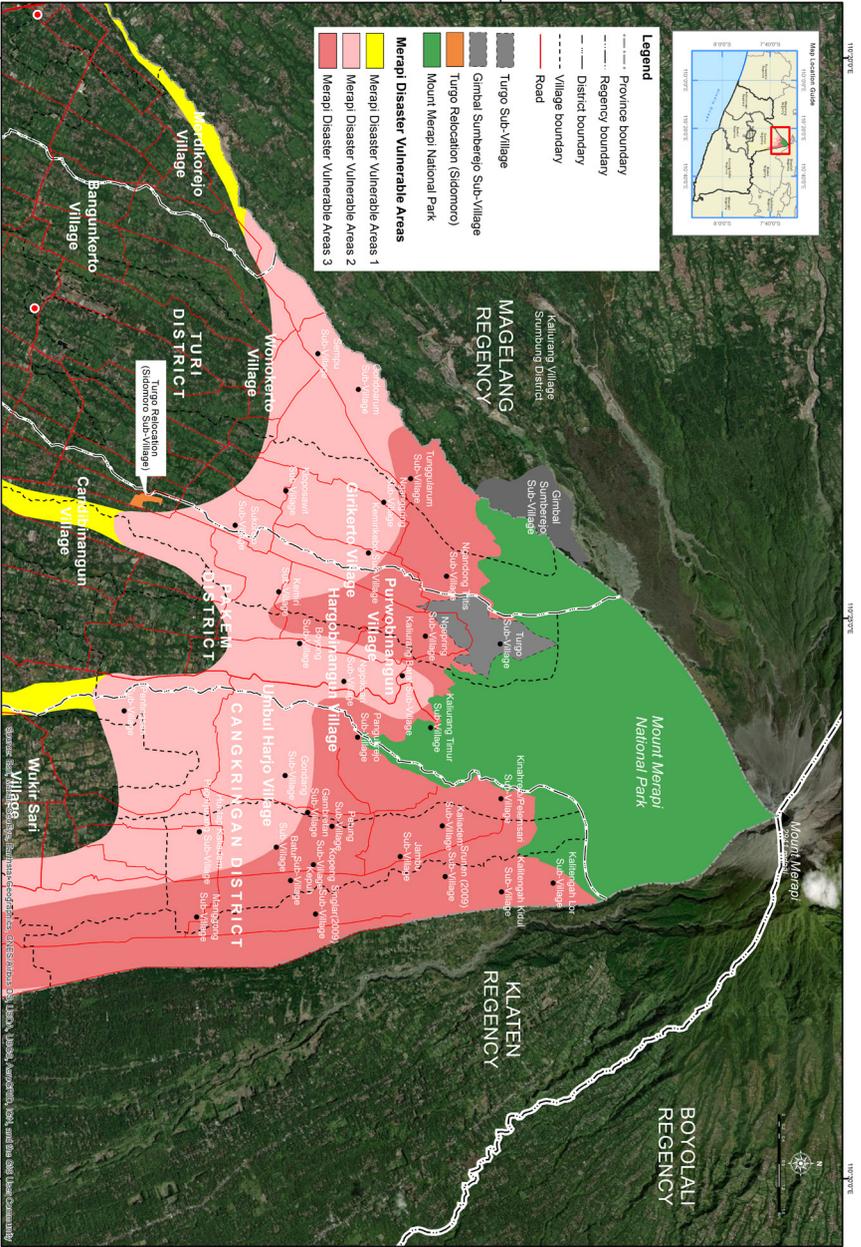


Fig. 1 – Villages, National Park and Prone Disaster Areas at Merapi Volcano. © Adeline Martinez, Bambang Hudayana, 2022.

p. 21). A report from the General Directorate of Transmigration (*Direktorat Jenderal Transmigrasi*, undated) confirms the relocation of 600 people from Yogyakarta to Bengkulu (southwestern Sumatra) due to a “natural disaster³.” The victims of the eruption were then integrated into the *kolonisatie* policy. This first initial measure was to hence inaugurate and determine the general trend of management of disaster victims in the twentieth century, namely the desire to relocate the inhabitants of the volcano highlands.

After the country’s independence, the Indonesian government continued to offer eruption victims the option to join the transmigration program and even, according to the interviews with villagers concerned by the policy conducted by the volcanologist Katherine Donovan, to force them to do so (2010, pp. 46-47). After the 1961 eruption, the village of Gimbal was wiped off the map and all of its inhabitants were included in the transmigration program that would take them to Way Jepara in Sumatra (Laksono 1985, p. 191). This case, documented by the Indonesian anthropologist Laksono, is particularly interesting to document. It shows how the Indonesian government at the time could be insistent and even coercive with regard to the volcano populations that it intended to transmigrate.

The village of Gimbal was located on the southwestern flank of the Merapi volcano, at an altitude of approximately 700 meters. After the eruption of 1961, through the *Bedol desa* program, the government undertook to relocate 4,517 people from the area that it considered dangerous. This type of transmigration is seemingly conducted when the government intends to evacuate a village or an entire region after it has decided to use the area for development or other projects (Tirtosudarmo 2013, p. 52). The expression *bedol desa* is derived from Javanese: *bedol* means “to remove, to take away” and *desa*, in addition to referring to the territorial and administrative unit above the *dusun*, refers to the idea of a small rural community with dense and strong social networks. This program is therefore about “removing a rural community,” by implication, from its original location. According to Laksono (1985)—one of the first Indonesian anthropologists who has studied relocations of Merapi’s populations—, even though the village of Gimbal had not been affected by the eruptions of 1961, 1954 and even 1930, the 785 inhabitants of Gimbal were included in the transmigration program without direct consultation with the villagers. Only the agreement of the “*desa* chief” (*lurah*) was taken into account by the government. Only thirteen families objected to their transmigration and found refuge in other villages in the region.

Gimbal lost its administrative status and the village disappeared from official maps. For several months, before leaving for Sumatra, the inhabitants were housed in a temporary camp. Access to their village was forbidden: the

3. Adeline Martinez consulted this report during her fieldwork in the *Pusat Studi Kependudukan dan Kebijakan* of Gadjah Mada University in Yogyakarta in 2016.

roads were guarded by the police. The general socioeconomic conditions deteriorated. To compensate for the perceived lack of food, both for people and livestock, the inhabitants of Gimbal tried to return to their former village during the day, hiding from police controls, to harvest the fruits of their farmland and fodder for their animals. Some of them were even forced to sell their houses to earn some money when they had not been previously destroyed by the police (Laksono 1985, p. 202).

After their resettlement in Sumatra, the economic situation of the Gimbal people did not improve (Laksono 1978, 1985). They were distributed among several villages and some of them experienced great difficulties in adapting. Laksono (1985, p. 200) reports that within two months of arrival in Sumatra, between 27 and 29 people died. In the end, 34 families decided to return to Java and live in their original villages on the slopes of Merapi. They set about rebuilding their homes, joining the few families who had not left. Other “returnees” from Sumatra joined them to gradually rebuild the village that had been taken from them a few years earlier. In 1965, considering the progress of the reconstruction and the fact that the Merapi volcano showed no signs of danger, the government legalized their presence in this territory on the condition that each landowner pay 10% of the value of his or her land to finalize the registration of property rights (Laksono 1985, p. 199-200).

The example of Gimbal reveals quite clearly the actions of the government at the time concerning the implementation of a transmigration program. The first thing that stands out is the absence of a consensual decision regarding the departure of the population. It is also worth noting that the socioeconomic needs of the inhabitants were not taken into consideration during their transit stay in the camp and finally, the implementation of the transmigration program in the region was definitively coercive with the total prohibition of access to the village territory and the destruction of homes.

But this case does not seem to have been an isolated one. Indeed, Guinness and Suratman (1977, p. 85) note that in 1974, the map as it did to Gimbal, the government undertook to relocate the affected populations to another island through the same *Bedol desa* program. In 1978, due to a smaller eruption of gas and ash, it again attempted to relocate the inhabitants of Turgo by officially wiping the village off the map once again (Dove 2008, p. 333). The November 1994 eruption also marked the resurgence of government incentives, and a new resettlement proposal for the villages hit by the eruption was launched at a press conference organized by the Yogyakarta Special Region government. This provided for the temporary relocation of victims before they joined the transmigration program (Schlehe 1996, p. 404).

Finally, after the 2010 Merapi eruption, the government did also not fail to again offer to families affected by the disaster. As described by Judith Schlehe (1996, p. 403), the government is continuously pushing to resettle

these populations through the transmigration program, confirming that “governmental resettlement efforts spike upwards after every major eruption” (Dove 2008, p. 333).

These incentives are not limited to the Merapi region, as similar proposals have existed on the island of Bali since 1963, as mentioned by Patrice Levang (1997, p. 85), and in West Java in 1982 following the eruption of Gunung Galunggung (Laksono 1995, p. 5). Far from being exhaustive, these examples nevertheless show that national disaster management policy related to volcanic eruptions has relied to a large extent on the inclusion of disaster victims (real or not) to transmigration programs. From the perspective of the Indonesian government, from the beginning of the 20th century until today, transmigration has been one of the appropriate tools for the management of victims of “natural” disasters, especially in the Merapi region.

Disaster Victims as Ideal Transmigrants

We will now examine the persistence and recurrence of these policies. Beyond a demographic management strategy, transmigration makes it possible to integrate a plurality of population management objectives within the Indonesian territory. When the program was initially created, the victims of natural disasters were not explicitly concerned by transmigration measures, but they have gradually been integrated and have even become priority beneficiaries. Behind the stated demographic objectives of transmigration (Levang 1997, p. 40), this program enabled the Indonesian government to deal with a number of cyclical demographic problems. Indeed, as Patrice Levang notes, natural disasters and armed conflicts generate movements of refugees whose integration into the transmigration program seems to be an appropriate solution for the government:

“Thus, the integration of liberation army soldiers into the settlement projects is aimed more at facilitating their demobilization than at developing agricultural production. The violent clashes between rival armed gangs in West Java in the 1950s resulted in hundreds of refugees flooding into the region’s towns. The settlement of refugees in Lampung [Sumatra] helped to solve the problem as quickly as possible. Similarly, to help the thousands of victims of the eruption of Gunung Agung in Bali in 1963, the authorities distributed one-way tickets to Sumatra. The permanence of the program makes it possible to reserve priority access to sites for victims of natural disasters at any time” (Levang 1997, p. 45).

According to this author, transmigration appears to be the least costly means of managing all the problems posed by forced displacement in the country. After refugees from local conflicts and victims of natural disasters, the government found in this program the necessary tool to also displace people living in areas destined for development projects, such as the construction of a dam in Wonogiri (Central Java) in 1976, which led to the displacement of

2,000 people to Sumatra (Guiness, Suratman 1977, p. 88). Patrice Levang is not the only one to note this double use of transmigration. Thus Suratman and Guinness wrote as early as 1977:

“Politicians have been slower to accept this new emphasis, for the idea of transmigration as a ready solution to some of the worst consequences of rural Java’s high population density is deeply rooted. Flood victims, the rural landless, farmers whose land is unproductive or needed for the construction of a dam or for reforestation, and urban poor, can be sent away with the offer of new hope in a new land” (Suratman, Guinness 1977, p. 78).

Specific budgets are allocated for this type of displacement project through the so-called *Bedol desa* program. Transmigration thus goes beyond the logic of rebalancing the national demographic structure and the development of the Indonesian territory to include the management of all the demographic problems that are established in its territory. Nevertheless, a special place is given to the victims of natural disasters within this program since they are given priority in the recruitment of candidates for transmigration and their selection is freed from the usual recruitment criteria. Patrice Levang shows that the government, at the same time as it broadens the recruitment base for transmigrants, gives priority to victims of natural disasters:

“The priority given to victims of natural disasters is easily understood, given the frequency of volcanic eruptions, earthquakes, tidal waves and other floods in Indonesia. In accordance with the commandment already mentioned [which gives privilege to people who migrate collectively], no selection is usually made among the victims of natural disasters” (Levang 1997, p. 86).

Beyond the high recurrence of natural disasters in Indonesia and the need for the government to provide aid during and after of these events, the priority given to populations affected by environmental degradation is also explained by the positive observations made in transmigrant villages by administrators:

“Officials are unanimous: the centers hosting settlers from these two categories – victims of natural disasters and expropriated because of public interest projects – are by far the most dynamic” (Levang 1997, p. 88).

The author explains that two elements characterize the victims of natural disasters or expropriation. First, they are farmers who own their land. They represent a type of person sought after by the recruiting authorities. Indeed, the most important and primary recruitment criterion, in the context of agricultural development policy, is that of being a “real farmer”.

The majority of transmigration volunteers were landless farmers, young and less experienced than the administration would have liked. The arrival of a group of farmers who had previously owned their own land and had solid farming experience guaranteed the success of a settler village. Second, the fact of being moved as a group, through the *Bedol desa* programs, at the

village or hamlet level appears to be a second advantage characterizing these populations. Indeed, the success of *Bedol desa* transmigrated villages has always been emphasized by the transmigration department (Suratman, Guinness 1977, p. 89; Tirtosudarmo 2013, p. 52). By exhibiting a strong social unity linked to a network of “debts of recognition (*hutang budi*)” (Lombard 1990, III, p. 82), these people display the solidarity necessary for the sustainability of new settler villages. In this sense, Patrice Levang presents them as “ideal transmigrants”. In general, the success of transmigration cases using the *Bedol desa* method is recognized and widely encouraged within state institutions.

Together with the need to respond to the problems caused by natural disasters (personal relief, financing of reconstruction, risk reduction, etc.), offering transmigration to the population allows the government to recruit volunteers needed to make the program work. It seems, then, that the policies implemented by the government respond more to several objectives than to the single, first and publicly stated and assumed goal, namely, the distribution of the demographic imbalance. From this perspective, the persistence of incentives for victims of volcanic eruptions, as is the case in the Merapi region, is underpinned by interests that go beyond disaster risk management alone. In this respect, this analysis is in line with the comments of certain Indonesian researchers who, as early as the 1990s, expressed the relativity of the government’s perception of volcanic risk in relation to the economic and political stakes of transmigration:

“It seems clear that the government, because of great political and economic interests related to transmigration, considers the risks in Sumatra [in transmigrant villages] less important than they actually are and the risks of disaster in Merapi greater than they actually are” (Laksono 1995, p. 3).

Throughout the twentieth century, transmigration was an immediately available solution to all sorts of problems related to the management of Indonesian territory and its population. The government has been persistent on the transmigration of Merapi villagers because villages were identified as the ideal communities for the efficient implementation of the program. Declaring “at-risk” areas off-limits to habitation both manages the problems associated with the volcanic threat and provides suitable candidates for the successful establishment of transmigrant villages on the outer islands. From the government’s point of view, this method offers multiple advantages, but it does not consider the resistance of the inhabitants to leave their volcano to integrate transmigration.

Systematic Refusal of Transmigration

In the face of these constant incentives to move, the targeted populations show unparalleled resistance. The government has difficulty finding volunteers. Moreover, among those who agree to transmigrate, many have

returned. These refusals are long-term and reflect a general mistrust of the transmigration program and even of the government.

Researchers working on the Merapi volcano are unanimous. The government's proposals are regularly and widely rejected (Dove 2007b, 2008; Donovan 2010; Laksono 1980, 1985; Lavigne *et al.* 2008; Schlehe 1996, etc.).

Michael Dove also points out the population refusal during the relocation of Turgo in Sidomoro which constituted the first real attempt at "resettlement" (*relokasi*). A large part of the village's population refused to move and among those who accepted, only a few of them permanently stayed in Sidomoro. The majority of the population still lives in Turgo (Dove 2007, p. 27-28). Such refusal of a relocation program by the Indonesian government echoes that observed by Laksono (1985) following the 1961 eruption impact on the village of Gimbal. The refusals of the transmigration program do not only concern victims of natural disasters. Patrice Levang also recounts that:

"In the late 1970s, the impoundment of the Wuriantoro Dam in the Wonogiri region resulted in the flooding of several villages. Despite the repeated efforts of the Administration and the particularly advantageous conditions offered to volunteers, a large number of villagers refused to join the transmigration" (1997, p. 93).

One of the first arguments isolated by the authors on the issue of refusal is that the policies proposed by the government are sometimes apprehended as another form of uncertainty and represent in the eyes of the inhabitants a greater danger than the eruptive threat: "Residents of danger zones [...] are less afraid of Mount Merapi than of the government's measures" (Schlehe 1996, p. 403). Michael Dove adds, "Many villagers, in short, saw the government's resettlement program as just another danger... and they preferred the danger they knew to the danger they did not" (Dove 2007, p. 27). He goes on to quote an evacuee interviewed by the press after the 1994 eruption: "If you have to die because of the dangers of Merapi, it's the same as dying because you gave up on the state" (Dove 2007, p. 28). A survey of Merapi's residents' response to an eruption conducted by Laksono in 1977 shows that in the event of an eruption, 88 % would consider moving to another village temporarily or permanently, 8 % would rely on God, and only 4 % would turn to the government (1985, p. 206). This general distrust is reported by several authors in the post-disaster Javanese context (Schlehe 1996, Dove 2007, Lavigne, *et al.* 2008, Donovan 2010a), but examples of transmigration rejection can also be found in other post-disaster contexts.

For example, Cécile Quesada, speaking about the evacuation of the island of Niuafu'ou (Tonga in Southern Pacific) in 1946, which was hit by an eruption, collected accounts that revealed the population's distrust of the government and the decisions it made: "We were not afraid of the fire, we were afraid of the government" (interview collected and cited by Cécile Quesada 2006, p. 194). Here, as on the slopes of Merapi, the government arouses as

much, if not more, concern among the volcanoes' inhabitants as the danger of eruption itself. Several factors may explain this feeling. It is possible to put forward the idea that, in a widespread manner, the unknown generates more anxiety and distrust than a known danger and, moreover, one that has already been experienced previously and is therefore the object of knowledge, experience and understanding. In the case of the Yungayano for example, inhabitants of the city of Yungay in Peru, studied by A. Oliver-Smith (1992) in the years 1970, there was a reluctance to accept the plan of relocation set up by the government. Indeed, after the passage of mudslides on the city, the government asked its inhabitants to be relocated elsewhere yet obtained only a generalized refusal as an answer. The author analyzes this refusal to obey as an expression of the fear of having to readapt to unknown situations and to a new environment presenting, as such, a high degree of uncertainty and stress. This fear is coupled, according to the author, with a desire to return to "normality": to rebuild their lives as they were before the disaster (Oliver-Smith 1992, p. 265).

For the people of the Merapi region, the policies proposed by the government are much more dangerous than continuing to live in a place where the rules of the game and the parameters of uncertainty are more controlled. The decision to relocate would be conjoined with the perceived socioeconomic risks of transmigration and the difficulty of adapting to a new environment (Laksono 1978, pp. 30-31).

Finally, transmigration programs are criticized by returnees, who left with their wives and children a few years earlier in the hope of a better economic future, and who, disappointed by the experience, were giving a very negative image of it upon their return. In the history of the region, these "returnees" are numerous. For example, like the people of Gimbang, many returned to Java "because of disease, heat, and other harsh natural conditions in Sumatra" (Schlehe 1996, p. 404). Perhaps the accounts of these disappointing experiences reinforce the general distrust of the government and the transmigration program. This uncertainty does not hold a candle to the representation of the dangers associated with volcanism as well as the multiple socio-ecological benefits and resources of the volcanic land (Martinez 2019).

Resettlement Policy: A Turning Point in the History of Volcanic Risk Management?

After several decades of disaster management in which *transmigrasi* was the main tool of the government, the beginning of the 21st century ushers in a break in the general trend⁴. Indeed, in 2004, "the tragedy of the earthquake and tsunami

4. This break is nevertheless to be qualified since the government did not fail following the 2010 eruption to propose once again to the affected people that they join the transmigration program to Kalimantan. These proposals raised a lot of criticism as

in and around Aceh prompted the Indonesian government and the world to seriously consider disaster management issues,” as stated on the National Agency of Disaster Management (*Badan Nasional Penanggulangan Bencana*) website⁵. At the national level, this trend was confirmed in 2008 with the establishment of a budget allocated to risk reduction and disaster management, and with the creation of the BNPB and concomitant legal tools. At the international level, this disaster “propelled the issue of risk and natural disasters to the top of the agenda” (Revet 2009, p. 12) and prompted multilateral agencies to make considerable budgetary investments in the field of disaster prevention. It is in this generalized context of awareness of the importance of issues related to “natural” risk and climate change that the current resettlement policy in Indonesia was born. Its creation echoes the changing perspectives of State and international institutions on risk and disaster management over the past decade.

The resettlement policy implemented after 2010 marks a turning point in the history of natural risk management of the Merapi volcano. This plan is part of the state’s desire, which began after the 2000s, to define its scope of action more precisely and to improve its skills in terms of risk management. Less coercive and more concerned about the future and rights of victims of natural disasters, the State formalized this dynamic with the publication of a new law on disaster management on the national territory in 2007. This text clearly emphasizes that disaster management cannot exist “under the government of Susilo Bambang Yudhoyono” without its corollary, which is development:

The authority of the government in disaster management includes:

- a. The establishment of disaster management policies in line with national development policy.
- b. The creation of a development plan that incorporates elements of disaster management policies⁶.

This change is reflected in the way that risk and disaster management measures are implemented on Merapi. Thus, even if the main objective remains that of emptying the areas at risk of their inhabitants, the means employed and the way in which relocation is carried out differ from the methods previously used by the government. One of the major differences is geographical. Once condemned to move to another island of the archipelago through transmigration, people living in risky areas are now offered resettlement geographically close

evidenced by A. Moatty’s interviews in the Central Java region (2015: 202-203), see also Martinez, 2013.

5. BNPB, “Sejarah dan misi visi BNPB,” BNPB website (<http://www.bnpb.go.id/profil>), consulted the 20 July 2016.

6. Undang-Undang Republik Indonesia Nomor 24 Tahun 2007 tentang Penanggulangan Bencana, Presiden Indonesia, 26 April 2007.

to their former place of life – in the same “village” (*desa*). At the same time, resettled people are no longer dispossessed of their property rights, as was the case in the *Bedol desa* programs in which land was requisitioned by the state.

These two criteria are proving to be significant enough changes that some hamlets are now accepting the relocation of their homes. These two factors represent major differences from the former disaster management policy. They are also central to broader considerations related to the challenges of reconstruction, development, and volcanic risk management.

After the 2010 eruption, the value of the Rekompak resettlement plan to the Indonesian government was twofold. First, it made it possible to rebuild the homes and livelihoods of the victims. Secondly, it offered the possibility of reinforcing the volcanic risk management policy by moving the victims out of the “at risk” zone and by multiplying the disaster preparation training for the population. This policy is part of a double logic: on the one hand, a logic of aid to the affected populations and on the other hand, a logic of risk prevention. The creation of this reconstruction and resettlement program allows the government to face the challenges – particularly financial – of reconstruction by granting international aid, and at the same time, the implementation of a risk management and reduction plan in accordance with the recommendations of the National Agency of Disaster Management (*Badan Nasional Penanggulangan Bencana*). All people located in risk areas and whose homes have been destroyed are invited to move their place of living outside the said areas. If they agree to relocate, they are offered compensation for the reconstruction of their houses as well as various livelihood support programs (including funding for the purchase of one cow per family in the Yogyakarta area). This government support for livelihood recovery and development contributes to two related but distinct objectives.

The first is to create income-generating activities for disaster-affected populations to rebuild their livelihoods after the disaster. The second objective of development actions is to combat the factors that make people vulnerable to natural disasters. Vulnerability theorists refer to these as the “root causes” of disasters (Wisner *et al.* 2004 [1994]), i.e. “the ongoing societal and man-environment relations that prefigure [disaster]” (Hewitt 1983, p. 27). These are thus described as endogenous sociohistorical processes leading to the production of situations of vulnerability to “natural” hazards. These theories, which emerged in the 1970s in response to the “hazard-centric” research of American disaster studies (Revet, 2011: 158), see the general organization of society as the source of inequalities in vulnerability within its population (Wisner *et al.* 2004 [1994]; Hoffman, Oliver-Smith 2001, p. 5). Following this orientation and confronted with the multiple refusals of the inhabitants to move and often even to evacuate (Dove 2007 and b and 2008, Donovan 2010, Lavigne *et al.* 2008, Mei *et al.* 2013, Schlehe 1996, Martinez 2013, Laksono 1985, 1978,

1995), risk prevention and management in Merapi remains problematic. These refusals are explained by the fact that these people experience an insecure economic situation and that consequently, a general development of the standard of living of the populations of Merapi would alleviate the difficulties of managing eruptive crises. In this framework, disaster-prone populations are presented as the “left-behind” of development. Consequently, development measures are advocated by multilateral agencies (e.g. OECD, World Bank) as part of their disaster management prerogatives. It is therefore not surprising that the Rekompak resettlement plan, which is largely funded by such institutions, has a developmental orientation in its disaster management program. Thus, Rekompak’s orientation and approach to disaster management is in line with this international trend in disaster management.

Alongside these considerations, population relocations are in themselves factors in the impoverishment of the populations concerned. This was clearly highlighted by Michael Cernea and his team in their investigations of resettlement induced by World Bank-financed development projects (Martinez 2012). Since the identification of these impoverishment risks in population relocations (Cernea, Mc Dowell 2000), the World Bank has required its borrowers to comply with a number of measures and standards when relocating populations. Therefore, each resettlement project must be accompanied by measures to counteract the potential socioeconomic risks of relocation. It is within this framework that the objectives of the Rekompak program emphasize the provision of financial and technical assistance to support entrepreneurial projects within the communities concerned and to bring about a general development of living standards.

It should be noted here that the perspective initiated by the World Bank, which consists of accompanying the process of resettlement with development projects, particularly economic ones, is in line with the developmentalist orientations of disaster risk management. From the point of view of the government, international institutions and risk management professionals, development seems to be an adequate response: disaster prevention and management cannot be carried out among populations without giving them access to development – defined as a general improvement in living standards.

Conclusion: The Political Relativity of “Natural” Risk

In conclusion, the cases of population displacement on the slopes of Merapi raise questions about the relative nature of the notion of volcanic risk. The latter does not seem to be the subject of consensus among the various groups involved. During the twentieth century, the government constantly tried to integrate victims of natural disasters into the transmigration program. But, as shown in this article, the government has failed to carry out the transmigration program on Merapi volcano. Many refused to move because governmental

policies did not understand and did not take into account disaster risk management from the perspective of the community.

For decades, the governmental program ignored the concepts of risk and disaster based on Merapi's population local knowledge and lifestyle. In addition, the will of transmigrating uplands' villagers did not only respond to the humanitarian interests of risk management only. It became clear how people living in risky areas, and thus prone to eruptions, had the characteristics of the "ideal transmigrant" necessary for the success of the transmigration program. From then on, the government's interest in encouraging these populations to move was twofold: both to establish the management of "at risk" territories and at the same time to recruit candidates for transmigration. Faced with this observation, it appears that during the twentieth century, the "volcanic risk" in Indonesian risk management policy is never taken into account by itself. It is part of an economic and political context of demographic management and development of the national territory. Annabelle Moatty (2015, pp. 244-245) has also shown that "reconstruction processes are never neutral" and that the territorial redevelopment strategies put in place in post-disaster contexts are conditioned by constraints and issues that are external to and prior to the sole issue of disaster management. For the government, identifying "at-risk" areas has made it possible to designate the recruitment areas for transmigrants, who are also perceived as the "ideal transmigrants". This remark does not question the fact that certain regions are indeed subject to the probability of occurrence of a volcanic hazard, but rather that the possibility of it is also used as a parameter in an overall management of the national territory where economic and security interests predominate (Tirtosudarmo 2013, p. 3).

Moreover, in the eyes of the Merapi populations affected by transmigration incentives during the twentieth century, this program appears, as we have seen, as a significant "risk" factor. The concern here relates to the difficulties associated with the economic survival of the families after their settlement on the outer islands. It has been shown that transmigrants' settlements are not always successful (Guiness, Suratman 1977, pp. 93-97). The adaptation to a new environment, the non-guaranteed success of land cultivation, and the enormous workload of the first few years all contribute to making the move a source of considerable economic risk for transmigrant families. This fact contributes to the construction of a negative image of the transmigration program. For the populations of Merapi, it appears that the economic risks related to transmigration are no less important than those related to volcanic hazards. Nevertheless, we can hope that the developmentalist turn in Indonesian disaster management policies engaged during the last fifteen years may lessen this gap – a gap which still is a latent form of conflict – between the State's interests in term of citizen protection and the Merapi population's interests related to livability and to village groups' social becoming.

References

- Cernea Michal M., Mc Dowell Christopher (dir.), 2000, *Risk and Reconstruction – Experiences of Resettlers and Refugees*, Washington D.C., The World Bank.
- Direktorat Jenderal Transmigrasi, undated, *Realisasi Penempatan Transmigrasi dari Kolonisasi (1905) Sampai Pelita 1*, Departement Tenaga Kerja, Transmigrasi dan Koperasi, Jakarta.
- Donovan Katherine, 2010, *Cultural Responses to Volcanic Hazards on Mt Merapi, Indonesia*, PhD. Geography, University of Plymouth.
- Dove Michael R., 2007, “Volcanic Eruption as Metaphor of Social Integration: a Political Ecology Study of Mount Merapi, Central Java,” in Connell J., Waddell E. (eds.), *Environment, Development and Change in Rural Asia-Pacific: between Local and Global*. London Routledge, pp. 16-37.
- , 2008, “Perception of Volcanic Eruption as Agent of Change on Merapi Volcano, Central Java,” *Journal of Volcanology and Geothermal Research* 172, pp. 329-337.
- Dove Michael R., Hidayana Bambang, 2008, “The View from the Volcano: an Appreciation of the Work of Piers Blaikie,” *Geoforum*, Volume 39, Issue 2, pp. 736-746.
- Guiness Patrick, Suratman, 1977, “The Changing Focus of Transmigration,” *Bulletin of Indonesian Economics Studies* Vol XIII, n°2, July, pp. 78-101.
- Handojo Adi Pranowo, 1985, *Manusia dan Hutan: Proses Perubahan Ekologi di Lereng Gunung Merapi*, Yogyakarta, Gadjah Mada University Press.
- Hewitt Kenneth, 1983, “The Idea of Calamity in a Technocratic Age,” in Hewitt Kenneth, (eds.), *Interpretations of Calamity from the Viewpoint of Human Ecology*, London, Sydney, Allen and Unwin, Boston, pp. 3-32.
- Hoffman Suzanna M., Oliver-SMITH Anthony, 2002, “Introduction: Why Anthropologist Should Study Disasters,” In Hoffman Suzanna M., Oliver-Smith Anthony (eds.), *Catastrophe and Culture. The Anthropology of Disaster*, Santa Fe, School of American Research Press, pp. 3-22.
- Laksono Paschalis M., 1978, *Survey Sosial Ekonomi Budaya di Daerah Bencana Alam Gunung Merapi, Daerah Istimewa Yogyakarta dan Jawa Tengah*, Yogyakarta, Lembaga Kependudukan, Universitas Gadjah Mada.
- , 1980, *Pengambilan Keputusan Bertransmigrasi: Kasus Daerah Terancam Bencana Alam Gunung Merapi*, Master’s Thesis, Fakultas Sastra, Jakarta, Universitas Indonesia.
- , 1985, “Persepsi Setempat dan Nasional Mengenai Bencana Alam: Sebuah Desa di Gunung Merapi,” in Dove Michael R., *Peranan Kebudayaan Tradisional Indonesia dalam Modernisasi*, Jakarta, Yayasan Obor Indonesia, pp. 191-214.
- , 1995, “Tafsir Local dan Nasional Letusan Gunung Merapi,” in *Workshop Sarasehan terbatas Korban Bencana dan Solidaritas Sosial : Interpretasi Antropologi atas Bencana Merapi*, Jurusan Antropologi, Universitas Gadjah Mada, Yogyakarta, 31 Januari.
- Levang Patrice, 1997, *La Terre d’en face. La transmigration en Indonésie*, Paris, Editions de l’Orstom.
- Lombard Denys, 1990, *Le Carrefour javanais. Essai d’histoire globale. Vol. III - L’héritage des royaumes concentriques*, Paris, éditions de l’EHESS.
- Martinez Adeline, 2012, *Les Déplacements forcés. Regards sur une catégorie divisée*. Mémoire de Master, Département d’anthropologie, Aix-Marseille Université.
- , 2013, *(Non) déplacement forcé et continuité du social en contexte post-catastrophe naturelle. Approche comparative des deux villages montagnards Pelemsari et Kali Tengah*

- Lor, *Java Centre, Indonésie*. Mémoire de Master, Département d'anthropologie, Aix-Marseille Université.
- , 2019, « Un espace social “viable” dans un environnement “à risque” ? Analyse des rapports à l'espace d'un village réinstallé des hautes terres du volcan Merapi (Java, Indonésie) », *Moussons* n°34/2, pp. 141-167.
- Mei Estuning Tyas Wulan, Lavigne Franck, Picquout Adrien, Bélizal (de) Edouard, Brunstein Daniel, Grancher Delphine, Sartohadi Junun, Cholik Noer, Vidal Céline, 2013, “Lessons Learned from the 2010 Evacuation at Merapi Volcano,” *Journal of Volcanology and Geothermal Research* Vol. 261, July, pp. 348-365.
- Moatty Annabelle, 2015, *Pour une géographie des reconstructions post-catastrophe : risques, sociétés et territoires*, Thèse de doctorat en géographie, Université de Montpellier.
- Oliver-Smith Anthony, 1992, *The Martyred City: Death and Rebirth in the Andes*. Albuquerque, University of New Mexico Press.
- Quesada Cécile, 2006, *Vivre sur une île-volcan. Approche anthropologique des relations entre hommes et volcan à Niuafō'u (Tonga, Polynésie Occidentale)*, Thèse de doctorat en ethnologie, Paris, École des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- Revet Sandrine, 2006, « Le risque négocié. Conflits et ajustements autour de la reconstruction de Vargas (Venezuela) », *Autrepart* n° 37, 2006, pp.163-181.
- , 2011, « Penser et affronter les désastres : un panorama des recherches en sciences sociales et des politiques internationales », *Critique internationale* n°52/3, pp. 157-173.
- Ricklefs Merle Calvin, *An History of Modern Indonesia*, London, Mac Millan, 1981.
- Schlehe Judith, 2006, “Reinterpretations of Mystical Traditions. Explanations of a Volcanic Eruption in Java,” *Anthropos* 91, H. 4/6, pp. 391-409.
- , 2010, “Anthropology of Religion: Disasters and the Representations of Tradition and Modernity,” *Religion* 40, pp. 112-120.
- Surono, Jousset Philippe, Pallister John, Boichu Marie, Buongiorno Maria Fabrizia, Agus Budisantoso, Costa Rodriguez Fidel, Supriyat, Prata Fred, Schneider David, Lieven Clarisse, Hanik Humaida, Sri Surmarti, Bignami Christian, Griswold John, Carn Simon, Oppenheimer Clive, Lavigne Franck, 2012, “The 2010 Explosive Eruption of Java's Merapi volcano – A “100-Year” Event,” *Journal of Volcanology and Geothermal Research*, 241-242, pp. 121-135.
- Tirtosudarmo, 2013, *From colonization to nation-State. The Political demography of Indonesia*, Jakarta, LIPI Press.
- Voight B., Constantine E. K., Siswamidjyo S., Torley R., 2000, “Historical eruptions of Merapi Volcano, Central Java, Indonesia, 1768–1998,” *Journal of Volcanology and Geothermal Research* 100, pp. 69-138.

DANIEL PERRET*

De Moulins à Sindanglaya (Java). Itinéraire d'un peintre orientaliste : Marius Perret (1851-1900)

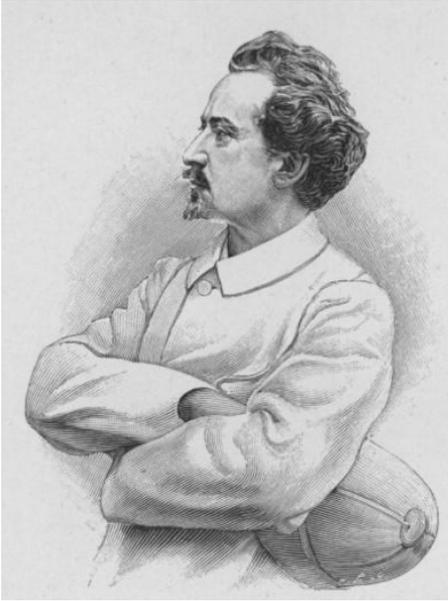
Dans le numéro spécial d'*Archipel*, « Destins croisés entre l'Insulinde et la France » (54, 1997), Claude Guillot et Pierre Labrousse retracent le séjour du peintre javanais Raden Saleh à Paris entre 1845 et 1848¹. C'est le destin croisé s'achevant un demi-siècle plus tard en sens inverse d'un peintre français beaucoup moins connu, que la présente contribution tente d'éclairer. En effet, né au milieu du XIX^e siècle à Moulins dans l'Allier, Marius Perret (ill. n° 1) décède à Java au tournant du siècle suivant². Les hasards du destin font qu'à quelques décennies de distance, ils ont peint le même volcan de Java-Ouest (Gunung Gede), et que seuls quelques dizaines de kilomètres séparent les tombes de ces deux artistes à la carrière originale³.

* École française d'Extrême-Orient

1. « Raden Saleh, un artiste-prince à Paris », p. 123-152.

2. Nous remercions Pierre Labrousse et Claudine Salmon qui, dès 1990, nous ont incité à nous lancer sur les traces de Marius Perret. Merci à nouveau à Pierre Labrousse, ainsi qu'à Claude Guillot, d'avoir bien voulu examiner une première version de cet article, examen suivi de précieuses recommandations.

3. La tombe de Raden Saleh se trouve Jalan Raden Saleh, Keluharan Empang, Bogor Selatan, Kota Bogor, province de Java Ouest (<https://www.republika.co.id/berita/r07pm0485/makam-raden-saleh-di-bogor-kini-memiliki-joglo>)(consulté avril 2022).



1 – Marius Perret (*Figures contemporaines*, vol. 5, 1900)

En dehors des œuvres qui jalonnent le parcours de Marius Perret⁴, à propos desquelles il n'existe à ce jour aucun catalogue exhaustif, la documentation est diverse, mais fragmentaire. Les sources primaires comprennent des lettres de l'artiste, dont les pièces les plus nombreuses sont conservées au Service des Archives municipales de Moulins (AMM)⁵, ainsi que des archives administratives enrichies de correspondances individuelles diverses. Archives, qui par la seule variété des lieux de dépôt témoignent d'une vie à plusieurs facettes : Archives Nationales à Pierrefitte-sur-Seine (ANP), Archives Nationales d'Outremer à Aix-en-Provence (ANOM), Service historique de la Défense (SHD) à Vincennes, Archives diplomatiques à La Courneuve (ADIP)⁶. Les sources secondaires se répartissent en trois catégories principales : la presse

4. Nous remercions M. Jérôme Jaillet, régisseur des œuvres des musées et sites départementaux - Responsable de la photothèque à la Direction de la Culture et du Patrimoine du Département de l'Allier, qui nous a aimablement communiqué toutes les informations utiles sur la collection d'œuvres de Marius Perret conservée au Musée Anne-de-Beaujeu de Moulins.

5. Nous remercions M^{me} Virginie Wirth, responsable des archives municipales de Moulins, et l'ensemble du personnel de ce service, pour nous avoir facilité l'accès au Fonds Laussedat comprenant la correspondance conservée de Marius Perret. Nous remercions également M^{me} Agnès Leca, bibliothécaire, adjointe de direction chargée du patrimoine à la médiathèque Samuel Paty de Moulins, pour la communication de publications locales anciennes relatives à Marius Perret.

6. Nous remercions les personnels de ces quatre services d'archives de nous avoir guidé dans les arcanes des fonds respectifs.

parisienne et provinciale contemporaine⁷, les livrets d'expositions, les articles nécrologiques et des réflexions sur l'artiste⁸.

Cette étude vise non seulement à retracer l'itinéraire individuel de Marius Perret, mais aussi à mettre en lumière comment à travers son activité artistique et son appartenance à divers réseaux de sociabilité, il est un acteur de la grande histoire.

De Moulins à Paris

Jean Baptiste Marius Perret naît rue d'Allier à Moulins le 28 décembre 1851. Jean Jules Perret, son père, est arquebusier⁹. D'après Jacques Lougnon, petit-fils d'un médecin de Moulins ami de Marius Perret, ce dernier effectue sa scolarité primaire et secondaire à Moulins¹⁰. Il aurait commencé à dessiner en autodidacte dès son enfance¹¹.

Répondant au souhait de son père de le voir un jour médecin à Moulins¹², il s'inscrit à la Faculté de médecine de Paris, au début des années 1870¹³. Il passe avec succès tous ses examens, recevant même une médaille de

7. À ce sujet, il convient de souligner la richesse de la bibliothèque numérique Gallica de la Bibliothèque nationale de France.

8. À notre connaissance, six textes consacrés à la vie et l'œuvre de Marius Perret ont été publiés durant les deux années qui ont suivi son décès : Gilbert Stenger, « Marius Perret », *La Quinzaine Bourbonnaise*, 9, 1900, p. 553-558 ; Angelo Mariani, *Figures contemporaines tirées de l'album Mariani*, vol. 5, Paris, Lib. Henri Floury, 1900, n.p. (2 pages de texte et un portrait) ; Louis Mantin, « Marius Perret », *Bulletin Revue Société d'Emulation & des Beaux-Arts Du Bourbonnais*, 9, 1901, p. 69-74 ; Paul Radiot en deux livraisons, « Marius Perret, peintre orientaliste », *La France de Demain*, décembre 1901, p. 5-22 ; janvier 1902, p. 102-123 ; Léonce Bénédite, « Figures d'Extrême-Orient. A propos de l'Exposition posthume des œuvres de Marius Perret », *Art et Décoration* XI, 1^{er} sem. 1902, p. 68-74. Les notices biographiques postérieures tirent l'essentiel de leur contenu de ces publications initiales.

9. Dans ce contexte, le terme doit s'interpréter comme « fabricant d'armes à feu portatives » (*Dictionnaire de l'Académie française*, 6^e éd. 1835 et 7^e éd. 1878, cf. <https://www.dictionnaire-academie.fr/>).

10. Causerie faite en mai 1990 à la Société d'émulation du Bourbonnais, Moulins. Jacques Lougnon était à l'époque président de cette société savante et avait hérité de quelques œuvres de Marius Perret (com. pers., 22 nov. 1990). Publiée dans *Mille ans d'histoire de Moulins, Conférences organisées par la Société d'émulation du Bourbonnais*, [Moulins], Société d'émulation du Bourbonnais, 1991, p. 120.

11. Paul Radiot, « Marius Perret », *La France de Demain*, 44 (15 janvier 1902), p. 109.

12. *Ibid.*, p. 108.

13. Une feuille d'inscriptions à la Faculté de médecine de Paris, qui circule sur Internet et semble bien authentique (source toutefois non fournie), indique que Marius Perret y est inscrit en 1872 (https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Marius_Perret.jpg?uselang=fr) (consulté mars 2022).

bronze de l'Assistance Publique comme externe des hôpitaux¹⁴. Mais c'est au moment de rédiger sa thèse qu'il est pris de doutes et fait face à des difficultés financières. Sa passion du dessin reprend le dessus¹⁵, d'autant que Jules Parrot (1829-1883)¹⁶, qui compte parmi ses professeurs à la Faculté, lui a demandé d'illustrer des figures anatomiques pour l'un de ses ouvrages¹⁷.

En renonçant à la médecine, Perret se prive du même coup du soutien financier familial. Contraint de subvenir à ses besoins, il s'installe dans un minuscule logis sur le Boulevard Saint Germain et commence à vivre du produit de la vente de ses illustrations¹⁸. Nous y reviendrons dans la suite. Au moins dès l'année 1882, il est installé au 22 rue Monsieur-le-Prince, dans le sixième arrondissement¹⁹.

L'École des Beaux-Arts

On retrouve le nom de Perret associé à celui de Parrot à l'École nationale et spéciale des Beaux-Arts, rue Bonaparte, dans le tableau récapitulatif des récompenses obtenues par le premier en 1881 et 1882²⁰. Mentionné d'abord comme élève de Parrot et Didier, il obtient une médaille en anatomie en 1881. Les

14. Paul Radiot, « Marius Perret », *La France de Demain*, 44 (15 janvier 1902), p. 108-109.

15. Tout en étudiant, il suit des cours du soir dans une école de dessin située rue de l'École-de-Médecine.

16. Né en Dordogne, Jules Parrot est reçu docteur en 1857 avant de devenir médecin des hôpitaux cinq ans plus tard. Muté en 1867 à l'hospice des Enfants-Assistés, il y mène des recherches qui en font l'un des pionniers de la pédiatrie, puisqu'il est le premier à occuper la chaire de Clinique des maladies des enfants créée en 1879 (Éloge lu par M. Troisier à la Société médicale des hôpitaux, dans la séance du 28 décembre 1883 ; *Bulletin de l'Académie de médecine*, 1883, p. 1458-9). Membre de la Société d'Anthropologie de Paris depuis 1873, il publie notamment plusieurs articles de préhistoire (cf. *Notice sur les titres et travaux scientifiques du Dr J. Parrot*, Paris, Impr. de E. Martinet, 1876), et en devient vice-président, puis président en 1881 (*Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1872, p. 913 ; 1879, p. xii; Éloge lu par M. Troisier).

17. Spengler 1900, p. 557 ; Mantin 1901, p. 71 ; Radiot, janvier 1902, p. 109. Nos recherches dans un certain nombre d'ouvrages de Parrot n'ont pas permis de confirmer cette collaboration (cf. *Clinique des nouveau-nés – L'athrepsie*, Paris, Masson, 1877 ; *Maladies des enfants – La syphilis héréditaire et le rachitisme*, Paris, Masson, 1886). Il aurait par ailleurs collaboré aux planches d'un *Traité des maladies de peau* par Bailloud (Radiot, janvier 1902, p. 110), mais cette information reste également à confirmer.

18. Radiot, janvier 1902, p. 110.

19. D'après l'adresse qui figure dans le catalogue du Salon de 1882 (Sanchez, *Les catalogues des salons – XIII – (1880-1883)*, 2007).

20. ANP : AJ/52/268, dossier Marius Perret, section de Peinture et Sculpture (n° 359). Ces résultats académiques sont relayés dans la presse parisienne (à propos de Perret, cf. par exemple *Gil Blas* 24 juin 1882 ou encore dans le *Journal des Artistes* 29 juin 1882). Curieusement ce dossier (pièce 358) mentionne qu'il est né le 28 juillet 1852 !

archives de l'École des Beaux-Arts n'ayant apparemment conservé aucun dossier administratif relatif à ces deux personnes, il s'agissait peut-être d'intervenants extérieurs. Jules Parrot était-il chargé de cours de dessin anatomique aux Beaux-Arts ou son cours à la Faculté de médecine procurait-il une équivalence aux Beaux-Arts ? Ou bien ce Parrot était-il son frère Philippe (1831-1894), peintre de genre, de portraits et dessinateur, dont la carrière débute au Salon de 1861²¹. S'il s'agit bien de Jules Parrot, Marius Perret aurait donc côtoyé ce professeur de la Faculté de médecine pendant au moins une décennie. L'École des Beaux-Arts conserve quatre dessins d'anatomie exécutés par Marius Perret à l'occasion de la préparation et des épreuves du concours pour le Prix Huguier en 1881²².

Quant à Didier, nous avons là aussi une incertitude. Ce pourrait être Jules Didier (1831-1892), peintre de paysages, d'animaux et lithographe. Ancien élève des Beaux-Arts, prix de Rome en 1857, il est surtout connu pour ses paysages historiques²³. Mais l'activité artistique de Perret nous incite à penser qu'il s'agirait plutôt du graveur au burin Adrien Didier (1838-1924). Également ancien élève des Beaux-Arts, après avoir débuté sa carrière au Salon de Paris de 1865, il est l'auteur d'une abondante œuvre gravée, collaborant notamment à diverses revues (*L'Artiste*, la *Gazette des Beaux-Arts*, le *Musée Universel*)²⁴.

Deux autres personnages interviennent dans la formation artistique de Perret aux Beaux-Arts. Le premier est le peintre Alexandre Cabanel, qui l'admet dans son atelier en juillet 1881²⁵, et avec qui il obtient une mention en archéologie (archéologie grecque) un an plus tard²⁶. Cabanel et Parrot se

21. E. Bénézit, *Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, Paris, Librairie Gründ, vol. 3, 1939, p. 430. Ajoutons que les frères Parrot étaient des proches de Sarah Bernhardt. Patiente de Jules, auprès de qui elle a eu également l'occasion de suivre des cours d'anatomie, Philippe en a exécuté au moins un portrait (Sarah Bernhardt, *Ma double vie – Mémoires*, Paris, Librairie Charpentier et Fasquelle, 1907).

22. Perret n'a pas été lauréat, mais médaillé au concours. Pierre-Charles Huguier (1806-1873) était professeur d'anatomie aux Beaux-Arts. Une galerie portant son nom, destinée à la réunion et à la conservation des objets en usage lors du cours d'anatomie, est aménagée en 1869, donc peu de temps avant que Marius Perret n'intègre l'École (Alice Thomine-Berrada, « Un patrimoine vivant : les lieux de l'anatomie à l'École des beaux-arts », *In Situ – Revue des patrimoines*, 43, 2021 (<https://doi.org/10.4000/insitu.29552>)).

23. E. Bénézit, *Dictionnaire...*, vol. 2, 1939, p. 106.

24. *Ibid.*, p. 105.

25. ANP : AJ/52/268, dossier Marius Perret, feuille de renseignements (n° 363).

26. ANP : AJ/52/268, dossier Marius Perret, section de Peinture et Sculpture, n° 359.

fréquentaient, et c'est à l'occasion de l'une de ces rencontres que Cabanel aurait remarqué les croquis de Perret, un jugement qui aurait définitivement orienté ce dernier vers une carrière artistique²⁷.

Professeur de peinture aux Beaux-Arts depuis 1864²⁸, au moment de sa mort Alexandre Cabanel (1823-1889) est considéré comme l'un des plus grands maîtres académiques du XIX^e siècle. Prix de Rome en 1845, il s'installe sur la scène parisienne sept années plus tard et les récompenses s'accumulent rapidement (médaille de première classe à l'Exposition universelle de 1855, Légion d'honneur, commandes de tableaux par l'État, nommé membre de l'Institut en 1863). En faveur auprès de Napoléon III, qui lui achète des tableaux, il en peint un portrait et réalise également une œuvre pour l'impératrice Eugénie. Durant les décennies 1850 et 1860, il exécute la décoration du Salon des Cariatides de l'Hôtel de Ville de Paris, intervient au Palais du Sénat, à l'hôtel Pereire, ainsi qu'à l'hôtel Say²⁹. Si Marius Perret se présente officiellement, et est systématiquement identifié, comme élève de Cabanel, on peut s'interroger sur ce qu'il a tiré effectivement de cet enseignement. Une réflexion de Perret dans une lettre de 1888 est révélatrice à cet égard³⁰ :

[...] Mon intention est toujours d'entrer immédiatement chez M. Jean-Paul Laurens³¹, car je sais que présenté par vous il voudra bien s'occuper de moi, plus, certainement, que ne l'a fait M. Cabanel. Quand j'ai voulu entrer chez ce dernier il m'a fallu un mois pour être admis à lui mettre mon carton de dessins sous les yeux (et encore n'y suis-je arrivé que grâce à l'obligeance de M. Paul Dubois, directeur de l'École des Beaux-Arts, qui m'a fait venir chez lui pendant que Cabanel posait pour son buste) [...].

L'apport de Cabanel a été probablement plus décisif sur le plan institutionnel. En effet, le premier envoi accepté de Marius Perret remonte au Salon de 1882, l'année-même de son passage dans l'atelier de Cabanel. Or ce dernier est à la fois membre du Conseil d'administration de la société chargée de l'organisation de cette exposition et membre du comité de sélection pour la section peinture³².

27. Radiot 1902, p. 110.

28. ANP : AJ/52/460, dossier A. Cabanel (n° 98).

29. Pour une synthèse récente sur cet artiste, cf. M. Hilaire & S. Hamic (éd.), *Alexandre Cabanel (1823-1889). La tradition du beau*, Paris, Somogy éditions d'art ; Montpellier, Musée Fabre, 2010.

30. AMM : Laussedat E V 40-41 (Lettre de M.P. à Laussedat, Moulins 13 mars 1888).

31. Jean-Paul Laurens (1838-1921) est considéré comme l'un des derniers représentants de la peinture d'histoire. L'abondance de son œuvre, non seulement peinte mais aussi en tant que décorateur, ainsi que son rôle dans les institutions artistiques vont lui procurer une grande notoriété sous la III^{ème} République. Il a notamment enseigné à l'Académie Julian (Cf. en particulier <https://www.musee-orsay.fr/fr/expositions/jean-paul-laurens-1838-1921-peintre-dhistoire-196380>, consulté mai 2022). C'est peut-être dans ce cadre qu'il aurait accueilli Perret.

32. Perret y expose une nature morte. Pierre Sanchez, *Les catalogues des salons – XIII*

Le second personnage est Adolphe Yvon (1817-1893), peintre d'histoire, professeur de dessin, entré comme enseignant aux Beaux-Arts en 1864, tout comme Cabanel³³. Également très apprécié de Napoléon III, dont il peint un portrait, il exécute surtout des œuvres à thèmes militaires illustrant un impérialisme triomphant (victoires des campagnes de Crimée et d'Italie). Il est aussi connu pour avoir formé un grand nombre d'élèves aux Beaux-Arts³⁴. C'est d'ailleurs Yvon qui aurait été le formateur le plus proche de Perret, lui permettant de maîtriser rapidement les techniques du dessin et de la peinture, alors qu'il a déjà plus de trente ans³⁵.

Si Marius Perret a bien passé deux ans aux Beaux-Arts, comme l'affirme Mantin³⁶, alors il faut situer cette période entre 1880 et 1882.

Pérégrinations africaines

C'est probablement en avril 1884 que Perret s'embarque à Toulon pour l'Algérie³⁷, un séjour prévu initialement pour une durée de trois mois³⁸. À notre connaissance, aucune source n'explique les raisons de ce départ et le choix de l'Algérie. Ce qui est clair, c'est que Marius Perret ne part ni dans le cadre d'une mission officielle, ni ne bénéficie du moindre financement institutionnel. Il a peut-être été encouragé par Jules Parrot, qui a passé deux ans en Algérie au milieu des années 1860³⁹, mais l'impulsion a pu venir également d'Aimé Laussedat, son mentor et indéfectible soutien moulinois sur lequel nous reviendrons. Plusieurs lettres adressées à celui-ci, le témoignage de Paul Radiot, qui l'a côtoyé en Algérie, ainsi que ses œuvres, permettent de retracer assez précisément son itinéraire.

Il circule dans la province d'Alger jusqu'à la fin de 1884⁴⁰ : à Alger même⁴¹ et dans ses environs ; sur la côte de l'actuelle *wilaya* de Tipaza, à quelques dizaines de kilomètres à l'ouest d'Alger (Bérard, aujourd'hui Aïn Tagourait ; Beauséjour près de Castiglione, aujourd'hui Bou Ismaïl) ; à Oran, à environ 400 kilomètres

– (1880-1883), Dijon, L'échelle de Jacob, 2007.

33. ANP : AJ/52/879, dossier A. Yvon (décision ministérielle).

34. E. Bénézit, *Dictionnaire...*, vol. 3, 1939, p. 1092.

35. Mantin 1901, p. 71.

36. *Ibid.*

37. Une correspondance datée de fin avril 1884 donne à penser qu'il s'est embarqué dans le courant du mois (AMM : Laussedat E V 74-77, lettre de M.P. à Laussedat datée du 27 avril 1884).

38. Paul Radiot, « Marius Perret », *La France de Demain*, 43, 15 décembre 1901, p. 11.

39. Troisier (éloge), p. 1.

40. AMM : Laussedat E V 74-77, lettre de M.P. à Laussedat (Beauséjour par Castiglione-prov. d'Alger, 27 avril 1884) ; Laussedat E V 78-82, lettre de M.P. à Laussedat (Bureau arabe de Chellala, cercle de Boghar - prov. d'Alger, 29 décembre 1884).

41. Installé dans une petite chambre en haute terrasse de la rue de la Marine (Radiot 1901, p. 11).

à l'ouest d'Alger ; en Kabylie qui débute à quelque 50 kilomètres à l'est d'Alger. Il séjourne chez des amis personnels à Bérard et sur la recommandation de Laussedat, rend visite au général Davoust, à qui il propose ses services de dessinateur. Mi-septembre, il part dans l'intérieur, en direction de Chellala, dans la région des Hauts-Plateaux algérois, à quelque 230 kilomètres au sud d'Alger. Hébergé sous la tente, d'un caïd chez l'autre, il séjourne au *bordj* de Beni Indel, une garnison de cavaliers indigènes, traverse le plateau du Sersou et confie que c'est là l'Algérie qu'il a voulu voir, dont il fait connaissance des us et coutumes. Arrivé à Chellala, qui dépend alors du Cercle militaire de Boghar, il découvre une oasis de figuiers, d'abricotiers et de grenadiers, entièrement peuplée par des Arabes, à l'exception de cinq Européens, dont deux Français. Là, il est logé au bureau arabe⁴² par le lieutenant René Reibell, l'un des nombreux Alsaciens partis servir en Algérie après l'annexion de l'Alsace par la Prusse⁴³.

En mars 1885, Marius Perret est à Laghouat, dans le Sahara algérien⁴⁴, oasis qu'il a probablement rejoint via Djelfa, puisqu'il a laissé un dessin du marché de cette localité. C'est de l'oasis de Laghouat qu'il va rayonner dans la région jusqu'en 1887. Il va probablement passer plus de deux années à Laghouat même.

Arrivé au milieu des années 1880, Perret est témoin d'une phase de repli défensif à l'abri de plusieurs forts dans le Sahara, bien que Laghouat soit occupé dès 1852⁴⁵. L'expansion française a en effet été freinée début 1881, à la suite du massacre par des Touaregs de la mission Flatters envoyée pour reconnaître le tracé d'un chemin de fer transsaharien reliant l'Algérie à l'Afrique de l'Ouest⁴⁶. Par ailleurs, la révolte des Ouled Sidi Cheikh, qui touche notamment la région de Laghouat depuis le milieu des années 1860, ne prend fin qu'avec une paix transactionnelle conclue en mai 1883⁴⁷, donc moins de deux années avant l'arrivée de Perret.

42. Dirigés par de jeunes officiers très bons connaisseurs des sociétés locales, ces « bureaux arabes » sont principalement chargés du renseignement militaire et d'assurer le rôle d'intermédiaires auprès des chefs indigènes (*aghas* – grands dignitaires, caïds – chefs de tribus, cheikhs – notables de douars). Chaque bureau dispose d'une troupe composée d'une trentaine de cavaliers indigènes.

43. Sur René Reibell et Chellala, cf. https://jeanyvesthorrignac.fr/wa_files/INFO_20659_20REIBELL.pdf (consulté avril 2022).

44. AMM : Laussedat E V 60, lettre de M.P. à Laussedat, Laghouat 14 mars 1885.

45. Marc Côte, « La conquête du Sahara algérien », in A. Bouchène, J.-P. Peyroulou, O. Siari Tengour, S. Thénault (dir.), *Histoire de l'Algérie à la période coloniale*, Paris, La Découverte, 2014 (1^{ère} éd. 2012), p. 265-269.

46. Sylvie Thénault, « 1881-1918 : l'« apogée » de l'Algérie française et les débuts de l'Algérie algérienne », in A. Bouchène, J.-P. Peyroulou, O. Siari Tengour, S. Thénault (dir.), *Histoire de l'Algérie à la période coloniale*, Paris, La Découverte, 2014 (1^{ère} éd. 2012), p. 159 (159-188).

47. Vincent Joly, « Les résistances à la conquête, 1830-1880 », in A. Bouchène, J.-P. Peyroulou, O. Siari Tengour, S. Thénault (dir.), *Histoire de l'Algérie à la période coloniale*, Paris, La Découverte, 2014 (1^{ère} éd. 2012), p. 96-102.

À Laghouat, Perret occupe une chambre au sol de terre battue dans une maison arabe située à l'un des coins de la rue peinte par Guillaumet et exposée à l'époque au Musée du Luxembourg⁴⁸. Son poste d'observation est situé à mi-chemin d'un monticule qui sépare la ville francisée de la ville arabe (le Chtett). Il mène à Laghouat une existence relativement solitaire, à l'écart des officiers du bureau arabe, qui ne s'intéressent pas à son travail et pensent qu'il a été envoyé en Algérie à défaut de pouvoir en tirer quelque chose en métropole. Il en arrive à croire qu'à l'époque où Horace Vernet (1789-1863), Fromentin (1820-1876) et leurs contemporains inconnus sont venus en Algérie, des facilités plus larges étaient accordées aux artistes. Cette distance à l'égard des militaires de Laghouat ne l'a pas empêché d'envisager de s'enrôler pour une année comme sujet algérien dans un bataillon de tirailleurs à Blida, non seulement par sentiment patriotique, mais aussi pour consacrer une partie de ses productions artistiques à l'armée d'Afrique. Perret se sent également incompris par les autochtones. S'il parvient à vivre sous la tente des caïds, à pénétrer dans un intérieur indigène pour y peindre, s'il a le sentiment de commencer à les comprendre, une connaissance approfondie des Arabes relève selon lui de l'utopie absolue pour les Français⁴⁹.

De Laghouat, Perret se rend à Ghardaïa, dans le Mzab, entre mars et juin 1885. Il passe par le village de Berrian dans la Sebkhâ (l'actuel Berriane, à environ 50 kilomètres au nord de Ghardaïa), dont il exécute une vue. Bénéficiant d'une convention d'autonomie depuis 1853, le territoire du Mzab est annexé en 1882⁵⁰. Distant de 26 jours d'Alger pour la troupe, en comptant des étapes quotidiennes jusqu'à 40 kilomètres, Ghardaïa est alors occupé par une centaine d'hommes⁵¹. Le Mzab, et Ghardaïa en particulier, à quelque 200 kilomètres au sud-est de Laghouat (sept jours en dromadaire), sera une importante source d'inspiration pour Marius Perret. De Ghardaïa, il se rend à Ouargla, distant d'environ 200 kilomètres à l'est. Occupé dès 1854⁵², trente ans plus tard Ouargla, à 34 jours d'Alger, comprend un petit poste avancé dirigé par un lieutenant avec une soixantaine d'hommes. De là, Perret

48. Gustave-Achille Guillaumet (1840-1887), *Laghouat, Sahara algérien*, acquis par l'État en 1879, actuellement conservé au Musée d'Orsay (https://www.pop.culture.gouv.fr/notice/joconde_no_inv_RF_249) (consulté avril 2022).

49. AMM : Laussedat E V 60, lettre de M.P. à Laussedat, Laghouat 14 mars 1885 ; Laussedat E V 62-65, lettre de M.P. à Laussedat, Laghouat 28 décembre 1885 ; Laussedat E V 52-55, lettre de M.P. à Laussedat, Laghouat 17 juin 1886 ; Laussedat E V 44-49, lettre de M.P. à Laussedat, Laghouat 17 mars 1887 ; Radiot 1901, p. 6-22.

50. Marc Côte 2014 (1^{ère} éd. 2012), p. 268.

51. AMM : Laussedat E V 44-49, lettre de M.P. à Laussedat, Laghouat 17 mars 1887.

52. Marc Côte 2014 (1^{ère} éd. 2012), p. 268.

s'aventure plus au sud chez les nomades Chaambas avec trois indigènes armés et deux chameliers. Puis, c'est le retour à Ghardaïa via Metlili, à quelque 30 kilomètres au sud. Fier de cette expédition, Perret note⁵³:

Bref, je pourrais parler du Sahara à bien des malins qui l'ont vu avec de puissantes jumelles, celles de l'imagination, y compris M. Guy de Maupassant⁵⁴. Maintenant, je ne vois plus grand-chose à apprendre de la vie arabe.

Parti de Laghouat, Perret se trouve au nord cette fois, en octobre 1885, précisément à Tadmīt près de Sidi Maklouf, distant d'environ 40 kilomètres⁵⁵. Là, il séjourne dans une smala, groupement de tentes abritant généralement la famille et les équipages d'un chef arabe. Dans ce cas précis, cette smala ayant d'une part la garde de dromadaires appartenant à la Commune indigène de Laghouat et d'autre part assurant les transports du bureau arabe, la direction en a été confiée à un militaire qui, depuis neuf ans, vit sous la tente au milieu des Arabes, porte le costume indigène et a épousé une femme de la tribu des Ouled Naïl. Perret se réjouit d'y vivre à peu de frais, de pouvoir observer de près la vie des Arabes nomades et entrevoir leurs femmes, également des conditions idéales pour étudier les dromadaires. Dans un post-scriptum au même courrier, il ne manque pas de vanter un exemple de patriotisme indigène⁵⁶.

Marius Perret rentre en France probablement au cours du second semestre 1887, en tout cas avant mars 1888⁵⁷, après un séjour algérien qui aura donc dépassé trois années.

Perret débute une autre pérégrination africaine à la fin de 1890 dans un contexte différent pour une destination également différente, le Sénégal. Tout d'abord, Perret a exposé successivement en 1889 et en 1890. Deux toiles sur le Sahara algérien ont été remarquées à l'occasion du Salon des Champs-Élysées et dans le cadre de l'Exposition universelle de 1889, alors que plusieurs

53. AMM : Laussedat E V 70-73, lettre de M.P. à Laussedat, Ghardaïa 14 juin 1885.

54. Maupassant se rend au Maghreb à quatre reprises entre 1881 et 1887. Il témoigne de ces voyages dans le journal *Le Gaulois*, dans *Au Soleil* (1884), ainsi que dans ses lettres (cf. notamment *Lettres d'Afrique (Algérie, Tunisie)*. – Présentation et notes de Michèle Salinas, Paris, La boîte à documents, 1990). Il est clair qu'au-delà de certains jugements de valeur, l'écrivain n'avait pas la même vision que Marius Perret sur la situation coloniale en Algérie (cf. notamment Jacques Faublée, compte-rendu de *Lettres d'Afrique* dans *Revue française d'histoire d'outre-mer*, LXXIX (297), 1992, p. 600 ; Vincent Duclert, *La république imaginée, 1870-1914*, Paris, Belin, 2014 (1^{ère} éd., 2010), p. 601-603).

55. AMM : Laussedat E V 84-85, lettre de M.P. à Laussedat, Tadmīt près Sidi Maklouf, par Laghouat, 10 octobre [1885].

56. « Ma lettre va être portée à Laghouat par ben Aïïch bel Kassem, spahi indigène : 24 ans de service, campagne d'Italie, du Mexique, et de France (prisonnier à Sedan), insurrection d'Algérie 1871 et 1876. Il va faire ses 64 kilomètres en 10 heures, tout fier de vous être ainsi présenté. »

57. Il est en effet à Moulins en mars 1888 (AMM : Laussedat E V 40-41, lettre de M.P. à Laussedat, Moulins, 13 mars 1888).

dessins du Sahara algérien sont exposés lors du Salon des Champs-Élysées et de l'Exposition Internationale de Blanc et Noir à Paris en 1890. Il est récompensé d'une mention à l'Exposition Universelle de 1889, mention également lors du Salon de 1890 et obtient la Bourse de voyage à l'Exposition Blanc et Noir.

Dans un état de services aux Colonies rédigé en 1898, Perret livre une précision intéressante sur ce voyage au Sénégal. Il en attribue l'initiative au sous-secrétaire d'État aux Colonies, qui lui a également accordé un passage à destination de Dakar⁵⁸. Or, à l'époque, c'est Eugène Etienne qui occupe ce poste depuis février 1889 et Etienne, c'est l'animateur du parti colonial⁵⁹. Ce parti colonial prend forme peu après la tenue d'un congrès colonial international à l'occasion de l'Exposition universelle de 1889 à Paris, suivi d'un congrès national. Il se développe tout d'abord sur le mythe d'une Afrique occidentale française, unissant l'Algérie-Tunisie au Sénégal et au Congo, en incluant le Soudan central. La formule est reprise à la Chambre par Eugène Etienne en mai 1890⁶⁰. On comprend qu'envoyer au Sénégal un artiste disposant déjà d'une longue expérience en Algérie, pouvait servir les desseins du lobby colonial.

Avant le départ, Perret bénéficie également des conseils d'un certain Capitaine Le Châtelier, officier d'ordonnance au Ministère des Colonies, un ancien du Sénégal et son hôte à Ouargla en 1885. Il précise au peintre qu'il sera « reçu par le gouverneur en ami et comme envoyé pour les colonies », ajoutant qu'il a préparé des recommandations « tout amicales » à différents officiers, dont le médecin en chef de la Marine. Perret avoue que les économies ont été bien dures à réaliser pour effectuer ce séjour, un budget qu'il a pu néanmoins boucler grâce à la bourse de voyage mentionnée plus haut et à la vente d'un tableau⁶¹. Il embarque finalement le 20 décembre 1890 à Bordeaux pour Dakar⁶².

58. ANOM : MIS 76BIS, annexe à la lettre de M.P. au Ministre des Colonies, 6 mars 1898.

59. Charles-Robert Ageron, *France coloniale ou parti colonial?* Paris, Presses Universitaires de France, 1978, p. 134 ; Vincent Duclert, 2014 (1^{ère} éd., 2010), p. 266.

60. Charles-Robert Ageron 1978, p. 134-135.

61. AMM : Laussedat E V 94-95, lettre de M.P. à Laussedat, s.l., n.d.

62. ANOM : SOUDx3, Dépêche télégraphique du ministère du commerce, de l'industrie et des colonies à chef du Service colonial à Bordeaux, 17 décembre 1890.

Arrivé au Sénégal, Perret accepte l'offre du gouverneur Lamothe⁶³ de se joindre à une expédition commandée par le Colonel Dodds⁶⁴ partant de Saint-Louis du Sénégal afin de combattre un certain « Abdoul-Boubakhar »⁶⁵. Abdul Bookar Kane venait de faire assassiner Cheik Mamadu Maamudu, opposant et rival pour le commandement des régions du Fuuta oriental, au sud du fleuve Sénégal. Or ce dernier était soutenu par les Français et avait établi des liens privilégiés avec des notables de Saint-Louis impliqués dans la politique française⁶⁶. Quant à Abdul Bookar Kane, il était en conflit avec les forces coloniales depuis le début de années 1860⁶⁷. En 1890, l'autorité coloniale l'accusait également d'avoir fait assassiner un administrateur français et d'entraver le commerce sur le fleuve. Le corps expéditionnaire, auquel se joint Perret, comprend deux pelotons d'infanterie de marine, trois compagnies de tirailleurs, un escadron de spahis, soit 700 hommes de troupes régulières, plus de 1,200 cavaliers et 1,200 fantassins auxiliaires. Il se met en marche le 13 janvier 1891 et les opérations militaires s'achèvent fin mars, tandis que Abdul Bookar Kane se réfugie en Mauritanie avant d'être assassiné par des Maures en août de la même année⁶⁸.

Marius Perret a livré un bref témoignage sur cette expédition dans une lettre à A. Laussedat (cf. annexe). Dans la même lettre, il explique avoir projeté de lui livrer un journal détaillé de son séjour sous forme de lettres successives, mais y a finalement renoncé. Or il a bien tenu un journal resté inédit à ce jour⁶⁹. L'existence d'un tel manuscrit est confirmée par le témoignage de Paul Radiot,

63. Auparavant publiciste et correspondant à Alger du journal parisien *Le Temps*, fondateur de la Société française de protection des indigènes, Henri de Lamothe est gouverneur du Sénégal de 1890 à 1895. Il prend son poste à Saint-Louis fin septembre 1890 (François Manchuelle, « Métis et colons : la famille Devès et l'émergence politique des Africains au Sénégal, 1881-1897 », *Cahiers d'études africaines* 24 (96), 1984, p. 485, 490 (477-504)), soit environ trois mois avant l'arrivée de Perret.

64. Né au Sénégal en 1842, Alfred Dodds s'engage dans l'armée et fait l'essentiel de sa carrière au Sénégal à partir de 1872. Il participe également à des expéditions en Cochinchine, au Tonkin, au Dahomey et achève sa carrière comme commandant en chef des troupes de l'Indochine (Angelo Mariani, *Figures contemporaines tirées de l'album Mariani*, vol. 6, Paris Librairie Henri Floury, 1901).

65. AMM : Laussedat E V 22-27, lettre de M.P. à Laussedat, s.l., n.d. [vraisemblablement Saint-Louis, juillet 1891].

66. Anna Pondopoulo-Sanchez, « Une histoire aux multiples visages. La reconstruction coloniale de l'histoire du Fuuta sénégalais au début du XX^e siècle », *Outre-mers* 93 (352-353), 2006, p. 60 (57-77).

67. A. Sabatié, *Le Sénégal : sa conquête & son organisation (1364-1925)*, Saint-Louis (Sénégal), imprimerie du gouvernement, 1925, p. 106-112, 115-116, 122-126.

68. Sabatier 1925, p. 127-130.

69. Le manuscrit de 81 pages était récemment sur le marché (https://www.ebay.fr/sch/i.html?from=R40&trksid=p2380057.m570.11313&_nkw=%22mariaus+perret%22&__sacat=0)(consulté mars 2022).

qui rapporte la proposition faite par *Le Figaro* de publier son *Voyage au Sénégal* dans un supplément illustré. Cependant, les négociations menées pendant plusieurs soirées jusque tard dans la nuit, par l'intermédiaire de Martin-Flammarion, achoppèrent sur des questions financières et de mise en page⁷⁰. Si cette expérience sénégalaise lui a donné le goût de l'écriture, elle lui a peut-être avant tout permis de satisfaire une aspiration livrée dans l'un de ses courriers algériens, à savoir participer à des opérations militaires au milieu de tirailleurs et consacrer ses productions picturales à l'armée d'Afrique. Nous y reviendrons plus loin. Perret rentre en métropole entre septembre et décembre 1891⁷¹.

On sait très peu de choses sur le séjour de Marius Perret en Tunisie, si ce n'est qu'il s'est déroulé dans le milieu de l'année 1896, qu'il n'en a pas été satisfait sur le plan de la peinture⁷², mais qu'il en a tiré au moins deux toiles.

L'activité artistique⁷³

Dans l'état actuel des connaissances, les productions artistiques les plus anciennes de Marius Perret pourraient être les figures anatomiques illustrant une ou plusieurs publications de Jules Parrot et peut-être de Bailloud. Ces figures, qui restent à identifier, pourraient remonter au milieu des années 1870. Il composa, peut-être dès cette époque, avec Bertall (1820-1882)⁷⁴ et Forain (1852-1931)⁷⁵, des croquis pour la salle des dépêches du *Figaro*⁷⁶.

70. Radiot, janvier 1902, p. 115-116.

71. En effet, dans une lettre à A. Laussedat, il explique qu'il ne pourra pas prendre l'un des deux paquebots du mois d'août (AMM : Laussedat E V 22-27, lettre de M.P. à Laussedat, s.l., n.d. [vraisemblablement Saint-Louis, juillet 1891]) et fin décembre 1891, il envoie une lettre à Etienne, au Ministère des Colonies, pour signaler que rentré sain et sauf, il travaille à une toile destinée au prochain Salon, toile qui aura pour thème l'expédition du Fuuta (ANOM : SOUDx3, lettre de M.P. à sous-secrétaire d'État aux Colonies, Moulins, 27 décembre 1891).

72. AMM : Laussedat E V 8-9, lettre de M.P. à A. Laussedat, Moulins, 29 juillet 1896.

73. Une liste provisoire des œuvres de Marius Perret figure en annexe à cet article. Les envois aux expositions y sont détaillés, mais l'absence de catalogue illustré systématique pour la plupart de ces manifestations ne permet pas d'identifier clairement les œuvres exposées. Par conséquent, la liste présentée ici est qualifiée de provisoire, en particulier parce qu'elle n'est certainement pas exempte de doublons.

74. Dessinateur, graveur sur bois et lithographe. Auteur prolifique (cf. E. Bénézit, *Dictionnaire critique et documentaire des peintres...*, Paris, Gründ, tome 2, 1999, p. 204).

75. Artiste aux compétences multiples, auteur prolifique, qui collabore notamment à de nombreuses revues et journaux (cf. E. Bénézit, *Dictionnaire critique et documentaire des peintres...*, Paris, Gründ, tome 5, 1999, p. 564-565).

76. Gilbert Stenger, « Marius Perret », *La Quinzaine Bourbonnaise*, 9, 1900, p. 557 (553-558).

On est en terrain plus sûr en ce qui concerne ses contributions à des revues et œuvres littéraires, sous forme de couvertures, frontispices, têtes de pages, fleurons, vignettes, culs-de-lampe, titre composé. Selon nous, il livre tout d'abord quelques illustrations dans deux articles d'une nouvelle revue dirigée par C. Grellet, *Le Conseiller du Bibliophile*, en 1876 et 1877. L'année suivante, il entame une collaboration avec l'éditeur Édouard Rouveyre (1849-1930)⁷⁷ (avec G. Blond à partir de 1881), dont il illustrera plusieurs titres jusqu'en 1888⁷⁸. Les autres collaborations de ce type incluent les éditeurs parisiens Arnaud-Labat, ainsi que Firmin-Didot, respectivement en 1879 et 1891. Marius Perret collabore également à la revue *l'Artiste – Revue de Paris* (1890), aux volumes 2 et 5 de l'album trimestriel de lithographies originales et inédites intitulé *Les peintres-lithographes* (1892 et 1895), dirigés par L. Bénédite, H.-P. Dillon et J. Alboize, ainsi qu'au volume 5 des *Figures Contemporaines tirées de l'album Mariani*, qui sort l'année de son décès. Sa collaboration à la revue *L'Estampe moderne*, ainsi qu'au *Figaro lithographe*, imprimé à l'occasion du Centenaire de la Lithographie (1795-1895), reste à confirmer.

Toujours au volet des collaborations à des revues ou à des ouvrages, il faut bien sûr mentionner l'éditeur Hachette, qui publie notamment dans la revue *Le Tour du Monde*, des gravures tirées de dessins d'après nature de Marius Perret (Algérie), mais aussi des gravures tirés de dessins qu'il a réalisés à partir de documents photographiques, par exemple dans des pays où il n'est jamais allé. Cette collaboration avec Hachette couvre la période 1889-1895.

La plupart des peintures et dessins ayant pour thème la métropole ne sont pas datés avec précision. Nous avons mentionné plus haut une nature morte exposée au Salon de 1882, probablement exécutée la même année dans l'atelier de Cabanel. À l'exception d'un paysage de La Bourboule exposé en 1896, les autres ont été exposés après son décès, voire jamais présentés.

En ce qui concerne l'Algérie, il est possible de situer plus ou moins précisément les travaux sur le motif, mais la finalisation de la plupart des œuvres s'est très probablement déroulée à Paris : Alger et ses environs, ainsi que la Kabylie entre avril et septembre 1884, la région des Hauts Plateaux

77. Éditeur, écrivain d'art et collectionneur. Il fonde sa maison d'édition rue des Saints-Pères, à Paris, en 1872, donc seulement six ans avant sa première collaboration avec Perret. Ses publications sont diverses et incluent l'histoire, la littérature, les arts décoratifs, les sports et la bibliophilie (en particulier son *Connaissances nécessaires à un bibliophile*, dont la cinquième édition (1899) compte dix volumes). Greta Saucher, « Rouveyre, Édouard », in P. Fouché et al. (dir.), *Dictionnaire encyclopédique du Livre* – vol. 3, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 2011 (p. 618-619), ne mentionne pas sa collaboration avec Marius Perret.

78. À ce propos, il faut signaler que des gravures de Marius Perret sont négociées sur le marché de l'art dès 1887 au moins (cf. *Vente du 4-7 mai 1887 – Catalogue de la bibliothèque de M. Le Baron M***D*C***. Deuxième partie, Paris, A. Labitte, 1887, p. 109, lot 938. 37 gravures dessinées et gravées à l'eau-forte, dont gravures de M.P.).

algérois et le Sersou jusqu'à fin 1884, Djelfa au début de 1885, les vues de Laghouat entre début 1885 et le second semestre 1887, la Sebkha et le Mzab (y compris Ghardaïa) entre mars et le troisième trimestre 1885, Ouargla au milieu de 1885, Tadmīt en octobre 1885.

Perret livre quelques réflexions sur son activité artistique sur le terrain algérien. Le premier mois de son séjour est marqué par une accumulation de déceptions en matière de couleur à cause de l'état du ciel⁷⁹. À la toute fin de 1884, il admet avoir mené jusque là plutôt une vie de touriste que d'artiste, tout en ayant fait beaucoup de petits croquis sur un calepin. Il regrette de ne pas disposer d'un appareil photographique instantané, les indigènes se refusant à poser, d'après lui à cause d'un interdit religieux. Il déplore également que les autochtones ne « comprennent rien à ma peinture intentionniste ». C'est dans le sud qu'il semble avoir trouvé l'Algérie dont il avait rêvé : « Naturellement ayant vu des bassours⁸⁰, je n'ai pu me passer d'en faire une petite étude, et le lieutenant [Reibell] en a réquisitionné un. [...] Je ne peux rentrer en France sans mon bassour, il faut absolument que je termine cette étude. [...]»⁸¹. C'est à Tadmīt qu'il semble avoir porté tout particulièrement son attention sur les dromadaires : « Quant aux chameaux, il n'y a vraiment que là pour les étudier. Mais, mon dieu que c'est long à connaître un animal, lorsqu'on sort d'une école où personne ne vous en parle et qu'on a affaire à un sujet si différent de nos quadrupèdes⁸² ».

79. AMM : Laussedat E V 74-77, lettre de M.P. à Laussedat (Beauséjour par Castiglione – prov. d'Alger, 27 avril 1884).

80. Sorte de palanquin fait de tiges de palmiers entrelacées surmonté de tentures, porté par un dromadaire. Le notable ou dignitaire en voyage y abrite ses femmes, ses enfants et ses richesses.

81. Laussedat E V 78-82, lettre de M.P. à Laussedat (Bureau arabe de Chellala, cercle de Boghar – prov. d'Alger, 29 décembre 1884).

82. AMM : Laussedat E V 84-85, lettre de M.P. à Laussedat, Tadmīt près Sidi Maklouf, par Laghouat, 10 octobre [1885].

C'est à Laghouat que Perret fait la connaissance du peintre Etienne Dinet⁸³, une première fois durant quatre mois en 1885, une seconde fois au second trimestre 1887 avant de rentrer en métropole avec lui. Perret le qualifie de « jeune homme plein de talent et qui possède dans l'exécution une rapidité étonnante (chose précieuse dans le pays arabe et qui me manque absolument) ». Il s'agit de son second voyage en Algérie et cette année 1885, il y passera six mois après avoir obtenu la bourse de voyage du Salon. De retour en métropole, Dinet lui signale que ce qu'il a fait sur place ne sera pas suffisant pour composer les tableaux projetés et qu'il lui faudra donc revenir⁸⁴ :

« [...] il vient de m'écrire qu'il n'a pas pu mener à bonne fin, sous le ciel de Paris, les tableaux projetés, et qu'il fallait tout faire sur place, absolument tout, sous peine de faillir à la lumière et à la vérité. » [...] « Et cependant Dieu sait quelle provision d'études variées il possède. Il lui faudra revenir encore une troisième fois. Alors moi, je me demande ce que je vais produire en rentrant. Je peins peut-être un peu moins mal qu'en arrivant, mais plus je vais et plus le travail me devient pénible. Ah! si je pouvais rattraper tout le temps consacré naguère aux aquarelles d'anatomie et aux dessins d'illustrations, temps dépensé pour la seule lutte de l'existence à Paris, et à peu près perdu pour l'Art. »

Paul Radiot, ami de Dinet, témoigne de la « communion de sensibilités » entre les deux hommes lors de son séjour à Laghouat, à partir de juin 1887 :

83. Né en 1861, élève de l'École des Beaux-Arts (1879-80) puis de l'académie Julian (1881-1885), Dinet expose dès 1882 au Salon. En 1884, c'est le hasard qu'il l'amène à accompagner un groupe d'entomologistes en Algérie pendant un mois. Il y repart l'année suivante avec Gaston Migeon, futur historien de l'art, découvre plusieurs oasis du Sud-algérien, en particulier Laghouat, où il fait un assez long séjour, mais aussi le Mzab. Après 1885, et durant environ vingt ans, il vit en alternance à Paris et en Algérie, et apprend l'arabe aux Langues O... Il expose au pavillon de l'Algérie à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1889 (Denise Brahimi, *La vie et l'œuvre de Etienne Dinet*, Courbevoie, ACR Édition internationale, 1991 ; François Pouillon, *Les deux vies d'Etienne Dinet, peintre en Islam*, Paris, Éditions Balland, 1997). Auteur d'une œuvre peinte abondante consacrée à l'Algérie, Dinet sera très ami avec Léonce Bénédite, Conservateur du Musée du Luxembourg, et donc avec Marius Perret. Selon Bénédite, Perret considérait Dinet comme son initiateur et son maître. Co-fondateur de la Société des Peintres Orientalistes, Dinet en était considéré comme « l'esprit et le souffle » (Léonce Bénédite, « L'œuvre d'Etienne Dinet », *Art et Décoration* XIV, 07-12/1903, p. 307-308, 310 (p. 305-315). Cf. également Léonce Bénédite, « Le Salon de 1889 », *L'artiste – Revue de Paris*, tome 2, 1889, p. 34-37 (32-43)). Très lié à l'Algérie dès ses débuts en peinture, Dinet s'installe définitivement à Bou Saâda en 1905 et se convertit à l'islam en 1913. Pour des réflexions récentes sur sa biographie et son œuvre, voir notamment François Pouillon, « Legs colonial, patrimoine national : Nasredine Dinet, peintre de l'indigène algérien », *Cahiers d'études africaines* 30 (119), 1990, p. 329-363 ; Galerie Étienne Dinet, *Etienne Dinet et les peintres orientalistes – Collection Djillali Mehri*, Paris, 20 octobre-17 décembre 1988.

84. AMM : Laussedat E V 62-65, lettre de M.P. à Laussedat, Laghouat, 28 décembre 1885 ; Laussedat E V 52-55, lettre de M.P. à Laussedat, Laghouat, 7 juin 1886.

déambulations diurnes et nocturnes dans la ville, mues par une passion pour les variations de lumière, les changements de tons, les ombres, les perspectives et les gens⁸⁵. À propos de Marius Perret lui-même, « [...] il observait une véritable dissection des hommes, dont il peignait délicatement les vêtements pli à pli. [...] Il se contentait de les peindre vus du dehors, mais avec un soin, une rigueur, une conscience des plus louables ». Malgré la chaleur accablante sur son monticule dominant la palmeraie, « affreux roc d'enfer en plein midi d'été », « Marius Perret demeurait à son poste, seulement attentif aux plus menus détails de la ligne d'horizon, à ses ressauts microscopiques de monts bleu foncé sur bleu pâle. [...] vision durable et l'admiration sincère des tout petits palmiers et des chameaux tout petits ciselés au pinceau sur la nappe immense du sable ». En prévision de son retour à Alger, Perret prévoit de s'arrêter à Chellala, où il espère que l'officier chef du bureau arabe « me prêtera je pense, comme il l'a déjà fait, quelques Arabes punis qui, au lieu de casser des cailloux sur la route, poseront pour mes fragments de compositions ».⁸⁶

Radiot relate son attitude de minutie obsessionnelle qui, sur le terrain, se manifeste notamment par des visées de contrôle sans cesse répétées. Dans son modeste atelier parisien,

« le souci de l'achèvement absolu, définitif de ses moindres tableaux le persécutait⁸⁷. Il avait coutume de contempler ses toiles sous tous les jours, tous les angles, de plusieurs distances calculées, avant de les envoyer à une exposition [...] Les cadres, leur essence de bois, leurs natures, dimensions, miroitements et couleurs par rapport à la tonalité d'ensemble du tableau, l'absorbaient des journées entières, en des combinaisons infinies. »⁸⁸

Ses œuvres du Sénégal se partagent en deux grands thèmes : pirogues et piroguiers de Saint-Louis, tirailleurs sénégalais de la Colonne Dodds.

La fondation de Saint-Louis, sur l'île de N'Dar (2x0,3 km), dans l'embouchure du fleuve Sénégal, remonte au milieu du XVII^e siècle. La petite cité sert de base à l'exploration du fleuve et d'entrepôt commercial, mais l'accès difficile en raison de la barre amène la fondation de Dakar en 1857, une décision de l'autorité coloniale de disposer d'une position stratégique. Avec l'achèvement du port, la compagnie des Messageries inaugure son

85. Radiot 1901, p. 6-7, 16-17.

86. Laussedat E V 62-65, lettre de M.P. à Laussedat, Laghouat 28 décembre 1885 ; Laussedat E V 52-55, lettre de M.P. à Laussedat, Laghouat 17 juin 1886 ; Laussedat E V 50-51, lettre de M.P. à Laussedat, Laghouat 9 avril 1887.

87. Cette observation est corroborée dans une lettre de Perret à Laussedat (AMM : Laussedat E V 28-29, 13 septembre 1890) : « J'ai bien des choses à faire avant de reprendre le paquebot : pour ne vous en citer qu'une, je ne mettrai pas le pied dehors que la vue d'ensemble de Laghouat et du Sahara ne soit terminée à votre entière satisfaction et à la mienne ».

88. Radiot 1901, p. 12-15, 19 ; Radiot, janvier 1902, p. 103.

premier service direct vers Dakar en 1866, et en 1885, une ligne de chemin de fer est ouverte entre Dakar et Saint-Louis, par conséquent seulement cinq ans avant l'arrivée de Perret. Saint-Louis reste le siège du Gouverneur du Sénégal et compte alors quelque 20 000 habitants. Le cordon sableux (Langue de Barbarie), qui sépare l'Atlantique de l'île Saint-Louis, abrite le vieux village de pêcheurs de Guet N'Dar⁸⁹, qui va attirer l'attention du peintre. Celui-ci s'est certainement documenté avant de partir pour Dakar et nous pensons qu'il a été inspiré par au moins deux textes, qui non seulement héroïsent ces hommes, mais les dépeignent comme des fidèles serviteurs de la colonisation : *Le roman d'un spahi* de Pierre Loti (1881), dont l'intrigue se déroule en grande partie à Saint-Louis, et la *Nouvelle géographie universelle* d'Élisée Reclus (1887) :

« On aperçoit aussi ce que l'on n'avait pas vu du large : d'immenses fourmilières humaines sur le rivage, des milliers et des milliers de cases de chaume, de huttes lilliputiennes aux toits pointus, où grouille une bizarre population nègre. Ce sont deux grandes villes yolofes, Guet-n'dar et N'dar-toute, qui séparent Saint-Louis de la mer.

Si on s'arrête devant ce pays, on voit bientôt arriver de longues pirogues à éperon, à museau de poisson, à tournure de requin, montées par des hommes noirs qui rament debout. Ces piroguiers sont de grands hercules maigres, admirables de formes et de muscles, avec des faces de gorilles. En passant les brisants, ils ont chaviré dix fois pour le moins. Avec une persévérance nègre, une agilité et une force de clowns, dix fois de suite ils ont relevé leur pirogue et recommencé le passage ; la sueur et l'eau de mer ruissellent sur leur peau nue, pareille à de l'ébène verni.

Ils sont arrivés, cependant, et sourient d'un air de triomphe, en montrant de magnifiques râteliers blancs. Leur costume se compose d'une amulette et d'un collier de verre ; leur chargement, d'une boîte de plomb soigneusement fermée : la boîte aux lettres.

C'est là que se trouvent les ordres du gouverneur pour le navire qui arrive ; c'est là que se mettent les papiers à l'adresse des gens de la colonie.

Lorsqu'on est pressé, on peut sans crainte se confier aux mains de ces hommes, certain d'être repêché toujours avec le plus grand soin, et finalement déposé sur la grève. »⁹⁰

« Aux changements politiques et sociaux introduits dans le monde oulof par l'influence des Européens correspondent des transformations profondes. [...] Les Ouolof de Saint-Louis ne se sont pas bornés à remplacer leur large blouse, le boubou, par la culotte et la veste, il n'est pas de travail qu'ils n'accomplissent avec joie quand on fait appel à leur sentiment de l'honneur, pas d'œuvre de dévouement à laquelle ils ne se sacrifient quand on leur en fait un devoir. Pour franchir la barre et se hasarder au milieu des brisants, tous les piroguiers oulof sont des héros, et l'on ne cite point d'exemple d'un blanc qui ait été abandonné par les noirs dans

89. Roger Pasquier, « Villes du Sénégal au XIX^e siècle », *Revue française d'histoire d'outre-mer* 47(168-169), 1960, p. 387-389, 393-394, 396, 404, 407, 415 (387-426) ; Élisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle – La terre et les hommes – XII. L'Afrique occidentale*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1887, p. 251.

90. Pierre Loti, *Le roman d'un spahi*, Paris, Calmann Lévy, 1881, p. 4-5. Guet-n'dar est également décrit plus loin dans le roman (p. 165-170, 261-265). Une partie de cet extrait est mis en regard de la toile correspondante, lors de l'exposition du Salon des Artistes Français de 1892 (Sanchez 2009).

un naufrage. Tandis que les autres nègres du Sénégal ne sont que les sujets ou les douteux alliés de l'étranger d'Europe, les Ouolof de Saint-Louis sont associés aux Français et se disent les « enfants » de la ville : ce sont eux qui constituent la nation franco-sénégalaise, et c'est par milliers que l'on a trouvé les volontaires parmi eux, toutes les fois qu'il s'est agi de défendre un point menacé du fleuve [...]. »⁹¹

Quant aux tirailleurs sénégalais de la Colonne Dodds, ils représentent encore plus clairement les modèles d'indigènes au service des Européens. Perret relate brièvement son activité artistique au Sénégal dans une lettre à Aimé Laussedat⁹² :

« J'ai voulu peindre la lumière tombante, la lumière de midi, la vraie lumière tropicale, prenant comme prétexte des tirailleurs sénégalais en colonne. Je fais des séances pénibles dans les sables et ne rentre qu'à une heure à Saint-Louis [...]. Je serai certainement le premier et aussi peut-être le dernier qui me serai attaqué à pareille besogne. En tout cas, je ne recommencerais plus ce que je fais actuellement. Aveuglé dans cette lumière intense du sable je suis obligé de préparer des tons d'avance pour savoir ce que je ramasse sur ma palette. Quant à mes tirailleurs noirs, j'ai grand peur qu'ils lâchent prise avant moi. »

Si Marius Perret envoie une nature morte au Salon des Artistes français de 1882, c'est son envoi à l'exposition des artistes peintres naturalistes de 1883, en l'occurrence une eau-forte intitulée *Un Souper sous la Régence*, qui, en dehors des illustrations d'ouvrages, déclenche l'intérêt initial pour sa production artistique⁹³. Deux ans plus tard, dans sa ville natale, il expose une œuvre dont on sait seulement qu'elle figure un concierge⁹⁴.

C'est au Salon des Champs-Élysées de 1889 (Société des Artistes Français, près de 6 000 œuvres exposées⁹⁵) qu'il expose pour la première fois des œuvres orientalistes, immédiatement remarquées, précisément deux toiles inspirées de l'Algérie : *La Smala de Tâadmit* (Sud algérien) et *El Aghouat, l'oasis et le Sahara*⁹⁶. Il faut rappeler que ces grandes expositions artistiques parisiennes et les récompenses attribuées sont largement diffusées et commentées dans la presse de la capitale, ainsi que dans la presse provinciale. À cette occasion, Léonce Bénédict (1859-1925)⁹⁷ présente Perret comme un artiste

91. Élisée Reclus, 1887, p. 211-212.

92. AMM : Laussedat EV 22-27, lettre de M.P. à Laussedat, s.l., n.d. [vraisemblablement Saint-Louis, juillet 1891].

93. *L'Univers illustré*, 6 janvier 1883.

94. *Journal des Artistes*, 29 août 1885.

95. P. Sanchez, *Les catalogues des Salons -XVI- (1890-1892)*, Dijon, Éditions de l'Échelle de Jacob, 2009, p. 11.

96. *Le Gaulois*, 25 mars 1889 ; *The New York Herald - Paris*, 10 avril 1889 ; *Le Monde illustré*, 30 avril 1889 ; *Le Progrès artistique*, 1 juin 1889.

97. Son nom est associé au Musée du Luxembourg. Il débute sa carrière en 1880 comme rédacteur du catalogue du *Salon des Artistes Français* et entre au Musée du

« enthousiaste de lumière, assoiffé d'inconnu [...] un véritable explorateur » et qualifie les deux œuvres de :

« notes si scrupuleuses et si exactes sur un pays qui se recommande, artistiquement, au moins par ce titre qu'il permet, d'une manière toute spéciale, l'élucidation d'une question pittoresque au plus haut degré, la résolution des grands problèmes lumineux. [les deux toiles] ne suffisent-elles pas à faire valoir tout ce qu'il y a de finesse, de précision et de sûreté dans le talent de leur auteur ? »⁹⁸

En marge du Salon, Bénédite regroupe quelques artistes afin de décorer des salles du pavillon algérien de l'Exposition Universelle, qui se tient en même temps à Paris (mai à octobre)⁹⁹. Perret y présente certainement les deux mêmes tableaux et obtient une mention honorable à cette occasion¹⁰⁰.

Suite au Salon, Perret s'adresse au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts pour que l'État achète la toile *La smala de Tâadmit*¹⁰¹. Cette sollicitation est appuyée par deux recommandations écrites. L'une émane d'un autre Moulinois, Maurice Dunan (1850-1919)¹⁰², à l'époque professeur au lycée Louis-le-Grand¹⁰³. L'autre provient de la maison d'édition C. Marpon

Luxembourg six années plus tard. Il en devient le conservateur en 1895, fonction qu'il occupera jusqu'à sa mort. Écrivain prolifique (préfaces de catalogues d'expositions, articles, ouvrages dont catalogues des collections du Musée et monographies d'artistes), il est également président de plusieurs sociétés, en particulier le fondateur de la Société des Peintres Orientalistes Français. Admirateur de grandes figures artistiques « officielles » du XIX^e siècle, il n'aurait pas perçu l'importance des mouvements émergents au tournant du XX^e siècle (cf. Céline Marcle, « Léonce Bénédite, « apôtre de la beauté moderne » ? », *Histoire de l'art* 62, 2008, p. 99-108).

98. « Le Salon de 1889. La peinture orientaliste », *L'Artiste - Revue de Paris*, 59^e année, tome 2, 1889, p. 38-40 (32-43).

99. Léonce Bénédite, « Les peintres orientalistes français », *L'Artiste: revue de l'art contemporain* X, 1895, p. 421 (421-424).

100. P. Sanchez, *Les catalogues des Salons – XVI- (1890-1892)*, Dijon, Éditions de l'Échelle de Jacob, 2009, liste des artistes récompensés français et étrangers vivant au 1^{er} avril 1890 ; ANOM : MIS 76BIS, état de services annexé à lettre au Ministre des Colonies, datée 6 mars 1898.

101. ANP : F/21/4332, lettre de M.P. au ministre, 15 mai 1889.

102. ANP : F/21/4332, note de la Direction des Beaux-Arts, 17 mai 1889.

103. Reçu premier au concours de l'Agrégation d'histoire et de géographie en 1875, Dunan refuse une nomination à l'École française d'Athènes pour enseigner dans le secondaire pendant quarante ans (Moulins, Angoulême, Marseille [où il devient secrétaire de la Société de géographie et reçoit l'explorateur Stanley à son retour d'Afrique], Paris [Louis-le-Grand et Saint-Louis, où il se voit confier la préparation des candidats à l'école militaire de Saint-Cyr ; École Arago et Cours du soir de la ville de Paris]). Nombre de ses anciens élèves occupent des postes dans l'armée ou la diplomatie. Retiré à Moulins, il devient une cheville ouvrière des sociétés savantes de la ville (Anonyme, « Nécrologie : Maurice Dunan », *Bull. de la Soc. d'Émulation du Bourbonnais*, 23, 1920, p. 102-111). Dunan est l'auteur d'un *Atlas général des cinq parties du monde* (Paris, H. Lecène &

& E. Flammarion¹⁰⁴. La relation avec Marius Perret est ici plus difficile à percevoir, mais elle repose peut-être aussi sur une connexion moulineoise¹⁰⁵. L'achat est finalement refusé par la Direction des Beaux-Arts¹⁰⁶.

Marius Perret envoie des œuvres dans deux expositions parisiennes l'année suivante : quatre œuvres (dont trois dessins) algériennes au Salon des Champs-Élysées (mention honorable)¹⁰⁷ ; six œuvres à l'exposition internationale de Blanc et Noir, qui se tient en octobre-novembre au Pavillon de la ville de Paris (cinq dessins et une gravure), dont trois sont relatives à l'Algérie¹⁰⁸. C'est à l'occasion de cette dernière exposition qu'il reçoit une bourse de voyage¹⁰⁹. Perret est mentionné par Ernest Hoschede, qui relève ses croquis rapportés d'Algérie « exécutés avec une grande finesse et un grand aspect de vérité locale »¹¹⁰. Mais c'est à nouveau Léonce Bénédite qui se manifeste comme l'observateur le plus prolifique des œuvres exposées de Perret :

« Son exposition, qui se borne aux dessins [...] nous donne, avec des qualités rares, et l'on peut dire, sans exagérer, que l'on n'avait point encore atteintes, l'expression de la lumière dans tous ses états les plus excessifs, comme dans son action la plus délicate de réflexion indirecte, par la simple association du blanc et du noir. Traduire les spectacles incomparables de l'Orient [...], la magie de la lumière et de la couleur, en sacrifiant volontairement la ressource à peu près unique du ton, est un problème passablement ardu. M. Marius Perret paraît s'en tirer sans difficulté. [...] qualités personnelles d'observation patiente et sincère, d'acuité extrême du sens optique [...] »¹¹¹.

H. Oudin, 1886), d'une *Histoire nationale et populaire de la France* (Paris, L. Boulanger, 1893), ainsi que de plusieurs ouvrages scolaires d'histoire.

104. ANP : F/21/4332, lettre de C. Marpon & E. Flammarion, imprimeurs-éditeurs, à la Direction des Beaux-Arts, 7 juin 1889. Sur l'histoire de cette maison d'édition, cf. notamment Elisabeth Parinet, *La librairie Flammarion (1875-1914)*, Paris, Imec Éditions, 1992, p. 31-85.

105. En effet, Berthe, la sœur aînée d'Ernest Flammarion, vivait à Moulins (Parinet 1992, p. 172).

106. ANP : F/21/4332, note de la Direction des B.A., 29 juin 1889.

107. Envois détaillés notamment dans la presse de l'Allier (*L'Avenir de Vichy – Le Bourbonnais au Salon*, 25 mai 1890). Liste des récompenses reprise en particulier dans *Le Rappel*, 5 juin 1890 ; *Gil Blas*, 5 juin 1890 ; *Le Matin*, 4 juin 1890 ; *La Croix*, 5 juin 1890 ; *Le Temps*, 5 juin 1890 ; *La Chronique des arts et de la curiosité : suppl. à la Gazette des beaux-Arts*, 7 juin 1890 ; *La Jeune garde*, 15 juin 1890.

108. *Catalogue officiel illustré de l'exposition internationale de Blanc et noir*, Paris, E. Bernard & Cie, 1890, p. 27, 49. Pour un bref commentaire sur les œuvres exposées, cf. *La Presse*, 6 octobre 1890.

109. Récompense signalée par *Le Figaro*, 30 novembre 1890.

110. Ernest Hoschede, *Brelan de salons*, Paris, Bernard Tignol, 1890, p. 157.

111. Léonce Bénédite, « La peinture orientaliste aux salons de 1890 », *L'artiste - Revue de Paris*, 60^e année, tome 2, 1890, p. 85-86 (81-90).

Perret expose également à Londres en 1890, à l'occasion de l'exposition française qui se tient à Earl's Court de mai à octobre. L'envoi est une œuvre d'Algérie (*La smala de Tâadmit – sud algérien*)¹¹².

Dans l'un des ses états de services, Perret indique une participation à l'exposition internationale de Moscou, sans plus de précisions¹¹³. Il pourrait s'agir de l'exposition française qui ouvre ses portes le 1^{er} mai 1891 et inaugure le rapprochement franco-russe. Nous y reviendrons dans la suite. On y apprend notamment qu'il y a une section « œuvres d'art » occupant seize salles, présentant nombre de toiles ayant figuré aux précédentes expositions des Champs-Élysées et que l'Algérie est brillamment représentée sous les murs du Kremlin¹¹⁴. Au stade actuel de cette recherche, nous pensons que Perret a probablement envoyé les deux toiles exposées en 1889.

L'année 1892 est importante dans la carrière de Marius Perret. Il expose une première toile sénégalaise, *Départ des pirogues pour la pêche – Guet-N'Dar (Sénégal)*, au Salon des Champs-Élysées qui se déroule en avril-mai¹¹⁵. Elle fait impression, puisqu'il est récompensé d'une médaille de 3^e classe¹¹⁶ et du Prix de Raigecourt-Goyon¹¹⁷, un résultat commenté dans les revues et journaux spécialisés, notamment par Charles Yriarte¹¹⁸, « M. Marius Perret est absolument dans le mouvement et l'actualité, il peint le continent noir [...]. Le Jury qui veut du bien à l'expansion coloniale, l'a récompensé. », ainsi que par Armand Dayot¹¹⁹, « [...] la belle marine exotique si lumineuse et d'une couleur si distinguée de M. Marius Perret. », ou encore Roger Marx¹²⁰ : « [...] voyez encore la véridique peinture qu'un artiste courageux et sincère, M. Marius Perret, nous a donné du *Départ des pirogues pour la pêche, au Sénégal* ».

Le Salon bat son plein lorsque s'enclenchent les tractations destinées à faire

112. ANOM : MIS 76BIS, état de services annexé à la lettre au Ministre des Colonies, datée 6 mars 1898. C'est probablement pour préparer cette exposition qu'il s'est rendu à Londres fin 1889 (AMM : Laussedat E V 38-39, lettre de M.P. à Laussedat, 8 novembre 1889). *Album de l'Exposition française ouverte à Londres le 17 mai 1890*, London, Courrier de Londres et de l'Europe, 1890, p. 77.

113. ANOM : MIS 76BIS, état de services annexé à la lettre au Ministre des Colonies, datée 6 mars 1898.

114. Cf. *La Nouvelle Revue* 69, mars-avril 1891, p. 449-460 ; juillet-août 1891, p. 604-618.

115. La nouvelle de l'admission du tableau au Salon est relayée dans la presse de l'Allier (*Le Petit Monthuçonnois*, 10 avril 1892).

116. *Le Petit Parisien*, 31 mai 1892 ; *La Presse*, 31 mai 1892 ; *Le XIX^e siècle*, 1 juin 1892 ; *Gil Blas*, 1 juin 1892 ; *La Nation*, 1 juin 1892.

117. *Le Temps*, 6 juillet 1892 ; *L'intransigeant*, 7 juillet 1892 ; *Le Rappel*, 7 juillet 1892 ; *Le Matin*, 8 juillet 1892 ; *La Nation*, 7 juillet 1892.

118. *Figaro-Salon*, Paris, Goupil & Cie, 1892, p. 59.

119. *Salon Illustré*, cinquième année, Paris, Ludovic Baschet, 1892, p. 7.

120. *Le Progrès Artistique & Littéraire*, 7 mai 1892, p. 212.

acquérir le tableau par l'État. Celles-ci débutent probablement par un courrier de Perret lui-même sollicitant l'acquisition de son tableau par le Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts¹²¹. Sa lettre est accompagnée de multiples recommandations : Colonel Laussedat, directeur du Conservatoire National des Arts et Métiers ; plusieurs députés et sénateurs de l'Allier, dont le maire de Moulins ; l'Amiral Vallon, député d'Alger ; Xavier Charmes, Chef de Bureau au Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts.

Elles se poursuivent par l'envoi simultané à la Direction des Beaux-Arts, le 28 avril, de recommandations d'achat¹²² émanant d'une part de Marcel Trelat, Ministre des finances, et d'autre part d'Émile Jamais, Sous-Secrétaire d'État aux Colonies. Le premier décrit une œuvre méritante dont l'auteur est dans la gêne, alors que le second joint une note biographique sur Marius Perret, rappelant que l'artiste n'avait aucune mission officielle au Sénégal, mais avait été encouragé à entreprendre ce voyage par l'administration des Colonies. Le lendemain, c'est cette fois Adolphe Yvon, l'ancien professeur de Perret aux Beaux-Arts qui, dans un courrier à cette même Direction des Beaux-Arts¹²³, souligne l'intérêt à la fois artistique et documentaire du tableau qui conviendrait au Ministère de la Marine. Yvon demande au directeur de présenter l'affaire au Ministère de la Marine, qui pourrait demander au Ministère des Beaux-Arts de l'acquérir. Une quatrième recommandation d'achat parvient à la Direction des Beaux-Arts le 4 mai, émanant cette fois de P. Dubois, directeur de l'École Nationale des Beaux-Arts¹²⁴. La réponse d'Henry Roujon lui parvient une semaine plus tard, précisant que le tableau sera examiné par la Commission des travaux d'Art¹²⁵. Le lendemain, le Ministre de la Marine et des Colonies adresse une note au Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, dans laquelle il soutient la proposition de vente de Perret dont le tableau pourrait aller dans son ministère¹²⁶.

Le 2 juin, juste après l'annonce des récompenses attribuées lors du Salon, le Directeur des Beaux-Arts envoie à Marius Perret une proposition d'achat de son tableau d'un montant de 1 500 francs¹²⁷. Deux jours plus tard, c'est un autre ministre qui intervient. Il s'agit de Jules Roche, Ministre du Commerce et de l'Industrie, qui, dans une note de la Présidence de la République adressée à la Direction des Beaux-Arts¹²⁸, demande à ce que l'offre d'achat soit augmentée d'au moins 500 francs, « Marius Perret est des plus dignes d'intérêt et a besoin ». Une

121. ANP : F/21/2144, lettre de M.P. reçue par le Ministre le 14 mai.

122. *Ibid.*

123. *Ibid.*

124. ANP : AJ/52/268, n° 361 (minute).

125. ANP : AJ/52/268, n° 362 (lettre datée du 11 mai).

126. ANP : F/21/2144.

127. *Ibid.*

128. *Ibid.*



2 – Départ des pirogues pour la pêche à Guet'n Dar - Perret Marius - © Musée national de la Marine/P. Dantec - Inv. : 9 OA 173

requête identique est envoyée le même jour par le Chef de Cabinet du Ministère de l'Agriculture¹²⁹, « Vous proposez de l'acheter 1 500 francs. Cela laisserait Marius Perret en déficit d'une somme assez considérable ». La Direction des Beaux-Arts n'en a pas fini avec les réclamations. Le 8 juin, l'astronome Camille Flammarion, qui jouit d'une grande popularité à l'époque, fait part de la joie de Marius Perret suite à la proposition d'achat. Néanmoins, le peintre y perdant 700 francs sur ses débours, Flammarion demande à l'État d'être plus généreux et termine ainsi sa requête : « Quant à moi, je suis actuellement dans Mars et étudie ses neiges polaires. »¹³⁰

C'est le 22 juin que le Ministère de l'Instruction Publique, des Beaux-Arts et des Cultes décide finalement de l'acquisition du tableau pour 2 000 francs. Marius Perret en est informé le même jour par courrier du ministre. L'autorisation d'acquisition pour le compte de l'Etat est datée du 2 juillet¹³¹. Trois jours plus tard, Henry Roujon, le directeur des Beaux-Arts informe P. Dubois, directeur de l'École Nationale des Beaux-Arts, que sur sa proposition le ministre vient d'autoriser l'acquisition du tableau et le paiement intégral est effectué le même jour¹³². Par arrêté ministériel du 22 juillet, le tableau est attribué à titre de dépôt au Musée de Marine du Louvre¹³³ et c'est au début de l'année suivante que la Direction des Beaux-Arts fait placer *Départ des pirogues pour la pêche – Guet-N'Dar (Sénégal)* (ill. n° 2), dans les nouvelles salles de ce musée¹³⁴.

Marius Perret ne se contente pas de cette vente. Dans une lettre au Ministre de la Marine et des Colonies datée du 1^{er} septembre de la même année¹³⁵, il sollicite le titre de Peintre de la Marine, en rappelant qu'il avait déjà effectué une telle demande auprès de son prédécesseur¹³⁶. Perret explique que « cette nomination me flatterait beaucoup comme couronnement de mes efforts pendant ces sept dernières années », période durant laquelle il affirme avoir produit constamment des travaux intéressants les colonies, dont quatre années hors de France. Il fait également valoir

129. *Ibid.*

130. *Ibid.*

131. *Ibid.*

132. ANP : AJ/52/268 ; ANP : F/21/2144.

133. ANP : F/21/2144.

134. *Journal officiel* du 18 février 1893, p. 876. Cf. également *Le Journal*, 5 février 1893 ; *Bulletin de l'art pour tous*, avril 1893.

135. SHD : MV CC7 ALPHA 1951 (n° 123).

136. Le gouvernement Émile Loubet a succédé au quatrième gouvernement Freycinet le 27 février 1892. C'est par conséquent au ministre Édouard Barbey que Perret aurait envoyé sa première requête, à propos de laquelle nous n'avons pas trouvé de traces écrites. Perret a donc sollicité le titre de Peintre de la Marine avant le Salon de 1892. Le 1^{er} septembre, c'est Godefroy Cavaignac qui est encore Ministre de la Marine et des Colonies pour dix jours.

qu'il est le premier peintre à avoir séjourné au Sénégal. Perret n'a décidément pas de chance avec les ministres de la Marine cette année 1892, puisque Burdeau succède à Cavaignac onze jours après sa seconde requête. Néanmoins, dès le 19 septembre, Burdeau sollicite l'avis du Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts sur la valeur artistique du « pétitionnaire » avant de statuer¹³⁷. L'avis lui est rendu le 27 septembre¹³⁸, rappelant les récompenses obtenues par Perret depuis 1889, ainsi que l'acquisition de l'un de ses tableaux attribué au ministère de la Marine et des Colonies. L'arrêté de nomination comme Peintre du Département de la Marine est daté du 1^{er} octobre 1892¹³⁹.

En 1893, Perret participe à l'Exposition Universelle de Chicago (mai à octobre) avec une œuvre algérienne. Il expose également au Havre (une œuvre algérienne), à Rouen (deux œuvres sénégalaises), ainsi qu'à Roubaix-Tourcoing (deux œuvres sénégalaises). L'exposition du Havre révèle une autre difficulté à laquelle est confronté l'artiste exposant, celle de l'accrochage opportun de ses envois. Une lettre à Laussedat à propos de l'exposition du Havre donne toute la mesure de son dépit¹⁴⁰ :

« Aujourd'hui, je reçois d'un ami [...] une lettre dans laquelle il déclare que ni lui, ni sa femme n'ont pu découvrir la petite toile que j'y ai envoyée. [...] probable qu'on lui a donné un plan désastreux. Toujours et partout la même chose : il faut du piston pour être bien placé d'abord ; du piston pour être acheté ensuite. [...] D'après ce qui m'est dit de différents côtés, d'après ce que je vois maintenant, hélas, tout peintre qui désire vendre ses produits doit être doublé d'un commis-voyageur. »

Comme presque systématiquement dans ce genre de situation, Perret demande à Laussedat d'intervenir.

La première véritable exposition de peinture (et dessins) orientaliste se tient d'octobre à décembre 1893 au palais des Champs-Élysées, avec pour objectif principal de résumer la filiation continue des peintres orientalistes depuis le début du XVII^e siècle¹⁴¹. Perret y présente treize œuvres, dont douze tirées de son séjour en Algérie et une de son séjour au Sénégal. Ses envois sont remarqués notamment par des journalistes de la presse populaire :

« Marius Perret, dessinateur exquis, tout à fait pénétrant et attentif à rendre l'impression des heures dans le Mzab, se révèle comme un illustrateur de race. »¹⁴² ;
« Marius Perret s'est débarrassé des conventions et pour arriver à la vérité. Il a tout

137. ANP : F/21/4332.

138. SHD : MV CC7 ALPHA 1951 (n° 173).

139. SHD : MV CC7 ALPHA 1951 (n° 131) (minute).

140. AMM : Laussedat E V 14-15, lettre de M.P. à Laussedat, 23 septembre 1893. Trois ans plus tôt, à l'occasion de l'Exposition Blanc et Noir, Perret confie « J'ai eu la chance d'avoir cinq de mes envois bien placés sur les six [...] » (AMM : Laussedat E V 98-99, lettre de M.P. à Laussedat, s.l., n.d.).

141. Léonce Bénédite, « Les peintres orientalistes français », *L'Artiste: revue de l'art contemporain* X, 1895, p. 423-424 (421-424).

142. *Le Petit Colon algérien*, 5 décembre 1893.



3 Marius Perret - *Tirailleurs sénégalais en arrière-garde, campagne du Fouta, colonne Dodds*, (RF 897), Paris, musée d'Orsay. Photo © RMN-Grand Palais (musée d'Orsay) / Adrien Didierjean.

simplement fait colonne avec le colonel Dodds, aujourd'hui général [...] ses études de dromadaires sont très curieuses [...] les tableaux ont été exposés à l'exposition des Beaux-Arts de Rouen, où ils ont eu un grand succès, [...] une science anatomique très avancée en même temps qu'une exécution brillante. [...] Mais où il nous donne la mesure de son grand talent, c'est dans cette scène algérienne prise sur le vif - *Le marché de Djelfa* - la facture est d'un jeune maître »¹⁴³.

Perret expose deux œuvres au Salon des Champs-Élysées de 1894 : des tirailleurs sénégalais et un paysage du Sahara. Là encore, la presse populaire ne tarit pas d'éloges, en particulier à propos de *Tirailleurs sénégalais en arrière-garde* :

« Marius Perret est à coup sûr un des jeunes artistes les plus intéressants de notre époque. Voyageur infatigable et intrépide, il s'en va chercher ses sensations et ses impressions dans les pays d'Afrique les plus brûlants. [...] merveilleusement servi par une vision très nette et par une grande habileté d'exécution et, dès aujourd'hui, il occupe une des premières places sinon la première parmi nos peintres d'Afrique »¹⁴⁴ ; « deux belles toiles africaines baignées de soleil »¹⁴⁵ ; « évoque le Sénégal, l'aridité de ses sables, où s'engage une colonne de tirailleurs, et rend bien l'impression d'un ciel écrasant. »¹⁴⁶ ; « deux belles toiles africaines baignées de soleil »¹⁴⁷ ; « tableau d'une coloration solide et franche et tout empli de soleil. »¹⁴⁸ ; « Un excellent tableau, dont le succès s'est décidé le premier jour et a grandi les suivants [...] peinture remarquable [...] jamais rendu avec plus de force l'atmosphère et la lumière des régions surchauffées [...] »¹⁴⁹.

Perret participe à trois autres expositions au cours de cette année 1894. Il envoie deux vues de Laghouat à l'Exposition Universelle de Lyon¹⁵⁰ et une autre œuvre algérienne à la cinquième exposition des Amis des Arts de Nantes (février-mars). Par ailleurs, il prend part au « Salon des originaux » dans le cadre de l'Exposition du Livre de Paris, sans que nous ayons pu, à ce stade, identifier le nombre d'œuvres envoyées. C'est la première fois que les originaux des illustrations les plus populaires sont réunis dans une exposition publique¹⁵¹.

143. *Le Courrier du soir*, 19 octobre 1893.

144. *La Lanterne*, 1 mai 1894.

145. *Le Gaulois*, 1 mai 1894.

146. *Le Petit Parisien*, 30 avril 1894.

147. *Le Gaulois*, 1 mai 1894.

148. *Le Matin*, 1 mai 1894.

149. *Le Monde illustré*, 5 mai 1894.

150. Là encore, mécontent de l'accrochage, Perret demande à Laussedat d'intervenir auprès d'Aymard (député, banquier, président de la Chambre de Commerce), un personnage d'une grande influence à la Commission de l'exposition, et ajoute qu'il souhaite que le musée de Lyon acquiert l'une de ses toiles (AMM : Laussedat E V 12-13, lettre de M.P. à Laussedat, Moulins, 13 août 1894).

151. *Le Figaro*, 26 mai 1894 ; *Le Temps*, 26 mai 1894.

L'année 1894 est marquée par la seconde vente d'un tableau à l'État. Il s'agit cette fois de *Tirailleurs sénégalais en arrière-garde ; campagne du Fouta* (colonne Dodds) (ill. n° 3). Là encore tout commence par un courrier de Perret au Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts sollicitant l'acquisition par l'État du tableau exposé au Salon des Champs-Élysées et dont les éléments ont été pris au cours de la campagne suivie au Sénégal¹⁵². Deux semaines plus tard, dans une missive au Directeur des Beaux-Arts, le peintre explique qu'il a accepté l'offre de 1 800 francs, mais qu'elle ne récompense pas tout à fait la somme d'efforts fournis et qu'il serait fort heureux d'en obtenir 2 000 francs, qui correspondent d'ailleurs au prix payé pour le premier tableau vendu à l'État, « [...] une toile qui m'avait coûté infiniment moins de fatigue, et aussi de temps pour son exécution, que le tableau de cette année. J'oserai donc vous demander de vouloir bien me combler, quand vous aurez l'occasion de voir le Ministre »¹⁵³. Le ministre Georges Leygues signe l'arrêté d'acquisition pour 2 000 francs le 15 juin 1894 et le 31 décembre, le tableau est attribué au Musée National du Luxembourg¹⁵⁴.

C'est entre 1893 et 1895 que se situe la fondation de la Société des Peintres Orientalistes Français sous la présidence de Léonce Bénédite, qui explique son origine par les longues discussions qu'il a eu avec Paul Leroy, Étienne Dinet et Marius Perret¹⁵⁵. Ce dernier se présente d'ailleurs comme membre fondateur de cette société¹⁵⁶. Dans un court article de 1895, Bénédite rappelle à la fois la contribution de ce mouvement au renouvellement des esthétiques et son rôle de médiateur entre les cultures et les populations orientales d'une part, la métropole d'autre part¹⁵⁷.

L'année 1895 est aussi relativement faste en expositions pour Perret. Le 26 février s'ouvre la seconde Exposition des Peintres Orientalistes Français, aux Galeries Durand-Ruel, rue Laffitte et rue Le Peletier. Elle est visitée par Félix Faure, le président de la République, dont la presse rapporte qu'il s'est notamment arrêté devant les productions de Perret, qui y présente cinq

152. ANP : F/21/2144, lettre de M.P. au ministre, 28 avril 1894.

153. ANP : F/21/2144, lettre de M.P. au Directeur des Beaux-Arts, 10 mai 1894.

154. ANP : F/21/2144. La nouvelle de l'achat du tableau de Perret est relayée par plusieurs journaux parisiens : *Le Petit journal*, 14 mai 1894 ; *Le Temps*, 14 mai 1894 ; *La Croix*, 15 mai 1894 ; *Le XIX^e siècle*, 15 mai 1894 ; *Le Progrès artistique*, 17 mai 1894 ; *Bulletin de l'art pour tous*, mai 1894. Il en est de même de l'attribution au Musée du Luxembourg (*Le Petit Parisien*, 19 janvier 1895 ; *Le Figaro*, 22 janvier 1895 ; *Le Journal*, 9 février 1895 ; *Bulletin de l'art pour tous*, avril 1895).

155. Léonce Bénédite, « L'œuvre d'Étienne Dinet », *Art et Décoration* XIV (2^e semestre), 1903, p. 310 (305-315).

156. ANOM : MIS 76BIS, état de services annexé à lettre au Ministre des Colonies, datée 6 mars 1898.

157. Léonce Bénédite, « Les peintres orientalistes français », *L'artiste : revue de l'art contemporain* X, 1895, p. 421-424.

œuvres (trois algériennes et deux sénégalaises)¹⁵⁸. Il a deux envois au Salon des Champs-Élysées (une œuvre algérienne et une sénégalaise)¹⁵⁹. À Nantes, Perret expose deux œuvres sénégalaises, tandis qu'à Pau, il présente au moins une œuvre ayant pour thème les tirailleurs sénégalais¹⁶⁰.

À l'international, Marius Perret contribue à son niveau au rapprochement diplomatique franco-russe amorcé dès le début de la décennie afin de briser l'isolement de la France en Europe. Un grand bazar international est organisé à Saint-Petersbourg au tournant de l'année 1896, au profit de l'association caritative sous les auspices de l'impératrice Alexandra Feodorovna. Côté français, la cheville ouvrière en est Juliette Adam, directrice de la *Nouvelle Revue*. Perret y donne plusieurs œuvres relatives à l'Afrique¹⁶¹.

En 1896, la troisième Exposition annuelle des Peintres Orientalistes Français se tient à nouveau aux Galeries Durand-Ruel. Perret y présente six œuvres (trois sénégalaises et trois algériennes)¹⁶². Il expose deux œuvres au Salon des Champs-Élysées (une algérienne et une sur sa région natale)¹⁶³.

Dans un état de services rédigé de sa main, Perret nous apprend qu'il a été nommé Peintre du Ministère des Colonies cette même année 1896, un titre

158. *Le Journal* 10 mars 1895. Sur les œuvres exposées par Perret, cf. en particulier *La Lanterne*, 2 mars 1895 ; *La Chronique des arts et de la curiosité : suppl. à la Gazette des beaux-Arts*, 9 mars 1895 ; *Le Matin*, 10 mars 1895 ; *Journal des Artistes*, 10 mars 1895.

159. Sur l'appréciation de ces deux œuvres dans la presse parisienne, cf. *La Petite Presse*, 5 mai 1895 ; *Le Monde illustré*, 15 juin 1895.

160. *Le Mémorial des Pyrénées*, 23 février 1895.

161. La contribution de Perret est mentionnée notamment dans *Le Journal*, 4 décembre 1895 ; *Le XIX^e siècle*, 5 décembre 1895 ; *The New York Herald, Paris*, 28 décembre 1895 et 1^{er} janvier 1896. Son état de services de 1898 (ANOM : MIS 76BIS, annexé à lettre au Ministre des Colonies, datée 6 mars 1898) mentionne qu'il s'agit de la Croix-Rouge. Ce rapprochement diplomatique du tournant du XX^e siècle s'est traduit concrètement par la construction du pont Alexandre III à Paris (première pierre posée en octobre 1896) (cf. Vincent Duclert 2014, p. 262-265). On retrouve Juliette Adam dans l'une des expositions organisées à Paris dans le cadre de l'Année France-Russie 2010 (cf. *Cadeaux des Tsars. La diplomatie navale dans l'Alliance-Russe, 1891-1914*. 28 mai-3 octobre, Paris, Palais de Chaillot) (<https://mnm.webmuseo.com/ws/musee-national-marine/app/collection/expo/1>, consulté mai 2022).

162. Sur les commentaires des journalistes à propos de ces œuvres, cf. *Le Petit Parisien*, 22 janvier 1896 ; *Le Rappel*, 25 janvier 1896 ; *La Chronique des arts et de la curiosité : supplément à la Gazette des beaux-Arts*, 25 janvier 1896 ; *Le Temps*, 30 janvier 1896 ; *Le Monde illustré*, 1 février 1896.

163. Sur la réception de l'œuvre algérienne, cf. *La Petite Presse*, 1 mai 1896 ; *La Lanterne*, 4 mai 1896. Gabriel Marc (*L'Auvergne aux Salons de 1896*, Clermont-Ferrand, Typographie et lithographie G. Mont-Louis, 1896, p. 8-9) commente ainsi l'autre œuvre : « il nous mène à La Bourboule, sur le chemin de Fenestre, aimé des peintres. Son petit paysage est très fini, presque une miniature, avec un coloris très délicat et des effets bien rendus ».

qu'il différencie bien de celui du Peintre du Ministère de la Marine décerné en 1892¹⁶⁴. À ce stade, nous n'avons pas trouvé d'archives administratives relatives à cette décision ministérielle, mais le titre figure dans son épitaphe. Nous y reviendrons plus loin.

En 1897, Perret fait quatre envois à la quatrième « Exposition annuelle des Peintres Orientalistes Français ». Ses deux toiles ayant pour thème le Bardo à Tunis sont exposées pour la première fois. Nous avons signalé plus haut qu'il s'est rendu en Tunisie l'année précédente. Les deux autres œuvres sont sénégalaises. L'exposition reçoit à nouveau la visite de Félix Faure. Le tableau *Les Piroguiers de Guet-N'Dar (Sénégal)* soulève nombre de commentaires élogieux :

« C'est l'une des meilleures œuvres de l'exposition »¹⁶⁵; « Marius Perret, dans une attendrissante gamme de couleurs vives, nous initie à de jolies visions sénégalaises dans son tableau *Les Piroguiers de Guet'-N'Dar*. Il y a dans cette toile de curieuses notations de mouvement et des qualités de coloris bien particulières au peintre dont le talent s'affirme par des tonalités éclatantes. [...] La peinture de Marius Perret me paraît être de celles qu'il faut suivre avec attention. »¹⁶⁶; « Marius Perret, qui m'arrête longuement avec ses *Piroguiers du Guet-N'Dar* si beaux dans leur rude labeur pour mettre une barque à flot, dans cette lutte contre la barre, voilà certes une des bonnes toiles de cette exposition, toile pleine de vie et de mouvement. »¹⁶⁷; « Marius Perret observe toujours, d'un œil particulièrement sagace, l'activité des êtres humains dans la chaleur torride et la clarté diffuse du ciel sénégalais ; ses *Piroguiers du Guet N'Dar* (Sénégal), comptent parmi ses meilleurs tableaux. »¹⁶⁸

Il expose une nouvelle fois le tableau *Les Piroguiers de Guet-N'Dar* (Sénégal) au Salon des Champs-Élysées, son unique envoi pour cette année, récompensé par une médaille de deuxième classe. Dans *Le Monde illustré* du 1er mai 1897, Olivier Merson commente ainsi la toile :

« J'ai noté aussi les *Piroguiers sénégalais* sans dire seulement qu'ils sont d'une réussite particulière, à plus forte raison sans publier que les personnages, les barques, les costumes, le sol, la mer et le soleil qui les éclaire et les chauffe composent un ensemble très intelligemment distribué, un tout solide, saisi sur place, car Marius Perret a pris la peine d'aller chercher lui-même ce coin de l'Afrique occidentale pour vous l'apporter tel qu'il est [...] sont d'un observateur curieux et appliqué, qui voit juste et clair, d'un pinceau adroit, très artiste, dont on sent la sincérité, et capable de signer sans crainte de démenti : pour copie conforme. »

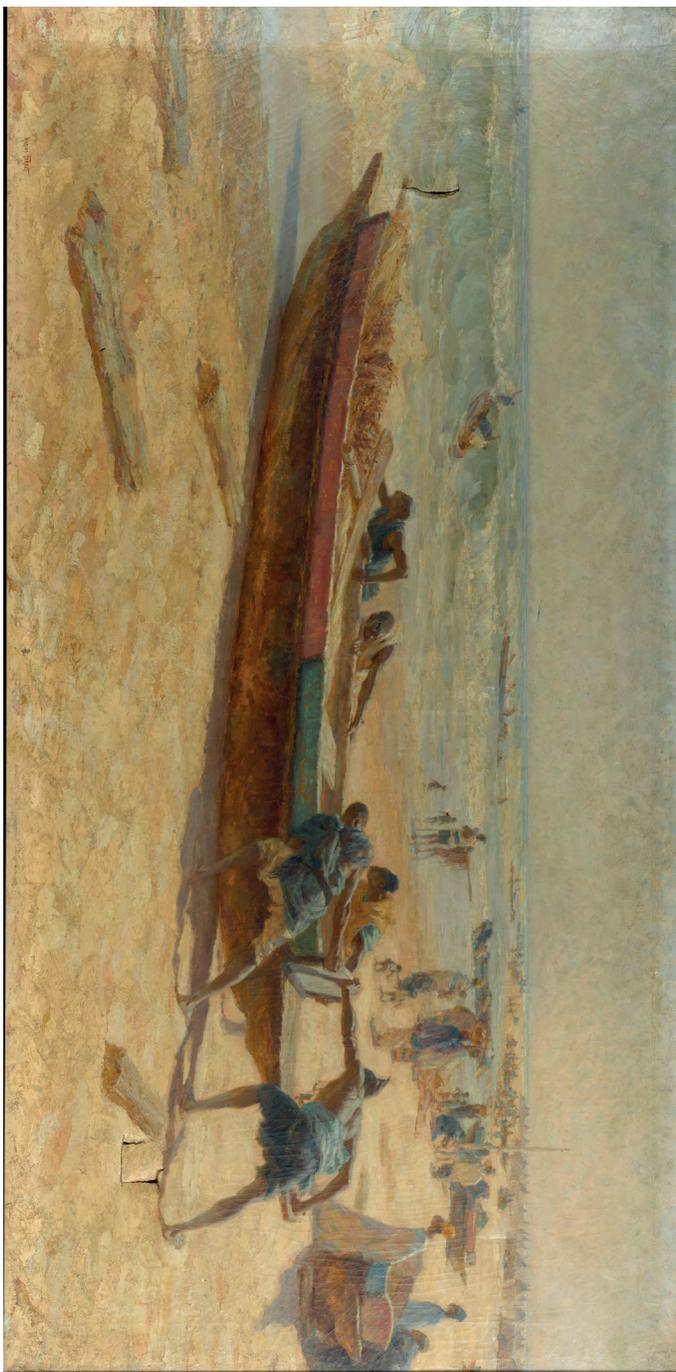
164. ANOM : GGI 6648, lettre de M.P. au Résident Supérieur au Cambodge, 31 mai 1900.

165. *Le Petit Parisien*, 16 février 1897.

166. *La Presse*, 20 février 1897.

167. *La Petite Presse*, 21 février 1897.

168. *La Chronique des arts et de la curiosité : supplément à la Gazette des beaux-Arts*, 27 février 1897.



4 – Marius Perret – [identification par le musée d'Orsay, erronée selon nous :] *Le Départ des pirogues pour la pêche à Guet n'kan au Sénégal*, (RF 732), Paris, musée d'Orsay. Photo © RMN-Grand Palais (musée d'Orsay)/Adrien Didierjean.

Perret participe à trois autres expositions cette même année 1897 : la huitième exposition de la Société des Amis des Arts de Nantes (janvier-mars) où il présente une œuvre algérienne et une œuvre sénégalaise ; le Salon de Pau, organisé par la Société des Amis des Arts de Pau, où il envoie un paysage daté de 1892¹⁶⁹, qui remporte le premier prix de paysage¹⁷⁰ ; le Salon tunisien, organisé par l'Institut de Carthage, à l'occasion duquel il expose six œuvres (les deux peintures du Bardo, deux œuvres algériennes et deux œuvres sénégalaises). Perret y est récompensé par une décoration (officier dans l'ordre du Nicham-Iftikhar)¹⁷¹.

L'année 1897 voit par ailleurs la vente d'une troisième toile à l'État, *Les piroguiers de Guet N'Dar (Sénégal)* (ill. n° 4), tableau remarqué à la quatrième Exposition annuelle des Peintres Orientalistes Français, ainsi qu'au Salon des Champs-Élysées. Début mars, la Direction des Beaux-Arts fait une offre à 2 000 francs et le tableau sera finalement acquis pour 2 500 francs à la fin du mois, attribué au Musée du Luxembourg et affecté à titre de dépôt au Ministère des Colonies en mars 1898¹⁷².

Les deux envois de Perret au Salon des Champs-Élysées de 1898 sont les deux vues du Bardo de Tunis, déjà exposées deux fois l'année précédente¹⁷³.

Perret présente cinq œuvres à la sixième Exposition annuelle des Peintres Orientalistes Français qui se tient en février-mars 1899, toujours dans les Galeries Durand-Ruel, inaugurée cette fois par Georges Leygues, Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts accompagné du chef du Cabinet du Ministre des Colonies. Il s'agit de deux œuvres sénégalaises, deux œuvres algériennes et de la maquette d'un diorama destiné à l'Exposition Universelle de 1900. Là encore, les commentaires journalistiques sont nombreux :

« *Dromadaire dévoré par des chacals*, morceau très serré de dessin »¹⁷⁴; « ses études de dromadaires sont à la hauteur de son talent incontestablement reconnu de tous »¹⁷⁵; « Marius Perret arrive à la même éloquence que Binet et Girardet, par des moyens différents. Il ne s'inquiète pas d'être fort ou gracieux, mais

169. Il s'agirait par conséquent d'un paysage métropolitain.

170. *Le Patriote des Pyrénées*, 10 janvier 1897 ; *Le Mémorial des Pyrénées*, 10 janvier 1897 ; *L'Indépendant des Basses-Pyrénées*, 10-11 janvier 1897 ; *Gazette Béarnaise*, 31 janvier 1897.

171. *Salon Tunisien – 1897 – Livret des exposants*, Tunis, Picard et Cie, 1897, p. 14-15 ; *La Dépêche Tunisienne*, 19 mai 1897 ; *Journal des Artistes*, 6 juin 1897 ; *Le Figaro*, 7 juin 1897.

172. ANP : F/21/2144.

173. Sur les commentaires des journalistes à propos de ces œuvres, cf. *Musée des familles*, 65^e année, 1^{er} semestre 1898 : [les Salons de 1898] (p. 332) ; *Journal des Artistes*, 10 juillet 1898.

174. *Le XIX^e siècle*, 24 février 1899 ; *Le Rappel*, 24 février 1899.

175. *La Presse*, 17 février 1899.

seulement d'être exact [...] On peut passer devant ses tableaux sans les remarquer. Quand on les a remarqués, on ne se lasse pas de les regarder et on leur trouve mille séductions. Sous une apparence de froideur, Perret est doué d'une grande sensibilité. Il nous montre, dans une série de petites toiles, le chameau sous tous les aspects de sa vie nomade »¹⁷⁶ ; « Marius Perret avec ses études si savantes de *chameaux*, ses *Tirailleurs sénégalais*, qui nous donnent l'analyse la plus sûre et la plus subtile des décompositions de la lumière, au milieu de ces pays de lumière excessive »¹⁷⁷ ; « Marius Perret [...] est un des plus merveilleusement doués de ce groupe [des peintres orientalistes] pour l'analyse exacte des valeurs et des jeux de lumière. "Ses *Tirailleurs sénégalais*, disait avec chaleur Benjamin Constant, c'est un vrai chef-d'œuvre!" La maquette de son diorama de Djibouti, commandé par le ministère des colonies pour 1900, a eu un réel succès. »¹⁷⁸

Les œuvres de Marius Perret sont présentées dans deux, voire trois, pavillons de l'Exposition Universelle de Paris, d'avril à novembre 1900 : un numéro d'études d'Algérie (Laghouat) dans le Pavillon du Gouvernement Général d'Algérie ; la maquette (grande toile panoramique) des environs de Djibouti dans le Pavillon de la Côte des Somalis. Sa contribution au Pavillon de l'Indochine est incertaine. Nous y reviendrons dans la suite. Il est récompensé d'une médaille d'argent pour sa vue de Laghouat. Dans le même temps, trois expositions sont organisées au Grand Palais, où l'on peut voir *Les piroguiers de Guet N'Dar (Sénégal)*¹⁷⁹.

Réseaux de sociabilité

Nous avons évoqué plus haut un certain nombre de cercles fréquentés par Marius Perret (Faculté de Médecine, École des Beaux-Arts, éditeurs). La personne la plus déterminante dans sa carrière est probablement Aimé Laussedat (1819-1907). Laussedat était Moulinois. Admis à l'École polytechnique en 1838, il sert dans le Génie militaire, notamment pour des missions de renseignement en Angleterre et en Italie. Il est nommé professeur à l'École polytechnique en 1856 et enseigne également au Conservatoire des Arts et Métiers à partir de 1864. Il participe à la défense de Paris contre les Prussiens en 1870 et fait partie de la Commission de délimitation des nouvelles frontières franco-allemandes.

176. *La Lanterne*, 3 mars 1899.

177. *La Chronique des arts et de la curiosité: supplément à la Gazette des beaux-Arts*, 4 mars 1899.

178. *Le Temps*, 17 février 1899.

179. Sur ces contributions de Perret à l'Exposition Universelle, cf. *Le Temps*, 1 mai et 9 juin 1900 ; *La Démocratie algérienne*, 2 août 1900 ; *L'univers et le monde*, 18 août 1900 ; *Le Matin*, 16 août 1900 ; *Le Figaro*, 16 août 1900 ; *Le Progrès artistique*, 23 août 1900 ; *Le Temps*, 16 août 1900 ; *Revue de géographie* XLVII (2^e semestre 1900) : (l'Exposition Universelle et la géographie), p. 290 ; Sylvain Vignéras, *Notice sur la Côte Française des Somalis*. Paris, Imprimerie Paul Dupont, 1900 ; M.J. Charles-Roux, *Exposition Universelle de 1900 – Le Ministère des colonies à l'Exposition Universelle de 1900*. Paris, [Impr. nationale, 1902], p. 38-39.

Il s'implique dans les études et l'enseignement des sciences appliquées à l'art militaire durant la décennie 1870, devient directeur des études à l'École polytechnique en 1879, puis directeur du Conservatoire des Arts et Métiers deux ans plus tard, fonction qu'il assume pendant vingt ans. Une période durant laquelle il exerce de nombreuses responsabilités officielles, de l'Observatoire de Paris, au Conseil supérieur de l'Instruction Publique, en passant par les comités d'installation et jurys des grandes expositions universelles, entre autres. Il est élu à l'Académie des Sciences en 1894¹⁸⁰. Laussedat a clairement ses entrées au plus haut niveau dans les différents gouvernements de l'époque, l'administration civile, les milieux militaires, ainsi que dans le monde scientifique. On le retrouve également dans les milieux artistiques, puisqu'il est par exemple membre du jury d'admission et des récompenses de l'exposition Blanc et Noir de 1890¹⁸¹, à laquelle participe Perret.

À notre connaissance, la lettre datée la plus ancienne de Marius Perret à Aimé Laussedat remonte à mars 1878¹⁸². Le soutien de Laussedat à son activité artistique est clairement exprimé, puisqu'on y apprend que Perret a, grâce à lui, pu bénéficier d'une exonération de frais pour l'Exposition Universelle dont la date n'est pas précisée. Il ne fait pas de doute qu'il s'agit de l'Exposition de Paris en 1879, manifestation dans laquelle Laussedat était membre du comité d'installation et membre du jury. À ce stade, nous ne savons pas si Perret y a effectivement présenté une ou plusieurs œuvres. Si le contenu de cette lettre envoyée de Moulins révèle une familiarité avec la famille Laussedat, le fait que Perret ait eu à s'enquérir sur place de son adresse (sans doute à Paris) incline à penser qu'il s'agit bien de son premier envoi. Le corpus de correspondance du Fonds Laussedat atteste des formes variées du soutien apporté à l'artiste (recommandations, aides financières, interventions auprès de diverses personnalités).

Ces contacts entre Perret et Aimé Laussedat se manifestent aussi, à partir de 1892, dans les Dîners Bourbonnais annuels, qui rassemblent, sous la présidence du Colonel Laussedat, une partie au moins de l'aéropage parisien

180. Sur la carrière administrative et l'œuvre scientifique d'Aimé Laussedat, voir notamment M. Carbone & C. Fontanon, « Laussedat, Aimé (Colonel) (1819-1907) », in C. Fontanon & A. Grelon (éd.), *Les professeurs du Conservatoire National des Arts et Métiers – Dictionnaire biographique 1794-1955*, Paris, INRP/CNAM, tome 2, 1994, p. 61-74.

181. *Catalogue officiel illustré de l'exposition internationale de Blanc et noir*, Paris, E. Bernard & Cie, 1890. Deux courriers de Perret montrent que Laussedat a joué un rôle pour l'obtention de la Bourse de voyage (AMM : Laussedat E V 90-91, lettre de M.P. à Laussedat, non datée ; Laussedat E V 92-93, lettre de M.P. à Laussedat, non datée).

182. AMM : Laussedat E V 83, lettre de M.P. à Laussedat, datée 30 mars 1878.



5 – Entrée du 22, rue Monsieur-le-Prince, Paris 6^e (D. Perret, mars 2022).

originaire de Moulins et de sa région. Parmi une vingtaine de convives, on y retrouve des noms déjà mentionnés plus haut, tels le docteur Cornil (professeur à la Faculté de médecine et sénateur) ou encore Maurice Dunan¹⁸³.

Un autre cercle fréquenté par Perret à Paris est celui de la Société des Peintres Orientalistes dont il se présente comme l'un des membres fondateurs. Il figure parmi les quatorze signataires des statuts aux côtés de Léonce Bénédite, son président. Tous sont peintres : Maurice Bompard, Jean-Adolphe Chudant, Charles Cottet, Etienne Dinet, Hector d'Espouy, Louis-Auguste Girardot, Adolphe-Charles Landelle, Paul Leroy, Alexandre Lunois, Gustave Pinel, Victor Prouvé, Emile Sulpis et Jean Taupin¹⁸⁴. Bénédite présente ainsi la raison d'être de cette société¹⁸⁵ :

« [...] les orientalistes ne pouvaient oublier que ce sont les littérateurs et surtout les artistes qui ont le plus contribué à faire pénétrer dans la foule les formes et les mœurs de l'Orient [...], à l'acclimater parmi nous. Ils ont donc été heureux de penser qu'ils pourraient remplir une tâche patriotique en secondant la mission de ceux qui ont formé [...] la noble entreprise de relever notre prestige dans des pays avec lesquels nous sommes liés traditionnellement, de défricher nos vastes territoires nouveaux, de les peupler, et de les faire aimer et connaître, d'attirer les sympathies sur les races indigènes, et de nous habituer chaque jour davantage à ces nouvelles provinces de la France. »

La Société a aussi ses banquets annuels que fréquente Perret lorsqu'il est à Paris¹⁸⁶. Celui de 1897 se déroule sous la présidence d'André Lebon, Ministre des Colonies¹⁸⁷.

Un autre cercle n'est pas attesté, mais probable, c'est celui du 22, rue Monsieur-le-Prince, où réside Marius Perret au moins dès 1882 jusqu'à son départ pour l'Indochine. Radiot décrit l'entrée de cette ancienne maison de Paris avec un linteau orné de personnages en relief de part et d'autre d'un buste. Le linteau existe toujours (ill. n° 5). Tout en haut de l'immeuble, Perret occupe un minuscule atelier flanqué d'une ou deux petites chambres. Radiot

183. Cf. *Le Petit Montluçonnais*, 2 juillet 1892 ; *L'Avenir de Vichy*, 3 juillet 1892 ; *Le Figaro*, 21 décembre 1893 ; *Le Journal*, 23 mars 1894 ; *Le Gaulois*, 23 mars 1894. Perret fréquentait probablement un autre Moulinois célèbre de Paris, le poète Théodore de Banville (1823-1891). Il est d'ailleurs membre du comité chargé de la mise en place d'une statue du poète en face de la gare de Moulins, qui est inaugurée en 1896 (*Le Gaulois*, 1 juin 1896).

184. Stéphane Richemond, « Histoire de la Société des Peintres Orientalistes Français », in P. Sanchez, *La Société des peintres orientalistes français, répertoire des exposants et liste de leurs œuvres (1889-1943)*, Dijon, Éditions de l'Échelle de Jacob, 2008, p. 14 (13-38).

185. « Avertissement », in *2^e Exposition de peintres orientalistes français, Galeries Durand-Ruel*, Paris, A. Lahure, 1895, p. 7.

186. *Le Matin*, 31 mars 1895 ; *Le Matin*, 9 mars 1897.

187. *Le Temps*, 10 mars 1897.

apprend que le graveur Gustave Doré a résidé là¹⁸⁸, mais très probablement avant l'installation de Perret. En fait, l'immeuble abritait d'autres ateliers de peinture à son époque, l'artiste le plus connu étant Antonio de la Gandara (1861-1917)¹⁸⁹. La réputation de ce portraitiste s'établit avec une exposition chez Durand-Ruel en 1893. Il acquiert alors une dimension internationale, en demande non seulement auprès d'une clientèle aristocratique, de la haute bourgeoisie issue de la finance ou de l'industrie, mais aussi de la bourgeoisie moyenne et des milieux artistiques¹⁹⁰. Il est difficile d'imaginer que Perret fréquentait de La Gandara, mais il ne pouvait pas l'ignorer totalement. L'immeuble a abrité d'autres peintres moins connus à l'époque de Perret : Pierre de Coninck (1828-1910)¹⁹¹, Edouard Fournier¹⁹², R. Rood¹⁹³, Edouard Zawiski¹⁹⁴, Gustave Montigny¹⁹⁵, et peut-être Félix-Marius Bouchor (1853-1937)¹⁹⁶, qui partage l'atelier de de La Gandara¹⁹⁷.

Pérégrinations sud-est asiatiques

En mars 1898, dans une missive au Ministre des Colonies (André Lebon), Perret sollicite une mission « dans une colonie qui vous intéresserait particulièrement et pour laquelle vous désiriez faire de la vulgarisation par l'image », en suggérant l'Asie et l'Extrême-Orient¹⁹⁸. Dans l'état de services annexé à sa lettre, Perret

188. Radiot, janvier 1902, p. 102-103.

189. Une plaque commémorative est visible sur la façade.

190. Gabriel Badea-Păun, « Antonio de la Gandara (1861-1917), un portraitiste mondain oublié, un parcours, un réseau, une mode », *Studii și cercet. ist. art., artă plastică*, 2(46), 2012, p. 87-119.

191. *32^e exposition versaillaise. Description des ouvrages de peinture... exposés dans les salles du musée de Versailles*, Versailles, Impr. Cerf et Fils, 1885, p. 18. Peintre d'histoire, passé par les Beaux-Arts, qui participe au Salon de Paris dès 1857 (cf. E. Bénézit, *Dictionnaire critique et documentaire des peintres...*, Paris, Gründ, tome 3, 1999, p. 827).

192. *38^e exposition versaillaise. Description des ouvrages de peinture... exposés dans les salles du musée de Versailles*, Versailles, Impr. Cerf et Fils, 1891, p. 26.

193. *Revue mensuelle du Touring-Club de France* (mai 1898), p. 197.

194. *44^e exposition versaillaise. Description des ouvrages de peinture... exposés dans les salles du musée de Versailles*, Versailles, Impr. Cerf et Fils, 1897, p. 55.

195. Élève de Gérôme. *Catalogue officiel illustré de l'exposition internationale de Blanc et noir*, Paris, E. Bernard & Cie, 1890, p. 25.

196. Peintre de paysages, portraits, orientaliste, élève de Benjamin Constant (cf. E. Bénézit, *Dictionnaire critique et documentaire des peintres...*, Paris, Gründ, tome 2, 1999, p. 628 (la notice indique "Joseph-Félix" comme prénom)).

197. *Le Vieux Montmartre*, nlle série, fasc. 75, oct. 2005, p. 28.

198. Léonce Bénédite (1902, p. 71) confie que Perret voulait visiter l'Indochine, Java, ainsi que le Japon et envisageait un séjour de deux à trois années.

souligne « L'entrée d'un tableau dans l'un des trois Musées de l'État me paraissant un des plus puissants moyens de vulgarisation pour nos Colonies [...] », et rappelle que l'État a déjà acquis trois de ses tableaux¹⁹⁹.

À ce stade, nous n'avons pas de certitude sur les raisons de son orientation vers l'Asie, seulement deux pistes liées à son séjour au Sénégal. La première est le colonel Dodds, qui a participé à des expéditions en Cochinchine (1878) et au Tonkin (1883)²⁰⁰ avant sa rencontre avec Perret en 1891. La seconde est le peintre Gaston Rouillet qui participe, avec Perret, aux expositions des peintres orientalistes de 1896 et 1897²⁰¹. Nommé Peintre de la Marine en 1885, Rouillet s'est rendu en Cochinchine, au Cambodge (dont Angkor) et surtout au Tonkin en 1885-86. Il présente de ce séjour vingt-quatre tableaux à l'Exposition Universelle de 1889²⁰².

La proposition de Perret au ministre fait son chemin, puisque trois semaines plus tard Dubard, l'Inspecteur Général des Colonies, rédige un rapport à André Lebon dans lequel il suggère de compléter l'Exposition économique des Colonies prévue pour l'Exposition Universelle de 1900, par une exposition artistique présentant des œuvres exécutées par des peintres expérimentés que le Département enverrait dans les colonies afin d'en rapporter des études nouvelles et originales. Marius Perret figure parmi les six noms suggérés avec le Cambodge pour destination. En plus du voyage aller-retour, il est le seul à se voir attribuer une subvention de 3 000 francs « pour l'exécution de travaux spéciaux en Indo-Chine ». La proposition est approuvée par le ministre²⁰³.

199. ANOM : MIS 76BIS, courrier daté du 6 mars 1898.

200. Angelo Mariani, « Le Général Dodds » in *Figures contemporaines tirées de l'album Mariani*, vol. 6, Paris Librairie Henri Floury, 1901.

201. *Le Rappel*, 25 janvier 1896 ; Sanchez 2008.

202. Nadine André-Pallois, *L'Indochine : un lieu d'échange culturel ? Les peintres français et indochinois (fin XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, PEFEO, 1997, p. 52, 83-87. Sur son récit de voyage en Indochine, cf. « Impressions de voyage d'un artiste en Annam et au Tonkin », *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort*, IX, 1887-1888, p. 161-186, 267-285.

203. ANOM : MIS 76BIS, rapport daté 31 mars 1898. Les autres peintres suggérés sont Chudant (Madagascar), Lunois (Inde française), Buffet (Annam), Taupin (Sénégal) et Rivière (Obock). Dans un courrier adressé au ministère des Colonies après le décès de Marius Perret, son frère Henry signale que des lettres retrouvées dans ses papiers conduisent à penser que le ministère de l'Instruction Publique lui aurait également attribué une subvention de 3 000 francs (ANOM : MIS 76BIS, lettre de Henry Perret à Guy, Chef du Service géographique et des Missions au ministère des Colonies, 25 octobre 1901). Un courrier du Ministre des Colonies annonçant à Roty et Benjamin Constant le décès de Perret, précise bien qu'il était chargé d'une mission par le ministère des Colonies d'une part, de l'Instruction Publique d'autre part, sans toutefois faire allusion aux subventions (ANOM : MIS 76BIS, minute de courrier datée 4 décembre 1900). Nos recherches n'ont pas permis pour l'instant de préciser le contenu de cette mission du ministère de l'Instruction Publique.

Dans une lettre au ministre, Perret indique qu'il s'efforcera « d'en tirer le parti le plus profitable pour la vulgarisation de la Colonie » et adresse une nouvelle requête, qui rappelle les négociations pour la vente de ses tableaux. Il considère en effet que la subvention n'est pas suffisante par rapport à la durée nécessaire de son séjour en Indochine²⁰⁴. À l'appui de sa demande, il joint les recommandations de deux sénateurs de l'Allier précisant que « [Perret] savait que les Anglais font renchérir beaucoup la vie aux Indes [...] compte passer au Cambodge au moins six mois »²⁰⁵. Le ministre répond à Marius Perret et au sénateur Cornil que la décision dépendra des reliquats de fin d'année²⁰⁶.

De sérieux problèmes de santé obligent Perret à reporter son départ au début de l'année suivante²⁰⁷, alors que cette subvention est évidemment inscrite au budget du ministère pour l'année 1898. Le retard tombe d'autant plus mal pour l'artiste que trois personnes différentes se succèdent à la tête du ministère des Colonies durant cette seule année (Lebon, Trouillot, Guillain). Selon nous, malgré diverses interventions, l'imbroglio administratif qui s'en suit ne sera jamais complètement résolu et l'artiste ne touchera pas un centime²⁰⁸.

Marius Perret s'embarque finalement à Marseille pour Saïgon le 22 janvier 1899 sur le paquebot *Océanien*²⁰⁹. À l'escale de Port-Saïd, Perret adresse une lettre à Henry d'Estienne lui donnant des instructions pour l'installation de la maquette du chemin de fer de Djibouti à l'Exposition des Peintres Orientalistes qui débute mi-février²¹⁰.

La première mention de Marius Perret en Indochine figure dans un arrêté de Paul Doumer, Gouverneur général, daté du 26 février 1899, mettant à sa disposition les moyens de transport par voies maritime et fluviale afin de faciliter sa mission d'exécution de peintures devant figurer à l'Exposition Universelle

204. ANOM : MIS 76BIS, lettre de M.P. au Ministre des Colonies, 5 avril 1898.

205. ANOM : MIS 76BIS, Secrétariat Général du Sénat à Ministre des Colonies, signé par les sénateurs Bruel et Cornil, qui rappelle la recommandation du député Marcel Vacher, 4 avril 1878.

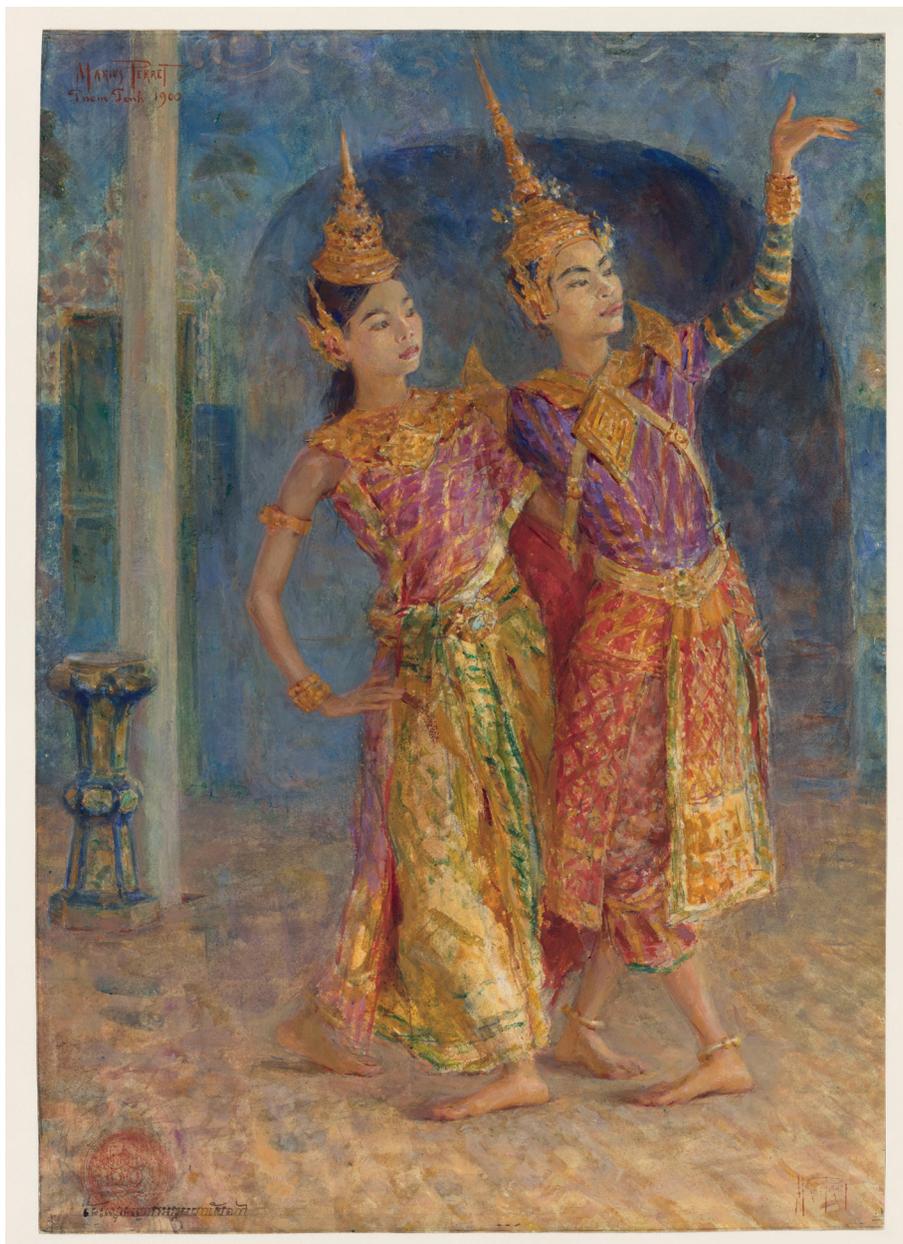
206. ANOM : MIS 76BIS, minutes courriers A. Lebon à M.P., Cornil et Bruel, 23 avril 1898.

207. Dans une note au ministre, le sénateur Cornil explique que depuis quelques mois Perret souffre de neurasthénie et de crises d'estomac très pénibles empêchant un départ d'ici la fin de l'année (ANOM : MIS 76BIS, daté 18 décembre 1898). Cf. également certificat médical de Cornil (ANOM : MIS 76BIS, daté 12 janvier 1899).

208. Cf. notamment le courrier de M.P. au Gouverneur Général de l'Indochine, peu avant de s'embarquer pour Java (ANOM : GGI 6648, Cap Saint-Jacques, 13 juillet 1900), ainsi que Radiot (janvier 1902, p. 119).

209. ANOM : MIS 76BIS, état des passagers, 23 janvier 1899. Un départ annoncé dans la presse parisienne (*Le Figaro*, 31 janvier 1899).

210. <https://www.auction.fr/fr/lot/marius-perret-1853-1900-peintre-orientaliste-2-l-a-s-1998001> Description du lot 61 (mis en vente chez Piasa – Drouot Richelieu – en mars 2009) (résumé du contenu consulté en mars 2022).



6 – Marius Perret – *Deux danseuses cambodgiennes*, (RF 24035, Recto), Paris, musée d'Orsay, conservé au Département des Arts Graphiques du musée du Louvre. Photo © RMN-Grand Palais (musée d'Orsay)/Michel Urtado.



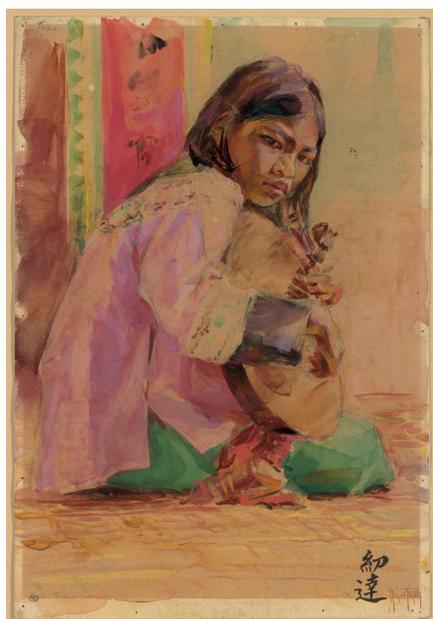
7 – Marius Perret – *Bateau de fête vu de la poupe*, (RF 24037, Recto), Paris, musée d'Orsay, conservé au Département des Arts Graphiques du musée du Louvre. Photo © RMN-Grand Palais (musée d'Orsay) / Michel Urtado.



8 – Marius Perret – *Bateau de fête vue de la proue*, (RF 24039, Recto), Paris, musée d'Orsay, conservé au Département des Arts Graphiques du musée du Louvre. Photo © RMN-Grand Palais (musée d'Orsay) / Michel Urtado.



9 – Marius Perret – *Musicienne vietnamienne assise, jouant de la flûte*, (RF 24036, Recto), Paris, musée d'Orsay, conservé au Département des Arts Graphiques du musée du Louvre. Photo © RMN-Grand Palais (musée d'Orsay)/Michel Urtado.



10 – Marius Perret - *Musicienne vietnamienne assise jouant du luth*, (RF 24038, Recto), Paris, musée d'Orsay, conservé au Département des Arts Graphiques du musée du Louvre. Photo © RMN-Grand Palais (musée d'Orsay)/Michel Urtado.

de 1900²¹¹. À ce stade, nous n'avons trouvé aucune correspondance de Perret entre son escale à Port-Saïd et le mois de mai 1900. Une note du sénateur Cornil au Ministre des Colonies (Albert Decrais) d'octobre 1899 nous apprend que Perret a sollicité dernièrement du ministre « un supplément d'allocation [...] malgré toute la parcimonie de son existence, il voit ses ressources tout à fait épuisées », une demande bien sûr appuyée par Cornil. Le sénateur ajoute que le peintre « vit en ce moment dans une bonzerie élevée au milieu de ruines près de Saïgon et n'a de rapports qu'avec les bonzes »²¹². Le ministre répond que les crédits manquent pour pouvoir satisfaire cette demande²¹³.

On retrouve Perret à Kâmpông Cham, sur les rives du Mékong au nord-est de Phnom Penh, en mai 1900. De là, il envoie une nouvelle lettre à Henry d'Estienne, dans laquelle il confie déplorer le climat « déprimant » du Cambodge, « surtout, la lumière, sauf en trois mois de l'année, est bien loin de valoir celle de l'Afrique, du moins de l'Afrique du Nord. »²¹⁴

Fin mai, Perret est à Phnom Penh, d'où il écrit au Résident Supérieur au Cambodge²¹⁵. Il explique avoir répondu au désir du ministre qui lui avait demandé, sinon des tableaux, du moins des études faites au Cambodge. Il souhaite maintenant prolonger son séjour :

« pour donner plus d'importance à mes travaux, fournir des sujets locaux aux expositions annuelles et faire ainsi une publicité plus large à la Colonie. Mais en quittant la France, je ne me suis assuré de ressources que pour un an environ, et d'autre part, j'ai à subir tous les préjudices causés par une longue absence de Paris. »

Perret sollicite par conséquent une commande de tableaux « qui serait bien indiquée pour la Résidence-Mairie de Phnom Penh, dont les murs sont absolument nus », ses honoraires étant basés sur le dernier prix d'acquisition de l'un de ses tableaux par l'État, à savoir 2 400 piastres pour l'exécution d'une toile de 1,50 m environ sur son grand côté, et comprenant un paysage avec figures ou animaux au second plan. Une commande de deux toiles similaires reviendrait à 4 000 piastres. En réponse, le Résident Supérieur renvoie la balle au Gouverneur Général²¹⁶. Entre temps, Perret a informé le Gouverneur

211. *Bulletin officiel de l'Indo-Chine française* 1899, 2^e partie. Le ministre André Lebon avait informé Paul Doumer, alors Gouverneur Général de l'Indochine, de la mission de Perret au Cambodge dès le mois d'avril 1898, demandant de lui procurer toutes les facilités dont il aura besoin pour l'exécution de sa tâche (ANOM : GGI B11 246, lettre datée du 29 avril 1898).

212. ANOM : MIS 76BIS, note datée 17 octobre 1899.

213. ANOM : MIS 76BIS, minute lettre A. Decrais à Cornil, 27 octobre 1899.

214. <https://www.auction.fr/fr/lot/marius-perret-1853-1900-peintre-orientaliste-2-l-a-s-1998001> Description du lot 61 (mis en vente chez Piasa – Drouot Richelieu - en mars 2009) (résumé du contenu consulté en mars 2022).

215. ANOM : GGI 6648, daté 31 mai 1900.

216. ANOM : GGI 6648, daté 8 juillet 1900.

Général de sa proposition de commande de travaux au Résident Supérieur de Cambodge et attend le résultat de sa décision²¹⁷.

Grâce à une missive de Perret au Gouverneur Général envoyée du Cap Saint-Jacques (actuel Vŭng Tàu) datée du 13 juillet 1900, on sait qu'il est toujours en Indochine à cette époque²¹⁸. À ce stade de la recherche, Paul Doumer est d'ailleurs le seul à avoir laissé un témoignage direct sur l'activité artistique de Perret en Indochine²¹⁹ :

« Vue aux diverses heures du jour, la masse grise d'Angkor-Waht prend des colorations variées, surprenantes parfois. A certains couchers de soleil, l'édifice rougeoit jusqu'à paraître flamber dans un incendie. C'est un enchantement pour les peintres. Le grand artiste que fut Marius Perret a passé des semaines à Angkor, ne pouvant pas quitter un spectacle que chaque jour, chaque heure lui présentait nouveau. Il considérait que ce ne serait pas perdre une vie d'homme que de la passer tout entière à peindre Angkor. Perret a envoyé de là-bas, d'où lui-même n'est pas revenu, hélas! des chefs-d'œuvre dignes de son grand talent et dignes du monument qui l'avait justement séduit. »

Des œuvres qu'il a laissées de son travail en Indochine entre février 1899 et juillet 1900, une partie n'a pas été revue depuis les expositions du début du XX^e siècle²²⁰. Grâce au témoignage de Paul Doumer et aux œuvres documentées, on sait qu'il a travaillé à Angkor, qui faisait toujours partie du Siam à l'époque²²¹. Il a également été inspiré par Phnom Penh et le Mékong (ill. n° 6-8). C'est peut-être à Saïgon qu'il a travaillé sur les musiciennes « annamites » (ill. n° 9-10) et le chef d'orchestre chinois. Qu'en est-il des

217. ANOM : GGI 6648, Saïgon, 5 juillet 1900.

218. ANOM : GGI 6648.

219. Paul Doumer, *l'Indo-Chine française (Souvenirs)*, Paris, Vuibert & Nony, 1905, p. 264-265. Un témoignage non corroboré précise que Doumer et Perret auraient été très liés (SHD : MV CC 7 ALPHA 1951, Paul Simons à Chef du Bureau du Personnel Central et du Service Intérieur, ministère des Colonies, 14 juillet 1902). Il pourrait s'agir du Paul Simons, inspecteur principal de l'Enseignement du dessin à Paris, dont l'activité a très bien pu le mettre en relation avec Perret (« Chronique de l'Enseignement primaire en France », *Revue pédagogique* 71-72, 1917, p. 291 (290-300)). Et on a confié à Paul Radiot (janvier 1902, p. 118) que Perret se serait entendu avec Doumer pour fonder une école de peinture orientalisante. À notre connaissance, Radiot (janvier 1902, p. 120) est également le seul à mentionner qu'il a été fait « officier du Cambodge ».

220. Nadine André-Pallois livre quelques réflexions sur son activité artistique en Indochine (*L'Indochine : un lieu d'échange culturel ? Les peintres français et indochinois (fin XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, PEFEO, 1997, p. 88-89).

221. Les frontières entre le Cambodge et le Siam restaient celles fixées par le traité franco-siamois de 1867, la province de Siem Reap étant alors cédée au Siam. C'est seulement à l'occasion du traité de 1907 que le Siam abandonne les provinces de Battambang, Siem Reap et Sisophon (François Joyaux, *Nouvelle histoire de l'Indochine française*, Paris, Perrin, 2022, p. 185-186).



11-12 – Tombe de Marius Perret (Palasari, Java Ouest, Indonésie)/D. Perret, juillet 1990.

« travaux spéciaux en Indo-Chine » commandés par le Ministère des Colonies ? Nous n'avons pas de réponse à cette question pour l'instant²²².

À ce stade de notre recherche, les informations relatives aux dernières semaines de la vie de Marius Perret sont très fragmentaires. Dans un courrier au Ministre des Affaires Etrangères, le Ministre des Colonies explique qu'après un long séjour en Cochinchine et au Cambodge, Perret s'est embarqué pour Java, où il comptait passer quelques mois avant de rentrer en Europe²²³.

²²². La presse parisienne fait état de dioramas de Perret installés dans la salle souterraine du temple khmer à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1900, qui auraient eu beaucoup de succès (*Le Temps*, 29 novembre 1900). L'une des publications officielles relatives à la participation du ministère des Colonies dans cette manifestation décrit bien des dioramas à l'intérieur du temple reconstitué, mais précise uniquement qu'ils ont été exécutés par un certain Dumoulin et représentent une série de vues prises dans toute l'Indochine. Marius Perret n'étant pas mentionné, son éventuelle contribution à ces dioramas ne peut être confirmée. Il est par contre cité à propos du diorama de la Côte française des Somalis (M.J. Charles-Roux, *Exposition Universelle de 1900 – Le ministère des colonies à l'Exposition Universelle de 1900*, Paris, Impr. nationale, 1902, p. 29-39).

²²³. ANOM : MIS 76BIS, minute lettre datée 20 novembre 1900. Selon une autre version des événements, en août 1900, il se serait embarqué pour Java avec une



13 – *Paysage de Java*, © Musée Anne-de-Beaujeu, Moulins, inv.21.2.8.

Ce voyage se serait déroulé dans le courant du mois d'août²²⁴. La famille correspond plusieurs fois avec lui à Batavia²²⁵, et dans une lettre à son frère Henry datée du 11 septembre, il signale qu'il se porte bien. Début novembre, un paquet recommandé envoyé à Perret par un ami parisien lui est retourné avec la mention « décédé »²²⁶. Son frère contacte alors le ministère des Affaires Étrangères qui télégraphie le 15 novembre au Consul de France à Batavia, qui confirme le décès de Marius Perret le 24 septembre²²⁷. Le 24 novembre, Paul Doumer envoie une dépêche au Ministère des Colonies annonçant le décès de

mission spéciale du Gouverneur Général de l'Indochine (ANOM : MIS 76BIS, lettre du Préfet de l'Allier à Ministre des Colonies, 11 décembre 1900). Quant à Paul Radiot (janvier 1902, p. 119), il mentionne une sorte de congé de trois mois accordé par Doumer pour se rendre à Java.

224. ANOM : MIS 76BIS, lettre du Préfet de l'Allier à Ministre des Colonies, 11 décembre 1900.

225. ANOM : MIS 76BIS, minute lettre Ministre des Colonies à Ministre des Affaires Étrangères datée 20 novembre 1900.

226. ANOM : MIS 76BIS, lettre du Préfet de l'Allier à Ministre des Colonies, 11 décembre 1900.

227. ANOM : MIS 76BIS, Ministre des Affaires Étrangères à Ministre des Colonies, 24 novembre 1900.

Marius Perret et demande à ce que Roty²²⁸ et Benjamin Constant²²⁹, membres de l'Institut, soient informés de sa part²³⁰.

Il convient de noter que les archives du Consulat de France à Batavia concernant cette période ont pratiquement toutes disparu²³¹ et que Henry Perret, le frère de Marius, n'aurait pas eu de descendants, ce qui rend très improbable la découverte d'archives familiales de correspondance²³².

Un courrier du Ministre des Colonies au Ministre de l'Intérieur de janvier 1901 nous apprend que le peintre orientaliste Georges Morand, chargé d'une mission scientifique au Cambodge par le Ministre de l'Instruction Publique, doit se rendre à Batavia afin d'y recueillir les travaux de Marius Perret et ses autres possessions. Morand a embarqué le 15 décembre 1900²³³.

La presse parisienne commence à diffuser la nouvelle du décès de Marius

228. Louis Oscar Roty (1846-1911), médailleur, sculpteur (cf. E. Bénézit, *Dictionnaire critique et documentaire des peintres...*, Paris, Gründ, tome 12, 1999, p. 10). À ce stade, nous n'avons pas d'information sur le lien particulier avec Perret incitant Doumer à l'informer en priorité.

229. Peintre (1845-1902). Personne éminente des Beaux-Arts à l'époque de Perret, durant laquelle il est surtout peintre officiel et portraitiste de la haute société. Tourné vers l'orientalisme (Maroc) jusqu'aux environ de 1880, il se consacre ensuite à la peinture décorative et aux portraits, notamment de célébrités en Amérique du Nord et de la noblesse européenne. Il est Professeur à l'École des Beaux-Arts à partir de 1883 (donc juste après le passage de Perret) (cf. E. Bénézit, *Dictionnaire critique et documentaire des peintres...*, Paris, Gründ, tome 2, 1999, p. 102-103).

230. ANOM : MIS 76BIS, Hanoï, 24 novembre 1900. Les deux membres de l'Institut sont informés par le Ministre des Colonies le 4 décembre (ANOM : MIS 76BIS).

231. Il ne reste qu'un volume de correspondance commerciale dans lequel il est fait mention d'une lettre du consul, datée du 15 août 1901, transmise à son frère Henry Perret via le Département, mais sans aucun détail sur son contenu (ADIP : 32CCC/12, p. 224).

232. Jacques Lougnon, Société d'Émulation du Bourbonnais, com. pers., 22 novembre 1990.

233. ANOM : MIS 76BIS, minute lettre datée 4 janvier 1901. À ce stade, nous n'avons pas trouvé de dossier de cette mission dans les archives du ministère. Georges Morand, présenté comme un nouveau venu, participe à l'Exposition des Peintres Orientalistes de 1900 (15 février au 3 mars) avec des œuvres relatives au Tonkin et au Cambodge (*Le bulletin de l'art ancien et moderne*, 48, 24/02/1900, p. 61 ; *La Chronique des arts et de la curiosité* – supplément à la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, 24/02/1900, p. 70). Ce qui signifie que lorsqu'il part pour l'Indochine en décembre 1900, ce n'est pas son premier séjour. Il aurait même pu croiser Marius Perret sur place. Sur des ventes récentes de ses œuvres, cf. par exemple <http://www.lyndatrouve.com/recherche?query=georges+morand&btOk=> et https://cdn.drouot.com/d/catalogue?path=1605/112550/WEB_11_INDOCHINE_BD_RVB.pdf (Lynda Trouvé, *Indochine – mythes et réalités 1800-1960*, catalogue vente aux enchères à Drouot 16/10/2021), *fête du Nam Giao* (huile sur toile) (consulté avril 2022) ; <https://www.lotsearch.net/lot/georges-morand-xxe-siecle-15704348?orderBy=lot-startPrice&order=ASC&page=11>, *vue d'Angkor* (huile sur toile), vendu en 2016 (consulté avril 2022).

Perret trois jours après l'envoi de la dépêche de Paul Doumer au Ministère des Colonies²³⁴, non sans parfois reprendre des stéréotypes en vogue sur l'Archipel²³⁵ :

« La dépêche qui nous a fait part de sa mort est muette sur les causes qui l'ont provoquée. Il est vraisemblable que les fièvres l'ont surpris au cœur de l'île, dans la traversée de ces terribles forêts dont les miasmes sont si souvent funestes aux Blancs ».

À ce stade, nous n'avons connaissance d'aucune source officielle précisant les circonstances de son décès. Bien portant le 11 septembre, décédé treize jours plus tard, s'il est mort de maladie, l'accès a été soudain. Paul Radiot, dont le témoignage indique qu'il a bien connu Perret, est, à l'époque, le plus disert sur la question mais ne l'éclaircit pas vraiment²³⁶ :

« [...] on n'entendit plus parler de des brutales alternatives de refus ou de permissions que subissait, là-bas, son pauvre corps réclamé à la fois par sa famille qui voulait le ramener en France, et par l'administration hollandaise qui [...] s'obstinait à le conserver, en se retranchant derrière les formalités. Pour quelles causes tant de tiraillements qui durèrent six mois et plus ? On ne le devinait pas bien. Marius Perret n'est pas mort du choléra, de la peste, ni de la fièvre jaune. La commission sanitaire hésitait, on refusait. Peut-être la pure Europe avait-elle quelque contagion à redouter de ce cadavre s'il lui revenait... Toutes ces conjectures étaient fausses, et la vérité, beaucoup plus simple. On sait presque sûrement aujourd'hui pourquoi Marius Perret continue à dormir son éternel sommeil en l'île de Java [...] Une volonté nette dominait, de loin, ces faux bruits. [...] Le service médical de Batavia le fit transporter, déjà très malade, à un sanatorium qui se trouve du côté de Buitenzorg, dans la région des montagnes. [...] Marius Perret, se voyant mourir, a exprimé la volonté que son corps demeurât pour toujours dans cette île lointaine de Java [...] ».

En 1902, dans un courrier au ministère des Colonies, dont le contenu laisse perplexe, Paul Simons, peut-être mandaté par la famille de Marius Perret pour accomplir des démarches administratives, précise qu'il est mort « d'un accès de fièvre chaude »²³⁷. Le peintre a certainement fini ses jours dans la maison de repos d'altitude, une circonstance qui n'est peut-être pas due au hasard. On sait, en effet, que dès les années 1880, il avait été plusieurs fois question d'y envoyer les officiers malades des garnisons françaises de la Cochinchine²³⁸.

234. *Le Figaro*, *Le Matin*, datés du 27 novembre 1900, suivis par *Le Rappel*, *L'univers et le monde*, *Le Petit journal*, datés du 28 novembre 1900. *Le Rotterdamsch Nieuwsblad* l'annonce le 29 novembre.

235. *Le Temps*, 29 novembre 1900.

236. Radiot 1901, p. 5-6 ; janvier 1902, p. 120, 121.

237. SHD : MV CC 7 ALPHA 1951, Paul Simons à Chef du Bureau du Personnel Central et du Service Intérieur, ministère des Colonies, 14 juillet 1902. C'est aussi la version de Léonce Bénédicté (1902, p. 72).

238. Élisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle – La terre et les hommes – XIV*.

Or, Perret était bien en mission officielle en Indochine où il s'était, semble-t-il, vu décerner le grade « d'officier du Cambodge ».

Le lieu exact du décès est très probablement fourni à la famille dans la dépêche du consul de France à Batavia et c'est vraisemblablement dans une publication néerlandaise que sa sépulture à Sindanglaya (Java Ouest) est signalée pour la première fois, ceci en 1916, précisément « dans la cour de l'église de Sindanglaja, sur le versant de l'un des contreforts du Mont Gedeh au-dessus de Tjiandjoer (Preanger) »²³⁹.

C'est le 30 juillet 1990, que nous avons pu retrouver la tombe de Marius Perret (ill. n° 11-12), au bord de la fameuse route du col de Puncak qui relie Bogor à Cianjur. Le cimetière concerné serait sur le *desa* (commune) de Palasari²⁴⁰, limitrophe de Desa Sindangjaya, lui-même limitrophe de Sindanglaya. Dans un environnement végétal typique des cimetières villageois de Java, le corps de la tombe est en galets cimentés, surmonté d'une stèle en marbre sculpté, flanquée de deux pilastres moulurés. La partie supérieure de la stèle, de forme triangulaire, comporte un panneau de décor floral sculpté en relief, lui-même surmonté d'un petit décor ajouré. La hauteur maximale du monument est d'environ trois mètres. L'épithaphe incisée reste clairement lisible : « MARIUS PERRET – Peintre Orientaliste Francais – des Ministeres – de la Marine et des Colonies – 1900 ». L'épithaphe atteste ainsi des deux titres décernés à l'artiste.

On sait que Perret était encore suffisamment vaillant pour pouvoir peindre à Sindanglaya puisque trois œuvres exposées en 1902 portent des titres sans équivoque sur ce point : Sindanglaya et le volcan « Ghédé », bien sûr le Gunung Gede, qui culmine à près de 3 000 mètres et domine Sindanglaya. À ce stade de la recherche, les quatre²⁴¹ autres œuvres relatives à Java dans notre liste provisoire ne sont connues que grâce à leur mention dans les catalogues des expositions de 1902 et 1910. *Paysage (Java)*, exposé à Paris en 1910, pourrait être l'œuvre conservée au Musée Anne-de-Beaujeu de Moulins (ill. n° 13). La *Vue d'un temple (Java)*, également exposée en 1910, laisse à penser qu'il a peut-être eu le temps de se rendre à Java Central.

Océan et terres océaniques, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1889, p. 389. À l'époque en effet, l'Indochine ne disposait pas encore de stations de convalescence et de repos en altitude (Maurice Buret, « Les villes de santé dans nos colonies », *Questions diplomatiques et coloniales* XIV(139), 1/12/1902, p. 681 *665-681*).

239. Notre traduction. P.C. Bloys van Treslong Prins, « Graftschriften op diverse plaatsen op Java en de naburige eilanden », *De Wapenheraut – Maandblad gewijd aan geschiedenis, geslacht-, wapen-, oudheidkunde enz.* 20, 1916, p. 157, 159 (153-160).

240. À l'époque Kecamatan Pacet, Kabupaten Cianjur.

241. Chiffre provisoire en raison des doublons possibles.

Postérité de l'artiste Marius Perret

Trois contemporains et relations de Marius Perret ont livré en particulier des réflexions perspicaces sur son œuvre peu après sa disparition, notamment après l'exposition rétrospective de 1902, qui s'avère être la plus importante des deux seules manifestations organisées à ce jour au cours desquelles les amateurs ont pu apprécier son œuvre peinte couvrant à la fois l'Afrique et l'Asie du Sud-Est, l'autre étant l'Exposition des Peintres Orientalistes Français de 1910. Il s'agit de Léonce Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg et président de la Société des Peintres Orientalistes Français²⁴² ; Paul Radiot, avocat et homme de lettres qui publie notamment trois ouvrages sur l'Afrique du Nord et le monde arabe entre 1889 et 1901²⁴³ ; Gilbert Stenger (1836-1913), Bourbonnais, journaliste, romancier et auteur d'essais historiques²⁴⁴.

Ces réflexions, auxquelles nous en ajoutons de plus ponctuelles émanant d'autres contemporains de Perret, peuvent se résumer comme suit :

– L'œuvre de Marius Perret est originale par ses thèmes. Perret appartient à cette génération de peintres (notamment Etienne Dinet, Paul Leroy, Bompard, Girardot, Chudant), qui ont instauré une véritable rupture en pénétrant la culture orientale de manière plus hardie que leurs devanciers. Ce qui leur a permis de percevoir les richesses inexplorées qui appartenaient à l'art dans ces contrées. Marius Perret a suivi les soldats en marche, dans le désert ou dans la brousse. Il s'est assis sur la plage et a observé attentivement les autochtones. Perret serait notamment le premier à avoir peint des Touaregs d'après nature²⁴⁵. L'œuvre de Perret qui semble avoir le plus impressionné les amateurs à l'époque est *Piroguiers de Guet-N'Dar* (Sénégal)²⁴⁶.

– L'œuvre de Marius Perret traduit des facultés extraordinaires d'observation

242. « Les origines et la formation du paysage contemporain en France », *Le Magasin pittoresque*, 69^e année, sér. III, 1901, tome 2, p. 552-555 ; « Figures d'Extrême-Orient. A propos de l'Exposition posthume des œuvres de Marius Perret », *Art et Décoration* XI, 1^{er} sem. 1902, p. 68-74 ; « Préface » in *Catalogue des tableaux provenant de l'atelier Eugène Girardet. Vente Hôtel Drouot 20 mars 1908*, p. 5-10.

243. « Marius Perret, peintre orientaliste », *La France de Demain*, décembre 1901, p. 5-22 ; janvier 1902, p. 102-123 ; « L'exposition des peintres orientalistes », *La France de Demain*, mars 1902, p. 317-330.

244. « Marius Perret », *La Quinzaine Bourbonnaise*, 9, 1900, p. 553-558.

245. Originalité soulignée également par Louis Liard & Ch.-V. Langlois, *Exposition universelle internationale de 1900 à Paris. Rapports du jury international*, T. 1, Paris, Imprimerie nationale, 1904, p. 512.

246. Cf. notamment *Bulletin de la Société française des amis des arts* 1(6), 25 décembre 1900, p. 8 ; *Le Petit Parisien*, 16 février 1897 ; *La Presse*, 20 février 1897 et 17 février 1899 ; *La Petite Presse*, 21 février 1897 ; *La Chronique des arts et de la curiosité: supplément à la Gazette des beaux-Arts*, 27 février 1897 ; *Le Monde Illustré*, 1^{er} mai 1897 ; Paul Lorquet, *Les Maîtres d'aujourd'hui : la peinture française contemporaine*, Paris, Librairie de Paris – Firmin-Didot et Cie, 1901, p. 370.

attentive et clairvoyante²⁴⁷, un apport de rigueur, une grande probité intransigeante sur les moindres détails, un souci de la vérité artistique²⁴⁸. Ses tableaux reflètent un goût de l'étude des phénomènes lumineux sous toutes leurs formes les plus exceptionnelles, depuis la constatation des excès les plus imprévus, jusqu'à la notation de la réverbération composite des couleurs l'une sur l'autre et des reflets les plus délicats²⁴⁹.

– L'œuvre de Marius Perret est originale dans le rendu des gestes des autochtones²⁵⁰. Avec fraîcheur et franchise, Perret a échappé au vocabulaire banal et conventionnel des méthodes classiques et montre une ingénuité dans la recomposition des attitudes. Ses panneaux de pochades, en particulier, sont de petites merveilles d'instantanés qui résument en quelques notes tous les gestes familiers.

– L'œuvre de Marius Perret révèle des sensations de fantasmagorie et de féerie dans ses paysages et ses personnages, grâce notamment à cette atmosphère baignant les contours, qu'on retrouve si bien rendue dans toutes ses toiles. Par une affection déclarée pour les atmosphères de couleurs multiples qui baignent, enveloppent et se diffusent en reflets, Perret et son école ouvrent de nouveaux horizons qui influencent la palette des coloristes²⁵¹. La lecture d'une description de paysages d'Orient par Loti laisse une impression passagère, alors que les toiles de Perret laissent une impression durable.

Il n'est bien sûr pas question ici de reprendre en détail tous les commentaires sur l'œuvre de Marius Perret depuis sa disparition. Parmi les publications relativement récentes, on notera, en ce qui concerne son activité africaine, que Lynne Thornton retrace brièvement la carrière de Perret et livre une reproduction couleur en double page de *Départ des pirogues pour la pêche* –

247. Souligné également par Louis Liard & Ch.-V. Langlois, *Exposition universelle internationale de 1900 à Paris. Rapports du jury international*, T. 1, Paris, Imprimerie nationale, 1904, p. 512.

248. Souligné également par A. E. Guyon-Verax (*Journal des Artistes*, 27 avril 1902) et dans *La Chronique des arts et de la curiosité : supplément à la Gazette des beaux-Arts*, 19 février 1910.

249. Cf. également Louis Liard & Ch.-V. Langlois, *Exposition universelle internationale de 1900 à Paris. Rapports du jury international*, T. 1, Paris, Imprimerie nationale, 1904, p. 512, ainsi que dans le *Bulletin de la Société de géographie commerciale* XXIV, 1902, p. 161, et dans *La Revue de l'Art* XLVII (262), janvier 1925.

250. Souligné aussi par Louis Liard & Ch.-V. Langlois, *Exposition universelle internationale de 1900 à Paris. Rapports du jury international*, T. 1, Paris, Imprimerie nationale, 1904, p. 512.

251. Cf. Marie-Madeleine Valet, « De la nécessité pour les artistes de l'étude de l'archéologie et de l'histoire », *Bulletin de la Montagne Ste Geneviève et ses Abords* V, 1905-1908, p. 196. (191-218), ainsi que dans *The American register for Paris and the Morning News*, 23 février 1901, et *Art et Décoration*, Supplément de mars 1910.

*Guet-N'dar (Sénégal)*²⁵². Plus récemment, Nadine André-Pallois, après avoir retracé brièvement l'activité artistique de Perret en Indochine, se concentre sur *Les danseuses cambodgiennes* en concluant que le sujet était déjà populaire avant l'intervention d'Auguste Rodin en 1906²⁵³.

À ce stade de notre recherche, nous relevons que des œuvres de Marius Perret ont été exposées à huit reprises en France entre 1902 et 1925²⁵⁴ : (1902) Exposition des Peintres Orientalistes Français, qui a présenté une rétrospective Marius Perret (84 numéros, dont 4 relatifs à Java, 33 relatifs à l'Indochine) ; (1903) accrochage d'aquarelles d'Asie du Sud-Est de Perret au Musée du Luxembourg²⁵⁵ ; (1906) Exposition Coloniale de Marseille (7 numéros relatifs à l'Indochine) ; (1910) Exposition des Peintres Orientalistes Français, qui a présenté une nouvelle rétrospective Marius Perret (une trentaine d'œuvres, dont plus de vingt œuvres inédites – y compris 3 numéros relatifs à Java et 3 à l'Indochine) ; (1914) Exposition des Peintres Orientalistes Français, qui a présenté un choix de dessins originaux (coll. Hachette) de Marius Perret parus dans la revue *Le Tour du Monde* ; (1922) Exposition Coloniale de Marseille (cinq œuvres d'Indochine) ; (1925) Exposition des Peintres Orientalistes Français (six numéros relatifs à l'Indochine) ; (1925) Exposition Artistique Bourbonnaise à Moulins (50 numéros originaux hors Asie du Sud-Est)²⁵⁶.

Après la seconde guerre mondiale, le Musée de la France d'Outre-Mer a présenté une rétrospective permanente de l'orientalisme français incluant des œuvres de Marius Perret²⁵⁷.

Beaucoup plus récemment, le *Départ des pirogues pour la pêche à Guet n'Dar* a été présenté au Musée National de la Marine (Paris), à l'occasion de l'exposition *Tous les bateaux du monde*, qui s'est déroulée en 2010²⁵⁸ et *Deux danseuses cambodgiennes* a été présenté au Musée d'Orsay (Paris), à l'occasion de l'exposition *Danse. Dessins*, qui s'est déroulée en 2013²⁵⁹.

252. *Les Africanistes peintres voyageurs (1860-1960)*, Courbevoie, ACE Édition Internationale, 1990, p. 62-63, 70. La notice biographique (p. 328) comporte quelques erreurs.

253. *L'Indochine : un lieu d'échange culturel ? Les peintres français et indochinois (fin XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, PEFEO, 1997, p. 88-89.

254. Sur toutes ces manifestations (sauf celle de 1903 et l'exposition de Moulins) cf. P. Sanchez, *La Société des peintres orientalistes français, répertoire des exposants et liste de leurs œuvres (1889-1943)*, Dijon, Éditions de l'Échelle de Jacob, 2008.

255. *La Petite Presse*, 28 mars 1903.

256. *Exposition artistique bouronnaise – 14-29 mars 1925 – Catalogue officiel*, Moulins, les imprimeries réunies, 1925, p. 50-52.

257. *Revue des troupes coloniales*, no. 288, mai 1947.

258. https://www.musee-marine.fr/sites/default/files/dossier_presse_tous_les_bateaux_du_monde_paris_2010.pdf (consulté mai 2022)

259. <http://www.espacesmagnetiques.com/2013/05/exposition-au-musee-dorsay-danse->

Sur le marché de l'art de la dernière décennie²⁶⁰, on notera qu'une œuvre de Perret a été mise en vente à Quimper en février 2022²⁶¹ ; treize à l'Hôtel des ventes de Dijon en octobre 2020²⁶², et huit en novembre 2013²⁶³.

Ajoutons qu'une rue de Moulins, située entre l'avenue d'Orvilliers et le Quai d'Allier, porte le nom de Marius Perret.

Art et Patrie

Dans l'histoire des peintres voyageurs qui ont laissé un nom, Marius Perret a un parcours unique, ce qui le rapproche de Raden Saleh. Avant Perret, seuls deux artistes auraient séjourné et peint à la fois en Afrique et en Indochine : Léon Benett (1839-1916), fonctionnaire en Algérie de 1861 à 1867, puis à Saïgon de juin 1871 à décembre 1872 (Chef du Service de l'enregistrement et des domaines, il se rend à Angkor, où il dessine dès 1871), avant de faire l'objet d'un rapatriement sanitaire²⁶⁴ ; Gaston Rouillet, nommé Peintre de la Marine en 1885, il séjourne en Indochine (1885), en Tunisie (1888), en Nouvelle Calédonie (1889), au Sénégal, ainsi qu'au Soudan (1891)²⁶⁵. Ce dernier est un habitué des expositions des Peintres Orientalistes Français de 1896 à 1899²⁶⁶. Si Perret a théoriquement pu croiser le premier à Paris, nous avons suggéré plus haut que Rouillet a pu jouer un rôle dans la décision de Perret de partir pour l'Indochine. Ce qui distingue Perret sur le plan géographique, c'est qu'il est le seul à avoir séjourné aussi aux Indes néerlandaises.

Alors qu'en métropole on loue ses facultés d'observation et de pénétration des cultures locales, paradoxalement Perret se montre non seulement insensible aux conditions de vie misérables des autochtones, ainsi qu'aux horreurs associées à l'expansion coloniale, mais avoue une impossibilité à les connaître « à fond ». « De son cœur à leur cœur, rien », dira Paul Radiot.

[dessin.html](#) (consulté mai 2022).

260. Pour la période antérieure, cf. notamment E. Bénézit, *Dictionnaire critique et documentaire des peintres...*, Paris, Gründ, tome 10, 1999, p. 768.

261. <https://www.quimper-encheres.com/listing/marius-perret-1853-1900-gondoles-asiatiques/> (consulté mars 2022).

262. https://docs.prod-indb.io/2020/10/30/160116_678152081_31be4e488cc6627a-baa769fcd6a8a5b1.pdf (consulté mars 2022).

263. <http://encheres.parisencheres.com/recherche?query=marius+perret&btOk=> (consulté mars 2022).

264. À son retour de France, Benett est notamment illustrateur des romans de Jules Verne. Il séjourne aussi en Martinique et en Nouvelle-Calédonie (François Benet *et al.*, *Léon Benett illustrateur – Lettres et dessins inédits*, Lardy, A la frontière, 2011 ; André-Pallois 1997, p. 76-78).

265. André-Pallois 1997, p. 83-87.

266. Sanchez 2008. Son œuvre semble recherchée sur le marché de l'art (E. Bénézit, *Dictionnaire critique et documentaire des peintres...*, Paris, Gründ, tome 12, 1999, p. 24).

Perret semble avoir tenté de surmonter cet obstacle relationnel en sublimant la beauté plastique des paysages et des hommes avec une minutie obsessionnelle. Si Perret n'est pas un asocial, cette difficulté de communication transparait néanmoins dans divers témoignages laissés par ses contemporains.

Dès son séjour en Afrique du Nord, Perret a pleinement conscience de s'inscrire parmi les successeurs d'Horace Vernet et d'Eugène Fromentin, peintres pionniers de l'Algérie. Par ailleurs, il revendique être le premier peintre à avoir séjourné et peint au Sénégal.

Vulgariser la geste coloniale est une autre de ses revendications. C'est aussi l'un des objectifs de la Société des Peintres Orientalistes dont il est co-fondateur. Son départ pour le Sénégal est une initiative d'Eugène Etienne, le fer de lance du Parti Colonial. Perret n'est pas uniquement un peintre engagé avec son pinceau, il est prêt à en découdre les armes à la main. En 1886, il confie envisager de rejoindre un bataillon de tirailleurs en Algérie. De manière sans doute inattendue pour lui, cette aspiration trouve une forme d'accomplissement en 1891 au Sénégal où il se mêle aux tirailleurs indigènes à l'occasion d'une expédition punitive au cours de laquelle il aura parfois l'impression d'être considéré comme leur chef.

En participant aux grands Salons annuels, ainsi qu'à des expositions internationales, Perret s'affirme d'une autre manière comme serviteur du redressement de la nation après la défaite de 1870. De ce point de vue, c'est à Moscou (1891) et à Saint-Pétersbourg que son implication est la plus emblématique, au moment où s'opère le rapprochement diplomatique franco-russe pour sortir le pays de son isolement. Perret aime les titres et les décorations, un autre rapprochement avec Raden Saleh.

Dans une lettre de 1886, il confie une devise qui reflète sa vision de la vie : « Art et Patrie ! Pour moi, c'est la plus belle devise ».

ANNEXE

**L'expédition militaire du Fouta (Sénégal, début 1891)
vue par Marius Perret²⁶⁷**

« [...] me voici parti tout à fait à l'aventure. Aussitôt arrivé à St Louis et sur l'offre du gouverneur du Sénégal H. de Lamothe, je me suis joint à une colonne commandée par le Colonel Dodds et dirigée contre le Fouta Central. Naturellement j'ai choisi le côté pittoresque de la Colonne : je marche avec les contingents noirs commandés par un capitaine officier d'ordonnance du gouverneur, lui seul blanc qui me rappelle ma race au milieu de cette troupe auxiliaire. Les noirs sont chair à canon, font le service d'éclaireurs et de flanqueurs et sont destinés à recevoir les chocs de façon à ménager les blancs. Nous avons déjà fait pas mal de chemin et dans deux ou trois jours on va probablement être aux prises avec Abdoul – Boubakar. Car c'est contre Abdoul-Boubakar qu'est dirigée l'expédition. Depuis 1882, époque à laquelle il avait éreinté une colonne en laissant les deux tiers des spahis sur le terrain on n'avait plus revu les français dans ces parages. En outre, la colonne actuelle a pour but d'appuyer celle du Colonel Archinard et notre mouvement a certainement contribué à la prise de Nioro par ce dernier (fait très important dans les annales du Sénégal) [...] On se lève dans la nuit et on marche tout le matin. La plupart du temps on s'enfonce dans des fourrés épais : or ici, sauf deux ou trois espèces, tous les arbres sont épineux, et il y en a qui font des blessures cruelles : il faut s'avancer tête baissée comme si on chargeait, mes vêtements ont déjà des accrocs de tous côtés et je n'ai plus qu'un éperon. Mais il faut voir cette cavalerie au milieu de laquelle je marche [...] [petits chevaux] [...] Ils sont courageux, résistent à la fatigue, mais n'ont pas de force musculaire et butent à chaque instant : heureusement qu'on ne tombe pas de haut [...] Et les cavaliers! [...] Bandits en effet, car ils n'ont aucune solde et ne marchent avec nous qu'attirés par l'appât du butin et des captifs des deux sexes. Ils disparaissent sans une charge de fusils, de sabres, de couteaux et d'amulettes. Chaque tribu a sa coiffure et ses variétés de costumes, mais généralement c'est le bleu qui prédomine [...] Avant-hier nous sommes entrés en plein pays ennemi. On a déjà pincé des espions : on en a même amarré un à la poignée de ma malle la corde au cou et le lendemain matin on a coupé non pas la corde mais ce qu'elle attachait. [...] Arrivés à un endroit nommé Tchilogare, nous venons à peine de manger que l'ordre arrive aux contingents indigènes de pousser une pointe vigoureuse au bord du fleuve pour châtier Sinthiou et Gaoul, deux villages fidèles à Abdoul-Boubakar. On part, on force la marche, on arrive à la tombée de la nuit dans un tourbillon de

²⁶⁷.AMM : Laussedat EV 22-27, lettre de M.P. à Laussedat, s.l., n.d. [vraisemblablement Saint-Louis, juillet 1891].

poussière que perce à peine la pleine lune. On est devant Sinthiou: le silence est commandé. On se [????] au clair de lune, en deux escadrons, aux deux angles du village, et on attend les fantassins noirs qui n'arrivent pas. Les chants du soir continuent encore dans quelques cases. Mais les chevaux hennissent, l'éveil est donné : un éclaireur annonce que les habitants passent le fleuve. Un détachement est envoyé à gauche et un détachement à droite, pour empêcher la fuite. Or ces cavaliers sont à peine arrivés aux deux flancs du village qu'un coup de fusil part, puis un second, puis un troisième et l'incendie s'allume. Ce sont les cavaliers qui, au lieu d'exécuter l'ordre, se sont dits : « Allons-y carrément, nous serons les premiers à la curée ». Je fais une observation au capitaine : « Est-ce que dans les conditions où nous sommes, il ne serait pas prudent d'enlever nos casques blancs que la lune éclaire comme un point de mire ? ». Il ne me répond même pas. Moins d'une minute après, un coup de fusil distinct part du coin le plus rapproché et la balle siffle entre nous deux. Empressement du capitaine à se décoiffer, un noir lui tient son casque, l'observation du [????] est approuvée. Je me découvre moi-même avec moins d'empressement. Pendant ce temps, dans le village voisin situé à gauche, des coups de fusil éclatent et l'incendie s'allume aussitôt. C'est Gandiou que les fantassins mettent au pillage. Voyant qu'ils arrivaient les derniers à la razzia de Sinthiou, ils nous ont abandonné pour se ruer sur l'autre village. Mais de droite aussi part une nouvelle fusillade, suivie d'un troisième incendie. C'est Gaoul qui flambe à son tour : le second rang de nos cavaliers voulant être aussi bien partagé que le premier, a tout lâché pour courir sur ce point. Enfin, plus loin encore, d'autres coups de fusil, ce sont les derniers cavaliers noirs qui s'adjugent un quatrième village à piller. À ce moment, Sinthiou n'est plus qu'un immense bûcher, et devant ce fond embrasé passent et repassent en silhouette les captures de tout genre : ânes, poulains, bœufs, chèvres, femmes, enfants. Les enfants sont ramenés en croupe derrière la selle du cavalier pillard, les femmes par la main, les hommes la corde passée au cou et attachée à la selle. Bref, tout est fini vers onze heures du soir et l'on songe à dîner : le bétail est dépecé sur place et les quartiers de viande cuiront sur les [???] du campement. Les captifs sont groupés par lots et grelottent dans la nuit froide, une nuit qui pour eux correspond à une de nos nuits glaciales de décembre. Ils cherchent à se couvrir avec les quelques haillons qui leur restent. Les enfants sont là tout nus. Telle est la guerre de ce pays.

Ma lettre a été encore interrompue par une expédition lointaine. On a lancé sur la rive droite l'escadron des spahis sénégalais avec le meilleur de la cavalerie auxiliaire. Nous traversons le Sénégal sur les pirogues indigènes, qui chavirent au moindre mouvement contraire. Nous pénétrons dans le pays des Maures Douaïch où les troupes sénégalaises ne sont encore jamais entrées. On suit l'itinéraire de l'explorateur Mage. Partout la solitude, le vide. C'est la campagne de Russie renouvelée sous le tropique. Ce désert est affreux, la terre

est noire, c'est une vase desséchée. La vue n'y trouve même pas l'impression de l'immensité stérile avec son imposante simplicité : elle est continuellement bornée par un taillis sans fin de maigres arbrisseaux dénudés ; c'est la marche forcée à travers les épines, nous entrons dans le pays des goumiers. Le ciel est gris et lourd comme du plomb. Quelle différence avec le Sahara algérien ? Pas un oiseau. Dans cette vase maintenant sèche et crevassée, de grands animaux, les hippopotames, les girafes et les éléphants ont laissé les traces de leur passage : les hippopotames des foulées enfoncées comme un soc de charrure, les girafes des empreintes juxtaposées par paire, les éléphants des trous énormes et cylindriques comme des puits. Les mares sont le but, le point d'arrêt : l'eau qu'on y puise n'est plus qu'une boue liquide. On marche depuis l'aube jusqu'à une heure et quelquefois trois heures, parfois encore on ne déjeune pas. Un jour, vive émotion ! Attardé pour un croquis pendant quelques instants, j'ai failli rester perdu avec trois cavaliers indigènes ; c'était, comme bien vous le pensez, sans chances de salut puisque nous n'avions aucune trace humaine pour nous guider, et nous étions condamnés à mourir de faim ou de soif, à notre choix. Par le plus grand des hasards, nous avons entrevu dans la broussaille des chameaux en retard et qui commençaient à se dévoyer à leur tour. Un bon flair nous a fait rallier l'arrière-garde et nous en avons été quittes pour ne pas manger ce jour-là. Enfin, voilà que pour clore cette expédition, nous marchons depuis l'aurore jusqu'à deux heures, on fait une halte et le soir même on se remet en route par une nuit sans lune. Il est 9 heures du soir, on marche toute la nuit et on ne s'arrête que le lendemain à 9 heures et demie sur la rive droite du Sénégal que l'on franchit encore pour rentrer sur le territoire sénégalais, à Matam. Quelle nuit que cette nuit de marche forcée ! On avance à tâtons dans les fourrés et ces fourrés [...] sont des amas d'épineux. Vers deux heures du matin commence une lutte terrible contre le sommeil, chacun se cramponne au pommeau de sa selle. Mon cerveau surmené est en proie à d'étranges hallucinations : je crois voir s'ouvrir devant moi d'énormes trous, je crois assister aux dernières lueurs d'un soleil couchant, etc. Mais une branche hérissée d'épineux m'arrive de temps [en temps] en travers de la figure, et me tient en éveil. Cent fois j'aurais dû avoir les yeux crevés [...] ».

Liste provisoire des œuvres de Marius Perret²⁶⁸*Abréviations*

<i>EAB</i>	Exposition Artistique Bourbonnaise, Moulins (1925)
<i>EAPN</i>	Exposition des Artistes Peintres Naturalistes, Paris (1883)
<i>EFL</i>	Exposition française, Londres (1890)
<i>EIBNP</i>	Exposition Internationale de Blanc et Noir, Paris
<i>EM</i>	Exposition Municipale
<i>ENCM</i>	Exposition Nationale Coloniale, Marseille
<i>ENCR</i>	Exposition Nationale et Coloniale, Rouen

268. En ce qui concerne les expositions, cf. en particulier F.-G. Dumas (dir.), *Salon de 1889 – Catalogue illustré – peinture & sculpture*, Paris, Ludovic Baschet, 1889, p. 34 ; F.-G. Dumas (dir.), *Salon de 1892 – Catalogue illustré – peinture & sculpture*, Paris, Ludovic Baschet, 1892 ; F.-G. Dumas (dir.), *Salon de 1894 – Catalogue illustré – peinture & sculpture*, Paris, Ludovic Baschet, 1894 ; F.-G. Dumas (dir.), *Salon de 1895 – Catalogue illustré – peinture & sculpture*, Paris, Ludovic Baschet, 1895 ; F.-G. Dumas (dir.), *Salon de 1896 – Catalogue illustré – peinture & sculpture*, Paris, Ludovic Baschet, 1896 ; F.-G. Dumas (dir.), *Salon de 1897 – Catalogue illustré – peinture & sculpture*, Paris, Ludovic Baschet, 1897 ; F.-G. Dumas (dir.), *Salon de 1898 – Catalogue illustré – peinture & sculpture*, Paris, Ludovic Baschet, 1898 ; F. Bournand, *Catalogue illustré de l'Exposition internationale de blanc et noir*, Paris, E. Bernard, 1890, p. 27, 49 ; *Album de l'Exposition française ouverte à Londres le 17 mai 1890*, London, Courrier de Londres et de l'Europe, 1890, p.77 ; *Catalogue officiel Exposition universelle de Chicago 1893 – section française – Beaux-Arts*, Paris, Imprimerie de l'Art, 1893, p. 67 ; *Salon tunisien – 1897 – Livret des exposants*, Tunis, Picard et Cie, 1897, p. 14-15 ; *Exposition artistique bourbonnaise – 14-29 mars 1925 – Catalogue officiel*, Moulins, les imprimeries réunies, 1925, p. 50-52 ; D. Dumas, *Salons et expositions à Lyon (1786-1918), catalogue des exposants et liste de leurs œuvres*, tome III, Dijon, Éditions de l'Échelle de Jacob, 2007 ; P. Sanchez, *Les catalogues des Salons – XIII – (1880-1883)*, Dijon, Éditions de l'Échelle de Jacob, 2007 ; P. Sanchez, *La Société des peintres orientalistes français, répertoire des exposants et liste de leurs œuvres (1889-1943)*, Dijon, Éditions de l'Échelle de Jacob, 2008 ; P. Sanchez, *Les catalogues des Salons – XV – (1887-1889)*, Dijon, Éditions de l'Échelle de Jacob, 2009 ; P. Sanchez, *Les catalogues des Salons – XVI – (1890-1892)*, Dijon, Éditions de l'Échelle de Jacob, 2009 ; P. Sanchez, *Les catalogues des Salons – XVII – (1893-1895)*, Dijon, Éditions de l'Échelle de Jacob, 2009 ; P. Sanchez, *Les catalogues des Salons – XVIII – (1896-1898)*, Dijon, Éditions de l'Échelle de Jacob, 2010 ; G. Bonnin, *Salons et expositions – Le Havre –, répertoire des artistes et liste de leurs œuvres (1833-1926)*, tome II, Dijon, Éditions de l'Échelle de Jacob, 2013 ; G. Bonnin, F. Lespinasse, P. Sanchez, *Salons et expositions – Rouen –, répertoire des artistes et liste de leurs œuvres (1833-1947)*, tome III, Dijon, Éditions de l'Échelle de Jacob, 2014 ; P. Sanchez, *Salons et expositions – Nantes –, répertoire des artistes et liste de leurs œuvres (1825-1920)*, tome II, Dijon, Éditions de l'Échelle de Jacob, 2016 ; N. Buchaniec, P. Sanchez, *Salons et expositions dans le département du Nord, répertoire des artistes et liste de leurs œuvres (1773-1914)*, tome III, Dijon, Éditions de l'Échelle de Jacob, 2019.

<i>ERAPOF</i>	Exposition Rétrospective et Actuelle des Peintres Orientalistes Français, Paris
<i>EUC</i>	Exposition Universelle, Chicago (1893)
<i>EUL</i>	Exposition Universelle, Lyon
<i>EUIP</i>	Exposition Universelle Internationale, Paris
<i>MLUX</i>	Exposition Musée du Luxembourg
<i>MNM</i>	Exposition Musée National de la Marine, Paris
<i>MORS</i>	Exposition Musée d'Orsay, Paris
<i>POFP</i>	Les Peintres Orientalistes Français, Paris
<i>SAAH</i>	Société des Amis des Arts du Havre
<i>SAAN</i>	Société des Amis des Arts de Nantes
<i>SAAP</i>	Société des Amis des Arts de Pau
<i>SAF</i>	Société des Artistes Français
<i>SART</i>	Société Artistique de Roubaix-Tourcoing
<i>ST</i>	Salon Tunisien

Régions – Pays, où *Marius Perret* a séjourné

Indes Néerlandaises (Java)

- * *Le volcan Ghédé, vue prise de Sindanglajija (Java)* (Paris *POFP* 1902) [peinture]
- * *Vue prise à Java* (Paris *POFP* 1902) [peinture]
- * *Sindanglajija, vue prise du haut de la digue qui traverse le ravin (Java)* (Paris *POFP* 1902) [peinture]²⁶⁹
- * *Premières pentes du volcan Ghédé (Java)* (Paris *POFP* 1902) [peinture]
- * *Vue d'un temple (Java)* (Paris *POFP* 1910)
- * *Paysage marécageux (Java)* (Paris *POFP* 1910)
- * *Paysage (Java)* (Paris *POFP* 1910) [ill. n° 13 dans cet article?]

Asie du Sud-Est péninsulaire

- * *Angkor Watt, vue du temple, effet du matin* (Paris *POFP* 1902 ; Marseille *ENCM* 1906) [peinture]
- * *Entrée du temple d'Angkor Watt* (Paris *POFP* 1902 ; Marseille *ENCM* 1906) [peinture]
- * *Temple d'Angkor Watt, soleil couchant* (Paris *POFP* 1902) [peinture]
- * *Wat Nokor, la mare sacrée* (Paris *POFP* 1902 ; Marseille *ENCM* 1906) [peinture]
- * *Wat Nokor, matin sous bois* (Paris *POFP* 1902 ; Marseille *ENCM* 1906) [peinture]

²⁶⁹. Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : n° d'inventaire : 21.2.8. *Paysage dans l'île de Java*. Aquarelle et gouache sur papier, 26,2x37,5 cm. Inscription manuscrite: Sindanglajija (Java)/vue prise du haut de la digue qui traverse le ravin. Don Laussedat, 1921. [exécuté en août ou septembre 1900].

- * Études de bonzes ; études de chiens (Paris *POFP* 1902) [peinture]
- * *Fête nautique* (Paris *POFP* 1902) [peinture]
- * *Le Mékong à Pnom-Penh* (Paris *POFP* 1902) [pastel]
- * *Marais de Wat Nokor* (Paris *POFP* 1902) [pastel]
- * *Le Mékong à Pnom-Penh – cagnas mékong* (Paris *POFP* 1902) [pastel]
- * *Coin de bonzerie (Cambodge)* (Paris *POFP* 1902) [pastel]
- * *Flamboyant ; une rue à Pnom-Penh* (Paris *POFP* 1902) [pastel]
- * *Intérieur de pagode* (Paris *POFP* 1902) [pastel]
- * *Jonque de fête, vue de la poupe* (Paris *POFP* 1902 ; Paris *MLUX* 1903²⁷⁰ ; Marseille *ENCM* 1922 ; Paris *POFP* 1925²⁷¹) [peinture]²⁷²
- * *Jonque de fête, vue de la proue* (Paris *POFP* 1902 ; Paris *MLUX* 1903²⁷³ ; Marseille *ENCM* 1922 ; Paris *POFP* 1925) [peinture]²⁷⁴
- * *Proues de jonques de fête* (Paris *POFP* 1902) [peinture]
- * *Paysage ; environs d'Angkor* (Paris *POFP* 1902) [aquarelle]
- * *Monument de Mên* (Paris *POFP* 1902) [peinture]
- * *Intérieur du monument de Mên* (Paris *POFP* 1902) [peinture]
- * *Intérieur du monument de Mên* (Paris *POFP* 1902) [peinture]
- * *Danseuses cambodgiennes* (Paris *POFP* 1902 ; Paris *MLUX* 1903²⁷⁵ ; Marseille *ENCM* 1922 ; Paris *POFP* 1925 ; *MORS* 2013) [peinture]²⁷⁶

270. *La Petite Presse*, 28 mars 1903.

271. Coll. L. B. en 1925 (Sanchez 2008, p. 309).

272. Base Joconde (http://www2.culture.gouv.fr/documentation/joconde/fr/recherche/rech_libre.htm, consulté mars 2022) : n° inv. : RF 24037, *Bateau de fête vu de la poupe*. Aquarelle [huile, carton, peinture à l'huile, crayon noir, crayon noir (trait), papier, gouache, crayon (bleu)]. 26x37,4 cm. « Cochinchine » au crayon bleu au verso. Musée du Louvre, département des Arts graphiques (depuis 1933). Antérieurement: Musée National du Luxembourg. Louvre – <http://arts-graphiques.louvre.fr/resultats/oeuvres> (consulté mars 2022) indique « Fonds des dessins et miniatures, collection du musée d'Orsay ». [exécuté entre février 1899 et juillet 1900]. Ill. n° 7 dans cet article.

273. *La Petite Presse* (28 mars 1903).

274. Base Joconde (mars 2022) : n° inv.: RF 24039, *Bateau de fête vu de la proue*. huile, carton, peinture à l'huile, crayon noir, crayon noir (trait), papier. 26,3x36,8 cm. Musée du Louvre, département des Arts graphiques (depuis 1933). Antérieurement: Musée National du Luxembourg. [reprod. n.b. dans L. Bénédite, « Figures d'Extrême-Orient », *Art et décoration* XI, 1^{er} semestre 1902, p. 72]. Louvre – <http://arts-graphiques.louvre.fr/resultats/oeuvres> (consulté mars 2022) indique « Fonds des dessins et miniatures, collection du musée d'Orsay ». [exécuté entre février 1899 et juillet 1900]. Ill. n° 8 dans cet article.

275. *La Petite Presse* (28 mars 1903).

276. Base Joconde (mars 2022) : n° inv. : RF 24035, *Deux danseuses cambodgiennes*. Aquarelle [mine de plomb, gouache, crayon noir, crayon noir (trait), papier, plume, encre noire]. 47,5x33,6 cm. Signé et daté en haut à gauche : Marius Perret Pnom Penh 1900. Musée du Louvre, département des Arts graphiques (depuis 1933). Antérieurement : Musée National du Luxembourg. [Reprod. n.b. dans L. Bénédite,

- * *Chef d'orchestre chinois* (Paris POFP 1902) [peinture]²⁷⁷
- * *Musicienne annamite* [mon ajout: luth](Paris POFP 1902 ; Marseille ENCM 1906 ; Paris POFP 1925) [peinture]²⁷⁸
- * *Musicienne annamite (I-Bi)* (Paris POFP 1902 ; Marseille ENCM 1906) [peinture]
- * *Musicienne annamite* (Paris POFP 1902) [peinture]²⁷⁹
- * *Musicienne annamite (I-Wen)*, vue de dos (Paris POFP 1902 ; Marseille ENCM 1906) [peinture]
- * *Flûtiste annamite (I-Megn)*(Paris POFP 1902 ; Marseille ENCM 1922 ; Paris POFP 1925) [peinture]²⁸⁰

« Figures d'Extrême-Orient », *Art et décoration* XI, 1^{er} semestre 1902, avant la page 71] ; Louvre – <http://arts-graphiques.louvre.fr/resultats/oeuvres> (consulté mars 2022) indique « Fonds des dessins et miniatures, collection du musée d'Orsay » [Accrochage dans les collections permanentes du musée, salle 68], historique : Musée National du Luxembourg ; 1935, Musée des Colonies (devenu musée de la France d'Outre-Mer, puis Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie), n° inv. AF 9564 ; reversement au musée du Louvre en 1933 (L 1886 a). [exécuté entre février 1899 et juillet 1900]. Ill. n° 6 dans cet article.

277. Reprod. n.b. dans L. Bénédite, « Figures d'Extrême-Orient », *Art et décoration* XI, 1^{er} semestre 1902, p. 73. Claudine Salmon lit « Xing Yi 興義 », et ajoute « Xing pourrait être le patronyme, bien que plutôt rare » (courriel avril 2022).

278. Base Joconde (mars 2022) : n° inv. : RF 24038, *Musicienne vietnamienne assise jouant du luth*. Aquarelle [mine de plomb, gouache, crayon noir, crayon noir (trait), encre de Chine, encre noire (rehaut), papier, crayon]. 37,8x26,3 cm. Inscription en haut à gauche, au crayon, transcription phonétique approximative de ce prénom : Tâa (ch). Musée du Louvre, département des Arts graphiques (depuis 1933). Antérieurement: Musée National du Luxembourg. [Reprod. n.b. dans L. Bénédite, « Figures d'Extrême-Orient », *Art et décoration* XI, 1^{er} semestre 1902 : avant la page 69] ; Louvre – <http://arts-graphiques.louvre.fr/resultats/oeuvres> (consulté mars 2022) indique « Fonds des dessins et miniatures, collection du musée d'Orsay ». Claudine Salmon lit « You Da 幼達 » (courriel avril 2022). [exécuté entre février 1899 et juillet 1900]. Ill. n° 10 dans cet article.

279. Claudine Salmon lit « You Mi 幼米 » sur une peinture montrant une musicienne jouant d'un instrument posé au sol devant elle (courriel avril 2022) [reprod. n.b. dans L. Bénédite, « Figures d'Extrême-Orient », *Art et décoration* XI, 1^{er} semestre 1902, p. 71]. Ce nom ne peut être rapproché des noms donnés pour les peintures exposées de musiciennes. Sur une peinture montrant une musicienne de face jouant d'une sorte de luth, Claudine Salmon lit « Da 達 ». Elle ajoute « Le caractère en haut à gauche, qui se lit sheng 生, est le dernier d'une inscription sur panneau mural dont le reste n'apparaît pas sur la peinture, mais n'est pas le nom de la musicienne ». (courriel avril 2022). Reprod. n.b. dans L. Bénédite, « Figures d'Extrême-Orient », *Art et décoration* XI, 1^{er} semestre 1902, p. 69. [exécuté entre février 1899 et juillet 1900]

280. Base Joconde (mars 2022) : n° inv. : RF 24036, *Musicienne vietnamienne assise, jouant de la flûte*. Aquarelle [crayon noir, gouache, crayon noir (trait), pastel (rehaut), pastel, encre noire (rehaut), encre de Chine, papier]. 35,2x26,3 cm. Inscription en haut à droite, au crayon, transcription phonétique approximative de ce prénom : I Mègn. Musée du Louvre département des Arts graphiques (depuis 1933). Antérieurement : Musée National du Luxembourg ; Louvre – <http://arts-graphiques.louvre.fr/resultats/>

- * *Musicienne annamite (I-Bit)* (Paris POFP 1902) [peinture]
- * *Musicienne annamite (Iou-Bien)* (Paris POFP 1902) [peinture]²⁸¹
- * *Musicienne annamite (I-Wha)* (Paris POFP 1902) [peinture]
- * *Musicienne annamite (Sakien)* (Paris POFP 1902) [peinture]
- * *Musiciens annamites* (Paris POFP 1902) [dessin relevé d'aquarelles]
- * *Têtes de musiciens annamites* (Paris POFP 1902) [dessin]²⁸²
- * *Vue du temple d'Angkor Watt* (Paris POFP 1910)
- * *Tombeau des ancêtres (Cambodge)* (Paris POFP 1910)
- * *Temple d'Angkor Watt* (Paris POFP 1910)
- * *Musicienne cambodgienne* (Marseille ENCM 1922)
- * *Jonques* (Paris POFP 1925) [aquarelle]
- * *La charrue et les ruines*²⁸³
- * *Jonques*²⁸⁴
- * *Lotus à Wat Nokor*²⁸⁵
- * *Danseuses cambodgiennes*²⁸⁶
- * *Les ruines d'Angkor Wat*²⁸⁷

oeuvres (consulté mars 2022) indique « Fonds des dessins et miniatures, collection du musée d'Orsay. (Claudine Salmon lit « You Ming 幼明 », et ajoute « qui pourrait correspondre à I Megn (pour Meng) pour un informateur qui ne repère pas très bien les sons ». (courriel avril 2022)). Reprod. n.b. dans L. Bénédite, « Figures d'Extrême-Orient », *Art et décoration* XI, 1^{er} semestre 1902, p. 74. [exécuté entre février 1899 et juillet 1900]. Ill. n° 9 dans cet article.

281. Il s'agit peut-être de la peinture montrant une musicienne jouant du rebab, sur laquelle Claudine Salmon lit « You Mian 幼眠 » (courriel avril 2022). [vente du 6 octobre 2020, <http://www.artnet.fr/artistes/marius-perret/>; reprod. couleur] (consulté janvier 2022).

282. Probablement les études reproduites (n.b.) dans L. Bénédite, « Figures d'Extrême-Orient », *Art et décoration* XI, 1^{er} semestre 1902, p. 70.

283. Huile sur carton, 34x54,5 cm, signée en bas à droite. En vente à Paris en nov. 2013 <http://encheres.parisencheres.com/recherche?query=marius+perret&btOk=>. Vendu à Drouot, Paris, mai 2014. <https://www.aguttes.com/lot/18823/3894334?search=perret+marius&npp=10000&sort=&> (consulté avril 2022).

284. Huile sur carton toilé, 23x30,5 cm, signé en bas à dr. En vente en février 2022 à Paris (?) <https://www.quimper-encheres.com/listing/marius-perret-1853-1900-gon-doles-asiatiques/> (consulté mars 2022)

285. Huile sur panneau, 21x30,3 cm, signé en bas à dr., daté (1899), situé à Wat Nokor. Vendu à Paris en nov. 2013. <http://encheres.parisencheres.com/recherche?-query=marius+perret&btOk=> (consulté mars 2022).

286. Technique mixte sur panneau, 23,5x17,5 cm, signé et daté (1900). <http://encheres.parisencheres.com/recherche?query=marius+perret&btOk=> (consulté mars 2022).

287. Huile sur toile, 28,5x22,1 cm, signé, daté (1899) et situé. Vendu à Paris en nov. 2013. <http://encheres.parisencheres.com/recherche?query=marius+perret&btOk=> (consulté mars 2022).

Algérie

- * *El Aghouat : l'oasis et le Sahara* (Paris SAF 1889 ; Paris EUIP 1889)
- * *La smala de Tâadmit – sud algérien* (Paris SAF 1889 ; Paris EUIP 1889 ; Londres EFL 1890 ; Chicago EUC 1893 ; Paris POFP 1902 ; Moulins EAB 1925) [peinture]²⁸⁸
- * *Le marché de Djelfa (sud-algérien)* (Paris EIBNP 1890 ; Paris ERAPOF 1893) [dessin]
- * *Sud algérien et Mzab – notes de voyage* (Paris EIBNP 1890 ; Paris SAF 1890 ; Paris ERAPOF 1893 ; Paris POFP 1902) [dix dessins]²⁸⁹
- * *Algérie et Sahara – Vendange dans le Sahel* (Paris SAF 1890 ; Paris ERAPOF 1893) [dessin]²⁹⁰
- * *Algérie et Sahara – Sahariens franchissant les dunes* (Paris EIBNP 1890 [?] ; Paris SAF 1890 ; Paris ERAPOF 1893) [dessin]²⁹¹
- * *Algérie et Sahara – Destruction des sauterelles* (Paris SAF 1890 ; Paris ERAPOF 1893) [dessin]²⁹²
- * *El Aghouat (Sahara algérien) : la saison des dattes* (Paris ERAPOF 1893 ; Lyon EUL 1894 ; Paris POFP 1896 ; Paris SAF 1896 ; Tunis ST 1897 ; Nantes SAAN 1897) [peinture]
- * *El Aghouat (sud-algérien) : l'oasis nord* (Le Havre SAAH 1893 ; Paris POFP 1902) [grand format]²⁹³
- * *El Aghouat : une rue en juillet, à midi (sud algérien)* (Paris ERAPOF 1893 ; Rouen ENCR 1896 ; Tunis ST 1897) [peinture]
- * *Campement de Mokhalifs* (Paris ERAPOF 1893 ; Paris POFP 1902) [peinture]
- * *Ghardaïa (Mzab), une porte de la ville* (Paris ERAPOF 1893 ; Paris POFP 1902) [peinture]

288. Huile, coll. Dr. C. Lougnon en 1925 (EAB 1925, p. 51).

289. C'est peut-être l'un de ces dessins qui est représenté dans F. Bournand, *Catalogue illustré de l'Exposition internationale de blanc et noir*, Paris, E. Bernard, 1890 (légende : Sahara (Algérie)).

290. Collection Hachette en 1890 (Sanchez 2009).

291. Collection Hachette en 1890 (Sanchez 2009).

292. Collection Hachette en 1890 (Sanchez 2009). En 1925, cette œuvre faisait toujours partie de la coll. de la Librairie Hachette (EAB 1925, p. 51). Il s'agit probablement du dessin titré *L'invasion des criquets* représenté dans Onésime Reclus, *La France et ses colonies. Tome second : Nos Colonies*, Paris, Hachette, 1889, p. 281.

293. Huile sur panneau, 13x30 cm, signé en bas à dr. Vendu Hôtel des Ventes de Dijon, 18 oct. 2020. https://docs.prod-indb.io/2020/10/30/160116_678152081_31be4e488cc6627abaa769fcd6a8a5b1.pdf (consulté avril 2022). Coll. Martin Flammariion en 1902 (Sanchez 2008, p. 307) [nous supposons qu'il s'agit du grand format, car il y a aussi un petit format aux dimensions inconnues].

- * Étude de dromadaires (sud algérien) (Paris ERAPOF 1893 ; Paris POFP 1902) [peinture]
- * *La poste entre le Mzab et Ouargla* (Paris ERAPOF 1893 ; Paris POFP 1902) [peinture]²⁹⁴
- * *La poste entre le Mzab et Ouargla* (étude)²⁹⁵
- * *Dromadaire fourbu (sud algérien)* (Paris ERAPOF 1893 ; Paris POFP 1899 ; Paris POFP 1902) [peinture]
- * *Marché en Algérie* [gravure]²⁹⁶
- * *Mozabites à la fantasia* (Paris ERAPOF 1893) [lithographie]
- * *Mozabites à la fantasia* (Paris ERAPOF 1893) [lithographie]
- * *Le Sahara au sud d'El Aghouat* (Paris SAF 1894 ; Paris POFP 1895) [peinture]
- * *Bassours du sud algérien* (Nantes SAAN 1894 ; Paris POFP 1902)²⁹⁷
- * *El Aghouat : une rue en juillet* (Lyon EUL 1894 ; Paris POFP 1902)
- * *Douar d'Oulad-Naïl* (Paris POFP 1895 ; Paris SAF 1895 ; Paris POFP 1902)²⁹⁸
- * *Douar d'Oulad-Naïl* (Paris POFP 1895) [lithographie]²⁹⁹
- * *Ghardaïa (Mzab), l'heure de la Prière* (Paris POFP 1896)
- * *Détail de la ville de Ghardaïa (Mzab)* (Paris POFP 1896) [aquarelle]
- * *Dromadaire dévoré par les chacals (sud algérien)* (Paris POFP 1899 ; Paris POFP 1902) [peinture]³⁰⁰

294. Oil on paper laid on cardboard. 31x16 cm. <http://www.artnet.fr/artistes/marius-perret/la-poste-entre-le-mzab-et-ouargla-Ixrs5khi7KGLq29p9fgE1Q2> (consulté avril 2022) Signé Marius Perret en haut à gauche. Vendu en déc. 2008 à Paris. <https://www.invaluable.com/auction-lot/marius-perret-1853-1900-la-poste-entre-le-mzab-290-c-5144ba7971> (consulté avril 2022).

295. Huile sur carton, 31x16 cm, non signée. Vendu Hôtel des Ventes de Dijon, 18 oct. 2020. https://docs.prod-indb.io/2020/10/30/160116_678152081_31be4e488cc6627abaa769fcd6a8a5b1.pdf (consulté avril 2022). En vente à Madrid en février 2022. <https://www.invaluable.com/auction-lot/marius-perret-the-post-office-between-mzab-and-ou-164-c-9244cc1b10> (consulté avril 2022). Pose légèrement différente de l'œuvre du même nom.

296. Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : n° d'inventaire : 509.1. Gravure sur bois de Louis Rousseau d'après M.P. 15,8x23,5 cm. Fonds ancien SEB – Don Société d'Émulation du Bourbonnais. [reproduit dans la 1583^e livraison de la revue *Le Tour du Monde* (1^{er} semestre 1891) : *Le marché de Djelfa* (dessin de M.P., d'après nature) in M. Zeys, « Voyage d'Alger au M'Zab [1887] », p. 297].

297. Coll. L. B. en 1902 (Sanchez 2008, p. 306).

298. Coll. Dinet en 1902 (Sanchez 2008, p. 306).

299. En couleur. D'après la brochure *2^e Exposition de peintres orientalistes français – 1895*, p. 15. Cette lithographie est publiée en couleur dans L. Bénédite, H.-P. Dillon, J. Alboize (éd.), *Les peintres-lithographes – Album trimestriel de lithographies originales et inédites*, 5, Paris, L'Artiste – Revue de Paris, 1895.

300. Huile sur toile marouflé sur carton, 19,5x30,5 cm. Signé au revers Marius

- * Études d'Algérie (Laghouat, département d'Alger) (Paris *EUIP* 1900)³⁰¹
- * *Une rue à Ghardaïa (Mzab)* (Paris *POFP* 1902)
- * *Mélika, ville du Mzab* (Paris *POFP* 1902)
- * *L'oasis nord, El Aghouat* (Paris *POFP* 1902) [petit format]
- * *Tente dans l'Affa* (Paris *POFP* 1902)
- * *Un coin de la rade d'Alger* (Paris *POFP* 1902 ; Moulins *EAB* 1925) [peinture]³⁰²
- * *Touareg* (Paris *POFP* 1902)
- * *Deux étendards de goums* (Paris *POFP* 1902) [peinture]
- * *Le marché de Ghardaïa* (Paris *POFP* 1902) [dessin]
- * *Dessins d'un voyage au Mzab* (Paris *POFP* 1902) [dessins]³⁰³
- * *Tête de Touareg* (Paris *POFP* 1902) [dessin]³⁰⁴
- * *Croquis et dessins pris dans le Mzab* (Paris *POFP* 1902)
- * Études de Touaregs (Paris *POFP* 1902) [dessin relevé d'aquarelle]
- * *Vue de Ghardaïa* [peinture]³⁰⁵
- * *Vue de Ghardaïa* (Paris *POFP* 1902) [dessin]³⁰⁶
- * *Paysage* [gravure]³⁰⁷
- * *La smala de Tâadmit* (Paris *POFP* 1902) [lithographie]
- * *Arabe dans une fantasia* (Paris *POFP* 1902) [lithographie]³⁰⁸
- * *Chameau d'Algérie* (Paris *POFP* 1910)
- * Études exécutées en Algérie (Paris *POFP* 1910)

Perret. En vente à Drouot, Paris, en nov. 2013 <http://encheres.parisencheres.com/recherche?query=marius+perret&btOk=>. Signalé sur un autre site (galerie Paris 6^e arr.) comme vendu, sans date. <https://lanouvelleathenes.fr/marius-perret-1851-1900/> (consulté avril 2022).

301. Exposé dans le Pavillon du Gouvernement Général d'Algérie (Sanchez 2008, p. 306).

302. Huile, coll. J. Sorrel en 1925 (*EAB* 1925, p. 51).

303. Coll. Desclosières en 1902 (Sanchez 1908, p. 307).

304. *Ibid.*

305. Aquarelle. L'existence de cette œuvre est déduite de la mention « Dessin relevé d'aquarelle » (Sanchez 2008, p. 307).

306. Dessin relevé d'aquarelle (Sanchez 2008, p. 307). Nous supposons qu'il s'agit du dessin qui a servi à la gravure pour le *Panorama de Ghardaïa* dans *Le Tour du Monde*. Ce dessin devait faire partie de la collection de la Librairie Hachette en 1891.

307. Tirée par Hachette spécialement pour *EAB* (*EAB* 1925, p. 51). Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : n° d'inventaire : 509.2. Gravure sur bois, de Louis Rousseau d'après M.P. 15,8x23,5 cm. Fonds ancien SEB – Don Société d'Émulation du Bourbonnais [reproduit dans la 1584^e livraison de la revue *Le Tour du Monde* (1^{er} semestre 1891) : *Panorama de Ghardaïa* (dessin de M.P., d'après nature) in M. Zeys, « Voyage d'Alger au M'Zab [1887] », p. 309].

308. Sanchez 2008 (p. 307) signale brièvement sa publication dans *l'Artiste*. Une « Étude pour *Une fantasia* » est effectivement publiée dans *l'Artiste – Revue de Paris*, 60^e année, tome 2, 1890, après p. 96 et signalé p. 471.

- * Études exécutées en Algérie (Paris *POFP* 1910)
- * *Chameau, étude peinte* (Paris *POFP* 1910)
- * *Deux cadres d'études peintes (Algérie)* (Paris *POFP* 1910)
- * *Tentes arabes sur les Hauts-Plateaux* (Moulins *EAB* 1925) [peinture]³⁰⁹
- * *Burnous à la Hetfouh. Divers* (Moulins *EAB* 1925) [dessin]³¹⁰
- * *Soldats de la Conquête algérienne ; Fuite d'Arabes ; Poursuites par nos troupes* (Moulins *EAB* 1925) [dessins]³¹¹
- * *Jeune fille au puits* (Moulins *EAB* 1925) [dessin]³¹²
- * *Type Targui* (Moulins *EAB* 1925) [dessin]³¹³
- * *El-Aghouat, vue de l'oasis* [dessin?]³¹⁴
- * *El-Aghouat, vue de l'oasis* (Moulins *EAB* 1925) [gravure]³¹⁵
- * *Gariau, Mzab* [dessin?]³¹⁶
- * *Gariau, Mzab* (Moulins *EAB* 1925) [gravure]³¹⁷
- * *La Chebka du Mzab* [dessin?]³¹⁸
- * *La Chebka du Mzab* (Moulins *EAB* 1925) [gravure]³¹⁹
- * *Le marché de Ghardaïa* [dessin?]³²⁰
- * *Le marché de Ghardaïa* (Moulins *EAB* 1925) [gravure]³²¹

309. Aquarelle, coll. Guy-Coquille en 1925 (EAB 1925, p. 51).

310. Crayon réhaussé de couleurs, coll. Guy-Coquille en 1925 (EAB 1925, p. 51).

311. Dessins à la plume, coll. Guy-Coquille en 1925 (EAB 1925, p. 51).

312. Coll. Lib. Hachette en 1925 (EAB 1925, p. 51). Publié dans la revue *Le Tour du Monde* (1584^e livraison, Zeys, « Voyage d'Alger au M'Zab [1887] », 1^{er} semestre 1891, p. 307).

313. Coll. Lib. Hachette en 1925 (EAB 1925, p. 51). Publié dans Onésime Reclus, *La France et ses colonies. Tome second: Nos Colonies*, Paris, Hachette, 1889, p. 236.

314. En 1925, cette œuvre faisait partie de la coll. de la Librairie Hachette (EAB 1925, p. 51).

315. Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : n° d'inventaire : 632.1. Gravure sur bois de Louis Rousseau d'après M. Perret. 15,8x23,5 cm. Fonds ancien SEB – Don Société d'Émulation du Bourbonnais [reproduit dans la 1583^e livraison de la revue *Le Tour du Monde* (1^{er} semestre 1891) : *Laghout, la ville arabe* (dessin de M. Perret, d'après nature ; gravure de Ruffe – alors que c'est Rousseau qui est indiqué dans la notice du MAB) in M. Zeys, « Voyage d'Alger au M'Zab [1887] », p. 299].

316. En 1925, cette œuvre faisait partie de la coll. de la Librairie Hachette (EAB 1925, p. 51).

317. Gravure tirée spécialement par Hachette pour EAB (EAB 1925, p. 51).

318. En 1925, cette œuvre faisait partie de la coll. de la Librairie Hachette (EAB 1925, p. 51).

319. Gravure tirée spécialement par Hachette pour EAB (EAB 1925, p. 51).

320. En 1925, cette œuvre faisait partie de la coll. de la Librairie Hachette (EAB 1925, p. 51).

321. Gravure tirée spécialement par Hachette pour EAB (EAB 1925, p. 51).

- * *La vendange en Kabylie*³²² [dessin?]
- * *La vendange en Kabylie* (Moulins EAB 1925)³²³ [gravure]
- * *La lutte contre les sauterelles* (Moulins EAB 1925)³²⁴ [gravure]
- * *Un Chambî sur son méhari* [dessin?]³²⁵
- * *Un Chambî sur son méhari* (Moulins EAB 1925) [gravure]³²⁶
- * *Une oasis algérienne* (Moulins EAB 1925) [peinture]³²⁷
- * *Un coin du désert (Algérie)* (Moulins EAB 1925) [peinture]³²⁸
- * *Oasis de Laghouat (terrasses)* (Moulins EAB 1925) [peinture]³²⁹
- * *Bassour (étude)* (Moulins EAB 1925)³³⁰
- * *Vue de Beauséjour (Algérie)* (Moulins EAB 1925) [peinture]³³¹
- * *Algérie* (Moulins EAB 1925) [dessin]³³²
- * *Algérie* (Moulins EAB 1925) [dessin]³³³
- * *Targui* (Moulins EAB 1925) [gravure]³³⁴

322. En 1925, cette œuvre faisait partie de la coll. de la Librairie Hachette (EAB 1925, p. 51).

323. Tirée par Hachette spécialement pour EAB (EAB 1925, p. 51). Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : n° d'inventaire : 603. *Scène de vendanges en Algérie*. Gravure sur bois de Louis Rousseau d'après M. Perret. 20,7x15 cm. Fonds ancien SEB – Don Société d'Émulation du Bourbonnais. [reproduit également dans: Onésime Reclus, *La France et ses colonies. Tome second: Nos Colonies*, Paris, Hachette, 1889, II-36 p. 281, *Arabes cultivant la vigne*].

324. Tirée par Hachette spécialement pour EAB (EAB 1925, p. 51). Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : n° d'inventaire : 646. *Nos colonies (scène de battage)*. Gravure sur bois de Louis Rousseau d'après M. Perret. 20,7x14,8 cm. Fonds ancien SEB – Don Société d'Émulation du Bourbonnais. [reproduit avec le titre *L'invasion des criquets* dans: Onésime Reclus, *La France et ses colonies. Tome second: Nos Colonies*, Paris, Hachette, 1889, p. 277].

325. En 1925, cette œuvre faisait partie de la coll. de la Librairie Hachette (EAB 1925, p. 51).

326. Tirée par Hachette spécialement pour EAB (EAB 1925, p. 51). Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : n° d'inventaire : 510. *Méhariste dans le désert*. Gravure sur bois de Louis Rousseau d'après M.P. 20,7x14,8 cm. Mention « M.P. d'après nature – au sud de Ouargla ». Fonds ancien inconnu [reproduit dans : Victor Duruy, *Le 1^{er} Régiment de Tirailleurs Algériens*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1899, avant p. 220 – *Un Chaambi* ; Onésime Reclus, *La France et ses colonies. Tome second: Nos Colonies*, Paris, Hachette, 1889, p. 265 – *Un Chaambi*].

327. Huile, coll. Mme M. Laussedat en 1925 (EAB 1925, p. 51).

328. *Ibid.*

329. Huile, coll. Dr. C. Lougnon en 1925 (EAB 1925, p. 51).

330. Coll. Dr. C. Lougnon en 1925 (EAB 1925, p. 51).

331. Aquarelle, coll. Gozard en 1925 (EAB 1925, p. 51).

332. Coll. Gozard en 1925 (EAB 1925, p. 51).

333. *Ibid.*

334. Coll. Soc. Émul. du Bourb. en 1925 (EAB 1925, p. 52). Musée Anne de Beaujeu,

- * *Au M'zab* (Moulins EAB 1925) [gravure]³³⁵
- * *Au M'zab : un atatch* [dessin?]³³⁶
- * *Au M'zab : un atatch* (Moulins EAB 1925) [gravure]³³⁷
- * *Au M'zab : Fantasia à pied* [dessin?]³³⁸
- * *Au M'zab : Fantasia à pied* (Moulins EAB 1925) [gravure]³³⁹
- * *Deux frontispices mozabites* (Moulins EAB 1925)³⁴⁰
- * *Vue de Berrian* [dessin?]³⁴¹
- * *Vue de Berrian* [gravure]³⁴²
- * *Au M'zab, cheval abandonné* [dessin?]³⁴³
- * *Au M'zab, cheval abandonné* [gravure]³⁴⁴

Moulins (avril 2022) : n° d'inventaire : 697.2. Gravure sur bois par H.T. Hildibrand, 12,5x14,7 cm. Fonds ancien SEB – Don Société d'Émulation du Bourbonnais. [reproduit dans: Onésime Reclus, *La France et ses colonies. Tome second: Nos Colonies*, Paris, Hachette, 1889, p. 236 – mention « d'après nature à Ghardaïa »].

335. Coll. Soc. Émul. du Bourb. en 1925 (EAB 1925, p. 52).

336. En 1891, cette œuvre devait faire partie de la coll. de la Librairie Hachette.

337. Coll. Soc. Émul. du Bourb. en 1925 (EAB 1925 p. 52). Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : N° d'inventaire : 697.1. Gravure sur bois de Louis Rousseau d'après M. Perret. 23,9x16 cm. Fonds ancien SEB – Don Société d'Émulation du Bourbonnais. [reproduit dans 1583^e livraison de la revue *Le Tour du Monde* (1er semestre 1891) : *Un atatch* (dessin de M.P., d'après nature ; gravure par (?)) – alors que c'est Rousseau qui est indiqué dans la notice du MAB) in M. Zeys, « Voyage d'Alger au M'Zab [1887] », p. 303].

338. En 1891, cette œuvre devait faire partie de la coll. de la Librairie Hachette.

339. Coll. Soc. Émul. du Bourb. en 1925 (EAB 1925 p. 52). Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : n° d'inventaire : 697.4. Gravure sur bois de Louis Rousseau d'après M. Perret. 23,4x15,9 cm. Fonds ancien SEB – Don Société d'Émulation du Bourbonnais. [reproduit dans : 1584^e livraison de la revue *Le Tour du Monde* (1er semestre 1891) : *Fantasia à pied* (dessin de M. Perret, d'après nature ; graveur [?]) in M. Zeys, « Voyage d'Alger au M'Zab [1887] », p. 313].

340. Coll. H. Sayet en 1925 (EAB 1925 p. 52).

341. En 1891, cette œuvre devait faire partie de la coll. de la Librairie Hachette.

342. Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : n° d'inventaire : 632.2. *Village d'Algérie : Berrian*. Gravure sur bois de Louis Rousseau d'après M. Perret. 8x16 cm. Fonds ancien SEB – Don Société d'Émulation du Bourbonnais. [reproduit dans: 1584^e livraison de la revue *Le Tour du Monde* (1er semestre 1891) : *Vue de Berrian* (dessin de M.P., d'après nature ; gravure par (?)) – alors que c'est Rousseau qui est indiqué dans la notice du MAB) in M. Zeys, « Voyage d'Alger au M'Zab [1887] », p. 305].

343. En 1891, cette œuvre devait faire partie de la coll. de la Librairie Hachette.

344. Coll. Soc. Émul. du Bourb. en 1925 (*Bull. Soc. Émul. Bourb.*, 28, 1925, p. 72). Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : n° d'inventaire : 697.3. Gravure sur bois de Louis Rousseau d'après M. Perret. 11,9x15,7 cm. Fonds ancien SEB – Don Société d'Émulation du Bourbonnais. [reproduit dans 1583^e livraison de la revue *Le Tour du Monde* (1er semestre 1891) : *Cheval abandonné* (dessin de M.P., d'après nature) in M. Zeys, « Voyage d'Alger au M'Zab [1887] », p. 294].

- * *La vieille mosquée à Oran*³⁴⁵
- * *Square moyen-oriental*³⁴⁶
- * *Personnages dans un désert*³⁴⁷
- * *Mariée sur le chameau*³⁴⁸
- * *Mariée et gardien au fusil*³⁴⁹
- * *Paysage désertique*³⁵⁰
- * *Berbères sous la tente*³⁵¹
- * *Étude de vautours*³⁵²
- * *Étude d'une mariée*³⁵³
- * *Campement dans le désert*³⁵⁴
- * *Jeune femme orientalisante*³⁵⁵

345. Aquarelle, 18,5x27 cm, signé en bas à droite. <https://www.proantic.com/display.php?id=843508> (consultation mars 2022).

346. Oil on board, 14x19 cm, signé. Vendu aux USA en avril 2021. <https://www.invaluable.com/auction-lot/marius-perret-french-1853-1900-middle-eastern-squ-1145-c-30d40588f9> (consulté avril 2022).

347. Oil on paper laid on board, 23,5x14,6 cm. Vendu aux USA en avril 2021 <https://www.invaluable.com/auction-lot/marius-perret-french-1853-1900-figures-in-a-deser-1144-c-5e7410e999> (consulté avril 2022).

348. Huile sur panneau, 17,5x24 cm. Signé en bas à dr. Avec photo d'origine ayant servi de modèle au peintre. Vendu Hôtel des Ventes de Dijon, 18 oct. 2020. https://docs.prod-indb.io/2020/10/30/160116_678152081_31be4e488cc6627abaa769fcd6a8a5b1.pdf (consulté avril 2022).

349. Huile sur panneau, 21x15 cm. Signé en bas à dr. Vendu Hôtel des Ventes de Dijon, 18 oct. 2020. https://docs.prod-indb.io/2020/10/30/160116_678152081_31be4e488cc6627abaa769fcd6a8a5b1.pdf (consulté avril 2022).

350. Huile sur carton, 8x24 cm, signé en bas à dr. Vendu Hôtel des Ventes de Dijon, 18 oct. 2020. https://docs.prod-indb.io/2020/10/30/160116_678152081_31be4e488cc6627abaa769fcd6a8a5b1.pdf (consulté avril 2022).

351. Huile sur toile, 11,5x19,5 cm, non signé. Vendu Hôtel des Ventes de Dijon, 18 oct. 2020. https://docs.prod-indb.io/2020/10/30/160116_678152081_31be4e488cc6627abaa769fcd6a8a5b1.pdf (consulté avril 2022).

352. Aquarelle, 27x21 cm, signé en bas à dr. Vendu Hôtel des Ventes de Dijon, 18 oct. 2020. https://docs.prod-indb.io/2020/10/30/160116_678152081_31be4e488cc6627abaa769fcd6a8a5b1.pdf (consulté avril 2022).

353. Huile sur toile marouflée, 26x21 cm, non signé. Vendu Hôtel des Ventes de Dijon, 18 oct. 2020. https://docs.prod-indb.io/2020/10/30/160116_678152081_31be4e488cc6627abaa769fcd6a8a5b1.pdf (consulté avril 2022).

354. Lithographie dans la planche, 23x32 cm. Vendu Hôtel des Ventes de Dijon, 18 oct. 2020. https://docs.prod-indb.io/2020/10/30/160116_678152081_31be4e488cc6627abaa769fcd6a8a5b1.pdf (consulté avril 2022).

355. Huile sur isorel, 41,5x27,5 cm. En vente à Paris en 2013. <http://encheres.parisencheres.com/recherche?query=marius+perret&btOk=> (consulté mars 2022).

- * *Soldat à cheval*³⁵⁶
- * Étude d'homme orientalisant³⁵⁷
- * *Fantasia à cheval* [dessin?]³⁵⁸
- * *Fantasia à cheval* [gravure]³⁵⁹

Tunisie

- * *Les remparts du Bardo – Tunisie (juillet-midi)* (Paris POFP 1897 ; Tunis ST 1897 ; Paris SAF 1898 ; Paris POFP 1902) [peinture]³⁶⁰
- * *Fin du Bardo – Tunisie* (Paris POFP 1897 ; Tunis ST 1897 ; Paris SAF 1898 ; Paris POFP 1902) [peinture]³⁶¹

Sénégal

- * *Départ des pirogues pour la pêche – Guet-N'dar (Sénégal)*, juillet 1891 (Paris SAF 1892 ; Paris POFP 1902 ; MNM 2010) [peinture]³⁶²
- * *Souvenir de la colonne du Fouta (Colonel Dodds)* (Paris SAF 1893) [lithographie]³⁶³

356. Encre sur papier, 23,5x18,5 cm. Vendu à Paris en nov. 2013. <http://encheres.parisencheres.com/recherche?query=marius+perret&btOk=> (consulté mars 2022).

357. Crayon sur papier, 18x28 cm, signé en bas à dr. Vendu à Paris en nov. 2013. <http://encheres.parisencheres.com/recherche?query=marius+perret&btOk=> (consulté mars 2022).

358. Cette œuvre de E. Dinet, d'après la composition de Marius Perret, devait faire partie de la coll. de la Librairie Hachette en 1891.

359. Reproduit dans 1584^e livraison de la revue *Le Tour du Monde* (1er semestre 1891) : *Fantasia à cheval* (dessin de E. Dinet, d'après la composition de Marius Perret) in M. Zeys, « Voyage d'Alger au M'Zab [1887] », p. 317 ; également dans Victor Duruy, *Le 1er Régiment de Tirailleurs Algériens*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1899, p. 219.

360. Peinture à l'œuf (procédé des primitifs italiens). *Salon Tunisien – 1897 –*, p. 15. Coll. col. Laussedat en 1898 (Sanchez 2010). La toile appartient toujours à Laussedat en 1902 (AMM : Laussedat E V 3-6, lettre de Henry Perret à Laussedat, Marseille, 9 février 1902).

361. Peinture à l'œuf (procédé des primitifs italiens). *Salon Tunisien – 1897 –*, p. 15. Coll. Albert Lafon en 1898 (Sanchez 2010).

362. F.-G. Dumas (dir.), *Exposition des Beaux-Arts - Catalogue illustré de peinture et sculpture – Salon de 1892*, Paris, Ludovic Baschet, 1892, p. 247 (vue partielle) ; Thornton 1990, p. 62-63 (couleur) ; <https://mnm.webmuseo.com/ws/musee-national-marine/app/collection/record/9977> (consulté mai 2022) : n° inventaire, 9 OA 173, 263x98 cm, signé M.P., daté juillet 1891. Acquis par l'État en 1892, attribué à l'origine au Musée de Marine du Louvre, aujourd'hui dans les collections du Musée National de la Marine, Paris. Ill. n° 2 dans cet article.

363. Noir et blanc. Publié dans L. Bénédite, H.-P. Dillon, J. Alboize (éd.), *Les peintres-lithographes – Album trimestriel de lithographies originales et inédites*, 2, Paris, L'Artiste – Revue de Paris, 1892.

- * *Tirailleurs sénégalais* (Paris ERAPOF 1893 ; Paris POFP 1902) [lithographie]³⁶⁴
- * *Tirailleurs sénégalais* (Roubaix-Tourcoing SART 1893)
- * *Tirailleurs sénégalais* (Roubaix-Tourcoing SART 1893)
- * *Tirailleurs sénégalais en campagne* (Rouen EM 1893 ; Nantes SAAN 1895)
- * *Tirailleurs sénégalais, souvenir de la campagne du Fouta, colonne Dodds* (Rouen EM 1893 ; Paris POFP 1895 ; Paris SAF 1895 ; Nantes SAAN 1895)³⁶⁵
- * *Tirailleurs sénégalais en arrière-garde– campagne du Fouta, colonne Dodds* (Paris SAF 1894 ; Paris POFP 1895 ; Paris POFP 1902) [peinture]³⁶⁶
- * *Tirailleurs sénégalais en arrière-garde– campagne du Fouta, colonne Dodds* (Pau SAAP 1895)³⁶⁷
- * *Tirailleurs sénégalais en arrière-garde– campagne du Fouta, colonne Dodds* (ST 1897) [peinture]³⁶⁸
- * *Tirailleurs sénégalais en arrière-garde* (Paris POFP 1899)³⁶⁹
- * *Les piroguiers de Guet-N'Dar (Sénégal)* (Paris POFP 1896 ; Paris POFP 1897 ; Paris SAF 1897 ; EUIP 1900)³⁷⁰

364. Exécutée pour un album des *Peintres lithographes* (Sanchez 2008, p. 306).

365. F.-G. Dumas (dir.), *Exposition des Beaux-Arts - Catalogue illustré de peinture et sculpture – Salon de 1895*, Paris, Ludovic Baschet, 1895 (reprod. n.b.).

366. F.-G. Dumas (dir.), *Exposition des Beaux-Arts – Catalogue illustré de peinture et sculpture – Salon de 1894*, Paris, Ludovic Baschet, 1894, p. 253 (reprod. n.b.) ; Charles Simond, *Les Français en Afrique au XIX^e siècle*, Paris, H.-E. Martin, 1901, p. 3 (reprod. n.b.) ; Léonce Bénédite, *Le Musée du Luxembourg – Les peintures – École française*, Paris, H. Laurens, 1923, p. 52, 131 (reprod. n.b.). <https://www.musee-orsay.fr/fr/oeuvres/tirailleurs-senegalais-en-arriere-garde-campagne-du-fouta-colonne-dodds-70827> (consulté mars 2022) : n° inventaire : RF 897. Huile sur toile, 74,5x165,5 cm. Musée d'Orsay. Historique : 1894, acquis par l'État ; De 1895 à 1926, musée du Luxembourg ; de 1926 à 1948, au Commissariat des Expositions ; à partir de 1948 à l'Assemblée nationale ; attribué au musée du Louvre ; 1973 à 2014, déposé au fort militaire du Mont-Valérien, Suresnes ; affecté au musée d'Orsay. Ill. n° 3 dans cet article.

367. Base Joconde (mars 2022) : n° inv. : 895.1.5. *Tirailleurs sénégalais en arrière-garde, esquisse*. Peinture à l'huile, toile, 27x35 cm. Acquis par la municipalité de Pau en 1895 suite au Salon SAAP 1895.

368. Variante du groupe central du tableau appartenant au Musée du Luxembourg. *Salon Tunisien – 1897–*, p. 14.

369. Étude principale pour le tableau du Musée du Luxembourg (Sanchez 2008, p. 306).

370. Olivier Merson, « Les Salons de 1897 – Champs-Élysées », *Le Monde Illustré*, 13 mai 1897, p. 15 (reprod. n.b.) ; F.-G. Dumas (dir.), *Exposition des Beaux-Arts - Catalogue illustré de peinture et sculpture – Salon de 1897*, Paris, Ludovic Baschet, 1897, p. 193 (vue partielle, n.b.). <https://www.musee-orsay.fr/fr/oeuvres/le-depart-des-pirogues-pour-la-peche-guet-ndar-au-senegal-70828> (consulté mars 2022) (le titre donné dans cette base étant erroné, l'historique fourni est incertain) : n° inventaire : RF 732. Huile sur toile, 80,5x160,5 cm. Musée d'Orsay. Acquis par l'État en 1897, à

- * *Les piroguiers de Guet-N'Dar (Sénégal)* (Paris POFP 1899)³⁷¹
- * *La plage de Guet-N'Dar (Sénégal)(études)* (Paris POFP 1896 ; Paris POFP 1897 ; Paris POFP 1902)
- * *Tirailleurs sénégalais en campagne – expédition du Fouta, colonne Dodds* (Paris POFP 1896 ; Le Havre SAAH 1896) [peinture]³⁷²
- * *Tirailleurs sénégalais en campagne – expédition du Fouta, colonne Dodds* (Le Havre SAAH 1896)³⁷³
- * *La « barre » au Sénégal* (Rouen ENCR 1896 ; Tunis ST 1897 ; Nantes SAAN 1897)³⁷⁴
- * *La barre de Guet-N'Dar (Sénégal)* (Paris POFP 1902)³⁷⁵
- * *Tirailleurs sénégalais* (Paris POFP 1902)³⁷⁶
- * *Études de tirailleurs sénégalais* (Paris POFP 1902)³⁷⁷
- * *Tirailleurs sénégalais* (Paris POFP 1902)³⁷⁸
- * *Esquisse du tableau des tirailleurs sénégalais* (Paris POFP 1902) [dessin]³⁷⁹
- * *Les piroguiers de Guet-N'Dar (Sénégal)* (Paris POFP 1902)³⁸⁰
- * *La barre du Sénégal* (Paris POFP 1902)³⁸¹
- * *Études d'après des animaux (Sénégal)* (Paris POFP 1910)
- * *Études peintes (Sénégal)* (Paris POFP 1910)
- * *Onze études exécutées au Sénégal et en Algérie* (Paris POFP 1910)
- * *Cinq cadres d'études peintes (Sénégal)* (Paris POFP 1910)

l'origine attribué au Musée du Luxembourg et affecté à titre de dépôt au Ministère des Colonies en mars 1898. Ill. n° 4 dans cet article.

- 371.** Étude d'ensemble pour le tableau appartenant à l'État (Sanchez 2008, p. 306).
- 372.** Étude pour *Tirailleurs sénégalais en arrière-garde* du Musée du Luxembourg. Coll. Albert Delafon (Sanchez, 2008, p. 306).
- 373.** Étude pour *Tirailleurs sénégalais en arrière-garde* du Musée du Luxembourg.
- 374.** Étude d'ensemble pour le tableau appartenant au Musée de la Marine du Louvre. *Salon Tunisien – 1897 –*, p. 15. [nous supposons que cette œuvre est relative à *La barre de Guet-N'Dar (Sénégal)*].
- 375.** Appartient aux Musées nationaux (Sanchez 2008) [Cette mention soulève question, puisque dans ce cas l'œuvre n'aurait jamais été exposée du vivant de Perret. Il pourrait s'agir d'une confusion avec *Départ des pirogues*].
- 376.** [Essai pour le tableau du Musée du Luxembourg] (Sanchez 2008, p. 307).
- 377.** Coll. A. Delafon en 1902 (Sanchez 2008, p. 307).
- 378.** Coll. L. B. en 1902 (Sanchez 2008, p. 307).
- 379.** Coll. Martin Flammarion en 1902 (Sanchez 2008, p. 307).
- 380.** Coll. Dr. Hutinel en 1902 (Sanchez 2008, p. 307).
- 381.** Coll. Balliman en 1902 (Sanchez 2008, p. 307). [probablement le même lieu que *La barre de Guet-N'Dar (Sénégal)* puisque présenté lors de la même exposition].

- * *Colonne Dodds au Fouta (Sénégal)* (Moulins EAB 1925) [peinture]³⁸²
- * *Tirailleurs sénégalais* (Moulins EAB 1925) [dessin]³⁸³
- * *Tirailleurs sénégalais* (Moulins EAB 1925)³⁸⁴
- * *Les piroguiers de Guet-N'Dar*³⁸⁵
- * *Tirailleurs sénégalais et deux autres personnages*³⁸⁶
- * *Les piroguiers de Guet-N'Dar, Sénégal*³⁸⁷
- * *Les piroguiers de Guet-N'Dar, Sénégal*³⁸⁸

Métropole

- * *La Bourboule, chemin de Fenestre* (Paris SAF 1896)
- * *Portrait de Mlle M. F...* (Paris POFP 1902) [dessin]³⁸⁹
- * *Paysages de Paris (études)* (Paris POFP 1902)
- * *Paysages de Paris (études)* (Paris POFP 1902)
- * *Paysages de Paris et de l'Allier (dessins)* (Paris POFP 1902)
- * *Portrait : Narcisse Bruel, un des six frères* (Moulins EAB 1925)³⁹⁰
- * *Deux drapeaux tricolores* (Moulins EAB 1925) [peinture]³⁹¹
- * *Portrait de M. Guy-Coquille* (Moulins EAB 1925) [dessin]³⁹²
- * *Le Prieuré d'Yzeure* (Moulins EAB 1925) [peinture]³⁹³
- * *Les bords de la Marne* (Moulins EAB 1925) [peinture]³⁹⁴
- * *Trois études des bords de la Seine* (Moulins EAB 1925) [peinture]³⁹⁵

382. Huile, coll. Dr. C. Lougnon en 1925 (EAB 1925, p. 51).

383. Coll. Mme de Baubert en 1925 (EAB 1925, p. 51).

384. Coll. H. Sayet en 1925 (EAB 1925, p. 52).

385. Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : n° d'inventaire : 33.1.1. Pochade à l'huile sur toile marouflée sur carton, 27x74 cm. Legs Choquet, 1933.

386. Oil on panel, 38x31 cm, signé. Vendu en novembre 2011 à Edinburgh (UK). <https://www.invaluable.com/auction-lot/marius-perret-french-1853-1900-senegalese-rifle-495-c-247f763312#> (consulté avril 2022).

387. Oil on canvas, 45,5x94 cm, signé Marius Perret. Vendu par Sotheby's New York en mai 1998. <https://www.invaluable.com/auction-lot/marius-perret-142-c-jdn3w1deyf> (consulté avril 2022).

388. Oil painting, 94x43 cm. Vendu par Pescheteau-Badin, Paris, en décembre 1996. <https://www.invaluable.com/auction-lot/perret-marius-1853-1900-french-21b-c-5c9piplj5f> (consulté avril 2022)

389. Coll. Martin Flammarion en 1902 (Sanchez 2008, p. 308). Il s'agit probablement du portrait de Mlle Martin-Flammarion signalé par Radiot (janvier 1902, p. 112).

390. Plume, coll. G. Bruel en 1925 (EAB 1925, p. 51).

391. Aquarelle, coll. Guy-Coquille en 1925 (EAB 1925, p. 51).

392. Crayon, coll. Guy-Coquille en 1925 (EAB 1925, p. 51).

393. Huile, coll. Mme M. Laussedat en 1925 (EAB 1925, p. 51).

394. Aquarelle, coll. Mme de Baubert en 1925 (EAB 1925, p. 51).

395. Huile, coll. Mme de Tulle en 1925 (EAB 1925, p. 51).

- * *Charlatan* (Moulins EAB 1925) [dessin]³⁹⁶
- * *Paysage urbain*³⁹⁷
- * *Quatre dessins : maison de Théodore de Banville à Moulins ; Pont Régemortes à Moulins ; Le Jacquemart à Moulins ; Bourbon-l'Archambault* (Moulins EAB 1925) [dessins]³⁹⁸
- * *Paysage*³⁹⁹
- * *Paysage*⁴⁰⁰
- * *Paysage*⁴⁰¹
- * *Musiciens sur une impériale*⁴⁰²
- * *Nature morte* (Paris SAF 1882 ; Moulins EAB 1925) [peinture]⁴⁰³
- * [Concierge] (EM Moulins 1885)⁴⁰⁴
- * Étude sur papier collé sur panneau. Huile sur panneau⁴⁰⁵ (pas de détail sur le lieu et les motifs)
- * *Paris, la Seine, devant le Louvre*⁴⁰⁶

396. Crayon, coll. Soc. Émul. du Bourb. en 1925 (*Bull. Soc. Émul. Bourb.*, 28, 1925, p. 72).

397. Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : n° inventaire : 10.1127. Huile sur bois, 9x16,5 cm. Legs Mantin, 1910.

398. Coll. Soc. Émul. du Bourb. en 1925 (EAB 1925, p. 51). Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : n° d'inventaire : 21.2.25. Dessins de G.A. Rochegrosse et M. Perret. Plume et encre sur papier, 27x35 cm. Don Laussedat, 1921.

399. Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : n° d'inventaire : 642.1. Gorges avec rivière. Crayon sur papier, 7,2x12,8 cm. Fonds ancien SEB – Don Société d'Émulation du Bourbonnais.

400. Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : n° d'inventaire : 642.2. croquis de paysage : ravin avec bord de lac. Crayon sur papier, 7,2x13,1 cm. Fonds ancien SEB – Don Société d'Émulation du Bourbonnais.

401. Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : n° d'inventaire : 642.3. croquis de paysage : gorges avec rivière d'un côté, ravin de montagne avec grands arbres de l'autre. Crayon sur carte de visite, 6,8x10,6 cm. Fonds ancien SEB – Don Société d'Émulation du Bourbonnais.

402. Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : n° d'inventaire : 642.4. Plume, encre et crayon sur papier, 9,1x9,3 cm. Fonds ancien SEB – Don Société d'Émulation du Bourbonnais.

403. Huile, coll. De Tulle (EAB 1925, p. 51). Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : n° d'inventaire : 642.5. Crayon et rehauts de blanc (craie) sur papier, 5,6x7,9 cm. Fonds ancien SEB – Don Société d'Émulation du Bourbonnais. A notre connaissance, il s'agit de la seule « nature morte » connue de M.P. et serait par conséquent l'œuvre exposée au Salon de 1882 (cf. Sanchez, catal. T13, 2007).

404. *Journal des Artistes*, 29 août 1885.

405. 13x23 cm, nonsigné. Vendu Hôtel des Ventes de Dijon, 18 oct. 2020. https://docs.prod-indb.io/2020/10/30/160116_678152081_31be4e488cc6627abaa769fcd6a8a5b1.pdf (consulté avril 2022)

406. Huile sur panneau, 9x17 cm, signé en bas à dr. Vendu Hôtel des

- * Étude de personnages⁴⁰⁷ (pas de détail sur le lieu et les motifs)
- * *Carnet de 47 feuillets comprenant 45 croquis, dessins ou aquarelles*⁴⁰⁸ (pas de précisions sur le ou les lieux)

Régions – Pays, où Marius Perret n’a pas séjourné

- * *Le tam-tam des cabécères* (Moulins EAB 1925) [dessin]⁴⁰⁹
- * *Devant la grande mosquée de Haïderabad* (Moulins EAB 1925) [dessin]⁴¹⁰
- * *Temple de Bouddha à Kandy* (Moulins EAB 1925) [dessin]⁴¹¹
- * *Chasse à l’antilope* (Moulins EAB 1925) [dessin]⁴¹²
- * *Léopard de chasse* (Moulins EAB 1925) [dessin]⁴¹³
- * *Campement de Bicharis* (Moulins EAB 1925) [dessin]⁴¹⁴
- * *Une sakieh* (Moulins EAB 1925) [dessin]⁴¹⁵
- * *Huttes de mineurs* (Moulins EAB 1925) [dessin]⁴¹⁶
- * *Arrêtés au bord de la Nana* [dessin?]⁴¹⁷
- * *Arrêtés au bord de la Nana* [gravure]⁴¹⁸

Ventes de Dijon, 18 oct. 2020. https://docs.prod-indb.io/2020/10/30/160116_678152081_31be4e488cc6627abaa769fcd6a8a5b1.pdf (consulté avril 2022).

407. Huile sur panneau, 13,5x18 cm, signé en bas à dr. Vendu Hôtel des Ventes de Dijon, 18 oct. 2020. https://docs.prod-indb.io/2020/10/30/160116_678152081_31be4e488cc6627abaa769fcd6a8a5b1.pdf (consulté avril 2022).

408. 12x20 cm. Vendu Hôtel des Ventes de Dijon, 18 oct. 2020. https://docs.prod-indb.io/2020/10/30/160116_678152081_31be4e488cc6627abaa769fcd6a8a5b1.pdf (consulté avril 2022).

409. Coll. Lib. Hachette en 1925 (EAB 1925, p. 51). Publié dans la revue *Le Tour du Monde* (d’Albéca, « Au Dahomey », in n° 8, 2^e semestre 1894, p. 125) et dans Alexandre-L. d’Albéca, *La France au Dahomey*, Paris, Hachette, 1895, p. 145.

410. Coll. Lib. Hachette en 1925 (EAB 1925, p. 51). Publié dans la revue *Le Tour du Monde* (von Leipziger, « Six mois dans l’Inde », n° 9, 2^e semestre 1894, p. 139).

411. Coll. Lib. Hachette en 1925 (EAB 1925, p. 51). Publié dans *ibid.*, p. 131.

412. Coll. Lib. Hachette en 1925 (EAB 1925, p. 51). Publié dans *ibid.*, p. 141.

413. Coll. Lib. Hachette en 1925 (EAB 1925, p. 51). Publié dans *ibid.*, p. 143.

414. Coll. Lib. Hachette en 1925 (EAB 1925, p. 51). Publié dans la revue *Le Tour du Monde* (Cotteau, « Six semaines sur le Nil », n° 11, 1^{er} semestre 1894, p. 173).

415. Coll. Lib. Hachette en 1925 (EAB 1925, p. 51). Publié dans *ibid.*, p. 152.

416. Coll. Lib. Hachette en 1925 (EAB 1925, p. 51). Publié dans la revue *Le Tour du Monde* (Vapereau, « De Pékin à Paris, La Corée – L’Amour et la Sibérie », n° 13, 2^e semestre 1894, p. 206).

417. Cette œuvre devait faire partie de la coll. de la Librairie Hachette en 1893.

418. Publié (gravé par Rousseau) dans la revue *Le Tour du Monde* 21, 2^e semestre 1893, in M.C. Maistre, « La mission Maistre (du Congo au Niger à travers l’Afrique centrale) », p. 329.

- * *Marché dans l'Adamaoua* [dessin?]⁴¹⁹
- * *Marché dans l'Adamaoua* [gravure]⁴²⁰
- * *Ile Mahé : route de la Misère* [dessin?]⁴²¹
- * *Ile Mahé : route de la Misère* [gravure]⁴²²
- * *Moulin à huile* [dessin?]⁴²³
- * *Moulin à huile* [gravure]⁴²⁴
- * *Ile curieuse : habitation de l'administrateur* [dessin?]⁴²⁵
- * *Ile curieuse : habitation de l'administrateur* [gravure]⁴²⁶
- * *Entrée d'un temple à Nagasaki* [dessin?]⁴²⁷
- * *Entrée d'un temple à Nagasaki* [gravure]⁴²⁸
- * *Le chemin d'Andasibe* [dessin?]⁴²⁹
- * *Le chemin d'Andasibe* [gravure]⁴³⁰
- * *Les empalés d'Aouansori* [dessin?]⁴³¹
- * *Les empalés d'Aouansori* [gravure]⁴³²
- * *Rue de Haïderabad* [dessin?]⁴³³
- * *Rue de Haïderabad* [gravure]⁴³⁴

419. Cette œuvre devait faire partie de la coll. de la Librairie Hachette en 1893.

420. Publié (gravé par Rousseau) dans la revue *Le Tour du Monde* 21, 2^e semestre 1893, in M.C. Maistre, « La mission Maistre (du Congo au Niger à travers l'Afrique centrale) », p. 365.

421. Cette œuvre devait faire partie de la coll. de la Librairie Hachette en 1894.

422. Publié (gravé par Rousseau) dans la revue *Le Tour du Monde* 5, 1^{er} semestre 1894, in C. Alluaud, « Voyages aux Iles Séchelles », p. 69.

423. Cette œuvre devait faire partie de la coll. de la Librairie Hachette en 1894.

424. Publié (gravé par Rousseau) dans la revue *Le Tour du Monde* 5, 1^{er} semestre 1894, in C. Alluaud, « Voyages aux Iles Séchelles », p. 77.

425. Cette œuvre devait faire partie de la coll. de la Librairie Hachette en 1894.

426. Publié (gravé par Rousseau) dans la revue *Le Tour du Monde* 5, 1^{er} semestre 1894, in C. Alluaud, « Voyages aux Iles Séchelles », p. 78.

427. Cette œuvre devait faire partie de la coll. de la Librairie Hachette en 1894.

428. Publié (gravé par Rousseau) dans la revue *Le Tour du Monde* 12, 1^{er} semestre 1894, in C. Vapereau, « De Pékin à Paris, La Corée – L'Amour et la Sibérie », p. 189.

429. Cette œuvre devait faire partie de la coll. de la Librairie Hachette en 1894.

430. Publié (gravé par Rousseau) dans la revue *Le Tour du Monde* 12, 1^{er} semestre 1894, in L. Catat, « Voyage à Madagascar », p. 357.

431. Cette œuvre devait faire partie de la coll. de la Librairie Hachette en 1894.

432. Publié (gravé par Clément) dans la revue *Le Tour du Monde* 6, 2^e semestre 1894, in A.L. d'Albéca, « Au Dahomey », p. 85 ; A.L. d'Albéca, *La France au Dahomey*. Paris, Hachette, 1895, frontispice avec le titre « Les facteurs infidèles du roi Toffa » et p. 55.

433. Cette œuvre devait faire partie de la coll. de la Librairie Hachette en 1894.

434. Publié (gravé par Rousseau) dans la revue *Le Tour du Monde* 9, 2^e semestre 1894,

- * *Achat d'armes à Haïderabad* [dessin?]⁴³⁵
- * *Achat d'armes à Haïderabad* [gravure]⁴³⁶
- * *Convoi d'émigrants* [dessin?]⁴³⁷
- * *Convoi d'émigrants* [gravure]⁴³⁸
- * *Procession à Tomsk* [dessin?]⁴³⁹
- * *Procession à Tomsk* [gravure]⁴⁴⁰
- * *Des Canadiens-Français* [gravure]⁴⁴¹
- * *Le Nil* (Paris *POFP* 1902) [dessin]⁴⁴²
- * Maquette d'un diorama représentant les « premières constructions de la voie ferrée de Djibouti à Harrar et le départ d'une caravane pour l'Abyssinie » (Paris *POFP* 1899 ; Paris *EUIP* 1900 ; Paris *POFP* 1902)⁴⁴³

in M.E. von Leipziger, « Six mois dans l'Inde », p. 133.

435. Cette œuvre devait faire partie de la coll. de la Librairie Hachette en 1894.

436. Publié (gravé par Ruffe) dans la revue *Le Tour du Monde* 9, 2^e semestre 1894, in M.E. von Leipziger, « Six mois dans l'Inde », p. 140.

437. Cette œuvre devait faire partie de la coll. de la Librairie Hachette en 1894.

438. D'après une photographie. Publié (gravé par Rousseau) dans la revue *Le Tour du Monde* 14, 2^e semestre 1894, in C. Vapereau, « De Pékin à Paris, La Corée – L'Amour et la Sibérie », p. 221.

439. Cette œuvre devait faire partie de la coll. de la Librairie Hachette en 1894.

440. Publié (gravé par Rousseau) dans la revue *Le Tour du Monde* 15, 2^e semestre 1894, in C. Vapereau, « De Pékin à Paris, La Corée – L'Amour et la Sibérie », p. 233.

441. Publié (gravé par Rousseau) dans Onésime Reclus, *La France et ses colonies. Tome second: Nos Colonies*, Paris, Hachette, 1889, p. 297 (repris dans Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle: la terre et les hommes*. vol. 15: Amérique boréale. Paris, libr. Hachette et Cie, 1890, p.473 - *Bûcherons canadiens campés*).

442. Coll. Desclosières (Sanchez 2008, p. 308).

443. Sur l'exposition en 1899 de cette maquette commandée par le ministère des Colonies, cf. notamment *Le Temps* (17 février 1899), *La Dépêche (Toulouse)* (22 février 1899), *La Chronique des arts et de la curiosité : suppl. à la Gazette des beaux-Arts* (4 mars 1899), *Journal des Artistes* (5 mars 1899). Sur sa présentation à l'Exposition Universelle de 1900 (diorama lumineux exécuté par Henry d'Estienne), cf. notamment Sylvain Vignéras, *Notice sur la Côte Française des Somalis*, Paris, Imprimerie Paul Dupont, 1900 (publication spéciale pour l'exposition, section colonies et pays de protectorat) ; Gustave Regelsperger, « l'Exposition Universelle de 1900 et la géographie », *Revue de Géographie*, XLVII (2^e semestre 1900), p. 290 (285-300) ; M.J. Charles-Roux, *Exposition Universelle de 1900 – Les colonies françaises – Rapport général*, Paris, Impr. nationale, 1902, p. 186 ; M.J. Charles-Roux, *Exposition Universelle de 1900 – Le ministère des colonies à l'Exposition Universelle de 1900*, Paris, Impr. nationale, 1902, p. 37-39 ; M.J. Charles-Roux et al. (dir.), *Exposition Universelle de 1900 – Section des colonies et pays de protectorat*, Paris, Impr. nationale, 1902, planche 85.

Illustrations de textes littéraires et divers documents

* Octave Uzanne, « Chez un libraire au XVIIIe siècle », *Le Conseiller du Bibliophile*, première année, 1876, p. 215-221.

Dessins de Marius Perret : une tête de page et un fleuron (p. 215, 221).

* Maurice Du Seigneur, « Revue bibliographique et littéraire de l'année 1876 », *Le Conseiller du Bibliophile*, première année, 1877, p. 273-288.

Dessins de Marius Perret : deux vignettes (p. 273, 288).

* Donatien Alphonse François de Sade, *Idée sur les romans*, préface, notes et documents inédits, par Octave Uzanne. Paris, E. Rouveyre, 1878, xlviii-59, in-12.

Dessins de Marius Perret : frontispice, six vignettes et culs-de-lampe spéciaux (p. ix, xlv, 1, 3, 50, fin de volume).

* Léon de Labessade, *Le Droit du Seigneur et la rosière de Salency*, Paris, Édouard Rouveyre, 1878, xvi + 247 p., in-12.

Dessins de Marius Perret : vignettes et culs-de-lampe spéciaux (page de titre, p. 1, 193, 226, 245).

* Octave Uzanne, *Caprices d'un bibliophile*. Paris, Édouard Rouveyre, 1878, iv-149 p. in-8.

Contribution de Marius Perret : titre composé (gravé) par M.P. Les 50 exemplaires sur papier Whatman extra-fort contiennent un dessin inédit de M.P. qui n'a pas été gravé⁴⁴⁴.

* Octave Uzanne, *Le Bric-à-brac de l'Amour*, préface de J. Barbey d'Aurevilly. Paris, Édouard Rouveyre, 1879, xiv-195 p., in-8.

Dessins de Marius Perret : couverture illustrée d'un macaron central en deux tons.

* Fernand Drujon, *Catalogue des ouvrages, écrits et dessins de toute nature poursuivis, supprimés ou condamnés depuis le 21 Octobre 1814 jusqu'au 31 Juillet 1877*. Paris, Édouard Rouveyre, 1879, xxxvii-430 p.

Dessin de Marius Perret : première de couverture.

* Victor Claude. *Les Grapillons - contes en vers, sonnets, épigrammes, fables, boutades, naïvetés, épices, etc./par un Bourguignon Salé*. Paris, Arnaud et Labat, 1879, vii-217 p., in-12.

Dessin de Marius Perret : première de couverture.

* Prosper Blanchemain, *Poésies*. Tome 1 (256 p., in-18) : *Poèmes et poésies couronnés par l'Académie française – Idéal* ; tome 2 (245 p., in-18) : *Foi, espérance et charité. Fleurs de France. Sonnets et fantaisies*. Paris, E. Rouveyre, 1880.

Dessins de Marius Perret : eaux-fortes par Gaujean, Lerat et Mongin, d'après les dessins de M.P. (tome 1 : après p. 114, après p. 186 ; tome 2 : 2° de couv., après p. 66).

444. Anonyme, *Quelques-uns des Livres contemporains en exemplaires choisis, curieux ou unique...* Paris, A. Durel, 1894, p. 156.

* Octave Uzanne, *Le Calendrier de Vénus*, Paris, Édouard Rouveyre, 1880, viii-240 p., in-8.

Dessin de Marius Perret : frontispice à l'eau-forte⁴⁴⁵.

* Roger de Parnes [pseudonyme d'Édouard Rouveyre], *La Régence. Portefeuille d'un Roué*. Avec préface, notes et index, par Georges d'Heylli. Paris, Rouveyre & G. Blond, 1881, xxvi-224 p., in-8. Dessins de Marius Perret (gravés par André Rouveyre et Jules Puyplat) : frontispice⁴⁴⁶ ; 18 autres illustrations (3 ill. n.p., p. Va, Vb, 3, 5a, 5b, 56, 57, 59a, 59b, 118, 121a, 121b, 216, 219, 224).

* Carolus Brio [pseudonyme de Charles Brillaud-Laujardière], *A huis-clos*. Paris, Rouveyre & G. Blond, Collection « Contes gaillards et nouvelles parisiennes », 1882, 200 p., in-12.

Dessins de Marius Perret : frontispice et 52 vignettes (p. 8, 9, 15, 19, 22, 23, 28, 33, 35, 41, 43, 51, 53, 58, 66, 67, 73, 75, 81, 83, 87, 91, 93, 101, 102, 103, 110, 111, 117, 119, 122, 123, 130, 131, 137, 141, 143, 150, 151, 156, 157, 159, 170, 173, 175, 180, 181, 190, 191, 197, 199, 200).

* Pierre Sales, « Monsieur est au Cercle », *l'Art de la Femme*, 4 (15/02/1883) (Ed. Rouveyre et G. Blond, Paris), illustrations de M. P. (non consulté).

* L. Derôme. *La Reliure de luxe. Le Livre et l'Amateur*. Paris, Rouveyre, 1888, v-246 p., in-8.

Dessin de Marius Perret : (après p. 205, dessin idem Roger de Parnes p. 3).

* Aimé Giron. *Les Œufs de Pâques du docteur Printemps*. Paris, Librairie de Firmin-Didot et Cie, 1891, 191 p., in-8°. 58 gravures inédites par MP – dont 12 signées (couv., page titre, p. 8, 13, 18, 21, 25, 27, 31, 41, 45, 52, 59, 62, 67, 71, 74, 80, 84, 86, 88, 89, 90, 94, 101, 110, 111, 114, 116, 117, 118, 120, 121, 127, 132, 136, 139, 142, 143, 145, 151, 154, 160, 163, 165, 173, 179, 181, 189) (dont deux illustr. exposées en 1890)⁴⁴⁷.

445. Anonyme, *Quelques-uns des Livres contemporains en exemplaires choisis, curieux ou unique...* Paris, A. Durel, 1894, p. 159.

446. *Frontispice des « Nouvelles » à la main* (Moulins EAB 1925) [gravure]. Coll. Soc. Émul. du Bourb. en 1925 (EAB, 1925, p. 51). Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : N° d'inventaire : 522.3. *Nouvelles à la main : frontispice, muse et amours*. Gravure/estampe sur papier de M.L. Rouveyre d'après dessin de M. Perret, 13,2x9 cm. Fonds ancien SEB – Don Société d'Émulation du Bourbonnais. [Cette illustration se trouve p. 119].

447. Sur les qualités de l'illustration par M.P., cf. *Le voleur illustré* (14 mai 1891) et *Le Figaro* (3 juin 1891).

* Plaquette illustrée par les artistes bourbonnais probablement diffusée à l'occasion de l'inauguration de la statue de l'écrivain Théodore de Banville (1823-1891) à Moulins en 1896⁴⁴⁸. M.P. aurait contribué à cette plaquette⁴⁴⁹.

* *Le Temps - Supplément illustré* de décembre 1898, annonce la sortie prochaine du cinquième volume des *Figures contemporaines* de Mariani (cf. ci-dessous). Ce supplément comprend un portrait de M.P. qui paraît effectivement dans le cinquième volume. Par contre, le dessin publicitaire dédicacé de M.P. pour la promotion du vin Mariani à la coca du Pérou n'est pas celui publié dans ce cinquième volume.

* Angelo Mariani, *Figures Contemporaines tirées de l'album Mariani*. Cinquième volume. Paris, Librairie Henri Floury, 1900. Comprend une notice biographique (2 p.), un portrait, ainsi qu'un dessin publicitaire dédicacé de M.P. pour la promotion du vin Mariani à la coca du Pérou⁴⁵⁰.

* Collaboration à *l'Estampe moderne*⁴⁵¹.

* *Orgie* (Paris EIBNP 1890) [gravure]

* *Les Œufs de Pâques du Docteur Printemps* (Paris EIBNP 1890) [dessin 1]

* *Les Œufs de Pâques du Docteur Printemps* (Paris EIBNP 1890) [dessin 2]

* *Vénus jouant avec des amours* (Moulins EAB 1925) [gravure]⁴⁵²

* *Scène de genre* (Moulins EAB 1925) [sanguine]⁴⁵³

* [sans titre ni description] (Moulins EAB 1925) [gravure]⁴⁵⁴

448. Œuvre du sculpteur Jean Coulon (1853-1923), le monument est effectivement inauguré le 31 mai 1896 en face de la gare (un buste se trouve également au jardin du Luxembourg). Deux comités s'étaient chargés du projet, l'un à Moulins, l'autre à Paris composé notamment du colonel Laussedat, ami d'enfance de l'écrivain, et de Marius Perret (*Le Gaulois*, 1^{er} juin 1896).

449. Le projet de cette plaquette est annoncé dans *Le Petit Montluçonnais* du 15 oct. 1893.

450. Ce dessin est publié par anticipation dans *Le Temps – Supplément illustré* de décembre 1898, qui annonce la sortie prochaine du quatrième volume des *Figures contemporaines* de Mariani. En réalité, il paraît dans le cinquième volume.

451. Ce renseignement figure dans l'annexe de la lettre que M.P. adresse au Résident Supérieur au Cambodge, Phnôm-Penh le 31 mai 1900 (ANOM : GGI 6648). Au moins deux publications périodiques portent le titre *L'estampe moderne* à l'époque de M.P. La publication mensuelle éditée par Charles Masson, qui paraît entre mai 1897 et avril 1899, intitulée *L'Estampe moderne. Publication mensuelle...: contenant Quatre estampes originales inédites en Couleurs et en Noir des principaux Artistes Modernes Français et Etrangers*, livre une estampe de E. Dinet titrée « Jeux de filles à Laghouat » (vol. 13, mai 1898), mais rien de la main de M. P. L'autre publication périodique, dirigée par Loys Delteil, mensuelle également (à partir de novembre 1895), porte le titre *L'Estampe moderne: moniteur universel des amateurs et des artistes*. Nous n'avons pu la consulter dans le cadre de cette recherche.

452. Coll. G. Bruel en 1925 (EAB 1925, p. 51).

453. Coll. Hubert Bruel en 1925 (EAB 1925, p. 51).

454. Coll. Dr. Décrand en 1925 (EAB 1925, p. 51).

- * *Un souper sous la Régence* (Paris EAPN 1883 ; Moulins EAB 1925) [eau-forte/gravure]⁴⁵⁵
- * *Cinq lettres ornées* (Moulins EAB 1925) [gravure]⁴⁵⁶
- * *Une nymphe et les amours* (Moulins EAB 1925) [gravure]⁴⁵⁷
- * *Nymphe et Amours* (Moulins EAB 1925) [gravure]⁴⁵⁸
- * *Nymphe baisant une colombe*⁴⁵⁹
- * *Amours chassant un faune*⁴⁶⁰
- * *Carte d'entrée à l'exposition de peinture et de sculpture des naturalistes* (Moulins EAB 1925)⁴⁶¹
- * *Figaro lithographe [imprimé à l'occasion du Centenaire de la Lithographie 1795-1895]* Paris : Le Figaro, 1895 - In-fol., 50 p., fig., pl. en n. et en coul. Gravure. Lithographie. (non consulté).

Illustrations d'ouvrages médicaux

- * ouvrage de Parrot (à confirmer)
- * ouvrage de Bailloud (à confirmer)

Travaux à l'école des Beaux-Arts de Paris

- * *L'Ilissos: Ecorché d'après la statue du Parthénon*⁴⁶²
- * *Étude d'ostéologie et de myologie du cou, du creux de l'aisselle droit et du torse*⁴⁶³

455. Sur l'envoi à l'exposition de 1883, cf. *L'univers illustré*, 6 janvier 1883. Coll. Mme M. Laussedat en 1925 (EAB 1925, p. 51).

456. Coll. G. Bruel en 1925 (EAB 1925, p. 51).

457. *Ibid.*

458. Coll. Soc. Émul. du Bourb. en 1925 (EAB 1925, p. 52). Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : n° d'inventaire : 522.1. *Nymphe dansant avec deux amours*. Gravure/estampe sur papier, 6,2x7,4 cm. Fonds ancien SEB – Don Société d'Émulation du Bourbonnais.

459. Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : n° d'inventaire : 522.2. Gravure/estampe sur papier, 7,1x5 cm. Fonds ancien SEB – Don Société d'Émulation du Bourbonnais.

460. Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : n° d'inventaire : 522.5. Eau-forte sur papier, 7,1x5 cm. Exposition « Héros et monstres antiques », Moulins, MAB, 2005. Fonds ancien SEB – Don Société d'Émulation du Bourbonnais.

461. Coll. Soc. Émul. du Bourb. en 1925 (EAB 1925, p. 51). Musée Anne de Beaujeu, Moulins (avril 2022) : n° d'inventaire : 522.4. Eau-forte sur papier, 7x9,8 cm. Fonds ancien SEB – Don Société d'Émulation du Bourbonnais.

462. <http://www.ensba.fr/ow2/catzarts/voir.xsp?id=00101-86714> (consulté avril 2022) : crayon noir, sanguine et rehauts de craie blanche sur papier, 100,6x159,2 cm (1881, Ecole des B.A., Concours Huguier, ANA 258).

463. http://www.ensba.fr/ow2/catzarts/voir.xsp?id=00101-86713&qid=sdx_q0&n=3&sf=&e=

* *Étude d'ostéologie et de myologie du membre supérieur droit, vu par sa face externe, en pronation*⁴⁶⁴

* *Étude d'ostéologie et de myologie de la jambe gauche vue par sa face antérieure*⁴⁶⁵

* Travaux sur des pièces d'archéologie grecque (non consultés)

(consulté avril 2022) : crayon noir, pastels (bleu et vert), sanguine et rehauts de craie blanche sur papier, 101,2x89,3 cm (1881, Ecole des B.A., Concours Huguier, ANA 257).

464. http://www.ensba.fr/ow2/catzarts/voir.xsp?id=00101-86715&qid=sdx_q0&n=4&sf=&e= (consulté avril 2022) : crayon noir, sanguine et pastel bleu sur papier, 65x50,2 cm (1881, Ecole des B.A., Concours Huguier, ANA 259).

465. http://www.ensba.fr/ow2/catzarts/voir.xsp?id=00101-84039&qid=sdx_q0&n=2&sf=&e= (consulté avril 2022) : crayon noir, sanguine et crayon bleu sur papier, 62x46 cm (1881, Ecole des B.A., Concours Huguier, ANA 49). Mention « 1ère 3ème médaille à Mr Perret ».

*JÉRÔME SAMUEL**

Représentations javanaises sous verre des Lieux saints de l'islam : des modèles orientaux aux reformulations locales **

On peut, sans pécher par excès de simplification, dire que deux des piliers de l'économie du pèlerinage sont le voyage – quitter son milieu pour aller à la rencontre du sacré – et l'objet de piété – rapporter chez soi une part de ce sacré. Ainsi, les sites de pèlerinage sont-ils des lieux privilégiés de diffusion et d'acquisition de ces objets et singulièrement d'images pieuses, celles-ci étant devenues, avec l'essor de procédés de reproduction mécanique de plus en plus sophistiqués au cours du XIX^e siècle, le type même d'objet peu onéreux et aisé à transporter. En islam, les contraintes, même diversement interprétées, liées à la représentation de la figure humaine, font que les vues de bâtiments religieux tiennent une place remarquable dans l'ensemble des images de piété. Ce sont ces images qui nous retiennent ici et leurs réalisations telles que nous les trouvons reproduites dans la peinture sous verre javanaise.

Précisément, la représentation de bâtiments religieux est aussi un thème récurrent dans ce domaine : mosquées locales à pèlerinage ou palatines, mosquées emblématiques par leur insertion dans une modernité architecturale ou politique, mosquées anonymes surtout, ont décoré d'innombrables

* IRASEC, Bangkok

** Je remercie Hélène Njoto pour ses commentaires, Annabel Gallop pour ses suggestions, ainsi que Luc Deheuvels (Inalco, Paris) et Andar Nubowo (ENS Lyon) pour leurs lectures des mentions en arabe. Le présent article est une version très enrichie de Samuel 2015, p. 115-126 et d'une communication présentée au symposium « Looking through the Glass: The Asian Reverse Glass Paintings Traditions », Northern Illinois University, Center for Burma Studies, Dekalb (Illinois), 16 novembre 2018.

intérieurs, entre le début du XX^e siècle et les années 1970, avant de disparaître de l'univers sous-verrier javanais. Ces vues sont très homogènes au plan pictural : bâtiments présentés de face, sans silhouettes humaines ou presque, incluant souvent le motif d'un véhicule motorisé pour illustrer l'idée du pèlerinage d'abord, puis celle d'une modernité mécanique (Samuel 2019).

À cet ensemble, il faut donc ajouter les vues des Lieux saints de l'islam, beaucoup moins fréquentes et qui ne se laissent que très partiellement agréger aux précédentes. Certes, il s'agit aussi de bâtiments culturels, mais d'une tout autre dimension religieuse, celle des trois sanctuaires (*ḥarām*) pan-islamiques. La Mecque, tout d'abord, et à plusieurs titres : point focal de l'Islam, la Ka'ba ou « Maison de Dieu/*Bayt Allah* » qui s'y trouve, situe le centre et l'origine du monde ; c'est aussi vers elle que convergent physiquement à la fois toutes les prières des croyants et les Musulmans eux-mêmes à l'occasion du *hajj*¹ ou des visites pieuses en Terre sainte (Indon. *ziarah*, Jav. *jiyarah*). Ensuite, la « Lumineuse Médine/*Madīna al-Munawwara* » et sa mosquée qui abrite le tombeau du prophète Mahomet (*al-Masjid al-Nabawī*). Jérusalem, enfin, et son « Noble Sanctuaire/*Ḥarām al-Sharīf* » avec la mosquée al-Aqṣā.

Le présent article s'inscrit dans le cadre d'une étude systématique de la peinture sous verre javanaise aux XIX^e-XXI^e siècles, et son objet est d'aborder ces images sous verre des Lieux saints, d'en montrer et d'en expliquer la diversité, assez grande en dépit de fortes contraintes intrinsèques. Après un exposé général du corpus traité et en m'appuyant plus précisément sur une quinzaine de peintures, je montrerai que la plupart de ces images reproduisent, non sans une grande fidélité, des modèles de papier qui ont circulé dans l'ensemble du monde musulman, du Maroc à la Chine ; puis je m'intéresserai à un petit sous-ensemble du corpus aux compositions très divergentes, pour en pointer les caractéristiques et la logique d'organisation rapportées au contexte javanais. J'aborderai au fil de l'article, mais incidemment, la question des usages de ces peintures.²

Le corpus

Le présent corpus comprend 83 items et 84 vues des Lieux saints produites à Java et Madura, relevées entre 2003 et 2018 dans la littérature scientifique existante (Sasaki *et al.* 1987 et 1989, dix items) et auprès de collections très diverses : collectionneurs surtout privés, antiquaires, exceptionnellement propriétaires primaires des pièces. Quoique marginal au sein de la base de

1. Pour une introduction générale à la peinture sous verre javanaise, voir Sasaki *et al.* 1987 et 1989, et Samuel 2005. Sur le *hajj* des Indonésiens, voir l'incontournable Vredenburg 1962 et une synthèse récente, Tagliacozzo 2013 ; pour des récits de pèlerinage par des pèlerins du monde malais, voir Chambert-Loir 2013. Sur le pèlerinage, voir par exemple la synthèse en français de Mayeur-Jaouen (2004).

2. Incluant un triptyque portant deux vues de Jérusalem (identiques) et une de la Mecque.

données à laquelle puise ce travail (2.197 items à ce jour), il reste significatif rapporté aux pièces de la thématique musulmane (700 items) et aux représentations de mosquées locales (205 items).

Je classe les vues étudiées par sujet (la Mecque, Médine ou Jérusalem), puis par type de représentation du sanctuaire (vues planes, extérieures ou intérieures) et enfin par affinités de composition, de mise en scène, de modèles communs possibles ou attestés, plus rarement selon des critères stylistiques, pour former des sous-séries à peu près homogènes et plus ou moins proches les unes des autres (tableau 1). Cela donne des ensembles où le grand nombre de sous-séries pour chaque type de vues et de hapax – pièces uniques, ne se rattachant à aucune série – (pas moins de 17), témoigne d'un certain éclatement du corpus, que j'attribue à la diversité des modèles combinée à la dispersion des peintres ou ateliers, et à la faiblesse des quantités produites.

Tableau 1 – Classification des vues des Lieux saints

	Vues planes	Vues extérieures	Vues intérieures	Totaux
La Mecque ³	1	25 (12 sous-séries)	19 (9 sous-séries)	45
Médine	0	15 (7 sous-séries)	18 (10 sous-séries)	33
Jérusalem	2	2 (1 sous-série)	2 (1 sous-série)	6
Totaux	3	42	39	84

Trois types de vues

Le sujet, la disposition formelle des sites aussi bien que la nature de l'interaction que ces vues entretiennent avec le regard du spectateur justifient cette classification, car ces images sont des objets de piété mais aussi de remémoration et d'enseignement ou d'apprentissage, en complément des « guides de pèlerinage » (Indon. *manasik haji*). Or ces destinations et les modes d'interaction associés ne se combinent pas de la même façon selon le sujet et la nature de la vue, celle-ci commandant l'organisation spatiale de l'image. J'en donne ci-dessous une description succincte, qui ne mentionne que les éléments se trouvant à l'intérieur des sanctuaires, mais je reviens sur certains des autres, dans la dernière partie et de cet article et dans les légendes explicatives.⁴

3. J'exclus les représentations du Burāq qui comportent parfois une vue distante ou aérienne de bâtiments, très rarement identifiables aux sanctuaires de la Mecque et de Jérusalem, les deux points terrestres du voyage du prophète sur sa monture.

4. Pour une description très détaillée des modèles que reproduisent certaines peintures du corpus et donc des sites eux-mêmes, voir Mols 2015, p. 190-194 et 202-210.

La vue plane (trois items) reproduit un type de représentation schématisée et sans visée réaliste ; elle affiche une dimension didactique immédiate, par ses légendes nombreuses et la lecture qu'elle offre au regard. Ce régime de visualité très ancien dans le monde musulman et attesté sur différents types de supports (manuscrits, carreaux de céramique, pierres gravées, tissus, notamment)⁵, a été progressivement remplacé par d'autres à partir du XVII^e siècle, mais il a survécu jusqu'au début du XX^e siècle sur des certificats de pèlerinages illustrés, sur de simples feuilles lithographiées ou sur des dessins. Seul un tableau du corpus relève de ce type, très probablement l'item le plus ancien, un triptyque Jérusalem-la Mecque-Jérusalem qui n'est pas un hapax (ill. n° 1)⁶.

Les autres types se classent en deux groupes selon l'organisation du dessin.

Les vues extérieures (42 items), c'est-à-dire en perspective, donnent un regard d'ensemble, contextualisé et surtout distant, des bâtiments. À la Mecque, ce regard est toujours porté depuis le nord-est et dirigé vers le cœur de l'image, la Ka'ba qui trône dans l'axe médian du sanctuaire, une cour à péristyle encadrée de sept minarets et bordée de deux cours adventices, au nord-ouest et au sud-ouest (ill. n° 3, 4, 5, 6, 7, 2005/3 et 2017/1-3). De taille variable selon les représentations, la Ka'ba est généralement orientée de biais ; cette position, outre qu'elle est conforme à la topographie du lieu, vient souligner la cubicité de l'édifice qui lui donne son nom, surtout quand elle est mise en valeur par des rehauts dorés sur les arêtes. Les édicules et mobilier qui meublent la cour du *ḥarām* en plus de la Ka'ba sont reproduits pour la plupart : autour de la Ka'ba, un muret demi-circulaire (*ḥuṭaym*), un espace circulaire pavé (*maṭāf*) ponctué de colonnettes portant une guirlande de lampes ; au-delà, la « station » d'Abraham (*maqām Ibrāhīm*), le puit de *Zamzam*⁷, les pavillons des écoles de droit musulman hanafite, malikite et hanbalite, une haute chaire en pierre (*minbar*), l'arc des Banī Shayba ; deux petits entrepôts surmontés de dômes (*qubbatayn*) et les huit allées pavées (*mamshi'at*) qui convergent vers la Ka'ba (ill. n° 3).

Il en va différemment de Médine, dont l'objet principal, le tombeau du prophète, se trouve à l'intérieur du bâtiment de la mosquée, toujours placé derrière une cour à péristyle caractérisée par la présence d'un petit terre-plein planté de palmiers, le « jardin de Fātima ». Si le tombeau reste parfois occulté et uniquement localisable par la coupole verte qui le surmonte, certaines vues suppriment le toit de la mosquée pour dévoiler le tombeau et le mobilier, donnant l'impression d'une seconde cour (Maury, 2010 : 558 ; ill. n° 11),

5. Voir Maury 2010. Pour le monde malais, voir par exemple Bennett 2005, p. 71, n° 34.

6. Les illustrations numérotées et non datées sont insérées dans les p. 186-213 du présent article, tandis que les illustrations datées (2005, 2014 et 2017), renvoient aux articles de l'auteur référencés en bibliographie. Les légendes des illustrations comprennent des éléments descriptifs et explicatifs complémentaires.

7. Dont le bâtiment est également utilisé par l'école Shafi'ite.

tandis que d'autres le représentent dans un coin de la seule et vraie cour, et doté d'une coupole hypertrophiée (ill. n° 12).

Ces images peuvent exalter la majesté du sanctuaire, surtout lorsque le peintre ou son modèle mettent l'accent sur la perspective, ou, à la Mecque, prendre un tour quasi didactique par la richesse des détails. Elles rappellent toujours la dimension unique des lieux. L'environnement urbain des sanctuaires, n'est généralement qu'esquissé sous la forme de longs caissons et, à Médine, il n'est pas rare que la mosquée envahisse presque toute la ville ceinte de murailles⁸ (ill. n° 4). Les sites périphériques, en particulier ceux du *hajj* proprement dit à la Mecque ('Arafāt, Minā, Muzdalifah) et le cimetière al-Baqī' à Médine, figurent souvent sur les peintures. La ligne d'horizon est conventionnellement barrée d'une chaîne de montagnes ; sur la production d'un atelier yogyakartanais, le ciel prend systématiquement un aspect crépusculaire (ill. n° 7 et 2017/1).

Les vues intérieures (39 items) placent le spectateur dans la cour des sanctuaires. À Médine, le regard ne sort pas de cet espace clos, mais à la Mecque il arrive que les représentations donnent à voir au-delà, notamment deux collines surplombant le site, l'une étant autrefois coiffée par une forteresse ottomane (al-Ajyad, fin XVIII^e s.). La position assignée au spectateur impose une proximité et rappelle ou suggère l'expérience vécue par le pèlerin lorsqu'il fait face à la « Maison de Dieu » (*Bayt Allah*) à la Mecque ou se dirige vers le tombeau de son envoyé à Médine, et touche ainsi à deux des buts de son voyage en Terre sainte (ill. n° 8, 9, 10, 14, et 2014/12). Les vues de Médine offrent assez peu de variété, effet des contraintes topographiques et de l'impossibilité à rendre présent le tombeau ; la position du spectateur y est aussi toujours peu ou prou la même. Celles de la Mecque sont plus variées, parce que les éléments à prendre en compte sont potentiellement plus nombreux et à cause de la diversité des regards portés sur la Ka'ba : orientation et distance du pèlerin ou du spectateur par rapport au cube noir, hauteur des yeux et largeur de l'angle de vue, amplification ou non de la taille de la cour, présence des édicules, tout cela varie d'une image à une autre. Ici non plus, l'intention didactique n'est pas exclue lorsque les différentes parties et les constructions du *ḥarām* sont légendées. À cela s'ajoute l'expérience du *hajj*, qui se laisse rendre par une narration dont on imagine qu'elle ne se borne pas à rappeler les rites accomplis et n'oublie pas les réalités humaines du sanctuaire mecquois : la foule, la chaleur, la force de l'émotion religieuse. Pour autant, ces rappels

8. Voir la remarque de R. Burton à propos des lithographies turques de Médine (Burton 1964 (1893), p. 341-342, note 2). Les représentations de ce type sont moins nombreuses que les autres, mais bien avérées, par exemple sur une gravure parue dans Mouradgea d'Ohsson, *Tableau général de l'Empire Ottoman*, Paris 1787, vol. III, pl. 53 (in al-Ghabban *et al.*, 2010, p. 533).

sensibles ne sont pas si fréquents dans les récits indonésiens du *hajj*⁹, ce à quoi font écho ces cours du sanctuaire représentées vides d'hommes, à de rares et tardives exceptions près. Face aux Ka'ba de verre, le regard du dévôt, spectateur, ne le renvoie qu'à Dieu et à lui-même, par le jeu du reflet.

L'affichage des deux sanctuaires du Hedjaz ne correspond pas aux mêmes pratiques de piété. L'image de la Mecque est associée aux piliers de l'islam : au deuxième, l'exercice des prières rituelles quotidiennes (Indon., Jav. *salat*), au moins autant qu'au cinquième, le *hajj*, par l'expression d'une expérience ou d'une *intention* pèlerine – celle-ci, Indon. *niat*, Jav. *niyat*, étant essentielle en amont de l'accomplissement du *hajj*. Pour la plupart des fidèles, ceux qui n'iront jamais en Terre sainte, c'est comme une injonction muette de la *salat*, de même que le ciel crépusculaire de quelques peintures évoquées plus haut, vient insister sur la prière du couchant (*maghrib*). Toutefois, il faut voir dans cette image un rappel illustré, plutôt qu'une orientation géographique à prendre au sens propre (donner la *qibla*, direction de la Mecque) ; en effet, aucune des quelques vues de la Mecque trouvées *in situ* pendant mes enquêtes n'était disposée sur un mur occidental, celui approximatif de la *qibla* à Java¹⁰. L'image de Médine, elle, évoque d'abord la piété pour le prophète, débordant ainsi du cadre de fêtes récurrentes, en particulier son anniversaire (*Mawlid*) qui est toujours l'occasion de célébrations importantes à Java et en Indonésie, comme ailleurs dans le monde musulman. On observera, d'ailleurs, que les ouvrages, manuscrits ou imprimés, associés à l'expression de cette piété sont fréquemment illustrés de vues extérieures des deux sanctuaires, j'y reviendrai brièvement plus loin. Il y a dans ces pratiques une inclination qui peut expliquer le grand nombre de vues médinoises du corpus (33 items) et que souligne à sa façon le témoignage d'un pèlerin indonésien, le journaliste sumatranais Dja Endar Muda, parti pour le *hajj* de 1892/3,

« premièrement, pour entretenir la tombe de [mes] parents retournés à Dieu là-bas ; deuxièmement, pour visiter [*ziarah*] la tombe de l'Envoyé de Dieu ; troisièmement, pour remplir les obligations de l'islam [*hajj*] ; quatrièmement, pour visiter un pays étranger »¹¹.

Pour le dévôt, le choix du sanctuaire affiché semble suivre une logique individuelle, plutôt que celle du voyage en Terre sainte, qui conduit toujours les pèlerins indonésiens à visiter des deux sites – et très rarement celle de

9. Voir cependant *Syair Mekkah dan Madina*, 1832, str. 66, 69 et 101 (Suryadi, 2013a, p. 280 et 283) ; Hamka 1951 (*hajj* de 1927) in Chambert-Loir 2013, p. 695 ; K. H. Abdussamad (s.d. ; *hajj* de 1948) in Chambert-Loir 2013, p. 699.

10. L'association d'une vue de la Ka'ba à la *qibla* paraît tomber sous le sens et est avérée dans le monde musulman (Göloğlu 2021, p. 276-278).

11. Récit paru dans les livraisons d'octobre à décembre 1903 de *Bintang Hindia* (Suryadi 2013b, p. 486). Dans la même veine, sur la tentation d'une quasi équivalence entre Dieu et le prophète au Bengale, voir Schimmel 1985, p. 158.

Jérusalem, aux vues par ailleurs très rares¹². Seule une peinture associe plusieurs sanctuaires simultanément (ill. n° 1), alors que ce genre de combinaison n'est pas rare sur les modèles utilisés par les peintres sous-verriers, et, surtout, la plupart des vues sont indépendantes. On ne relève ainsi que trois paires la Mecque-Médine produites complémentaires et relevées dans la même collection (p. ex. ill. n° 4), et quatre autres appariées stylistiquement, mais issues de collections différentes (p. ex. ill. n° 7).

Annotations, auteurs et dates

Plus des deux tiers des peintures (58/84) portent des annotations qui ne correspondent que très partiellement voire pas du tout à celles des modèles de papier reproduits, car les peintres, non lettrés en arabe, ne sont pas toujours capables de recopier ce qui figure sur les modèles ou ce qui leur est donné par d'autres, comme le montrent quelques calligraphies fantaisistes et bévues de copistes (voir ill. n° 5¹³). Cette proportion est considérable comparée aux autres sujets reproduits sous verre. Il s'agit généralement d'une simple légende stéréotypée (28 vues) : « *Makkah al-Mukarrama*/La Mecque Bénie », « *Makkah al-Musharrafah*/La Noble Mecque », « *Madina al-Munawwara*/La Lumineuse Médine », « *Bayt al-Muqaddas*/La Maison Sacrée » (Jérusalem), etc. ; plus rarement et pour la Mecque, le nom des portes et des édicules de la cour du sanctuaire (voir *supra* ; 10 items), auxquels s'ajoutent, très épisodiquement et pour Médine, les noms de Dieu et du prophète en médaillon.

Les inscriptions plus développées (20 vues), qui peuvent s'ajouter aux annotations ci-dessus, consistent principalement en versets coraniques (13 vues). Ce sont des évocations de la *salat* (Cor. 4:103)¹⁴, de la Mecque

12. Eldon Rutter rapporte cependant avoir rencontré en 1925 sur une piste au sud de la Mecque, un certain Abdul Hamid, planteur de poivriers malais et veuf originaire de Teluk Betung, qui prévoyait, après le *hajj*, et la visite à Médine, de poursuivre vers Jérusalem puis vers Hébron, quatrième Lieu saint de l'islam (Rutter 1928, vol. I, p. 89). On soulignera aussi que trois des six vues de Jérusalem du corpus sont associées à des propriétaires ou des commanditaires issus de la communauté hadhrامية.

13. Pour une autre pièce à la calligraphie encore plus franchement fantaisiste voir <http://www.bonhams.com/auctions/16851/lot/75/>, consulté le 8/08/2022 (vue de Médine). Bonhams la donne comme indienne et de la fin XIX^e, mais son examen et le rapprochement avec une vue mecquoise du corpus (ill. n° 5) laisse penser qu'elle ne peut être que javanaise et de la première moitié du XX^e siècle. Une autre vue mecquoise avec cartouches porte quatre inscriptions arabes très élégamment calligraphiées, mais reproduites à l'envers (Sasaki 1989, n° 98).

14. « La Prière est, pour les Croyants, une prescription à temps déterminés. » (Voir ill. n° 5). Toutes les traductions sont de Blachère (*Le Coran* 1966).

(Cor. 3:37 et 3.96)¹⁵ ; du rituel du *hajj* (Cor. 2:125)¹⁶, associées à des vues de la Mecque ; du voyage nocturne – *isrā'* – du prophète, dont le point de départ se situe au pied de la Ka'ba et le point d'arrivée à Jérusalem (Cor. 17:1¹⁷ ; vue de Jérusalem, ill. n° 1) ; du prophète lui-même (Cor. 9:128 ; vue de Médine)¹⁸. Plus rarement, on trouvera des formules sentencieuses et injonctions pieuses en rapport avec la *salat* sur quatre vues de la Mecque (p. ex. ill. n° 8) et un hadith relatif à la visite au tombeau du prophète sur une vue de Médine¹⁹. En règle générale, elles figurent dans des cartouches ou sur la *kiswa* qui recouvre la Ka'ba (voir ill. n° 1, 5 et 8). Le cas des ill. n° 4 (vues de la Mecque, de Médine et image des sandales du prophète) qui pourrait pointer vers un ouvrage de piété, le *Dalā'il al-Khayrāt*, est particulier (voir *infra*). Ces inscriptions sont évidemment associées au sujet des peintures sur lesquelles elles figurent, mais leur banalité fait qu'elles n'apportent guère d'éléments de contexte.

Enfin, une partie des peintures étant de simples reproductions de certificats de pèlerinage, comme on le verra, les mentions certificatives ont été maintenues sur les unes (deux items, possiblement trois ; voir ill. n° 12) et supprimées sur d'autres (ill. n° 1 et 8 ; Sasaki 1989, n° 98).

Ces inscriptions sont en langue et caractères arabes sauf deux, la première en javanais et caractères latins, la seconde en malais et caractères arabico-malais (ill. n° 4) ; les très rares indications relatives au peintre ou au commanditaire, sont données en malais et caractères arabico-malais ou latins. Le choix du malais et des caractères arabico-malais pointe vers la communauté hadhramie

15. « Son seigneur reçut l'enfant avec faveur et la fit croître en belle croissance ; Zacharie se chargea d'elle. Or chaque fois que celui-ci entra auprès d'elle, dans le sanctuaire, il trouvait auprès d'elle une substance nécessaire. "Ô Marie !", demanda-t-il [un jour], comment as-tu ceci ? — "Ceci vient d'Allah", répondit-elle — "Il donne attribution à qui Il veut, sans compter." » (voir ill. n° 5 et 8) et « En vérité, le premier temple qui ait été fondé, pour les Hommes, est certes celui situé à Bakka, [temple] béni et Direction pour le monde (*'ālamīn*). » (Voir ill. n° 1).

16. « Et [rappelez-vous] quand Nous fîmes du Temple [de la Mecque] un lieu de visitation et un asile pour les Hommes, [quand] ceux-ci tirèrent du *Maqām* d'Abraham, un lieu de Prière ! » (coll. privée, Yogyakarta).

17. « Gloire à Celui qui a transporté Son serviteur, la nuit, de la Mosquée Sacrée à la Mosquée très Eloignée autour de laquelle Nous avons mis Notre bénédiction (...). » (Voir ill. n° 1).

18. « Un Apôtre [issu] de vous est venu à vous. Pénible pour lui est ce que vous commettez de mal. Avidé il est de votre bien. Envers les Croyants, Il (*sic*) est indulgent et miséricordieux. » (Sasaki 1989, n° 94)

19. Le texte donne : « Heureux ceux qui honorent le prophète SAW. » et le hadith proprement dit : « Quiconque visite ma tombe, mon intercession lui sera garantie. » (coll. privée, Jakarta).

principalement implantée sur la côte nord de Java (ill. n° 4 et Samuel 2014a et b). Les millésimes, également rares, figurent dans l'une ou l'autre notation, arabe oriental et calendrier hégirien ou arabe occidental et calendrier grégorien, à une exception près notée en calendrier grégorien et caractères javanais²⁰.

Les peintres restent anonymes et non identifiables sauf cinq, dont les noms sont autrement inconnus ; s'y ajoute le peintre contemporain Sulasno, à qui deux pièces récentes sont attribuables avec certitude (p. ex. ill. n° 15). La dispersion du corpus laisse penser que les peintres ne faisaient pas de ces sujets une spécialité. Néanmoins, d'une part on relève quelques doubles de la même main, peintures copiées l'une sur l'autre ou à partir du même modèle (p. ex. ill. n° 8, par ailleurs signée), ce qui est courant en matière de peinture sous verre ; d'autre part, il est possible d'identifier plusieurs ateliers sur la base de critères internes tels que les dispositifs de mise en scène et la structure des compositions, ce qui suggère tout de même une forme de spécialisation répondant à une demande locale, dans les régions de Cirebon (13 vues intérieures de la Mecque, de Médine et de Jérusalem ; Samuel 2014a, 2014b ; ici : ill. n° 2 et 14) et de Yogyakarta (13 vues extérieures de la Mecque et de Médine, ill. n° 6, 7, 13 et 2017/1-3).

La plupart des pièces ont été peintes entre la fin du XIX^e siècle (ici ill. n° 1) et les années 1960, auxquelles s'ajoute moins d'une demi-douzaine d'items fruits des années 1990, mais les rares peintures datées (quatre : 1923, 1932, 1937, 1942²¹) et celles datables sur critères externes (trois, toutes ca. 1928) indiquent un maximum de production pendant les années 1920 et 1930. La période d'activité des ateliers yogyakartaïens et de certains des ateliers Cirebonais mentionnés plus haut va dans le même sens.

Les modèles et leur circulation

La recherche de modèles graphiques sur papier est un exercice classique des études sur la peinture sous verre savante des XVIII^e-XIX^e siècles européens. En effet, ces peintures reproduisent souvent des gravures, elles-mêmes copies de peintures sur toile ; gravures et peintures sous verre sont ainsi produites dans des séries plus ou moins longues, à moindre coût pour les premières, et proposées à un public élargi²². La peinture sous verre populaire européenne fait aussi

20. Sasaki 1989, ill. n° 98. Cette vue de la Mecque est la copie d'un certificat de pèlerinage dont les mentions certificatives ont été supprimées. Elle porte quatre cartouches inscrits en arabe et, étonnamment, la date de 1932 notée  qui ne peut se comprendre qu'en ère du calendrier grégorien.

21. Cette peinture, une vue en perspective de Jérusalem, est la copie maladroite de la peinture datée de 1923. Toutes deux portent les noms des peintres et des lieux de production – à Java Est –, en malais et notés en caractères arabico-malais.

22. Voir de nombreux exemples dans Bergmann *et al.* 2000.

éventuellement appel à des modèles, mais il s'agit plutôt de patrons d'ateliers, non destinés à circuler. Toutes les peintures de notre corpus ne procèdent pas de modèles de papier, mais il n'en va pas très différemment de ci-dessus, à ceci près que les séries sont très courtes et les modèles tous exogènes ; les produits ultimes de verre ont aussi une plus grande valeur que les originaux de papier en raison de la nature même du support et de la qualité d'exposition acquise.

De l'objet unique à la production de masse

Longtemps, les seules représentations des Lieux saints dont on a pu disposer dans l'Archipel étaient celles figurant dans les livres de piété, en particulier le *Dalā'il al-Khayrāt* de Abū 'Abdallāh Muhammad b. Sulaymān al-Jazūlī (Maghreb, † 1465), recueil poétique célébrant le prophète (Witkam 2002, 2021)²³. La plupart des copies manuscrites de cet ouvrage disponibles dans la région ont été produites localement et diffusées entre les années 1730 et l'extrême-fin du XIX^e siècle (Yahya 2021), mais elles n'étaient pas accessibles à tous. Toutes n'étaient pas non plus illustrées et, le cas échéant, elles offraient différents types de représentations schématiques ou planes qui n'ont – jamais pour les premières et que très rarement pour les secondes –, servi de modèles aux peintres sous-verriers javanais. À l'inverse, jamais les manuscrits locaux du *Dalā'il* n'offrent les vues en trois dimensions des mêmes textes illustrés dans la tradition ottomane des XVIII^e et XIX^e siècles (Yahya 2021, p. 536)²⁴, et qui ne sont guère éloignées de ce que l'on connaît sous verre à Java. Il n'y a donc pas de filiation entre cette tradition manuscrite illustrée dans son expression sud-est asiatique et les vues sous verre javanaises. Cette tradition a certes pu populariser un type de mise en image où les deux villes saintes sont associées²⁵, mais on a vu que les paires sous verre la Mecque-Médine étaient rares. Il faut donc chercher ailleurs l'origine des modèles en circulation qui nous intéressent, sans pour autant exclure tout lien entre le *Dalā'il* et certaines pièces de notre corpus (ill. n° 4).

23. On mentionnera aussi les *Mawlid Sharaf al-ānām* (an.) et *Mawlid al-Barzanji* (Ja'far al-Barzanji, Médine, † 1764). Le *Sharaf al-ānām* est l'un des tout premiers ouvrages lithographiés parus aux Indes Néerlandaises (1853 ; Kaptein 1993) ; il reste réimprimé jusqu'à aujourd'hui, voir ill. n° 11.

24. Hormis d'hypothétiques dessins ou manuscrits ottomans du *Dalā'il*. Il faut cependant mentionner une laque japonaise représentant la mosquée de la Mecque (vue tridimensionnelle), datée fin XVIII^e, reproduisant une gravure européenne début XVIII^e, et qui aurait circulé jusqu'à Java avant 1802. Elle est aujourd'hui dans un musée israélien (Schweizer et Shalem 2010). L'histoire de cet objet laisse cependant sceptique.

25. Sur l'association des deux sanctuaires dans les manuscrits du *Dalā'il* à partir du milieu du XVIII^e siècle, alors qu'auparavant les représentations se rapportaient exclusivement à Médine et la mosquée du prophète, voir Witkam 200, p. 86 *sqq.* et 2021, p. 403.

À partir de la seconde moitié du XIX^e siècle à Java, les vues des Lieux saints exposées telles quelles ou après reproduction sous verre, sont principalement des images pieuses imprimées sur de simples feuilles volantes : gravures, (chromo-)lithographies – posters pour une période plus récente –, quelques *ephemera*²⁶. L'introduction de la lithographie puis de l'imprimerie ont rendu accessible au plus grand nombre des objets autrefois réservés à quelques-uns, cas des manuscrits illustrés, peintures et dessins²⁷. Plus tard s'y ajouteront les photographies, bientôt reproduites, y compris sous forme de cartes postales, de photogravures ou simplement copiées²⁸. Dans cette nouvelle économie de l'image, l'archétype du modèle est le certificat de pèlerinage lithographié comme s'en faisaient souvent établir les pèlerins²⁹, quoique, la partie certificative de nombre de ces objets conservés jusqu'à aujourd'hui ne contenant pas les mentions personnelles attendues (noms du pèlerin et de deux ou quatre témoins), il est clair qu'ils ont été rapportés comme simples images de piété, destinées à l'affichage par d'anciens pèlerins ou d'autres dévôts. Il n'en reste pas moins que le pèlerinage, *hajj* ou simple *ziarah*, est bien au cœur de la diffusion de ces images de papier et l'augmentation très sensible de leurs copies de verre au cours des années 1920 et 1930, va de pair avec la hausse des effectifs des pèlerins indonésiens. Ils sont plus de 4.600 pour le *hajj* de 1881 et leur contingent annuel atteint durablement les 10.000 à partir de 1907. De 1911 à 1931, en moyenne et hors années de conflit, le contingent indonésien dépasse les 23.000 personnes, soit plus de 32 % des pèlerins outremer (années 1911 à 1922/23), puis ces valeurs montent à 31.000 personnes

26. Sur les images pieuses lithographiées, longtemps considérées comme un sous-produit de la culture populaire, voir Centlivres et Centlivres-Demont 1997, Puin 2008 et Göloğlu S., « Depicting the Holy: Representations of Mecca, Medina and Jerusalem in the Late Ottoman Empire », thèse, Koç Üniversitesi, 2018, que je n'ai pas pu consulter.

27. On est bien renseigné sur les dessins destinés aux pèlerins, produits par des artisans, souvent indiens, installés à la Mecque et vendus à proximité du *ḥarām* : Roches 1904, p. 307, voyage en 1841-1842 ; Burton, 1964/1893, p. 341, n. 2, voyage en 1853 ; Gervais-Courtellemont, 1897, p. 96-98, voyage en 1896 ; Zadeh 1912, p. 34-35, voyage en 1910/1911. Ces dessins circulaient probablement déjà à la fin du XVIII^e siècle.

28. Les toutes premières photographies des Lieux saints ont été réalisées par l'Égyptien M. Sadiq Bey (1861), puis par Snouck Hurgronje et le médecin mecquois Sayyid 'Abd al-Ghaffar (1885, 1887-1888). Une vue intérieure de Médine prise par Muhammad Sadiq Bey en 1880 a été largement popularisée, telle quelle ou par des prises de vue très semblables, y compris aux Indes Orientales (voir note 36). Pour la circulation des modèles entre photographies, cartes postales et chromolithographies, voir l'ill. n° 15 et les exemples que donne Göloğlu (2021, p. 259-261, 269-270, 274-275).

29. La pratique de ces certificats est très ancienne et particulièrement importante dans le cas des pèlerinages par procuration. Sur les certificats de pèlerinage à l'époque qui nous intéresse, voir Marzolph 2013 et Mols 2015 ; je ne retiens ici que les certificats illustrés.

soit 42 % du contingent outre-mer (années 1923/24 à 1930/31)³⁰. Certes, les pèlerins de Java Centre et Est ne constituent qu'une infime minorité de ces effectifs, mais les images n'en ont pas moins pu circuler en grandes quantités.

Quels modèles de papier ?

La typologie que j'ai présentée plus haut pour les peintures peut s'appliquer de la même façon à leurs modèles, et les différents types de représentations sont bien présents dès le milieu du XIX^e siècle. On relèvera cependant que les certificats de pèlerinages lithographiés fin XIX^e-début XX^e suivent le modèle des vues planes (Mols 2015, p. 200-201), et n'adoptent qu'ensuite les représentations en vues extérieures et intérieures, déjà populaires depuis plusieurs décennies. Ce sont ces dernières qui nous retiennent plus spécialement ici.

De prime abord on est frappé par le caractère stéréotypé de ces images de papier. Il est vrai que leur production répond à une demande constante dans son objet – les Lieux saints, les rites mecquois –, qui exige la permanence d'une grande partie des contenus. Mais cela n'interdit pas une liberté formelle ; par un subtil mélange de réemplois, de recompositions et de variations, les producteurs de lithographies et, plus tard, de posters moyen-orientaux et sud-asiatiques, parviennent à renouveler leurs produits sans nécessairement créer de modèles de toutes pièces, puisqu'il suffit de puiser dans l'abondant stock existant ; une partie des éléments assemblés circule d'ailleurs assez librement d'un sujet à un autre (comparer les modèles des ill. n° 3 et 11). La combinaison de plusieurs sanctuaires dans des compositions parfois très complexes permet également d'offrir des images couvrant différents aspect de la foi pour une clientèle sunnite ou chi'ite (voir Marzolph 2013), de la piété et de l'histoire musulmane, voire des histoires nationales : multiplicité et diversité des lieux (sanctuaires, tombeaux de saints, batailles), présence de figures (saints, famille du Prophète), affichage de noms et de la parole divine, de drapeaux (califal, ottoman ou nationaux) ; la richesse de ces images populaires témoigne de leurs dimensions multiples. En dépit de la pérennité d'images anciennes non nécessairement actualisées à travers d'innombrables retirages³¹, ce qui n'en facilite pas la datation, les modifications de détail qui semblent mineures au

30. Voir Vredembregt 1962, bien que ses données ne soient pas exhaustives et que ses sources ne comptabilisent pas toutes les pèlerins de la même façon ; ses valeurs sont inférieures à la réalité, mais la reflètent assez bien. Les *hajj* non pris en compte sont ceux des années de guerre mondiale (1914/15 à 1918/19) et de troubles au Hedjaz (1924/25 et 1925/26). Lors du *hajj* de 1926/27, le contingent indonésien est supérieur à 52.000 personnes, valeur qu'on ne retrouvera pas avant le milieu des années 1970 ; ce niveau marque une reprise après le retour de la paix au Hedjaz, ce à quoi s'ajoute une bonne conjoncture économique (Vredembregt 1962, p. 148).

31. Les deux entrepôts à dômes de la cour de la mosquée de la Mecque (*al-qubbatayn*) ont été détruits en 1882/3 (Göloğlu 2021, p. 261), mais figurent bien sur des images très postérieures et sur leurs copies sous verre javanaises (voir ill. n° 3).

premier regard, interdisent de conclure à l'immutabilité des compositions ou à un conservatisme figé : les représentations évoluent bel et bien, répondant à des choix esthétiques, religieux, idéologiques ou politiques, comme à l'évolution architecturale des sites.

Ces images ont diffusé jusqu'aux Indes Néerlandaises et en Indonésie, quoique produites dans leur immense majorité au Moyen-Orient (la Mecque, le Caire, Damas, Istanbul) ou en Inde (Bombay, Calcutta), sans oublier l'Europe, avec les chromolithographies « arabes » de Wissembourg³² ou de simples vignettes commerciales pour produits de consommation courante³³ ; à l'époque coloniale, quelques-unes ont été imprimées dans le monde malais³⁴. On n'en connaît pas tous les circuits de distribution³⁵, mais il est probable que la plupart de ces images ont été rapportées de la Mecque ou Médine, par des *haji* eux-mêmes ou des agents du *haji*. Achetées à peu de frais sur les lieux du pèlerinage, aux portes mêmes des sanctuaires, elles en reviennent chargées d'une *barokah* (Ar. *barakah*, « bénédiction », Jav. *berkat*) qu'elles continuent à répandre autour d'elles à Java – ce qui n'était peut-être pas le cas

32. Trois items attestés, deux vues de la Mecque (1309 AH-1890/1 EC et 1311 AH-1892/3 EC) ainsi qu'une de Médine (ca. 1880-1888) (Strasbourg, Musée alsacien ; British Museum n° 2012,7020.82 ; et <https://inlibris.com/item/bn33517/#main>, consulté le 8/08/2022). J'ai identifié deux copies sous verre de la première, dont l'ill. n° 9.

33. Par exemple ces vues de la Mecque pour promouvoir les bouillons de viande Liebig (1931, <https://www.gettyimages.com/detail/news-photo/kaaba-muazzamat-mecca-saudia-arabia-famous-mosques-liebig-news-photo/590130620>, consulté le 15/05/2022), reproduit tardivement sous verre voir ill. n° 15 ; ou des produits de toilette Gustav Bøhm distribués dans les grands magasins Orosdi-Back présents jusqu'aux Proche- et Moyen-Orient (1895, <https://www.pinterest.fr/pin/824651381743063230/>, consulté le 15/05/2022).

34. Par exemple une vue extérieure de la Mecque datée 1312 H/1894 EC, imprimé par I. G. Husayn à Singapour, n° 41, Raffles Place (de Guise 2008, p. 72-73) et identique à la vignette G. Bøhm/Orosdi-Back mentionnée à la note précédente. Une peinture du corpus en est issue. On renverra aussi à une vue moins élaborée du sanctuaire de la Mecque, illustrant un guide de pèlerinage en malais : Muhammad Azhari bin Abdullah, *Risalah majmu'ah fi manasik al-hajj*, [Singapour], 1900 (British Library, 14620.g.28).

35. Des Javanais originaires de la côte nord de Java installés comme éditeurs à Singapour, mi-XIX^e-début XX^e siècles (voir Proudfoot, 1993, p. 45) et Hadhramis de la même région ont dû jouer un rôle, en particulier pour la diffusion des images imprimées à ou transitant par Singapour. Pour la diffusion des ouvrages dans les réseaux d'écoles coraniques (Jav. *pesantren*), voir van Bruinessen 1990 et Laffan 2008. Sur l'impression de guides de pèlerinage, de traités et d'ouvrages didactiques ou de piété dans le monde malais lui-même, voir Proudfoot 1993, 1995 et 1997, ainsi que Gallop 1990.

des illustrations du même type publiées aux Indes néerlandaises mêmes, dans les ouvrages ou revues en langue vernaculaire³⁶, ni des affiches publicitaires des compagnies maritimes spécialisées dans le transport de pèlerins³⁷.

Certaines de ces images importées, assez peu, ont été collectées par des cadres coloniaux³⁸. On en trouve aussi la trace indirecte au tournant du siècle, par exemple dans deux rapports administratifs de Snouck Hurgronje, faisant état d'« une feuille avec toutes sortes de figures, dont un dessin de la mosquée de la Mecque (*een blad met allerlei figuren, waaronder eene tekening der moskee te Mekka*) » (27 janvier 1894) et d'« une gravure de la Ka'ba (*eene prent van de Ka'bah*) » (25 mars 1897) saisis sur des individus suspects, respectivement dans un quartier de Batavia et dans la région de Juwana (Java centre ; Gobée et Adriaanse éd., 1959, p. 1208, 1965, p. 1886). Plus vivante est la description donnée par Louis Couperus dans *De Stille Kracht* (« *La Force des ténèbres* », 1900), d'un agitateur de la région de Pasuruan (Java Est) :

« (...) il circulait dans les districts, dans les villages, en demandant si personne n'avait de plaintes à exprimer, puis il rédigeait des requêtes ; il poussait les gens à aller à la Mecque et leur faisait retenir leur passage dans de petites compagnies de navigation bon marché dont il était l'agent secret ; il se rendait alors dans les villages les plus lointains, y exhibant des affiches représentant un paquebot plein de pèlerins, la Kaaba et le Saint Tombeau de Mahomet. » (p. 124)

Couperus avait peut-être en tête une publicité comme celles dont on a conservé des exemples ultérieurs (voir notes 33 et 37 ci-dessus) et il n'y a aucun lieu de penser que seuls des activistes disposaient de ces images. Quarante ans plus tard Hooykaas-van Leeuwen Boomkamp (1939, p. 61) suppose, sans vouloir l'affirmer, que de telles images ont pu servir de modèles aux représentations sous verre des Lieux saints qu'elle relève à Yogyakarta.

36. P. ex. le bandeau de couverture de l'hebdomadaire *Islam-Raja* du courant réformiste (*Islam Raja. Madjallah Islamijah bergambar; penjiap Oemmat Islam kearah kemoelaaan dan keradjaan Islam*, Solo : AB. Sitti Sjamsijah ; 1938-1942), qui a une origine photographique (Chr. Snouck Hurgronje, « Die Moschee », *Bilder-Atlas*, 1888, pl. II). La revue *Kadjawen*, (Batavia : Balai Poestaka), publication coloniale destinée au public lettré javanais et qui couvre aussi l'actualité du Moyen-Orient, illustre sans surprise le *hajj* par une vue photographique de la mosquée de Médine, jugée plus moderne que les images lithographiées (numéros des 14.02.1931 et 4.12.1937). La cour y est prise en diagonale, de façon à recentrer la coupole verte qui surmonte le tombeau ; une peinture du corps en est issue.

37. Publicités pour la Rotterdamsche Lloyd et son bateau le Siermond, s.d. (Mols 2013, p. 50), pour Sluyters « Transports de pèlerins. Le bateau des musulmans/ *Angkatan orang naik haji. Kapal dari orang bangsa Islam* », s.d. (Mols et Vrolijk 2016, p. 60) ou pour la Kongsji Tiga, 1927 (Miller 2006, p. 191).

38. Tel est le cas des certificats présentés par Mols (2015), qui proviennent notamment du consulat néerlandais à Djeddah, de l'historien B. Schrieke et de l'islamologue Chr. Snouck Hurgronje. Les reproductions anciennes conservées par le Tropenmuseum (voir ill. n° 9 et 14, avant 1904) ont probablement la même origine.

Un feuillet paru en mars 1897 dans le *Soerabaijasch Handelsblad* apporte un autre exemple de diffusion, mais avec un usage très différent, plus moderne d'une certaine façon, de ces représentations de la Mecque et Médine. Il s'agit ici d'un jeune *haji* javanais, campé dans son intérieur ainsi décoré :

« Des peintures indigènes aux couleurs vives et striées de bronze doré, représentant de belles mosquées aux minarets élevés ou des figures de personnages du *wayang*, sont accrochées entre des cornes de cerfs et des certificats encadrés sur un mur plus bleu que blanc (...) Au-dessus de la porte, repeinte d'innombrables fois, se trouve une devise écrite en caractères arabes ; un vieux pendule émet un tic-tac monotone. »³⁹

Le feuilleton apologétique chrétien d'où vient cet extrait, doit être pris avec quelque précaution, mais les « belles mosquées » ne peuvent être que celles des Lieux saints en raison des « minarets élevés » qui les caractérisent. Par ailleurs, la description de cette demeure cossue est suffisamment précise et réaliste pour retenir l'attention : inscriptions pieuses ou coraniques calligraphiées au-dessus de la porte, représentations de mosquées, figures de *wayang*, tout cela dans un luxe de couleurs. La peinture de *wayang*, moins attendue chez un *haji*, n'a pas nécessairement été ajoutée par souci de couleur locale⁴⁰. Quoiqu'il en soit, l'usage qui est fait ici de ces objets correspond à des habitudes décoratives qui se développent à Java dans la seconde moitié du XIX^e siècle – accrochage sur les murs de gravures, tableaux et photos encadrées et placées sous verre – et dont les vues sous verre des Lieux saints sont le témoignage à peine postérieur.

Au total, les lithographies comme les dessins rapportés de Terre sainte n'ont peut-être jamais été très nombreux à Java, et les conditions climatiques locales ne favorisaient pas leur conservation ; cela explique qu'ils ont généralement disparu aujourd'hui et rend d'autant plus précieux le témoignage porté par leurs copies de verre. Support à la fois luxueux et plus pérenne que le papier, le verre permettait la préservation de ces images et contribuait à en valoriser les qualités visuelles, sans en tarir la *barokah*⁴¹. Par ailleurs, la fragilité du papier et la suréminence des sujets conduisent à penser que les lithographies rapportées étaient reproduites sous verre sans attendre, ce dont il convient de tenir compte dans les tentatives de datation lorsque le modèle le permet. En effet, il arrive que

39. *Maria. Indische schets*, paru dans les numéros des 25, 26, 27 (le présent extrait), 29, 30 et 31 mars 1897 du *Soerabaijasch Handelsblad*. L'auteur, dont le journal publie divers feuillets tout au long de l'année 1897, se cache sous le pseudonyme de Pollux.

40. Sur ce goût pour le *wayang*, peu fréquent mais pas exclu dans un milieu d'oulémas, voir Chambert-Loir 2013, p. 28-32.

41. Sur la pratique courante à Java qui consiste à remplacer les objets dit *pusaka*, c'est-à-dire patrimoniaux et « chargés », et à en transférer la « substance » (*sukma*) qui les anime dans une reproduction lorsqu'ils sont jugés trop endommagés, voir Njoto 2016. M. Cohen en donne un exemple concret, à propos de peintures sous verre représentant des personnages de *wayang* (2005, p. 33).

les couleurs, appliquées au verso de la feuille de verre, soient protégées par une feuille de papier journal, parfois lisible et datable, apposée avant d'encadrer la peinture et de la recouvrir de panneaux de bois au revers (p. ex. ill. n° 2014a/13).

La fidélité aux modèles

Contrairement à ce qui se pratique pour le domaine européen, dans le cas qui nous intéresse la recherche des modèles est moins utile pour déterminer l'origine des peintures ou pour les dater – les modèles, comme les peintures, sont presque tous muets sur ce point –, que pour mesurer les permanences, les écarts, les emprunts, les innovations ou réinterprétations plus profondes des peintres javanais. Ce travail de mise en relation d'objets ne doit cependant pas occulter la diffusion de modèles secondaires plus ou moins transformés par la médiation des images de verre elles-mêmes, le mouvement des échanges internes au corpus ni la circulation de simples motifs extraits des modèles lithographiques (cartouches, frises, motifs d'angles, par exemple) qui peuvent aussi mener une vie propre – y compris hors du domaine abordé ici – et dont il faudrait faire un traçage méticuleux, car ils contribuent à l'« hétérophonie » des images⁴².

Les peintures du corpus, pour les trois quarts d'entre elles, reproduisent avec plus ou moins de fidélité des modèles que l'on pourra, selon les cas, identifier avec certitude ou simplement cerner. Elles ont pour caractéristique générale de se concentrer sur le cœur du sujet, le sanctuaire représenté ou son élément central : Ka'ba noire mecquoise, coupole verte médinoise, cette dernière parfois dotée d'un bulbe extravagant comme pour donner plus de substance à un tombeau invisible de l'extérieur et de couleur en réalité très variable, y compris sur les copies les plus fidèles (ill. n° 11 et 12). Ainsi disparaissent tous les médaillons qui accompagnent de nombreuses images imprimées, tandis que les compétences linguistiques des artisans comme celles de leurs clients les conduisent à réduire ou supprimer les inscriptions coraniques et injonctions pieuses des modèles de papier. En revanche, l'appareil décoratif à la saveur moyen-orientale qui les accompagne est préservé (frises à rinceaux, cartouches), car sa présence confère aux images une authenticité qui les légitime, et cela vaut d'autant plus pour les représentations divergentes ou très divergentes (ill. n° 5, 6, 7 et 13). Ces décors sont courants dans le monde musulman et communs à d'autres supports, mais les grands passe-partout blancs à filet noir de la production cirebonaise rappellent aussi les dispositifs de mise en scène des gravures ou des photographies sous verre au goût européen qui ornaient les intérieurs aisés de la colonie dans le courant du XIX^e siècle. Certains modèles sont reproduits à l'envers (modèle traité en

42. Je parle d'« hétérophonie » s'agissant d'images qui disent toutes plus ou moins la même chose, mais ne le ne disent ni en même temps ni de la même façon – ni cacophonie, ni unisson – or c'est cet ensemble de voix qu'il faut prendre en compte pour restituer une iconographie javanaise des Lieux saints.

positif et non en négatif, comme cela devrait l'être ; ill. n° 3, 4, 11 et 12), mais cela est fréquent en peinture sous verre et ne pose problème que dans le cas des inscriptions (voir note 13).

La réduction du contenu des modèles reproduits, qui n'interdit pas le souci du détail, n'est pas propre à Java. Elle est due à des raisons techniques et financières, car certains modèles de papier sont trop complexes pour être reproduits aisément sous verre, de même qu'elle correspond à un régime de visualité commun dans le domaine de la peinture sous verre populaire. D'ailleurs les vues de mosquées connaissent le même centrage sur le sujet, que les quelques éléments de contexte ne viennent pas perturber (Samuel 2019). Ce souci de simplification pourrait aussi pointer vers un mode de représentation comme de narration local, on pense ici aux peintures de héros de *wayang*, représentés seuls et sur fond monochrome. La multiplicité des scènes, événements, lieux figurant sur les lithographies, proche-orientales, persanes ou indiennes, n'évoque rien pour le dévôt javanais et rend ces images peu lisibles ; elle ne favorise pas non plus la concentration du regard et de la pensée sur le sujet pour y trouver, au-delà de sa représentation iconographique, le sens réel qu'il porte et que dévoilent la méditation ou la prière⁴³.

Pour en revenir à la fidélité des pièces aux modèles moyen-orientaux dont elles sont effectivement ou potentiellement issues, on peut répartir ces items en cinq groupes aux frontières plus ou moins poreuses.

Groupe A., 26 items. Il est possible, ici, d'établir avec certitude le modèle lithographique de la peinture, qui en est parfois un simple décalque ; certains ont été exploités plusieurs fois, avec de faibles variations de détail ou de couleur ; quatre d'entre eux sont des certificats de pèlerinage. Le rapprochement des copies et variantes donne une idée du vaste espace dans lequel circulent les modèles dont ils sont issus et qui couvre l'Europe (ill. n° 9), le Moyen-Orient, le Maghreb, l'Afrique et l'Asie de l'est (ill. n° 8) ; il corrobore aussi quelques éléments de datation⁴⁴. Les copies de verre montrent beaucoup de fidélité dans le détail : ce qui, au premier examen, semble dû à une erreur ou une invention du peintre prend sa source dans un modèle existant (les édifices « flottants » de l'ill. n° 12)⁴⁵.

43. Il existe des compositions sous verre javanaises très complexes où le regard se perd : scènes inspirées du *wayang beber* (forme archaïque du théâtre d'ombres javanais ; ill. 2005/8), représentations calendaires (*pawukon*), scènes narratives démultipliées de l'histoire du saint de Tembayat (ill. 2005/7), mais elles sont rares, ont été produites par un très petit nombre de peintres et, souvent postérieures aux années 1970, relèvent d'une tradition revisitée.

44. Par exemple un certificat de pèlerinage dont un exemplaire a été collecté par Thérèse Rivière au Maroc en 1937 (Musée de l'Homme, n° 71.1937.29.86, voir Saghi et Abdul Kareem 2014, p. 112) et dont une des deux copies javanaises sous verre porte le millésime 1932 (Sasaki, 1989, ill. n° 98).

45. Autre exemple, deux vues intérieures de la Mecque quasi identiques mais affichant respectivement sept et quatre minarets, qui reproduisent deux modèles de papier

Groupe B., 38 items. Ces peintures sont, selon les cas, issues de modèles non identifiés mais dont de nombreuses variantes ont été diffusées, ou bien de modèles identifiables plus ou moins adaptés ; ils se laissent parfois associer stylistiquement à des peintures de l'ensemble précédent pour former des couples la Mecque-Médine. Certains témoignent d'une forme d'appropriation nationaliste : après 1945, l'apparition épisodique du drapeau de la République (ill. n° 10) rappelle l'indépendance fraîchement acquise et la fierté des premiers contingents de pèlerins indonésiens dont le campement à 'Arafāt est signalé par le drapeau rouge et blanc⁴⁶. Sur les modèles de papier anciens et quelques peintures sous verre, il arrive que deux petits drapeaux flottent sur les hauteurs de la Mecque, califal (vert) et ottoman (rouge) ; plus remarquable est cette vue de la cour de Médine que surplombent les armoiries ottomanes (ill. 2014/1), posant à la fois la dimension ottomane de Médine et une profession de foi politique en contexte colonial (Samuel 2014a, p. 116-117). Sur les peintures postérieures à l'indépendance, l'innovation tient donc à la présence du drapeau national indonésien, à sa position, surplombant la Ka'ba, et à sa taille, gigantesque. Sur une vue de Médine avec drapeau indonésien, cas unique pour ce sujet, le peintre a également garé une voiture dans la cour de la mosquée, comme on en voit souvent sur les représentations de mosquées javanaises des années 1950 et 1960 (Samuel 2019 ; Nurjaman 1985, ill. n° 7).

Une autre représentation, plus ambiguë, paraît ne rien toucher à l'essentiel – vue en perspective de la mosquée du prophète, classique en tous points –, mais se lance dans un jeu architectural et de perspectives troublant, qui fait de Médine une ville coloniale néerlandaise dans un espace multi-orienté et, d'une certaine façon, javanisé (ill. n° 11). En effet, à la ligne de fuite principale (mais tronquée), celle de la mosquée, le peintre en a ajouté quatre autres, latérales. Les diagonales que l'on peut tracer pour relier les points de fuite se croisent sur un ornement solaire ottoman placé sur un des péristyles de la cour et qui figure au centre du sanctuaire. Le peintre semble y placer un *axis mundi* dans un ensemble orthonormé, les points de fuite désignant les orient, ce dont on trouve de nombreux échos dans les représentations de l'espace à Java. C'est un cas unique et, indépendamment de tout référent culturel, il porte aussi une part de jeu, de même que la voiture médinoise mentionnée plus haut, qui montre que ces sujets, si contraignants soient-ils, n'interdisent pas liberté de ton ni humour.

attestés ne différant que sur ce point (Chekhab-Abudaya et Bresc 2013, p. 140 ; Qatar National Museum, n° GL 157, QNM 3580 ; et Puin, 2008, Ill. M01).

46. À propos des drapeaux à 'Arafāt, voir par exemple Chambert-Loir 2013, vol. 2 p. 644 (*hajj* de 1924, témoignage du préfet Wiranatakoesoema, drapeau tricolore néerlandais) et Aboebakar 1963 (1954), p. 186 (photo du Dr Ali Akbar [?] à 'Arafāt, *hajj* de 1948, drapeau bicolore indonésien).

Réagencement spatial et appropriation des modèles

Groupe C., 4 items. Après les pièces du groupe B., ces peintures forment un petit ensemble intermédiaire, plus divergent et ne se laissent associer à aucun modèle connu ; trois d'entre elles (vues de la Mecque) puisent de près ou de loin à un même modèle, certainement local. La perspective est très ramassée et les peintres procèdent à une simplification drastique des compositions usuelles avec la disparition complète des édicules de la cour, mais certains éléments du langage décoratif moyen-oriental, tels que frises et cartouches inscrits sont conservés (ill. n° 5 et 2005/3). Elles ne sont pas liées aux compositions suivantes, mais en sont plus proches que des précédentes.

Groupe D., 14 items. Ces vues réorganisent les lieux de telle sorte qu'il faut les envisager comme la réinterprétation de modèles lointains, mais ce réagencement ne s'accompagne d'aucune simplification et le souci du détail reste constant. Elles proviennent d'ateliers ou de peintres yogyakartaïens ou de la région (cas des vues de la Mecque ; Samuel 2017), c'est pourquoi je qualifie cet ensemble de « javanais ». À la différence des deux pièces du groupe ultime (E.), guère reconnaissables et n'appelant pas de commentaire, ces peintures ne rompent pas l'unité du corpus car leurs sujets sont toujours identifiables et le goût pour l'appareil décoratif commun bien présent, à l'exception des cartouches – d'ailleurs aucune de ces peintures ne porte d'inscription.

Ces images ont trois caractéristiques communes : ce sont des vues extérieures des sanctuaires, donc distantes et en majesté ; en termes de coloris, chaque peinture forme un ensemble riche et homogène où l'or vient souligner certaines toitures et la plupart des arêtes ; enfin et surtout, spatialement parlant, les peintres « rectifient » la présentation générale des sanctuaires en systématisant un axe de symétrie longitudinal et en soulignant la concentricité du sanctuaire pour la Mecque. L'approche de ces peintres javanais semble avoir été topographique afin de résoudre un conflit entre deux lectures de l'espace, celle, moyen-orientale, des représentations lithographiques et celle, commune à Java, de ces peintres et de leur public. Les sanctuaires tels que les représentent les lithographies moyen-orientales en perspective, formeraient un ensemble architectural et urbain perçu comme irrégulier et nécessitant un travail de correction ou de rectification. Le *ḥarām* mecquois n'est pas à proprement parler une mosquée architecturalement parlant, mais une vaste cour à péristyle pourvue de deux appendices (latéral et postérieur) sans justification apparente et entourée de minarets irrégulièrement distribués, le tout placé dans un ensemble urbain représenté sous forme de gros blocs longitudinaux mal identifiables. Or, les mosquées traditionnelles javanaises et du monde malais ne sont jamais pourvues de cour intérieure, la leur étant frontale et non enclose ; les minarets, quand ces mosquées en ont, sont érigés de côté et indépendamment (van Dijk 2007, p. 55-56 ; Pijper 1977, p. 16 ; Samuel 2019). À Médine, s'ajoute le problème de l'emplacement du tombeau, caché alors

qu'une logique de représentation voudrait qu'il fût exposé. L'organisation spatiale de l'ensemble, aussi bien pour la Mecque que Médine, n'évoque pour les peintres javanais ni celle, réelle, des mosquées traditionnelles javanaises, ni celle, symbolique, des espaces sacrés qui leurs sont familiers.

Pour autant, la singularité de la Ka'ba, vue comme centre et origine du monde ainsi que le veut la tradition musulmane (*EI* 1986, art. « Ka'ba » ; Saghi 2010, p. 134-148 ; Woodward 2011, chap. 4), et sa position au cœur d'une géographie sacrée, concentrique (cour de la Ka'ba ; territoire sacralisé du *ḥarām* avec des points d'entrée précis, formant un espace plus large interdit aux non musulmans), a son équivalent à Java. Ce sont ces nombreux points de contact entre les mondes visible et invisible, centres ou axes cosmiques, situés dans des espaces humanisés (collines, tombes de saints) ou, plus souvent, naturels (grottes, forêts, volcans). Leur fréquentation est recherchée pour capter l'énergie cosmique qui s'y trouve concentrée, autant que pour approcher une source de *barokah* locale et en recueillir des bienfaits, puisque nombre de ces lieux ont été islamisés et que s'y trouvent des tombeaux de saints. Aux débuts de l'islam à Java, la Ka'ba a sans doute été vue comme un *axis mundi* ultime, de même nature que ceux de Java⁴⁷.

L'organisation de ces espaces sacrés peut sembler anarchique, d'où n'émergent pour le visiteur que des points de passages marqués par des portails monumentaux (Jav. *gapura* ou *lawang*) et reliant entre elles des cours enceintes de murets de briques (voir par exemple le site de Tembayat, près de Klaten, Java Centre). Mais leur représentation symbolique est toujours très claire, c'est celle d'espaces successifs menant vers un point focal, le bâtiment où est logée la tombe du saint dans les sanctuaires musulmans ; le nombre de cours n'est pas indifférent, jusqu'à neuf pour Astana Gunung Jati (Cirebon⁴⁸). Rien de comparable, donc, à ce qu'on trouve dans les sanctuaires de Terre sainte, à l'exception, peut-être, des *tanjung* et sapotilliers nains (*sawo kecil*), deux Sapotaceae, ornements habituels des cours de mosquées et sanctuaires

47. Sur l'analogie, voir van Bruinessen 1990. Plusieurs de ces points « chauds » javanais sont réputés disposer de passages menant directement à la Mecque, c'est le cas, par exemple, de la grotte Safarwadi (Pamijahan, Java Ouest), à proximité de la tombe du saint introducteur de la confrérie Shattariyah dans cette région au XVII^e siècle, Shaykh Abdul Muhyi (Christomy 2008, p. 83-84).

48. Sur Cirebon, voir Muhaimin 1995, p. 181 et 184 ; et ici la gravure associée à l'ill. n° 13. Sur le site islamisé de Pamijahan voir Christomy 2008, p. 75 *sqq.* (un des cercles inclut le village où vivent les descendants du saint). Voir aussi le sanctuaire de Tembayat (tombe de Sunan Bayat ; colline dite de Jabalkat, Java Centre) comme ceux des autres saints islamisateurs de Java, ou, plus modestes, les *puser bumi* locaux, ainsi l'espace sacré de Trusmi (tombe du saint ancêtre local, Ki Buyut Trusmi, Cirebon, Java ouest), etc.

javanaises (Pijper 1977, p. 16), qui ne sont pas sans rappeler les palmiers du « jardin de Fâtima » à Médine. C'est selon ces schémas, entre autres, que s'opère le travail de reconstruction des peintres de ce petit groupe d'œuvres.

Dans tous les cas, on observe d'abord une restructuration du bâti. Les minarets sont déplacés et régulièrement disposés de part et d'autre de l'axe central du sanctuaire : quatre, six ou sept pour la Mecque, quatre ou six pour Médine⁴⁹. La réduction à quatre des minarets (groupe C., ill. n° 5 et 2005/3), est un possible alignement sur une caractéristique locale des mosquées, car ce nombre rappelle les quatre piliers centraux (*Jav. saka guru*) sur lesquels repose la charpente des mosquées et des grands pavillons javanais, qui ont un caractère spécialement sacré : confirmation, par le nombre et la position, de la nature particulière d'un espace dont les minarets forment les piliers et les nuées la toiture. Le septième minaret, quand il est présent, est toujours intégré à la porte figurant au premier plan du tableau, dans l'axe central, et pointe vers la Ka'ba dont l'ordre dépasse le bâtiment dans son ensemble (ill. n° 6 et 2017/2).

Le problème posé par le décentrement du mausolée du Prophète à Médine est résolu par l'application du même recentrage : il est donc extrait de son emplacement d'origine et installé, comme la Ka'ba, sur l'axe longitudinal de la cour, sous la forme d'un bâtiment de plan carré, hexagonal ou octogonal coiffé d'une coupole (ill. n° 7 et 2017/3). L'emplacement choisi pour le tombeau, même si son déplacement vers la cour n'innove pas complètement (ill. n° 12), fait plus que suggérer une équivalence formelle entre Médine et la Mecque, le réceptacle de la dépouille du prophète et la « Maison de Dieu », probablement pas absente de l'esprit de certains pèlerins (Mayeur-Jaouen 2004, p. 199). D'ailleurs, sur l'une de ces pièces, le peintre est allé jusqu'à donner au mausolée une couleur noir et or empruntée à la Ka'ba, accentuant l'effet de confusion (ill. n° 13). Évidemment, cet emprunt comme la circulation des motifs architecturaux (nombre des minarets, mausolée, Ka'ba), aboutissent à une certaine homogénéisation des représentations mecquoises et médinoises, à laquelle participe aussi la confusion des éléments secondaires, tels que les cours adjacentes du *harām* de la Mecque affectées à la mosquée de Médine (ill. n° 7 et 13) ; ou bien les murailles médinoises qui viennent fortifier la ville de la Mecque (ill. n° 7 et 2017/1).

La volonté de réorganisation spatiale des peintres combine deux logiques sensiblement différentes qui toutes deux soulignent la sacralité d'un point central. Pour la Mecque, la concentricité s'impose, marquée

49. Burton signale la chose sur des représentations de Médine qu'il attribue à des lithographes turcs (1964, vol. 1, p. 342). Effectivement, la collection Khalili possède une peinture sous verre turque (vue de la Mecque) dont les minarets sont réalignés comme ci-dessus (Coll. of Islamic Art, N. Khalili, Londres, ARC. MX 50.1, datée fin XIX^e ou début XX^e siècle). Si un modèle a circulé, il reste à trouver.

par l'enchâssement de la Ka'ba – bâtiment clos – dans le cercle du *maṭāf* – espace bordé, comme réservé – et de celui-ci dans le carré de la cour, auquel s'ajoutent éventuellement les murailles de forme hexagonale, soutenue par les effets de pavage dans la cour convergeant vers le centre (ill. n° 6, 7 et 2017/1-2). On remarquera que la circumambulation des fidèles – le *tawāf* – pourrait aussi ajouter à la concentricité et lui donner une autre dynamique, mais elle ne figure pas sur les peintures sous verre qui nous intéressent. Les vues de Médine suggèrent une progression axée, avec cette succession de cours encloses et leur portail d'accès central menant au tombeau. Les murailles longeant la cour de la mosquée et la disparition ou le dédoublement par volonté de symétrie du « jardin de Fātima » vont dans le même sens (ill. n° 7, 13 et 2017/3). À défaut de se laisser rapprocher d'un quelconque modèle médinois de papier, trois de ces vues offrent une analogie curieuse avec une gravure ancienne représentant le mausolée du saint de Cirebon (Sunan Gunung Jati), dans un paysage de montagne tout à fait fantasmagique. Cette gravure de Matthijs Balen, reprise ultérieurement par J. V. Schley, figure au volume quatre des *Oud en Nieuw Oost-Indiën* de François Valentijn, paru en 1724 mais plusieurs fois rééditée, qui a certainement circulé largement, sans qu'on puisse faire état d'un lien entre cette gravure et ces vues.

Enfin, à tous ces remaniements s'ajoutent de plus discrètes appropriations architecturales : linteaux des portes d'entrées des sanctuaires ou axes faîtières de bâtiments aux extrémités relevées, comme ils le sont souvent à Java (ill. n° 6 et 2017/2-3).

Remarques conclusives : du dévôt à l'*umma*

Aujourd'hui, les représentations analogues à celles que nous venons d'étudier ont cessé d'orner les intérieurs javanais, à une exception près par laquelle je voudrais finir, car elle illustre un type de rapport différent entre le croyant et le sanctuaire, d'une part, et la communauté, de l'autre.

En effet, depuis quelques décennies, le modèle dominant de représentation de la Ka'ba et le plus populaire en Indonésie est celui du cube noir figurant au centre de foules prosternées ou du blanc maelstrom des croyants en *ihrām* – le tissu blanc dont s'enveloppent les pèlerins – accomplissant leur rituel circumambulatoire, au pied de programmes architecturaux qui disent la puissance saoudienne. Montées sur d'épais cadres ornementés, protégées par des feuilles de plexiglas et pourvues de dispositifs d'horlogerie électriques sophistiqués pour mieux rappeler que « la prière demeure, pour les croyants, une prescription à des temps déterminés » (Cor. 4:103), les Mecque d'aujourd'hui disent ainsi une tout autre modernité que celle portée par les représentations sous verre des deux premiers tiers du XX^e siècle, celle du plastique, des chatoiements lumineux et grésillements sonores de l'appel à la prière, et d'une architecture démesurée. Surtout, elles mettent l'accent sur la ville sainte comme destination

du *hajj* plutôt que comme orientation de la prière, et sur les pratiques rituelles collectives plutôt qu'individuelles ; le *hajj* est aussi une célébration de la *umma*, la communauté des croyants (Mayer-Jaouen 2003, p. 191).

Cette dimension communautaire et vivante, rendue par la présence de figures humaines sur les sites sacrés, n'est pas totalement absente des modèles de papier autrefois en circulation ni du corpus de verre qui les reflète, mais elle est rare⁵⁰. Dans notre corpus on la trouve d'abord sur une série de cinq items à la datation très incertaine, sous la forme de quelques petites silhouettes blanches ou de couleur alignées dans la cour du *harām*. On la verra aussi, de manière plus affirmée, sur deux pièces postérieures aux années 1970 où la Ka'ba est entourée d'une foule de croyants (ill. n° 15). Au demeurant, ces fidèles ne portant par l'*ihrām*, ce ne sont pas des pèlerins : jour de prière ordinaire, donc. Mais il faut souligner que ces pièces ne sont nullement le fruit de l'évolution notée plus haut : d'une part elles sont issues de modèles anciens (fin XIX^e s.), de l'autre elles relèvent du courant « revivaliste » de la peinture sous verre à Java, apparu au milieu des années 1970 et qui s'est épanoui au cours des décennies suivantes. Autant dire qu'elles sont principalement destinées à un public étranger plutôt que local et intellectuel plutôt que populaire (Samuel 2015, p. 139-142 et 2019, p. 37-39), car le grand public leur préfère décidément les Mecque lumineuses et sonores de plastique.

Plus haut, je n'ai mentionné que les fonctions dévotionnelle (rappel de la prière, expression de l'attachement pour le prophète), commémorative (le *hajj*) et didactique des représentations sous verre des Lieux saints, alors qu'elles en cumulent effectivement ou potentiellement d'autres : apotropaïque ou prophylactique (par la *barokah* qu'elles dégagent lorsqu'elles reproduisent des objets rapportés de Terre sainte), directionnelle (possible indication de la *qibla*), statutaire (signallement de la demeure d'un *haji*⁵¹), signalétique (identification de la destination d'un objet, cf. ill. n° 4), politique (affichage de drapeaux ou d'emblèmes, architecturaux inclus) et simplement décorative, enfin, car le souci esthétique n'est jamais absent de ces objets et beaucoup, par la richesse de leurs coloris ou par leur taille, expriment une volonté de luxe certaine. Il faut donc en ajouter une, celle qui consiste à donner chair à la *umma* et souligner sa puissance, qui semble avoir pris le pas sur les autres fonctions, en Indonésie comme ailleurs dans le monde musulman.

50. Elle relève d'une tradition persane et ottomane (Mols, 2015, p. 198).

51. Cas des peintures murales du *hajj* en Égypte, cf. Parker et Neal 1995.

Références

- Aboebakar H., 1963. *Sedjarah Ka'bah dan Manasik Hadji*, Djakarta: Bulan Bintang, 1^e éd. 1954.
- Aksoy N., 2006. *Around the world under glass. An excursion through the enchanting world of reverse-glass painting with examples from four continents*, Istanbul: Pera Museum Publications.
- Bennett J., 2005. « Islamic art and civilisation in Southeast Asia », in Bennett J. éd., *Crescent Moon. Islamic Art & Civilisation in Southeast Asia. Bulan Sabit: Seni dan Perabadian Islam di Asia Tenggara*, Adelaide-Canberra: Art Gallery of South Australia-National Gallery of Australia, p. 18-101.
- Bergmann U., Bretz S., Jolidon Y., Keller R. et Ryser Fr., 2000. *Glanzlichter. Die Kunst des Hinterglasmalerei*, Berne: Benteli Verlag.
- Bruinessen M. van, 1900. « Mencari Ilmu dan Pahala di Tanah Suci: Orang Nusantara Naik Haji », *Ulumul Qur'an*, n° II-5, p. 42- 49.
- , 1990. « Kitab kuning; Books in Arabic script used in the Pesantren milieu; Comments on a new collection », *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde*, n° 146-2/3, p. 226-269.
- Burton R., 1964. *Personal narrative of a Pilgrimage to al-Madinah and Meccah* [1853], New York: Dover Publications, 1st ed. 1893.
- Centlivres P. et Centlivres-Demont M., 1997. *Imageries populaires en Islam*, Genève : Georg Éditeur.
- Chiabotti Fr. et Abid H., 2022. "The World of an-Qandusi (d. 1278/1861). Prophetology and Calligraphy in Morocco During the First Half of the Nineteen Century", in Gril D., Reichmuth St. & Sarmis D., *Handbuch des Orientalistik. The Presence of the Prophet in Early Modern and Contemporary Islam. Volume 1. The Prophecy Between Doctrine, Literature and Arts: Historical Legacies and Their Unfolding*, vol. 159/1, p. 620-678.
- Chambert-Loir H., 2013. « Sebuah Keluarga Pengarang Abad ke-19 », in Karim N. et al. et Chambert-Loir H. éd., *Katalog naskah Pecenongan koleksi Perpustakaan Nasional: Sastra Betawi akhir abad ke-19*, Jakarta: Perpustakaan Nasional Republik Indonesia, p. 3-35.
- , 2013. *Naik Haji di Masa Silam. Kisah-Kisah Orang Indonesia Naik Haji 1482-1964*. (3 vol.), Jakarta: KPG-EFEO-Forum Jakarta Paris.
- Chekhab-Abudaya M. et Bresc C., 2013. *Hajj – The Journey Throught Art*, Doha-Torino: Museum of Islamic Art-Skira.
- Christomy T., 2008. *Signs of the Wali. Narratives at the Sacred Sites in Pamijahan, West Java*, Canberra: ANU E Press, 2008.
- Cohen M. I., 2005. « Traditional and Popular Painting in Modern Java », *Archipel*, 69, numéro spécial *Autour de la peinture à Java. Volume I*, 2005, p. 5-38.
- Couperus L., 1986. *La Force silencieuse*, Paris : Editions du Sorbier, 1986 (traduit du néerlandais : *De Stille kracht*, 1900).
- Encyclopaedia of Islam* 2^e éd. 1986, art. « Ka'ba » (vol. IV), « Makka » (vol. VI) et « al-Na'ī al-sharīf » (vol. suppléments).
- Gallop A. T., 1990. « Early Malay printing: an introduction to the British Library collections », *Journal of the Malaysian Branch of the Royal Asiatic Society*, 63.1, n° 258, p. 85-124.
- Gervais-Courtellemont J., 1897. *Mon voyage à la Mecque* [1894], Paris : Hachette.
- Gobée E. et Adriaanse C. éd., 1959 et 1965. *Ambtelijke Adviezen van C. Snouck Hurgronje 1889-1936*, 'Gravenhage: Martinus Nijhoff, vol. 2 et 3.

- Guisse L. de, 2008. *Beyond Orientalism. How the West was Won over by Islamic Art*, Kuala Lumpur: Islamic Art Museum Malaysia Publications.
- Göloğlu S., 2021. « Camera, Canvas, and Qibla: the Late Ottoman Mobilities and the Fatih Mosque Painting », *Muqarnas*, n° 38, p. 253-290.
- Hamka, 1951. *Kenang-kenangan hidup*, extraits in Chambert-Loir 2013, p. 665-698.
- Hooykaas-van Leeuwen Boomkamp J. H., 1939. « Volksoverlevering in beeld », *Djāvā*, XIX^e jaargang, p. 54-68.
- Kaptein N., 1993. « An Arab printer in Surabaya in 1853 », *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde*, n° 149/2, p. 356-362.
- Laffan M., 2008. « The New Turn to Mecca », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* [en ligne], 124 | novembre 2008, <<http://remmm.revues.org/6022>>.
- Le Coran (al-Qor'ân)*, traduction Régis Blachère, Paris : G.-P. Maisonneuve et Larose, 1966.
- Marzolph U., « From Mecca to Mashhad: The Narrative of an Illustrated Shiite Pilgrimage Scroll from the Qajar Period », *Shagri La Working Papers in Islamic Art*, n° 5, juillet 2013, 25 p.
- Martin P., 1996. *Hinterglasbilder. Europa. Asien. Afrika. Ausstellung des Staatlichen Museums für Volkenkunde Dresden*, Dresden: Staatlichen Museums für Volkenkunde Dresden.
- Maury Ch., 2010. « Les représentations des deux sanctuaires à l'époque ottomane : du schéma topographique à la vue perspective », in Al-Ghabban A. I., André-Salvini B., Demange Fr., Juvin C. & Cotty M. dir. *Routes d'Arabie. Archéologie et histoire du royaume d'Arabie Saoudite*, Paris : Somogy-Louvre éditions, p. 546-565.
- Mayeur-Jaouen C., 2004 « L'identité pèlerine en terre d'islam : du *hajj* aux pèlerinages locaux », in Vincent C. dir., *Identités pèlerines*, Actes du colloque de Rouen, 15-16 mai 2002, Publications de l'Université de Rouen, p. 187-200.
- Mols L., 2013. *Verlangen naar Mekka. De hadj in honderd voorwerpen*, Amsterdam: De Nieuwe Kerk.
- Mols L., 2015. « Souvenir, Testimony, and Device for Instruction: Late Nineteenth- and Early Twentieth-Century Printed *Hajj* Certificates », in Mols L. et Buitelaar M. éd., *Hajj. Global Interactions through Pilgrimage*, Leiden: National Museum of Ethnology-Sidestone Press (Mededelingen van het Rijksmuseum voor Volkenkunde ; 43), p. 185-212.
- Mols L. et Vrolijk A., 2016. *Western Arabia in the Leiden Collections. Traces of a Colourful Past*, Leiden: Leiden Publications.
- Muhaimin A. G., *The Islamic Traditions of Cirebon. Ibadat and Adat among Javanese Muslims*, Canberra: ANU E Press, 1995.
- Njoto H., 2016. « L'invention du patrimoine indonésien », in Madinier R., *Indonésie contemporaine*, Bangkok-Paris : Irasec-Les Indes Savantes.
- Nurjaman M., 1985. « Ungkapan perlambangan pada lukisan kaca Cirebon », mémoire de maîtrise, Jurusan Seni, Fakultas Seni Rupa dan Desain, Institut Teknologi Bandung.
- Parker A. et Neal A., 1995. *Hajj Paintings. Folk art of the Great Pilgrimage*, Washington-London: Smithsonian Institution Press.
- Pijper G. F., 1977. *Studiën over de geschiedenis van de islam in Indonesia 1900-1950*, Leiden: E. G. Brill.
- Proudfoot I., 1993. *Early Malay Printed Books: A provisional account of materials published in the Singapore-Malaysia area up to 1920, noting holdings in major public collections*, Kuala Lumpur: University of Malaya (Introduction, p. 1-96).

- , 1995. « Early Muslim Printing in Southeast Asia », *Libri*, vol. 45, p. 216-223.
- , 1997. « Mass Producing Houris's Moles or Aesthetics and Choice of Technology in Early Muslim Book Printing », in Riddell Peter G. et Street T. éd., *Islam: Essays on Scripture, Thought and Society. Festschrift in Honour of Anthony H. Johns*, Leiden-New York-Köln: Brill, p. 161-190.
- Puin E., 2008. *Islamische Plakate. Kalligraphie und Malerei in Dienste des Glaubens*, Dortmund: Verlag für Orientkunde.
- Roches L., 1904 (1^e édition 1884). *Dix ans à travers l'Islam, 1834-1844*, Paris : Perrin et C^{ie}.
- Rutter E., 1928. *The Holy Cities of Arabia*, London & New York: G. P. Putnam's Sons.
- Saghi O., 2010. *Paris-La Mecque. Sociologie du pèlerinage*, Paris : Snoeck-Institut du Monde Arabe.
- Saghi O. et Al Abdul Kareem F. A. dir., 2014. *Hajj. Le pèlerinage à la Mecque*, Paris : PUF.
- Sasaki S., Martowikrido W. et Hirai T., 1987. « A report of the Indonesian painting on glass. I. A research to be held in Indonesia from December 21st, 1983-February 25th, 1984 », *Tama Bijutsu Daigaku Kenkyū Kiyō*, 3, p. 221-319.
- , 1989. « A report of the Indonesian painting on glass. II. A research to be held in Indonesia from July 28th to October 10th 1986 », *Tama Bijutsu Daigaku Kenkyū Kiyō*, 4, p. 189-258.
- Samuel J., 2005. « Naissances et renaissance de la peinture sous verre à Java », *Archipel. Autour de la peinture à Java*, n° 69, p. 87-126, ill.
- , 2014a. « Iconographie de la présence turque dans le monde malais : ce que dit la peinture sous verre javanaise », *Archipel* n° 87, p. 103-142, ill.
- , 2014b. « Peinture sous verre javanaise et thématique ottomane : quelques compléments », *Archipel* n° 88, p. 133-138, ill.
- , 2015. « Croiser les regards et les disciplines. Approches de la modernité en Indonésie au XX^e siècle. Mémoire de synthèse de travaux présenté en vue d'obtenir l'habilitation à diriger des recherches », Paris : Institut National des Langues et Civilisations Orientales.
- , 2017. « À la recherche des ateliers perdus. Peinture sous verre et production en série à Java », *Archipel* n° 94, p. 143-169, ill.
- , 2019. « Mosquées sous verre à Java : vie et mort d'un thème iconographique », *Archipel*, n° 97, pp. 113-150.
- Schneider M., 2010. « Les Images arabes de Wissembourg », in Schneider M. dir., *Des mondes de papier. L'imagerie populaire de Wissembourg*, Strasbourg : Musées de la Ville de Strasbourg, p. 65-87.
- Schweizer A. et Shalem A., 2010. « Translating visions: A Japanese Lacquer Plate of the Haram of Mecca in the L. A. Mayer Memorial Museum, Jerusalem », *Ars Orientalis*, vol. 39, p. 148-173.
- Suryadi éd., 2013. « Tiga catatan tentang ibadah haji dan Tanah Hejaz dalam berkala *Bintang Hindia* 1903-1905 », in Chambert-Loir H., 2013, p. 471-504.
- Tagliacozzo E., 2013. *The Longest Journey. Southeast Asians and the Pilgrimage to Mecca*, Oxford: Oxford University Press.
- Valentijn Fr., 1724-1726. *Oud en nieuw Oost-Indiën...*, vol. IV : *Beschryving van Groot Djava, ofte Java Major...*, Dordrecht: Johannes van Braam.
- Van Dijk K., 2007. « The Changing contour of mosques », in Nas P. J. M. éd., 2007. *The Past in the Present. Architecture in Indonesia*, Leiden: KITLV Press, p. 45-66.
- Vredembregt J., 1962. « The Hajj. Some of its features and functions in Indonesia », *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde*, n° 118-1, p. 91-154.

- Witkam J., 2002. *Vroomheid en activisme in een islamitisch gebedenboek. De geschiedenis van de Dalā'il al-Khayrāt van al-Ġazūlī*, Leiden: Legatum Warnerianum Universiteitsbibliotheek.
- Witkam J., 2021. « Medina and Mecca revisited. The Manuscripts of the *Dalā'il al-Khayrāt* by al-Ġazūlī and Their Ornamental addition », *Journal of Islamic Manuscripts*, 12, p. 396-432.
- Yahya F., 2021. « Illustrated and Illuminated Manuscripts of the *Dalā'il al-Khayrāt* from Southeast Asia », *Journal of Islamic Manuscripts*, 12, p. 529-581.
- Zadeh H. K., 1912. *Relation d'un pèlerinage à la Mecque en 1910-1911*, Paris : Ernest Leroux.
- Zwemer S. M., 1900. *Arabia: The Cradle of Islam. Studies in the Geography, People and Politics of the Peninsula with an Account of Islam and Mission-work*, New York: Fleming H. Revell Company.

1. Jérusalem et la Mecque en vue plane

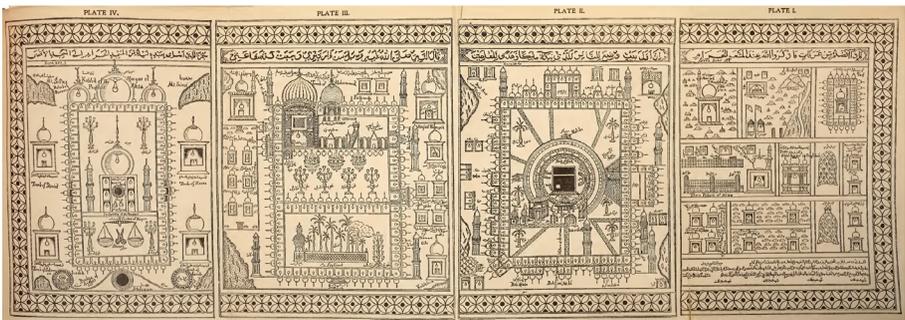
Peinture : An., Kotagede (?), fin XIX^e-début XX^e s., 63,8 x 90,5 cm. Coll. privée, Indonésie ; photo J. Samuel.

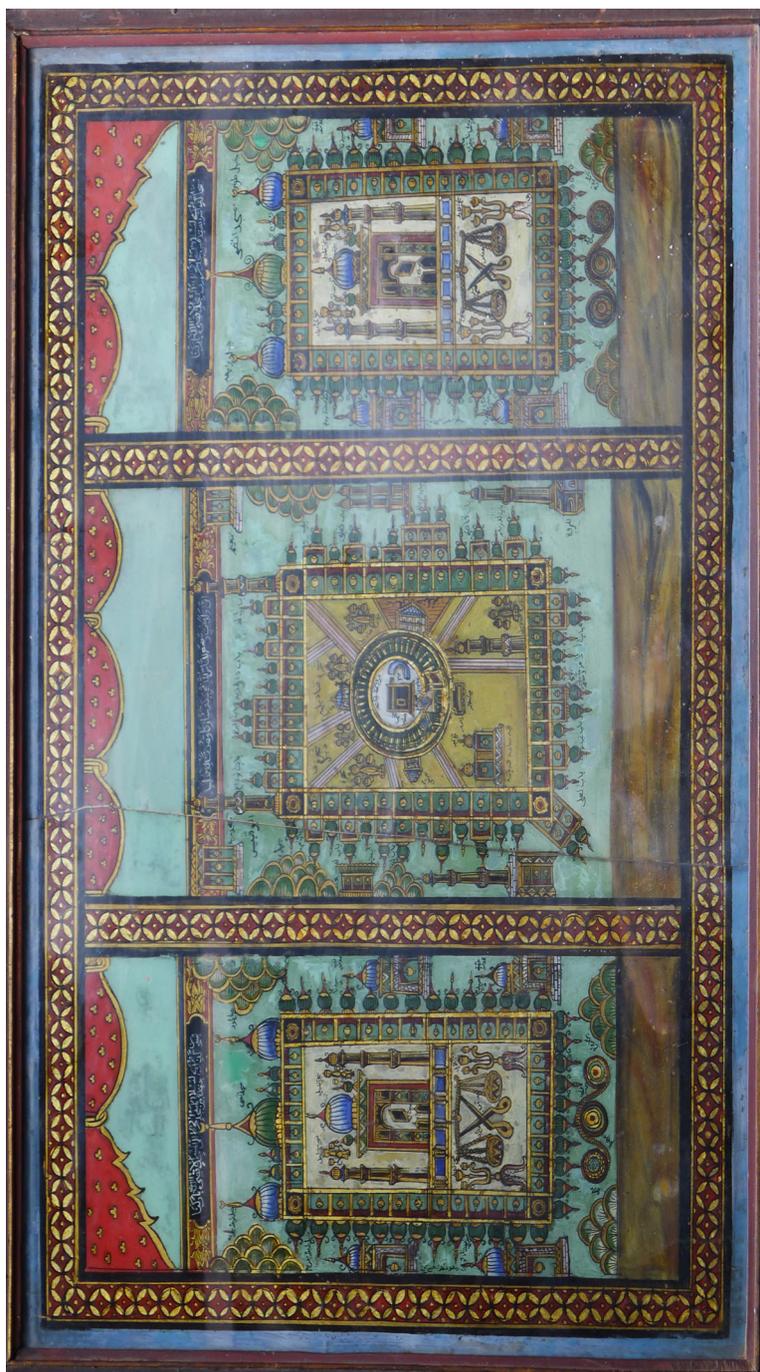
Modèle : « Mecca certificate », in Zwemer 1900, face p. 40 ; taille non indiquée, probablement ca. 45 x 110 cm (cf. Mols 2015, p. 190).

Inscriptions : droite et gauche (Jérusalem), Cor. 17:1, *al-Isrā'* / « le voyage nocturne », une évocation de ce voyage de la Mecque à Jérusalem ; centre (la Mecque), Cor. 3:96, *al-'Imrān* / « la famille d'Imran », une évocation de la Ka'ba.

Cette représentation plane de la Mecque flanquée de Jérusalem à droite et à gauche, avec mention des différents éléments des sanctuaires et sites alentours, est la reproduction partielle d'un certificat de pèlerinage. Elle est proche de Zwemer 1900 reproduit ici (pl. II et IV, avec traduction des indications topographiques et références textuelles), qui porte les mêmes sourates que la peinture et se lit de droite à gauche (I. sites du *hajj*, II. la Mecque, III. Médine, IV. Jérusalem). D'autres certificats analogues sont ornés de la même frise et pourraient provenir du même établissement (Marzolph 2013, p. 5 ; Mols 2015, p. 190-193). La présente peinture, probablement copiée à taille réelle, se distingue du modèle par sa restructuration : disparition des volets du *hajj* (trop complexes à reproduire ?) et de Médine (pour une raison peut-être contingente), d'où une lecture non orientée de ses parties. Elle gagne en symétrie, mais perd en signification, car le certificat en quatre parties qui a servi partiellement de modèle, commence à 'Arafāt, lieu du *hajj* et d'une nouvelle naissance, et s'achève à Jérusalem, lieu de la résurrection et du jugement dernier (Mols 2015, p. 194). Les rideaux vermillon ourlés et brodés d'or rappellent des motifs observés sur des peintures sous verre turques (voir Aksoy 2006, *passim*).

La taille et la richesse de cette peinture, objet unique au sein du corpus étudié, contrastent fortement avec la simplicité du modèle probable. Ce tableau et un autre au moins de plus petite taille, aujourd'hui disparu, avaient été acquis à Kota Gede, bourg d'artisans et de commerçants prospères au sud de Yogyakarta, par un antiquaire de Yogyakarta au début des années 1980 (Mme Cut Yamin, entretien 11 mai 2012).





2. Jérusalem en vue intérieure

« * *Bayt al-muqaddas* */la Maison sacrée », Ateliers « aux étoiles », région de Cirebon, ca. 1930-1950, 34,5 x 41,9 cm. Coll. privée, Indonésie ; photo J. Samuel.

Le modèle n'est pas identifié et ce type de vue intérieure peu courant pour Jérusalem. On a là un exemple de réemploi, aussi observables sur les modèles de papier : le fond montagneux à l'arrière-plan, les immeubles adjacents et les minarets ont pu être repris de modèles mecquois, la cour à colonnade de modèles médinois. Seuls les éléments figurant dans la cour sont spécifiques aux représentations du *ḥarām* de Jérusalem : les bâtiments central (dôme du Rocher) et latéraux (coupoles de Moïse, à droite, et de David, à gauche), le dallage peut-être, ainsi que la balance et les ciseaux, comme rappels du jugement dernier, mais l'ensemble n'est pas complet.

Le format, le cadre et la présentation (large passe-partout blanc, filet noir, légende en caractères arabes encadrés d'étoiles, d'où le nom du ou des ateliers) pointent vers un atelier de Cirebon ou de sa région, associé à la famille Arfan. Ces commerçants hadhramis actifs localement depuis les années 1910 (*De Indische Mercur*, n° 50, 16/12/1913 et entretien Agiel et Mustofa Arfan, 01/09/2014) disposaient d'un magasin jalan Jagabayan, autrefois artère principale de Cirebon.

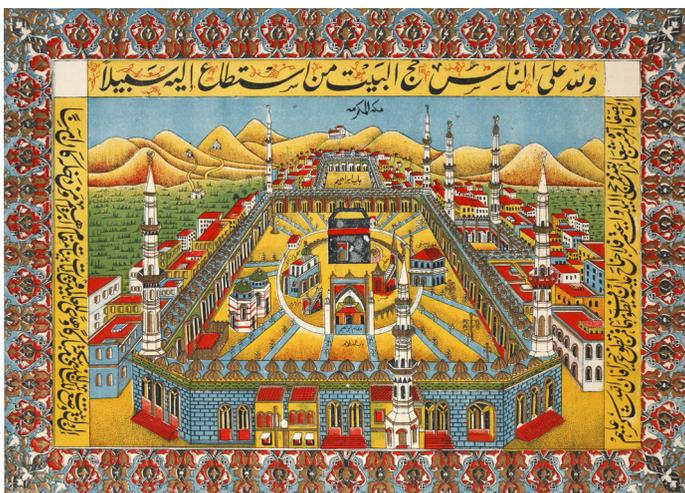


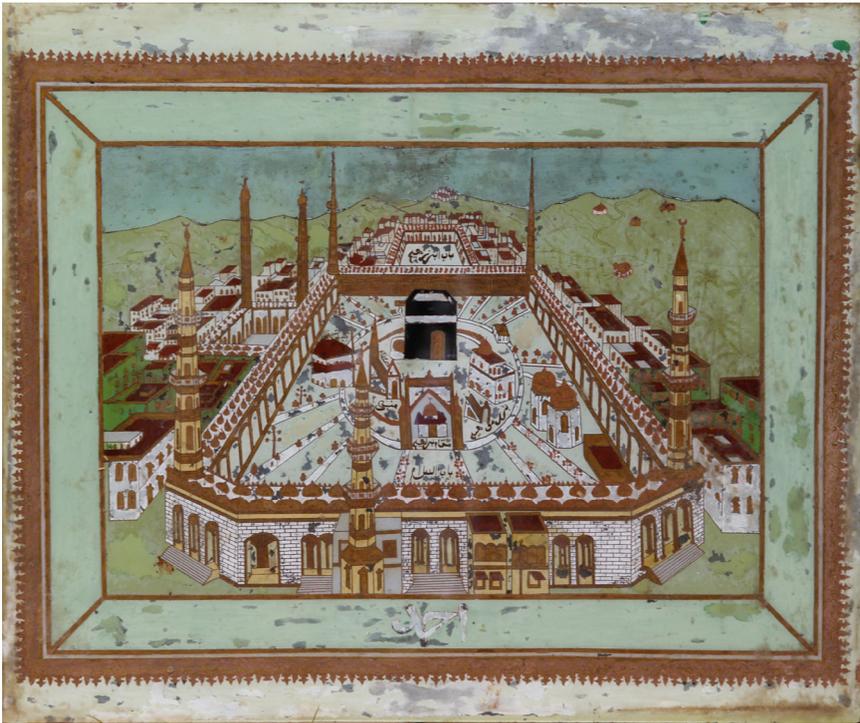
3. La Mecque en vue extérieure, perspective accentuée

Peinture : « *Ahad/Un* », an., Madura, ca. 1950-1960, 38 x 45,5 cm. Localisation actuelle inconnue ; photo J. Samuel.

Modèle : « *The Sanctuary in Mecca* », affiche polychrome, Moyen-Orient, XX^e siècle ; 34 x 49 cm. David Museum's collection, Copenhague, no. 39a/1995 ; photo Pernille Klemp.

Le modèle est ancien, mais présenté ici dans une version plus récente que la peinture ; il a également été décliné en certificat de pèlerinage (vente « *Orientalisme - Art islamique* » Gros & Delettrez du 8 octobre 2013, lot 332, <www.gros-delettrez.com/lot/17182/3294574npp=20&>). Ce modèle est reproduit ici à l'envers. Fruits de l'initiative du peintre ou de son commanditaire, on relèvera la légende, « *Un* », notée en réserve recouverte de papier argent au verso et qui renvoie à Dieu, ainsi que le cadre doré à bords crénelés peint en trompe-l'œil, ce qui témoigne d'un savoir-faire pictural certain. La peinture n'est pas encadrée. Cette représentation était fréquente dans les régions de Sumenep et Pamekasan il y a quelques décennies (entretien Edi Setiawan, Sumenep, mai 2012).





4. La Mecque et Médine en vues extérieures

Peintures : meubles avec tablettes, patères et peintures sous verre, an., côte nord de Java, ca. 1950 ; vues des sanctuaires : 10,3 x 23,6 cm ; objets entiers : 49,5 x 79,6 x 12,4 cm. Coll. privée, Indonésie ; photo J. Samuel.

Le texte, répété quatre fois, est le suivant :

Bordure blanche (arabe) : droite « Sa vérité est couronne malgré son apparence de sandale » ; gauche : illisible.

Bordure rouge extérieure (arabe) : haut « Voici les noms de notre maître et prophète Muhammad, » ; bas « que la paix et les bénédictions d'Allah soient sur lui et ses compagnons. ».

Bordure bleu extérieure (arabe) : droite « Et les sandales devant lesquelles nous nous prosternons, par leurs majestés et leurs gloires • Et quand nous nous humilierons devant elles, nous serons élevés et glorifiés pour toujours • Alors place les sandales aux étagères les plus hauts, car elles... » ; bas *shahāda* ; gauche : illisible ; haut « Transmission valide ».

Bordure rouge intérieure (arabe) : droite « Et embrasse les sandales, puisque quand tu étais immobile [*i'tikaf*]¹ avec elles, soudain vint le prophète avec joie et grandeur. » ; gauche : illisible.

Intérieur bleu (malais et arabe) : « Telles sont les sandales de notre prophète Muhammad [*Inilah serupa terumpah Nabi kita Muhammad*], que la paix et les bénédictions d'Allah soient sur lui. ».

Petits espaces blancs : noms de Dieu et du prophète (Muhammad) ; verts : noms de quatre premiers califes (Abū Bakr, 'Umar, 'Uthmān, 'Alī).

Ces deux meubles d'entrée font une des rares paires la Mecque-Médine du corpus. Ils proviennent d'une famille arabe de Tegal et servaient d'espaces de rangement pour les fez (Indon. *peci*) et tapis de prière. L'emploi de verre peint pour décorer tout type de mobilier (armoires, paravents, fenêtres) est courant à Java. Ici, les vues des Lieux saints sont flanquées de deux représentations des « sandales » du prophète, absentes du modèle reproduit.

La vue de la Mecque est reproduite à l'envers. Elle est caractérisée par la présence d'une rue en coude à gauche, qui donne à voir l'espace où est exécuté le rite de *sa'i*, course sept fois répétée entre les collines de Marwa (dans le coude de la rue) et de Safa (ici en bas à droite, près de l'angle nord de la mosquée). L'association de ces deux vues – la Mecque avec sa rue coudée et Médine dans ses murailles – n'est pas exceptionnelle. Il en existe aussi un dessin relativement ancien (al-Hajj Shamil al-Ansali, Ansal, Daghestan, 1864/5 AD (1281 AH) ; <http://www.bonhams.com/auctions/18801/lot/66/>, consulté le 30/05/2022). Les modèles putatifs ne sont pas rares, voir par exemple une chromolithographie du Musée du Quai Branly à Paris (n° 71.1933.54.96, Syrie (Alep), avant 1933, 49,5 x 70), qui illustre à l'extrême ces images imprimées riches en cartouches et en médaillons dont les peintres à Java ne retiennent que l'essentiel.

Il est possible d'en dire un peu plus sur le contexte de ces peintures que pour les autres du corpus. La mention en malais associée aux sandales est en cohérence avec l'origine de ces objets dans une famille hadhramie de la côte nord, qui en a été la propriétaire et peut-être également la commanditaire, avant qu'elles ne viennent entre les mains d'un antiquaire. Par ailleurs, la présence conjointe des représentations de Lieux saints et des sandales du prophète pourrait renvoyer au *Dalā'il al-Khayrāt* d'al-Jazūlī (Witkam 2021), qu'il est aussi possible d'associer, dans ses versions manuscrites, à la diaspora hadhramie du monde malais (Yahya 2021, p. 538). Le texte, cependant, ne reproduit pas les noms du prophète Mahomet (201 au total) qu'annonce une des inscriptions (voir *supra*) et que donne l'ouvrage.

Enfin on soulignera que l'affichage des sandales a souvent une vocation apotropaïque (*EI*, 2^e éd., art. « al-Na'ī al-sharīf » ; Yahya 2021, p. 541-542) ; leur présence sur une patère à l'entrée d'une maison n'est donc pas étonnante.

1. À la mosquée, en particulier comme cela est recommandé pendant la dernière décade du mois de ramadhan.





5. La Mecque en vue extérieure et perspective ramassée

An., Java Centre, ca. 1930-1940, 38 x 50,9 cm. Coll. privée, Indonésie ; photo J. Samuel.

Inscriptions dans les cartouches : gauche et droite, Cor. 4:103 (*al-nisā*, « les femmes » ; évocation de la *salat*) ; haut, Cor. 3:37 (*al-'Imrān*, la famille d'Imran ; évocation de la Ka'ba). Le bandeau blanc sur la *kiswa* recouvrant la Ka'ba porte : « Ceci a été imprimé aux frais du cheikh 'Abdallah (...) » (lecture L. Dehevels).

Outre les minarets réduits à quatre et alignés sur deux plans, ainsi que la suppression des cours postérieure et latérale, on notera la cour de forme hexagonale, la disparition de tous les édifices à l'exception d'une clôture circulaire séparant le *maṭāf* du reste de la cour et la gamme chromatique restreinte. Une vue de Médine et deux autres de la Mecque (dont Samuel 2005/3) se laissent rapprocher stylistiquement de celle-ci, à des degrés divers (variations dans les frises et le passe-partout, cartouches non systématiques).



6. La Mecque en vue extérieure

Atelier « aux rinceaux » (voir Samuel 2017), région de Yogyakarta, ca. 1920-1930, 44,5 x 54,5 cm.
Localisation actuelle inconnue ; photo Italiaander.

À comparer avec l'ill. n° 13 ; la cour latérale de la mosquée est partiellement reproduite.

7a. et 7b. La Mecque et Médine en vues extérieures

Peinture a. : La Mecque, Atelier « aux demi-cercles » (?), région de Yogyakarta, ca. 1920-1930, 32 x 39 cm. Coll. P.-Y. Manguin ; photo P.-Y. Manguin.

Peinture b. : Médine, Atelier « aux demi-cercles », région de Yogyakarta, ca. 1920-1930, 45 x 56 cm. Coll. Oong Maryono-Rosalia Sciortino ; photo R. Sciortino.

Les deux peintures sont issues d'un même atelier (voir Samuel 2017) ou d'un patron commun, malgré l'absence de frise géométrique caractéristique pour la Mecque, à moins que la feuille de verre n'ait été retaillée.



8. La Mecque en vue intérieure

Tj. K., Java centre, ca. 1930-1940, 65,0 x 48,5 cm. Coll. privée, Indonésie ; photo S. S. Listyowati.

Le peintre a produit au moins un autre exemplaire de cette vue, ne différant que par la couleur et signé « R. [Raden ?] Tj. K. ».

Inscriptions : cartouche supérieur et bandeau de la *kiswa* : Cor. 3:37 (*al-'Imrān*, « La famille d'Imran » ; évocation de la Ka'ba) ; cartouche droit : « Hâtez-vous de faire votre prière, de prier avant la mort », cartouche gauche : « et dépêchez-vous de vous repentir avant de mourir » ; cartouche inférieur : Cor. 4:103 (*al-nisā*, « Les femmes » ; évocation de la *salat*).

Le modèle, un certificat de pèlerinage chromolithographié, est très bien attesté (par exemple Coll. Musée du Quai Branly, n° 71.1937.28.43, impr. Hasan Uwaydhah al-Sannari al-Kutubi, collecté au Maroc avant 1937, 54 x 40 cm). Il a aussi été reproduit sur rouleau de papier avec une bordure calligraphiée réduite, par un certain Ma Chao, peintre chinois, s.l.n.d. (coll. N. Khalili, MSS1126). Il est ici simplifié, par la disparition des médaillons et la réduction du texte : le peintre a substitué quatre cartouches très soigneusement reproduits à la bordure inscrite d'origine (Cor. 9:93 et 22:25-27 ; www.bonhams.com/auctions/19960/lot/132/, consulté le 30/05/2022).



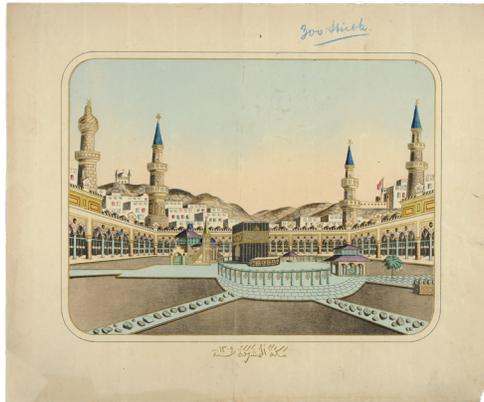
9. La Mecque en vue intérieure

Peinture : An., Java est (Bondowoso ?), ca. 1930-1940, 45 x 56 cm. Coll. Oong Maryono et Rosalia Sciortino ; photo R. Sciortino.

Modèle a. : « *Makkah al-Musharrafah*/La Noble Mecque », Wissembourg : imprimerie Wentzel, 33,5 x 43,5 cm. « Imagerie de Wissembourg : la Mecque, 1891 » ; Coll. Musée Alsacien de Strasbourg ; photo Musées de Strasbourg, M. Bertola.

Modèle b. : « Ceci est une image de la mosquée du noble sanctuaire et son sermon [sic] », an., s.l., avant 1904, 34,5 x 43 cm. Coll. Tropenmuseum (Amsterdam), RV-1444-2, voir le modèle du n° 14 *infra* ; domaine public.

Peint d'après une chromolithographie (modèle a.) des continuateurs de la maison Wentzel, probablement pour satisfaire une commande de leur agent Hassan Auvès à Alexandrie (Schneider 2010, p. 66). Ce modèle est un objet de luxe, colorié à la main avec rehauts d'or, daté 1309 AH et portant une légende en arabe. Il a circulé directement et, peut-être, par l'intermédiaire d'une copie bon marché légèrement différente (modèle b.). Un autre item du corpus (ca. 1928) est également issu du premier modèle. Le souci de fidélité dans le détail est omniprésent (pierres sur les allées et pavage, toit torsadé du premier minaret à gauche, forme du château à l'arrière-plan, etc.), en dépit de maladresses (partie supérieure gauche de la cour). Les filets jaune et bleu entrelacés sur passe-partout noir sont inattendus, mais il est peu probable qu'il s'agisse d'une copie récente.





10. La Mecque en vue intérieure

An., « *Masjid Makkah al-Mukarrama*/Mosquée de la Mecque Bénie », an., région de Cirebon, ca. 1950-1960, 35,8 x 50,2 cm. Localisation actuelle inconnue ; photo J. Samuel.

On relèvera la présence des drapeaux indonésien et califal, et leur taille. Il s'agit d'une production en série : il existe deux autres vues de la Mecque et une de Médine, de la même main, toutes trouvées dans la région de Cirebon (Plered, Gegesik et Losari ; Nurjaman 1985). Peut-être produit d'après un patron d'atelier, mais pas d'après un modèle imprimé.

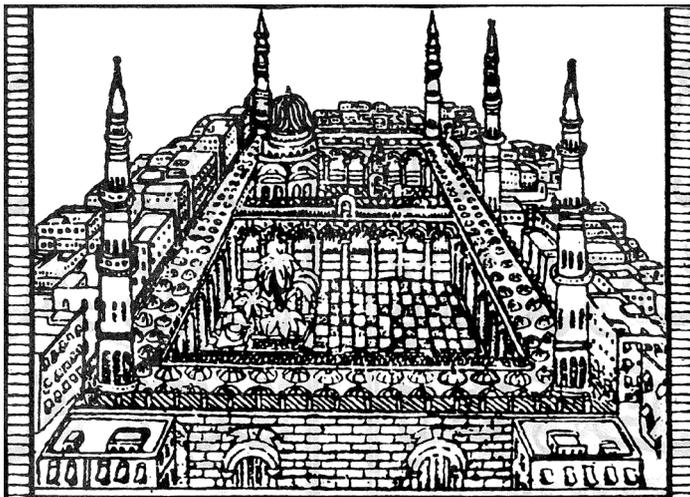


11. La Mecque en vue extérieure et perspective multiple

Peinture : « *Madīna al-Munawwara/La Lumineuse Médine* », an., ca. 1950-1960, 55 x 82 cm. Coll. Hélène et Thierry Audric, France ; photo Th. Audric.

Modèle : An., *Majmū'at Mawlūd Sharaf al-Anām*, Kudus (Java Centre) : Matba'at Manārā Qudus, ca. 2012, p. 2-3, 6,8 x 9,2 cm.

Plusieurs modèles étaient disponibles pour cette vue extérieure de Médine, imprimés sur feuilles volantes (en particulier les impressions oléographiques et chromolithographiques de Ravi Varma Press, Bombay, début du XX^e siècle) ou insérés en noir et blanc dans des livres de piété, importés d'Inde ou édités localement et constamment réimprimés. Ici, une édition très récente du *Majmū'at Mawlūd Sharaf al-Anām*, récit à l'occasion des célébrations de *Mawlid* ; le volume s'ouvre sur une double illustration de la Mecque et Médine en vues extérieures. Laffan (2008) donne une vue de la Mecque dans une publication lithographiée comprenant le même texte (Bombay, ca. 1906). Ici, le modèle est reproduit à l'envers et l'environnement urbain fait l'objet d'un traitement original (voir *supra*).





12. Médine en vue extérieure

Peinture : an., Java, s.d., 49,5 x 59,4 cm. Coll. privée, Indonésie ; photo Italiaander.

Modèle : « *Madīna al-Munawwara/La Lumineuse Médine* », an., Le Caire : al-Maktabah al-Tujariyah al-Kubra, s.d., 45,7 x 61 cm. Hoover Institution, collection Middle East, Egypt, UA105.

Le texte reproduit très maladroitement les inscriptions portées sur le modèle de papier (droite : mentions certificatives non renseignées ; gauche : ill.), un certificat de pèlerinage. Les mentions certificatives à droite, de même que les indications topographiques, sont à peine déchiffrables, mais curieusement la légende de l'original n'est pas reprise. Le jardin de Fātima est absent, ici comme du modèle. Les éléments qui paraissent suspendus sont les sites périphériques fréquentés par les pèlerins.

Le modèle, ici reproduit à l'envers, est un certificat de pèlerinage qui a pu être imprimé et réimprimé pendant toute la première moitié du XX^e siècle, y compris dans des versions proches. Le principal écart entre le modèle et la peinture reproduite vient de la couleur inattendue de la coupole, rouge au lieu de vert, mais on relèvera aussi le changement d'orientation du carrelage de la cour de la mosquée, qui accentue l'effet de perspective et donne une certaine dynamique à l'image.





13. Médine en vue extérieure

Peinture : Atelier « aux rinceaux », région de Yogyakarta, ca. 1920-1930. Coll. privée, Europe ; photo Musée d'ethnographie, Dresde.

Gravure : « Graf-stede van Sjeich Ibn Moelana », Balen M., in Valentijn 1724, p. 14-16, 31,5 x 19,4 cm.

On relèvera le profil mecquois de cette vue de Médine : couleur du mausolée noir et or, cours postérieure et latérale présentes, et le nombre des minarets (six, contre cinq à Médine et sept à la Mecque).

La peinture ne reproduit pas la gravure jointe et ne s'en est probablement pas inspirée, mais cette (non réaliste) du sanctuaire du saint de Gunung Jati, situé à quelques kilomètres au nord de Cirebon, est donnée à titre d'exemple de modèle mental qui a pu guider le peintre dans sa reconstruction du *ḥarām* méдиноis.



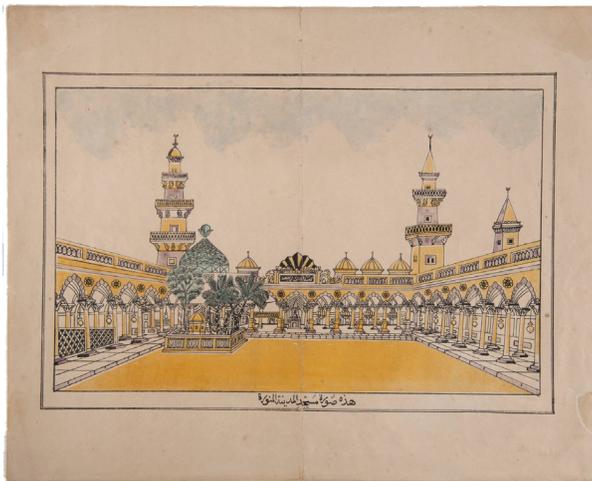


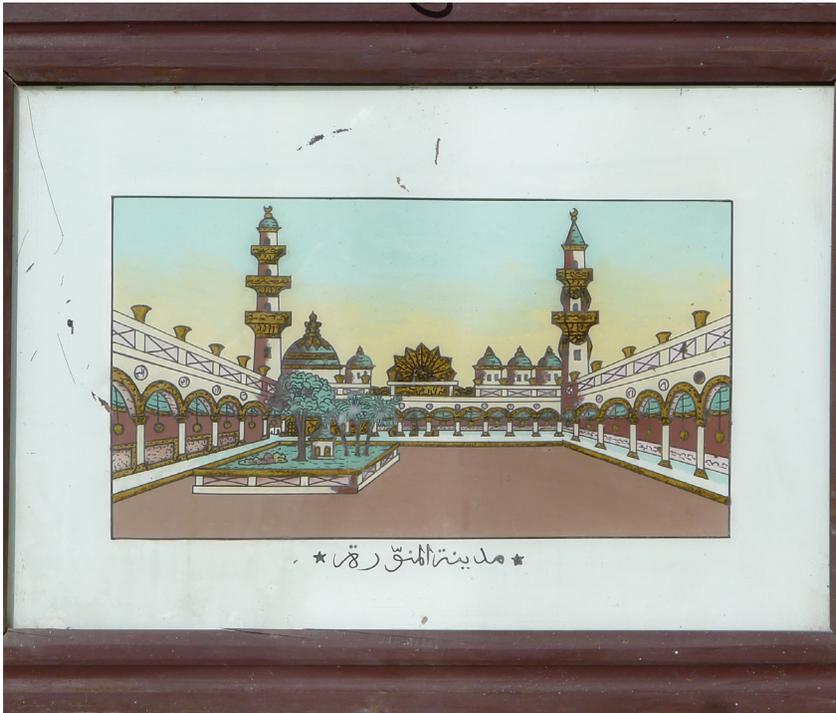
14. Médine en vue intérieure

Peinture : « * *Madīna al-Munawwara* */La Lumineuse Médine », ateliers « aux étoiles », région de Cirebon, 29,5 x 44,6 cm. Coll. privée, Indonésie ; photo J. Samuel.

Modèle : « Ceci est une image de la mosquée de la lumineuse Médine », an., s.l., avant 1904, 34,5 x 43 cm. Coll. Tropenmuseum (Amsterdam), RV-1444-1, voir le modèle b. du n° 9 *supra* ; domaine public.

Issue du ou des mêmes ateliers que la vue intérieure de Jérusalem 2., dont on observe les similitudes de mise en scène. Les vues intérieures de Médine diffèrent entre elles sur des détails mineurs (nombre et disposition des coupoles) et le modèle précis n'est pas identifié, mais ce pourrait être une lithographie bon marché comme celle retenue ci-dessous.





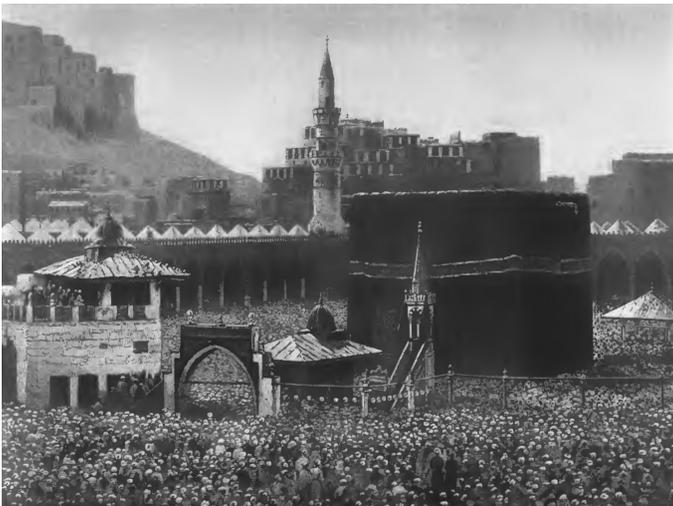
15. La Mecque en vue intérieure avec foule

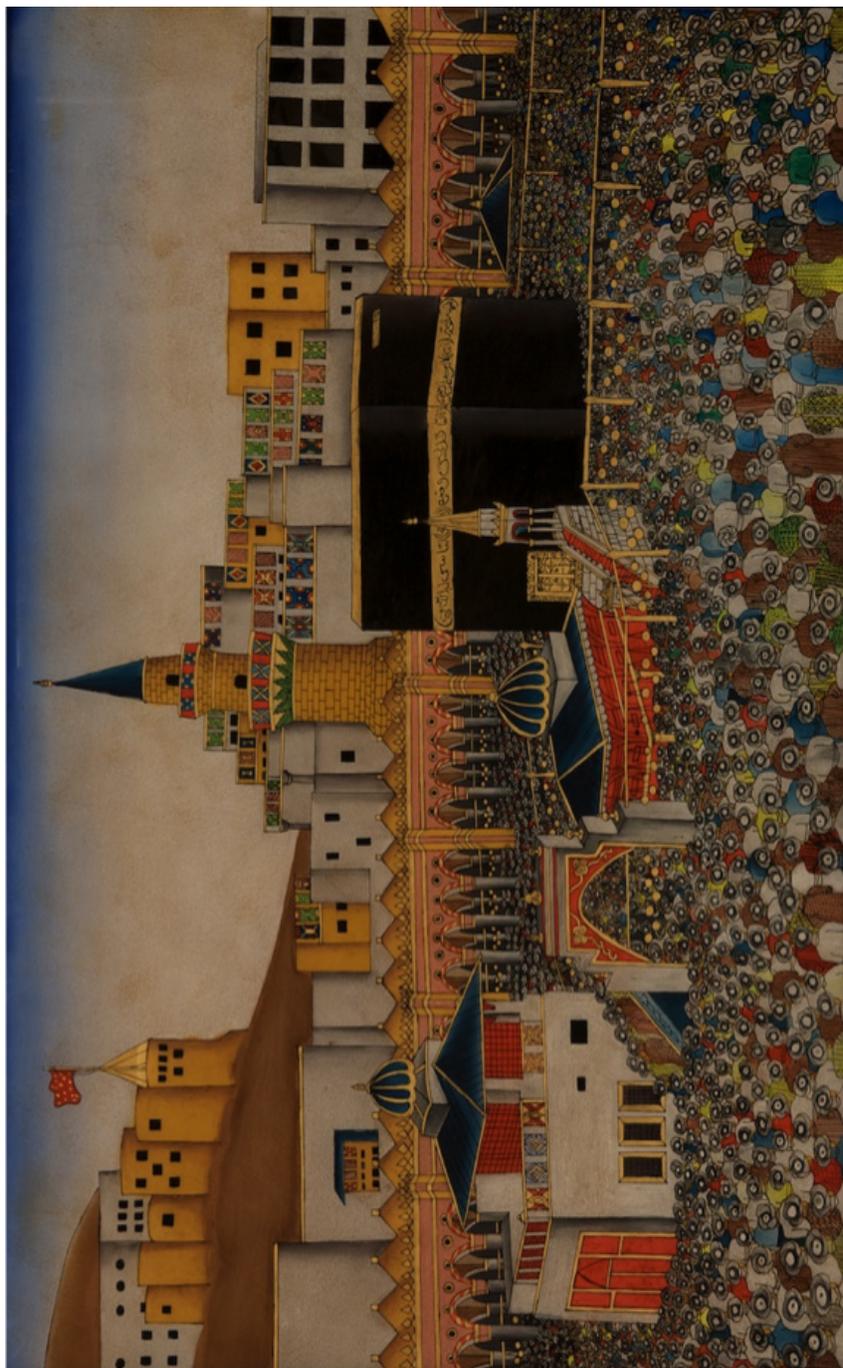
Peinture : Sulasno (né en 1957), Yogyakarta, ca. 1990, 88,5 x 114 cm. Coll. Oong Maryono et Rosalia Sciortino ; photo R. Sciortino.

Modèle : « The Square and cloisters of the Great mosque, with the Káabeh, at Meccah », in C. Tristram, « Meccah », *Sunday at Home. A family magazine for Sabbath reading*, Londres : The Religious Tract Society, 1884, [n° 1], p. 9.

L'accent mis sur la foule entourant la Ka'ba, peu fréquent sur les imprimés anciens, quasi inexistant sur les peintures sous verres javanaises, s'est vu systématisé dans le monde musulman à la fin du XX^e siècle, d'où le choix de ce sujet par le peintre sous-verrier javanais Sulasno. Celui-ci, actif entre les années 1980 et 2015, porté par le courant du « renouveau » de la peinture sous verre indonésienne (Samuel 2005 et 2015), en a exécuté plusieurs copies. Cette peinture n'en reproduit pas moins un modèle plus ancien d'un siècle, publié dès 1883 sous forme de photogravure dans un hebdomadaire chrétien, et qui sera repris plus tard dans une vignette commerciale en couleurs de la société Liebig (« Mosquées célèbres — 5. La Kaaba de la Mecque. Produits Liebig, produits de qualité », 1931).

Une pièce identique passée en salle des ventes (74 x 101 cm ; Gros et Delettrez, *Orientalisme. Art islamique*, vente du mardi 22 juin 2010, Paris, Drouot, n°565, p. 219, <<https://www.gros-delettrez.com/catalogue/7166?sort=ebd&num=565&id=&p=1&sold=#lot565>>) est donnée comme indienne et datée avant 1918, en raison de la présence du drapeau ottoman, ce qui laisse sceptique.





COMPTE RENDUS

Diana Trisnawati, Yerry Wirawan, M. Fauzi, Andi Achdian, Wilson (Penyunting), Pengantar, Hilmar Farid, *Arsip & Sejarah. Mengenang Mona Lohanda* (Archives & History. Remembering Mona Lohanda), Bandung: Pustaka Pias, 2022, xiv, 328 + 8 p. ISBN: 978-623-94655-2-0

This book came out just over a year after the untimely passing of Mona Lohanda. Mona Lohanda is one of the few if not the only Sino-Indonesian woman historian and archivist to have trained history students at the University of Indonesia. Some of these former students as well as several Indonesian and foreign researchers pay tribute to her in this volume that was published with the support of the association SINTAS (Sejarah Lintas Batas or Cross Border History).¹

These contributions are preceded by two forewords, one by Hilmar Farid, Director General of Culture, and the other by the editors, a short memoir by a younger sister of Mona, and an obituary by Peter Carey² to which a bibliography is appended (pp. 11-15).³

1. SINTAS is a new association, founded in 2022, which aims to attract students to history studies.

2. See *Archipel* 102, 2021, pp. 9-18, for the English version: “Mona Lohanda (1947-2021) Remembered: Humble Gatekeeper of the Indonesian National Archives. Historian of the Batavian Chinese and True Daughter of Tangerang”.

3. Bibliography to which could be added the following references: *VOC Glossary Indonesia*, ANRI/TCF 2018, edited by Mona Lolanda, Tom Hoogervorst, Marco Roling, Nurhayu Santoso (Indonesian translator), https://www.cortsfoundation.org/images/PDF/VOC_Glossary_Indonesia_V20180206_3.pdf, as well as the link to the *Daghregister memorialia*: sejarah-nusantara.anri.go.id/marginalia/

The eighteen contributions are divided into five parts which reflect the various topics that interested Mona Lohanda and on which she herself worked. Social history plays an important role in it. The first part, “Warisan Keilmuan: Buruh dan Pergerakan” (pp. 16-86) regroups four contributions that deal with labour, political and social movements. One raises the issue of the concealment of Tan Ling Djie’s role at a certain point in the history of the PKI, another the controlling of women labourers in the public sphere, while the last two deal with national movements.

The second part “Warisan Keilmuan: Kearsipan” (pp. 87-136) has only two contributions emanating from local archivists, that aim to show how rich the archives would be if we knew how to use them.

The third part “Warisan Keilmuan: Sejarah Jakarta” (pp. 137-233) regroups six contributions. Two of which deal respectively with the history of Jakarta as seen through the construction of public buildings, such as the City Hall of Batavia, and the emergence of hotels during the colonial era. Two others deal with social life, as reflected in Benjamin’s songs, and in the criminal world of the quarter of Pasar Senin in the 1950s, and the last one is about flooding and control in Jakarta between 1950 and 1985.

The fourth part “Etnis Tionghoa” (pp. 234-267) consists of two articles, one dealing with the study of the Chinese during colonial era, and the other with the sad fate of the Indonesian Chinese who, in the 1950s and 1960s, decided to return to PRC.

As for the fifth and last part, “Identitas dan Sejarah Lokal” (pp. 268-328), it consists of studies dealing respectively with the ceremony of the *cap* or seal in 17th-century Aceh, the beginning of Christian education in Depok, the rise and fall of the Japanese community in Yogyakarta, and a closing note.

This brief presentation will suffice to convince the reader of the variety of Mona Lohanda’s interests and of the appeal of her work to younger researchers.

Claudine Salmon

Syaifudin Zuhri, *Wali Pitu and Muslim Pilgrimage in Bali, Indonesia. Inventing a Sacred Tradition*. Leiden: Leiden University Press, 2022, cartes, photographies, glossaire, index, 313 p. ISBN 978-90-8728-385-8.

Avec cette étude sur l’invention de la tradition des « Sept Saints » de Bali – les Wali Pitu – et l’émergence subséquente de pèlerinages musulmans dans l’île, Syaifudin Zuhri propose une perspective novatrice qui transgresse les démarcations ethniques et religieuses. Son livre constitue une adjonction bienvenue aux quelques publications, encore trop rares, qui remettent en cause la vision orientaliste de Bali îlot hindou dans un archipel islamique. Tiré

d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université Humbolt de Berlin en 2018, l'ouvrage a conservé la trace de son origine universitaire avec un imposant appareil de notes et de références bibliographiques, au point que l'on a parfois l'impression que l'auteur cherche encore à fournir des gages de sa qualification académique. Aujourd'hui enseignant à l'Universitas Islam Negeri Sayyid Ali Rahmatullah de Tulungagung, Zuhri se définit comme un musulman javanais traditionaliste éduqué dans un *pesantren*, tout en précisant que sa formation universitaire en Europe lui a permis d'adopter une distance critique à l'égard du milieu religieux d'où il est issu.

Dans son introduction, il retrace ce que l'on sait de l'histoire de la présence de l'islam à Bali, après avoir mentionné les quelques études disponibles sur le sujet. Les musulmans établis à Bali ne constituent pas une communauté homogène, se distinguant par leurs origines diverses, Java, Madura, Sulawesi et Lombok pour l'essentiel, sans oublier des Arabes venus de l'Hadramaout ; auxquels il faut également ajouter des Balinais convertis à l'islam de longue date. L'interaction de ces populations hétérogènes a engendré une tradition musulmane balinaise hybride, qui relève davantage d'une tension culturelle que d'une dichotomie rigide entre islam et hindouisme. Pour les Balinais hindous, leurs voisins musulmans anciennement implantés dans l'île étaient traditionnellement perçus comme des parents, des semblables (en balinais *nyama selam*, « frères/sœurs musulmans »). En revanche, les musulmans récemment immigrés à Bali, attirés par la prospérité apportée par le tourisme, sont considérés comme des nouveaux venus (*pendatang*). La présence croissante de ces immigrés a provoqué des tensions entre hindous et musulmans, non seulement avec les *pendatang* mais également avec les *nyama selam*. Et les Balinais musulmans eux-mêmes (*Muslim asli Bali*) ont cherché à se différencier des *pendatang*. Les attentats islamistes de 2002 et 2005 ont encore exacerbé ces tensions, en suscitant une cristallisation de l'identité hindoue manifestée par le slogan *Ajeg Bali* (« Bali Debout »), qui a mis fin à l'acceptation des musulmans comme *nyama selam*.

L'ouvrage se compose de deux parties : la première expose la tradition javanaise du culte des saints et son extension à Bali avec la découverte des Wali Pitu et les pèlerinages de musulmans javanais sur leurs tombes ; la seconde contraste les dynamiques locales de trois sites de pèlerinage sur les tombes de Wali Pitu, à Loloan, Candikuning et Seseh.

La tradition javanaise du culte des saints (*wali*) a permis selon Zuhri de concilier les concepts spirituels très différents de l'islam et de la religion javanaise traditionnelle, en ce qu'il s'agit également d'un culte des ancêtres. À Java, les *wali* sont considérés comme des protégés d'Allah, qui peuvent intercéder auprès de Lui pour accorder des faveurs à un croyant. Le pèlerinage sur la tombe d'un saint (*ziarah*) est une source de bénédiction (*barakah*) pour les dévots, du fait de l'aura miraculeuse (*keramat*) qui en émane. Le culte des saints est une pratique en forte expansion à Java, ce dont témoigne la

popularité des pèlerinages sur les tombes des Wali Sanga, les « Neuf Saints » auxquels est attribuée l'islamisation de Java. C'est particulièrement le cas dans les régions dominées par l'islam traditionaliste, alors que les courants modernistes ont tendance à critiquer cette pratique, qui relève selon eux de la coutume (*adat*) et non de la religion (*agama*), et qu'ils renvoient au péché d'idolâtrie (*shirk*).

Si l'invention des Wali Pitu avait déjà fait l'objet de plusieurs articles (Quinn 2012, Zuhri 2013, Slama 2014, Couteau 2016), le livre de Zuhri constitue la première étude détaillée de ce phénomène. Son promoteur est un Javanais, un simple enseignant religieux villageois (*kiai kampung*), originaire de Sidoarjo, Toyyib Zaen Arifin (1925-2001), qui affirma en 1992 avoir reçu un message divin (*hatif*) lui enjoignant de découvrir les tombes de sept saints musulmans inhumés à Bali. Il s'est alors rendu dans l'île à l'invitation de Zainul Musabbihin, un marchand javanais résidant à Denpasar, où il fonda une association appelée Al-Jamali (Antara Lain Jawa, Madura dan Bali). Au cours des années qui ont suivi, Arifin a progressivement identifié chacune des tombes des Wali Pitu et il a rendu compte de ses découvertes par la publication du *Manaqib Wali Pitu*, l'hagiographie des sept saints musulmans de Bali, en 1998. Après son décès en 2001, il fut remplacé à la tête d'Al-Jamali par son gendre Syifa'uddin et se vit conférer le titre honorifique de *habib*, équivalent à *sayyid* (descendant mâle du Prophète Muhammad), ce qui n'a pas manqué de susciter des controverses. Et il est lui-même devenu un *wali* aux yeux de ses disciples.

La canonisation des Wali Pitu a été formalisée par leur représentation visuelle, manifestement inspirée par celle des Wali Sanga, et elle a été ritualisée par un *haul*, la commémoration annuelle du décès d'un saint. Le *haul* des Wali Pitu est rapidement devenu un événement important, impliquant des milliers de participants. Le succès des pèlerinages sur les tombes des Wali Pitu a permis aux musulmans javanais d'aller faire du tourisme à Bali tout en confortant leur foi (*wisata religi*). Ces pèlerinages ont été organisés par Al-Jamali à partir de 1998, mais en raison de leur popularité grandissante l'association a dû en céder le contrôle à d'autres opérateurs.

Depuis lors, les pèlerinages sur les tombes des Wali Pitu (*ziarah Wali Pitu*) relèvent officiellement du tourisme religieux (*wisata religi*), initié par l'Ordre Nouveau et activement promu par les gouvernements qui lui ont succédé. Mais si le tourisme religieux est une forme institutionnalisée de tourisme à Java et dans les provinces à majorité musulmane, il n'en va pas de même à Bali où il est conçu comme une simple modalité de tourisme culturel (*wisata budaya*), dont l'accent est mis sur l'identité hindoue de l'île. De sorte que le gouvernement provincial de Bali ne considère pas les tombes des Wali Pitu comme des attractions touristiques et ne contribue donc pas à leur entretien, qui est assuré par les communautés musulmanes avoisinantes et les pèlerins.

L'organisation du tourisme religieux à Bali repose sur divers opérateurs dont les tâches sont clairement différenciées. Les organisateurs (*panitia*)

affrètent l'autocar qui transportera les pèlerins, prennent en charge les frais du voyage et en empochent les profits. Ils sont assistés par un *kiai ziarah*, qui chaperonne les pèlerins et dirige leurs prières collectives. Une fois arrivés à Bali, les pèlerins sont accompagnés par un guide (*pemandu*), de préférence musulman, imposé par les autorités provinciales du tourisme, qui leur narre l'histoire des Wali Pitu. Les pèlerins passent en moyenne deux jours à Bali, dormant généralement dans leur autocar ou dans des hébergements bon marché. Ils visitent communément plusieurs tombes, rarement toutes, ce qui prendrait trop de temps et serait trop coûteux. Ce sont pour la plupart des villageois originaires de Java-est, âgés et de revenus modestes.

Zuhri décrit alors en détail le déroulement d'un pèlerinage auquel il a participé, en mentionnant les rites pratiqués sur chaque site visité. Il fait état de la méfiance des musulmans javanais à l'encontre des Balinais hindous, notamment en matière de régime alimentaire, soucieux de s'assurer qu'ils ne consomment pas de nourriture *haram*. Et surtout, il souligne que le pèlerinage a transformé leur vision de Bali. Alors qu'ils percevaient auparavant Bali comme une île de *Budo* (terme incluant dans leur esprit à la fois l'hindouisme et le bouddhisme), à leur retour ils sont informés de la présence de musulmans dans l'île et même de villages en majorité musulmans. Il leur apparaît désormais que l'islam n'est pas étranger à la culture balinaise.

Après cette présentation générale de l'invention des Wali Pitu et des pèlerinages qu'elle a engendrés, Zuhri entre plus avant dans la description de trois sites de pèlerinage choisis de façon à mettre en évidence les contrastes qui les différencient en matière tant de divergences d'interprétation islamique du culte des saints que de variations dans les relations entre hindous et musulmans. Il débute par la sépulture d'Ali Bafaqih (1882-1999), située dans le village musulman de Loloan, qui est la première sur l'itinéraire des pèlerins et la plus visitée des tombes de Wali Pitu. Le cas d'Ali Bafaqih est particulier en ce qu'il a été qualifié de son vivant par Arifin de « saint attendu » (*al-qablal wujud*) et inclus dans la liste des Wali Pitu en 1993. Mais il s'avère que la sainteté d'Ali Bafaqih, un *sayyid* hadrami, est contestée par les musulmans de Loloan (*orang Loloan*), soucieux de se différencier des musulmans javanais, madurais et arabes, qu'ils qualifient de *pendatang*. Néanmoins, le succès touristique du pèlerinage sur sa tombe, qui se traduit par des retombées économiques appréciables pour le village de Loloan, contribue à conforter la réputation de sainteté d'Ali Bafaqih.

À la différence de la tombe d'Ali Bafaqih à Loloan, Keramat Gunung à Candikuning, un village où cohabitent hindous et musulmans, est la moins visitée des tombes de Wali Pitu en raison de sa difficulté d'accès, car elle est située au sommet d'une montagne. Arifin l'identifia comme étant la sépulture de Habib Umar bin Maulana Yusuf al-Maghribi, un musulman originaire du Maghreb qui aurait introduit l'islam à Bali. La revendication de sainteté du Keramat Gunung est contestée par les musulmans modernistes (*kaum muda*),

qui jouent un rôle dominant à Candikuning. En revendiquant leur identité balinaise (*Muslim asli Bali*), ils ont promulgué en 2004 le premier, et le seul à ce jour, village coutumier (*desa adat*) musulman à Bali, le Desa Adat Kampung Islam Candikuning, et ce en dépit de l'opposition de la population hindoue du village.

Le troisième exemple, le Pura Keramat Ratu Mas Sakti, dans le village hindou de Seseh, est un site hybride en ce qu'il fait l'objet d'un pèlerinage conjoint de musulmans et d'hindous. Le *wali* est ici Mas Sepuh, un personnage historique supposé avoir été le fils d'un *raja* de Mengwi et d'une concubine javanaise, et dont le tombeau fut officiellement déclaré temple hindou en 2013 sous le nom de Pura Keramat Ratu Mas Sakti. Le rassemblement de pèlerins hindous et musulmans sur la sépulture de Mas Sepuh est volontiers présenté comme une manifestation de la tolérance religieuse des Balinais hindous à l'égard de leurs voisins musulmans javanais. Mais si ce pèlerinage brouille dans une certaine mesure les frontières entre dévots hindous et musulmans, certains pèlerins musulmans refusent de s'associer aux pratiques rituelles des pèlerins hindous, ce qui souligne les divergences entre musulmans puristes (*santri*) et syncrétiques (*abangan*).

Avec cette publication, Syaifudin Zuhri fait preuve d'une impressionnante maîtrise de son sujet. Clairement rédigée et intelligemment composée, son étude des Wali Pitu est solidement étayée et foisonne d'informations ethnographiques inédites. Un travail remarquable à tous égards, auquel je ferais toutefois deux observations critiques. Tout d'abord, s'il mentionne bien les tensions suscitées parmi les Balinais hindous par la présence croissante de populations musulmanes dans leur île, Zuhri ne fait aucune allusion aux réactions provoquées par l'invention des Wali Pitu et par la venue de pèlerins musulmans qu'elle a enclenchée. Or, si elles demeurent mesurées à ce jour, ces réactions révèlent une crainte grandissante de la part de Balinais hindous de voir les pèlerinages sur les tombes de Wali Pitu servir de support à l'islamisation de Bali, de la même manière que Java avait été autrefois islamisée par les Wali Sanga. En témoigne, parmi d'autres, un article du mensuel *Media Hindu*, dont l'auteur rappelait que si l'hindouisme à Java avait dû céder la place à l'islam après la chute de Majapahit, il devrait en être de même prochainement à Bali aux yeux des zéloteurs musulmans (Nasa Adhi 2011 ; cf. Burhanuddin 2008).

Par ailleurs, s'il prend soin de souligner l'hétérogénéité de l'islam à Bali, en insistant notamment sur le rejet dont font l'objet les pèlerinages sur les tombes des Wali Pitu de la part de Balinais musulmans qui les perçoivent comme une pénétration javanaise indésirable, Zuhri paraît considérer d'emblée « l'hindouisme balinais » comme une donnée établie, une entité supposément monolithique et précisément définie, alors qu'il s'agit en réalité d'une identité construite sous contrainte et fortement controversée. De sorte qu'alors même qu'il complexifie la situation religieuse de Bali en soulignant l'importance de

l'islam dans sa construction identitaire, il en vient à conforter l'image d'une population balinaise qui serait dans sa grande majorité tout uniment hindoue.

Michel Picard
Centre Asie du Sud-Est

Références

- Burhanuddin, Yudhis M., 2008, *Bali Yang Hilang: Pemandang Islam dan Etnisitas di Bali*, Yogyakarta, Kanisius.
- Couteau, Jean, 2016, "Les sept saints de l'islam balinais", *Le Banian*, 21: 219-226.
- Nasa Adhi, W., 2011, "Dari Misi Dakwah Hingga Makelar Tanah Bali", *Media Hindu*, 88: 72-73.
- Quinn, George, 2012, "The Muslim Saints of Bali", paper presented at the Bali in Global Asia Conference, Udayana University, Denpasar, 16-18 July 2012.
- Slama, Martin, 2014, "From Wali Songo to Wali Pitu: The Travelling of Islamic Saint Veneration to Bali", in Brigitta Hauser-Schäublin & David D. Harnish, eds, *Between Harmony and Discrimination: Negotiating Religious Identities within Majority-Minority Relationships in Bali and Lombok*, Leiden & Boston, Brill, p. 112-143.
- Zuhri, Syaifudin, 2013, "Inventing Balinese Muslim Sainthood", *Indonesia and the Malay World*, 41/119: 1-13.

Le parcours de deux figures du Département d'Histoire, Universiti Malaya, Kuala Lumpur

Danny Wong Tze Ken & Lee Kam Hing (eds.), *Wang Gungwu and Malaysia*, Kuala Lumpur, University of Malaya Press, 2021, xvi + 338 p., index, ISBN: 978-967-488-200-6.

Dans le prolongement des deux volumes autobiographiques parus récemment⁴, le Département d'Histoire de l'Universiti Malaya (UM dans la suite) a produit ce volume en l'honneur du Professeur Wang Gungwu, commémorant d'une part son passage à l'université, il y a plus de 50 ans, étape marquant le début d'une carrière académique exceptionnelle durant laquelle il a conservé des liens avec la Malaisie, et d'autre part son 90ème anniversaire. Une conférence donnée à l'université en 2017 devant plus de 600 personnes, dont quelque 200 de ses anciens étudiants, atteste de la réputation dont il jouit depuis plus d'un demi-siècle dans le milieu universitaire et intellectuel malaisien.

4. *Home is not here*, Singapore, Ridge Books, 2018 (cf. compte rendu par C. Salmon in *Archipel* 97, 2019, p. 323-325) ; (with Margaret Wang), *Home is where we are*, Singapore, NUS Press, 2021 (cf. compte rendu par C. Salmon in *Archipel* 101, 2021, p. 263-266).

Le volume collectif est organisé en seize chapitres précédés d'une introduction (p. xvii-xxix) par ses deux éditeurs. Ces derniers y rappellent le parcours académique initial de Wang Gungwu, qui est né à Surabaya en 1930 et a grandi à Ipoh : à partir de 1949, étudiant à l'University of Malaya basée à Singapour (B.A., M.A.) ; PhD. à Londres ; en 1957, rejoint le nouveau campus de UM à Kuala Lumpur en tant que *lecturer* ; en 1960, dirige le Chinese Studies Department (un an) et nommé doyen de la Faculté des Arts (deux ans) ; en 1962, dirige le Département d'Histoire ; en 1963, nommé Professeur en Histoire. Il est à la tête de ce département au moment où s'opère la transition entre un personnel enseignant essentiellement expatrié et un personnel enseignant local. Danny Wong et Lee Kam Hing soulignent que l'organisation par le département de la conférence de l'IAHA (International Association of Historians of Asia) en 1968, suivi par l'édition du volume *Malaysia* (la Fédération est alors tout juste formée), a marqué le point d'orgue de ce mandat, qui a vu dans le même temps la fondation du département d'Histoire et de la Faculté des Arts sur des bases académiques solides. À l'époque, Wang Gungwu est également président de la MBRAS (Malaysian Branch of the Royal Asiatic Society), rédacteur en chef du *JMBRAS*, initiateur et éditeur de la collection *East Asia Monograph Series* (Oxford university Press) destinée à la publication de travaux de jeunes chercheurs de plus en plus orientés vers l'histoire de la Malaisie. Wang Gungwu ne se tient pas à l'écart des développements politiques qui agitent la Fédération tout juste établie (1963), puisqu'il prend part à la rédaction de la constitution du Parti Gerakan Malaysia, parti non communautaire co-fondé par plusieurs de ses collègues et amis. Il quitte Kuala Lumpur en 1968 pour l'Australie (ANU).

Les contributions au volume se répartissent en deux grandes catégories. D'une part, celles des contemporains de Wang Gungwu à UM, qui reviennent par conséquent sur ces deux décennies (1949-1968), en particulier sur la décennie à UM Kuala Lumpur (1957-1968), durant laquelle il a démontré ses talents de chercheur et d'administrateur. D'autre part, un ensemble d'études inspirées de sa connaissance approfondie du pays, de ses recherches et convictions.

Les contributions de Khasnor Johan, Lim Teck Ghee, Stephen Leong et Anthony Reid appartiennent à la première catégorie. Celles de Lee Kam Hing, Barbara Watson Andaya, Abu Talib Ahmad, Leonard Y. Andaya, Loh Wei Leng, Jeyamalar Kathirithamby-Wells, Mavis Puthuchearry, Tan Chee-Beng, Danny Wong Tze Ken, Philip Koh Tong Ngee, Peter T C Chang et Anthony Milner appartiennent à la seconde.

Khasnor Johan (« Memories of Wang Gungwu and the History Department, University of Malaya, 1963 to 1968 », p. 1-18) relate les toutes premières années du département d'Histoire de UM Kuala Lumpur, ouvert en janvier 1959 avec du personnel enseignant envoyé de Singapour, y compris Wang Gungwu. Celui-ci est déjà responsable du département lorsqu'elle y commence ses études en juin

1963. L'auteure y livre des souvenirs de cette époque vue du côté étudiant(e)s, époque marquée par la place croissante des enseignants d'origine malaisienne formés à l'étranger. Khasnor Johan est la première étudiante du département à avoir été envoyée en Australie pour un PhD. (1969).

Lim Teck Ghee (« A Journey with Gungwu and History », p. 19-34) a également débuté ses études à UM Kuala Lumpur en 1963 et ses souvenirs recourent ceux de Khasnor Johan. Il retrouve ensuite Wang Gungwu à ANU alors qu'il y prépare un PhD. L'accent dans cette contribution est mis sur les développements parallèles du contexte politique (*nation-building*), médiatique, et de la recherche en histoire et de son enseignement en Malaisie après le départ de Wang Gungwu, qui défendait une recherche méticuleuse, indépendante et dépassionnée.

Stephen Leong (« Wang Gungwu: A Personal Recollection », p. 35-45) intègre le personnel du département d'Histoire en 1967 pour y enseigner l'histoire de la Chine moderne et y prépare un PhD. en parallèle sur le nationalisme chez les Chinois d'outremer installés en Malaisie. Cette contribution relate ses rencontres avec Wang Gungwu dans différents contextes et pays entre 1967 et 2017.

La carrière académique d'Anthony Reid croise aussi à plusieurs reprises celle de Wang Gungwu, et tout comme Leong, sa contribution (« Wang Gungwu and I in Three Countries », p. 47-65) revient sur une succession d'interactions dans les milieux universitaires de plusieurs pays : Kuala Lumpur (1965-68), Canberra (1970-86) et Singapour (2002-2009). À propos de UM Kuala Lumpur en particulier, Reid estime que la « Wang Gungwu era » a certainement été la plus heureuse du département d'Histoire et que la conférence de IAHA en 1968 a contribué à le propulser comme figure académique majeure d'Asie du Sud-Est.

Barbara Watson Andaya a été en contact régulier avec Wang Gungwu dès son passage à ANU dans les années 70. Dans sa contribution (« Local History and Identity: Teaching Tin Mining in 18th Century Perak », p. 93-109), elle illustre l'une des directions de recherche encouragées par Wang Gungwu lors de son passage à UM Kuala Lumpur, à savoir l'histoire locale, et en particulier l'historiographie liée aux mines d'étain de Perak, là où il a grandi, à une époque où l'enseignement scolaire de l'histoire se limitait à la geste de l'empire britannique.

C'est en lien avec la période de l'occupation japonaise vécue par l'adolescent Wang Gungwu à Perak et son accent mis sur l'importance de l'histoire locale, qu'Abu Talib livre une contribution sur un aspect de la période de l'occupation japonaise dans l'État voisin de Pahang (« Tengku Besar Pahang Records and Malay Muslims in Pahang during the Japanese Occupation, 1942-45 », p. 111-135). Cette contribution met en lumière le potentiel du fonds d'archives du Bureau du Tengku Besar de Pahang créé en 1920 afin d'assister le sultan dans la gestion des affaires islamiques de l'État. Conservé aux Archives Nationales à Kuala Lumpur, ces documents, rédigés

en anglais durant l'occupation japonaise, couvrent la période 1920-1959.

Alors que les deux contributions précédentes sont focalisées sur des *negeri* de la péninsule, les trois contributions suivantes s'intéressent à l'histoire des espaces maritimes de la région pour illustrer l'impact de *The Nanhai Trade*, la thèse de Master de Wang Gungwu publiée en 1958, ainsi que ses publications subséquentes relatives à l'histoire maritime et à l'histoire des diasporas chinoises en Asie du Sud-Est. Dans « *Tanah Air and Negara Selat: Reconfiguring the Ocean Space and the Linked History of Malays and Orang Laut* » (p. 137-152), l'idée principale de L.Y. Andaya est de mettre en lumière la construction sociale de l'espace maritime par deux sociétés, les Malais et les Orang Laut. A partir des concepts de *tanah air* et de *negara selat*, l'auteur retrace l'évolution de la perception de cet espace jusqu'au XX^e siècle. Loh Wei Meng (« *Straits of Melaka: Maritime Passage for Intra-Asian and Diasporic Journeys* », p. 153-177) revient quant à elle sur le rôle du détroit de Malacca dans les circulations de populations d'origine chinoise et l'intérêt économique cyclique qu'il a suscité en Chine, en particulier depuis le début du second millénaire jusqu'au début du XXI^e siècle. Trois niveaux sociogéographiques sont retenus pour cette étude : le détroit dans son ensemble pour les périodes ancienne et actuelle à travers le concept ancien et moderne de « Route de la soie », les Chinois Peranakan et les Chinois de Penang. Dans une longue synthèse, Jeyamalar Kathirithamby Wells (« *Environment and the Shaping of Sino-Malayan Relations up to the Early 20th Century* », p. 179-221) propose de lire dans l'histoire des relations économiques entre la Chine et la péninsule malaise depuis le début de notre ère les effets d'adaptations successives aux modifications de l'environnement et du climat.

Un ensemble de trois contributions sont inspirées des réflexions de Wang Gungwu sur l'histoire politique de la Malaisie. Lee Kam Hing (« *Wang Gungwu: Malaysian Politics and Scholarship* », p. 67-92) s'intéresse aux publications de Wang Gungwu traitant de la politique en Malaisie, en particulier le nationalisme malaisien, la communauté chinoise et les relations inter-élites, travaux fondés sur une connaissance approfondie de première main. Dans ces textes transparaissent ses convictions sur une approche non communautaire du *nation-building*, des politiques économiques équitables bénéficiant à tous, et le bon sens des leaders afin d'assurer la stabilité du pays. Dans « *Paradoxes and Challenges of Non sectarian Politics in Malaysia* » (p. 223-251), Mavis Puthucheary revient sur trois moments de l'histoire de la Malaisie depuis les années 1950, qui ont vu la formation d'organisations politiques non sectaires dans la péninsule, à savoir le *Socialist Club* de l'université Malaya dans les années 50, auquel a d'ailleurs participé Wang Gungwu ; le *Parti Gerakan Rakyat Malaysia* établi durant les années 60, pour lequel Wang Gungwu a pris part à la rédaction de la constitution ; et plus récemment (depuis 1999) le *Parti Keadilan Rakyat*. Dans « *Ethnicity and Nation-Building: China*

and Malaysia » (p. 253-276), Tan Chee Beng livre une étude comparative illustrant le contraste entre un pays où les politiques de développement et de modernisation ne sont pas conditionnées par des considérations ethniques et un pays où ces dernières déterminent au contraire largement la construction de l'État et sont instrumentalisées par les élites politiques.

Dans « Hakka Dialect Identity in Malaysia: Historical Antecedence or Sustainable Reality? » (p. 277-297), Danny Wong Tze Ken illustre une autre dimension des réflexions de Wang Gungwu sur les Chinois de Malaisie, en l'occurrence la manière dont l'identité dialectale contribue localement à la construction de l'identité chinoise. La présente étude sur l'évolution de l'identité dialectale Hakka depuis la période coloniale repart précisément d'un travail publié il y a 20 ans par Wang Gungwu.

L'ouvrage se clôt par trois contributions qui, partant du parcours de Wang Gungwu, s'interrogent sur la place de l'historien dans la société, d'une part comme arbitre (Philip Koh Tong Ngee, « National Truths and Historical Contestations: The Historian and the Judge », p. 299-306), d'autre part comme passeur multiculturel transnational (Peter T C Chang, « A Pioneering Class of Bridge-Building Junzi », p. 307-315 ; Anthony Milner, « Wang Gungwu's Contribution to Dialogue with International Relations », p. 317-331).

Un ouvrage éclectique qui illustre, vues par des chercheurs malaisiens et des spécialistes de l'Asie du Sud-Est, les nombreuses facettes d'un homme de réseaux par excellence, un homme de dialogue bâtisseur de consensus aux convictions bien ancrées, un chercheur aux intérêts multiples (de l'histoire locale aux problématiques asiatiques), à la curiosité sans bornes, un animateur hors pair de la recherche qui inspire depuis plus d'un demi-siècle les chercheurs en sciences sociales de la région.

Khoo Kay Kim (with Eddin Khoo), *I, KKK. The Autobiography of a Historian*, Kuala Lumpur, Kala Publ., 2017, 141 p., ill., ISBN: 978-967-14930-0-7

Né en 1937, Khoo Kay Kim était un pilier du département d'Histoire de l'Université Malaya à Kuala Lumpur, où il a exercé pendant plus de cinquante ans. Décédé en 2019, il figure parmi les chercheurs les plus fréquemment cités dans l'ouvrage ci-dessus dédié à Wang Gungwu. On y apprend notamment qu'il a été l'un des deux premiers étudiants malaisiens à s'inscrire en M.A. au département d'Histoire de UM Kuala Lumpur, puis y a soutenu son PhD. Tenu en estime par le grand public, il était considéré comme « l'historien national » par les médias (Khasnor Johan, ci-dessus p. 9-10). Un court texte à la fin de l'ouvrage en question (sans doute de la main de l'éditeur) rappelle qu'il a joué un rôle important parmi ceux qui ont formulé les « Principes Nationaux » (Rukun Negara) à la suite des émeutes raciales de 1969.

De ces moments charnières et de ses productions académiques, il n'est que peu ou pas du tout question dans cette autobiographie, dont la première phrase affirme que « la réflexion autobiographique va à l'encontre de tous les instincts cultivés de l'historien de métier ». Cette entrée en matière laisse augurer un récit rare en confidences. Il n'en est rien.

Khoo Kay Kim présente tout d'abord ses ascendants, remontant aux sept frères Khoo, qui quittèrent la Chine du Sud pour s'installer à Penang au cours du XIX^e siècle. L'un de ces frères serait à l'origine de sa famille côté paternel, avec notamment un arrière-grand père négociant d'étain important dans la vallée de la Kinta, à Perak, au tournant du XX^e siècle, puis une grand-mère *peranakan*. Très proche de l'auteur, cette grand-mère va jouer un rôle important dans la famille comme source de l'histoire familiale et gardienne des rituels et coutumes. Côté maternel, une grand-mère *peranakan* de Penang, un grand-père immigrant de première génération, qui va également s'installer dans la vallée de la Kinta. Khoo Kay Kim grandit ainsi dans une famille *peranakan*, installée à Perak, de parler Hokkien très influencé par le malais, sachant également s'exprimer en malais. Plus ouvert aux idées occidentales, c'est un milieu qui privilégie l'éducation à l'anglaise. Khoo Kay Kim insiste sur l'importance des femmes dans ce milieu (langue, culture, cuisine) plus conscient des droits des femmes que les autres communautés chinoises.

Khoo Kay Kim revient ensuite sur la période dangereuse et violente de l'occupation japonaise, qui a forgé ses premiers souvenirs, notamment les quelques semaines durant lesquelles la famille s'est repliée dans la jungle. Il découvre les représentations de Bangsawan, à l'origine de son « amour » pour la langue malaise, et développera plus tard une tendresse pour le cinéma malais. C'est seulement avec la fin de l'occupation japonaise qu'il débute une scolarité à l'école anglo-chinoise de Teluk Anson, petite ville dont il dépeint la riche vie sociale intra- et intercommunautaire. En 1952, il intègre l'école de la Mission catholique à Ipoh et commence à développer une passion pour le football, la pratique du débat et des danses modernes, ainsi que pour P. Ramlee. Ipoh est alors considérée comme la ville la mieux planifiée du pays, une ville très progressiste dans une décennie décrite comme une période de libération sociale. Khoo Kay Kim va garder la nostalgie de cette époque à Ipoh, brillamment illustrée, selon lui, dans l'album *Town Boy* du fameux dessinateur caricaturiste Lat, également originaire de Perak. Un chapitre est consacré au football des années 50, où s'entremêlent souvenirs de compétitions auxquelles il a pris part, réminiscences des grands joueurs du pays et étrangers, ainsi que des grandes équipes qui ont marqué l'époque. Cette passion explique pourquoi il est devenu le premier véritable historien malaisien du sport, du football en particulier.

À l'approche de l'Indépendance, dans la perspective des nombreuses opportunités qui vont s'ouvrir dans la fonction publique, son père l'incite fortement à passer l'examen d'entrée à l'université. Il est admis à l'université

Malaya, alors à Singapour, en 1956. Le climat politique y est relativement tendu, à l'approche du départ des Britanniques, les principaux acteurs étant le PAP (People's Action Party) et le mouvement socialiste. De nombreux étudiants y sont actifs politiquement, mais Khoo Kay Kim se tient à l'écart, plus impressionné par l'écrivaine Han Suyin que par les leaders de l'époque. Football et danse (surtout *joget moden*) y sont ses loisirs préférés. Il s'initie à la philosophie, discipline qu'il trouve stimulante, regrettant au passage l'absence jusqu'à maintenant d'un département de philosophie à UM Kuala Lumpur. C'est à Singapour qu'il débute l'apprentissage formel du malais et commence à s'intéresser à l'histoire, dont l'enseignement est alors dispensé par C.M. Turnbull, Wang Gungwu, D.P. Singhal et K.G. Tregonning.

Le B.A. en poche (1959), Khoo Kay Kim choisit de retourner à Teluk Anson pour y enseigner à l'école anglo-chinoise de son enfance, ce qui lui permet de poursuivre ses activités sportives, à la fois comme joueur et entraîneur. Il y enseigne d'abord le malais, l'anglais, la littérature anglaise, puis également l'histoire. Il rencontre occasionnellement Wang Gungwu, alors directeur du département d'Histoire à UM Kuala Lumpur, et ce dernier l'invite à un séminaire d'enseignement de l'histoire. Il participe ainsi à la création de l'Association des enseignants d'histoire, qui lance la revue *Peninjau Sejarah*, destinée à stimuler l'intérêt des enseignants pour l'histoire du pays. Séduit par cette première expérience dans le campus de Kuala Lumpur, Khoo Kay Kim décide de s'inscrire en M.A. au Département d'Histoire et s'installe donc pour la première fois dans la capitale du nouveau pays en 1966. Sous la direction de Wang Gungwu, il rédige une thèse intitulée « The Western Malay States 1850-1873 » (1967), qui sera la seconde thèse publiée par Oxford University Press dans sa collection *East Asia Monograph Series* (1972). Un travail fondé sur une approche empirique qui sera la marque de tous ses travaux, révélant un goût, voire une passion, de l'archive, de la presse ancienne, combiné à la réflexion à partir de diverses expériences et interactions dans sa vie personnelle. Il enchaîne avec un PhD. soutenu en 1974 (« The beginnings of political extremism in Malaya, 1915-1935 ») et occupe l'année suivante la nouvelle chaire de Professeur d'histoire malaisienne au département. Ce dernier, qui compte alors presque 30 enseignants pour quelque 700 étudiants inscrits, est décrit avec nostalgie comme '*vibrant*' par Khoo Kay Kim.

Deux chapitres livrent une incursion intimiste et éclairante sur les rapports intercommunautaires et les vies de famille à l'époque : rencontre de sa future épouse, Tamoule d'origine sri-lankaise (ville de Jaffna), qu'il épouse en 1966 ; naissance et éducation de leurs trois fils.

Deux chapitres empreints de tristesse et d'amertume clôturent l'ouvrage. Si dans sa vie personnelle, Khoo Kay Kim estime qu'il s'est efforcé d'être un « *true Malaysian* », curieux et ouvert à l'autre, quelque soit sa culture, la question des relations intercommunautaires est, selon lui, non seulement loin

d'être réglée, mais reste au centre de la vie politique tandis que l'ignorance de la culture et des croyances religieuses de l'autre s'accroît.

Daniel Perret

Français et francophones en péninsule malaise (1852 – années 1980)

Marcel Rouhan, *Diary of a French Missionary: Penang during the Japanese Occupation*. Translated, Introduced and annotated by Serge Jardin. Penang, Areca Books, 2021, 240 p., notes, cartes, ill., gloss., bib., index. ISBN: 959.595113.

Retrouvé par l'historien Bernard Patary alors qu'il menait des recherches aux Archives du Collège Général de Penang dans le cadre de son doctorat, le manuscrit du journal d'un missionnaire français est publié ici dans une traduction en anglais annotée par Serge Jardin.

L'introduction (p. 12-45) présente le journal, où sont consignés les événements et expériences vécus par les Pères et les étudiants du Collège Général de Penang entre mars 1931 et septembre 1946, et tout particulièrement durant la période de l'occupation japonaise de la péninsule malaise et de Singapour. Cette institution catholique française a bénéficié d'un statut particulier durant la seconde guerre mondiale puisque le Régime de Vichy collaborait avec les forces de l'Axe et l'administration de l'Indochine française était bienveillante à l'égard des Japonais. Les résidents du Collège bénéficiaient par conséquent d'une liberté relative leur permettant de s'efforcer de poursuivre tant bien que mal leurs activités en adoptant diverses stratégies d'adaptation dans le contexte extraordinaire de cette occupation militaire.

Après un bref rappel sur l'histoire du Collège Général de Penang fondé par la Société des Missions Etrangères de Paris en 1808, l'éditeur du journal rappelle qu'entre les deux guerres, l'institution était propriétaire de près de 90 hectares de terrain et de plusieurs bâtiments et maisons sur l'île, un patrimoine qui avait de quoi susciter la convoitise de l'occupant. A la veille de l'invasion japonaise, le Collège comptait sept adultes et une soixantaine d'étudiants venus de douze missions de la région.

Le manuscrit se présente sous la forme d'un carnet et de trois cahiers d'exercices. Serge Jardin relève plusieurs indices dans ce journal anonyme indiquant que son auteur est Marcel Rouhan (1896-1980), Supérieur du Collège Général durant la période concernée. Alors que la rédaction du journal débute en mars 1931, l'éditeur a pris le parti de ne publier que les entrées datées à partir d'août 1939, soit trois semaines avant le début de la guerre, au moment où, pour des raisons de sécurité, la communauté s'installe dans une grande propriété située à l'écart de la ville. Les résidents sont contraints de retourner s'installer en

ville, sur une petite propriété, en février 1945. L'introduction décrit par ailleurs les différentes catégories d'informations livrées dans le journal : les stratégies adoptées pour assurer la survie de la communauté et la protection des biens durant la guerre et la période d'occupation militaire britannique qui a suivi, alors que l'institution est sous surveillance policière constante ; les activités religieuses et d'enseignement au sein de la communauté, ainsi que les interactions avec les autres communautés religieuses chrétiennes ; l'insécurité, les exactions de l'occupant et les activités illégales ; les interactions avec l'occupant japonais, notamment les stratégies de résistance active et passive ; les problèmes de santé essentiellement liés aux privations alimentaires et aux épidémies ; l'évolution des transports et des conditions de déplacements ; l'accès à l'information, en particulier l'évolution de la guerre, ainsi que la situation des catholiques, des missionnaires et des Français dans la région ; la situation des Européens à Penang ; les actions des communistes.

Le journal lui-même (p. 48-186) comporte près de 700 entrées de longueurs variables : de quelques mots à plusieurs dizaines de lignes. L'appareil critique compte 34 notes. Il est complété par plusieurs appendices : chronologie, monnaies et unités de mesure, liste des missions catholiques mentionnées, les Ordres, liste des individus mentionnés, liste des lieux mentionnés, glossaire, références.

En somme, une édition soignée d'un précieux témoignage sur une période troublée de l'histoire de la péninsule malaise.

*

* *

Jeanne Cuisinier, *What I Saw in Malaysia: Lectures 1934-1938*, Petaling Jaya, Matahari Books, 2019, 153 p., ill.. ISBN: 978-967-2328-16-2.

C'est à 42 ans que Jeanne Cuisinier (1890-1964) débute une carrière d'ethnologue. Après un séjour à Madagascar au début des années 1920, puis en Indochine en 1926-27, elle s'inscrit à l'Institut d'ethnologie et à l'École des langues orientales de Paris, bénéficiant notamment des enseignements de Marcel Mauss et d'Antoine Cabaton. Diplômée de malais en 1929, elle est chargée trois ans plus tard, par le ministère de l'Éducation nationale, d'une mission de recherches ethnographiques et linguistiques en péninsule malaise, principalement dans l'État de Kelantan (à l'époque l'un des États malais non fédérés), ainsi que dans la région de Pattani, sur la côte sud-est du Siam, l'actuelle Thaïlande. Au terme de 18 mois de terrain, elle rentre à Paris en novembre 1933, rapportant en particulier plusieurs centaines d'objets aujourd'hui conservés au Musée du Quai Branly – Jacques Chirac, ainsi que les matériaux de plusieurs articles et ouvrages.

Un journal de terrain (1933) et un extrait de rapport de cette mission en péninsule malaise ont été publiés il y a quelque deux décennies⁵. C'est en 2018 que les manuscrits d'une série d'interventions de Jeanne Cuisinier sur les antennes de Radio Paris dans les années 30, relatives à ce séjour en péninsule malaise, ont été retrouvés dans les archives du Musée National d'Histoire Naturelle de Paris. Deux diplomates français, Frédéric Laplanche⁶ et Hélène Ly-Batallan⁷, se sont attelés à la tâche de les traduire en anglais et de les publier *in extenso*, rappelant au passage que Radio Paris était à l'époque la station la plus populaire et que ces émissions n'ont pas été enregistrées. L'ouvrage est complété en premier lieu par des extraits d'une conférence probablement donnée dans une *high school* de Londres en 1934 et en second lieu par une conférence donnée le 7 juin 1934 à la Royal Asiatic Society de la même ville.

Les six interventions radiophoniques se sont déroulées entre juin 1935 et mars 1938, sur les thèmes suivants : les règles malaises de courtoisie, les mariages malais, le théâtre d'ombres, la cuisine malaise, à la rencontre des aborigènes, la danse *manora*. La conférence faite à la *high school* relate son expérience d'ethnographe avec ses hauts et ses bas, notamment à l'occasion d'interactions avec ses informateurs et les difficultés pour se déplacer dans la jungle à la rencontre des aborigènes. Devant les membres de la Royal Asiatic Society, Jeanne Cuisinier présente brièvement les principaux résultats de ses travaux en péninsule malaise, expliquant notamment que, de façon plutôt inattendue, ce sont les matériaux relatifs aux pratiques magiques qui représentent les apports les plus significatifs de son terrain.

Jeanne Cuisinier nous montre comment ce long terrain lui a permis de briser les barrières initiales et de pénétrer dans des milieux sociaux et naturels très variés, où elle semble se mouvoir avec une certaine aisance, que ce soit au palais du sultan de Kelantan, dans les villages malais et siamois, ou encore chez les aborigènes (*orang asli*) du même État de Kelantan. Elle éprouve clairement beaucoup de plaisir, et probablement une certaine fascination, à côtoyer ces gens de Kelantan, qu'elle observe avec acuité et sensibilité. Cette proximité lui permet de livrer avec des mots simples des observations et des ressentis qui vont au-delà de l'exotisme pour aborder la vie quotidienne et quelques-uns des fondements des cultures du nord-est de la péninsule malaise il y a bientôt un siècle.

Une publication bienvenue dans une édition soignée, qui devrait relancer l'intérêt pour les travaux de cette pionnière de l'ethnographie française en Asie du Sud-Est maritime, travaux qui mériteraient d'être mieux connus dans cette région.

5. Cf. Jeanne Cuisinier, *Journal de voyage : Malaisie (1933), Indonésie (1952-55)*. Extraits édités par Daniel Perret. Paris, Association Archipel, Cahier d'Archipel 31, 1999.

6. Ambassadeur de France en Malaisie de 2017 à 2020.

7. Conseillère des affaires étrangères (cadre d'Orient) jusqu'en 2011.

Chen Yen Ling, *Lessons from my School: The Journey of the French Nuns and their Convent Schools*. Kulim, IJ Enterprises Sdn. Bhd., 2019, 383 p., ill., bib., index. ISBN: 978-967-14297-8-5.

Elève de la Convent School St. Anne de Kulim, Kedah, de 1965 à 1973, Chen Yen Ling, comptable dans le secteur privé, reconvertie au journalisme dans les années 2000, s'est immergée, avec semble-t-il beaucoup d'enthousiasme, dans l'histoire de la congrégation des Maîtresses charitables du Saint Enfant Jésus fondée à Rouen (1666), puis installée à Paris vers 1675, devenant la Congrégation des Dames de St. Maur. Celle-ci s'est déployée outremer, en particulier en Malaisie à partir du XIX^e siècle, avec pour objectif l'éducation des jeunes filles.

Dans l'introduction, l'auteure résume la trajectoire de la congrégation catholique, invitée à Penang par l'évêque Boucho de la Société des Missions Etrangères de Paris (MEP), afin de fonder, dans la péninsule, des écoles pour jeunes filles dans lesquelles l'enseignement serait en anglais. Trois religieuses débarquent ainsi à Penang en 1852, après avoir perdu leur supérieure durant la traversée, avant que la seule religieuse compétente en anglais ne quitte l'équipe en arrivant à destination. Abandonnant sa vocation religieuse dès 1874, la congrégation voit le nombre de ses écoles dans la péninsule malaise passer de 6 à 32 durant la première moitié du XX^e siècle, accueillant plus de 20 000 élèves. Avec l'indépendance en 1957, puis la formation de la Fédération de Malaisie en 1963, le système éducatif se transforme avec priorité accordée au malais et les enseignements basés sur les standards britanniques sont abandonnés au profit de programmes adaptés au nouveau contexte. Les religieuses quittent alors progressivement l'enseignement et l'administration, tandis que les écoles sont complètement nationalisées à partir des années 1990, alors qu'elles étaient jusque là gérées par des organisations liées à des missions. Ces écoles perdurent néanmoins sous différentes formes.

L'ouvrage s'organise en vingt chapitres sans véritable plan logique, les souvenirs personnels de l'auteure dans son école de Kulim (Kedah) se mêlant à l'histoire de la congrégation en France, ainsi qu'à l'histoire du développement des écoles en Malaisie avec les mêmes informations apparaissant plusieurs fois dans l'ouvrage, signe que cet ouvrage est probablement une compilation aménagée d'une série d'articles parus dans la presse locale. L'auteure a eu le mérite de mener l'enquête de Kulim jusqu'à Penang (siège historique de la congrégation en péninsule malaise), Kuala Lumpur (couvent de Cheras avec son musée – centre d'archives de la congrégation) et Paris (maison-mère de la congrégation). Pour Chen Yen Ling, l'institution a joué un rôle décisif dans la révolution des rapports hommes-femmes dans le pays en facilitant l'accès des filles à l'éducation.

Tout part de l'accès qu'a eu l'auteure à un manuscrit conservé dans son école même, un document intitulé « Kulim Convent Annals » relatant le

quotidien et les événements plus ou moins importants qui se sont déroulés non seulement à l'école entre 1940, année de sa fondation (la troisième à Kedah après Sungai Petani en 1933, puis Alor Setar l'année suivante), et 1961, mais aussi à Kulim et dans le district. Le journal s'interrompt entre décembre 1941 et novembre 1945.

Les religieuses n'ont jamais résidé dans l'école de Kulim, celle-ci n'étant qu'une branche du Couvent St. Marguerite de Bukit Mertajam (situé à 13 km, territoire de Seberang Perai, Etat de Penang), où elles avaient leur lieu de culte et un bureau d'administration. Le véritable centre à l'époque, et depuis les débuts, était à Penang, abritant l'administration centrale de l'Institut des Sœurs de l'Enfant Jésus, une école, un orphelinat, un noviciat, une chapelle, les logements des sœurs, ainsi qu'un internat pour les élèves originaires d'autres États et des régions voisines (notamment Siam/Thaïlande ou Indes néerlandaises/Indonésie).

Le journal mentionne notamment l'aide apportée à la fondation de l'école par la famille royale de Kedah, en particulier Tunku Abdul Rahman Putra, alors District Officer basé à Kulim (1939-43), qui allait ensuite devenir le premier Chief Minister de la Fédération de Malaya en 1955, puis Premier Ministre de Malaisie de 1957 à 1970. Si les MEP ont joué un rôle décisif dans le déploiement des *convent schools* des Sœurs de l'Enfant Jésus en péninsule malaise, celui-ci a également été soutenu par l'institution des Frères de La Salle. L'école de Kulim débute avec 13 élèves et en compte 31 lors de sa fermeture en raison de l'occupation japonaise. Elle réouvre en novembre 1945, accueillant 53 élèves, 124 en janvier 1949, 168 en janvier 1951, 197 en janvier 1952. Une nouvelle école est ouverte cette même année, inaugurée en janvier de l'année suivante.

Chen Yen Ling évoque plus ou moins longuement et parfois à plusieurs reprises des figures marquantes de la congrégation en Malaisie, telle la Révérend-Mère Sallas St. Tarcisius, qui arrive en Malaisie en 1904, à l'âge de 29 ans et se retire à l'âge de 80 ans. Celle-ci a supervisé l'expansion des écoles de la congrégation dans la péninsule, celle de Kulim étant l'une de ses dernières fondations.

Sans prétention académique, l'ouvrage est intéressant à la fois comme travail de recherche sur l'histoire de la congrégation à Penang et en péninsule malaise, et comme témoignage d'une ancienne élève qui revient sur le Kulim du milieu du XX^e siècle et ses années passées à l'école de la congrégation.

Daniel Perret

Elsa Clavé, *Les sultanats du Sud philippin. Une histoire sociale et culturelle de l'islamisation (XV^e - XX^e siècles) (The sultanates of the Southern Philippines. A social and cultural history of Islamization (15th to 20th century))*, École française d'Extrême-Orient, Monographies n°199, 295 pp, Paris, 2022. ISBN: 978-2-85539-313-1

Most people see the Philippines as a Catholic country in South-East Asia and forget that it has a Muslim minority in the South of the country. In 2022 out of the 115 million Filipinos 81% are Catholics, 11% Protestants and 5,6% are Muslims. The Muslims live mostly in the South on the huge island of Mindanao and on the islands of the Sulu Archipel between Mindanao and Borneo. Elsa Clavé has written a study of the social and cultural aspects of Islamization, namely in the two sultanates Sulu and Magindanao-Buayan and of the Muslim confederation Lanao. She wanted to show the social, political and cultural consequences of Islamization in this part of the world and the involvement of these sultanates in the commercial networks between the Malay world and China. In her study she used historical, sociological, philological and archeological methods.

In chapter 1 the principal sources are presented: among them the *sarsilas* (genealogies of the sultanates). The problem is that very few *sarsilas* are preserved in the original form. Other sources used are legal codes, religious texts and letters, as well as Chinese annals, Spanish and European sources.

Chapter 2 starts with a description of ethnic composition of the population of Sulu consisting of 4 groups: the Tagimaha, the Baklaya, the Bajau and the Tausug who had migrated from North Borneo. The Sulu archipelago was the first area where an Islamic sultanate similar to the Malay sultanates was established during the 15th century. The Tausugs were the dominating ethnic group, but the local chiefs of the other ethnic groups kept a large part of their autonomy.

Even before the Spaniards arrived in the Philippines, the different population groups of the Southern Philippine islands were already involved in trade relations in Southeast Asia and with China. Several ports developed in the course of time like Butuan (North-East Mindanao) and three other ports where we know only the Chinese names and the exact location is not sure: Ma-Yi (Mindoro), Pu-li-lu (Laguna de Bay), San-Xu (?). During the 13th and 14th centuries the Chinese increasingly used the sea route from Quanzhou via Sulu to the Moluccas. Thus Sulu was at the crossroads of multiple commercial contacts, and it was only a question of time until the first Muslim missionaries arrived via Southeast Asia. The *lingua franca* used in the region was Malay and one could speak of a Malayization of the area, although the different groups continued to use their local languages. The process of Islamization was complex and involved merging Islamic practices with local customs. It lasted several centuries.

In South Mindanao, Islam arrived during the 16th century. It established itself first upstream on the river Pulangi (sultanate of Buayan) and later downstream (sultanate of Maguindanao). The sultanate of Maguindanao reached its apex during the 17th century when it was able to extend its influence beyond the valley of the river to the southeast of Mindanao and dominated trade and religious life in the region. Then there was also the group of four settlements of the Maranao around Lake Lanao (Pat a pemgampong ko Ranao) that formed a kind of loose confederation. Malay became the dominant language of trade relations and Islam the dominant religion in the region. Malay was not only the *lingua franca* of maritime Southeast Asia, but also a language of prestige in the sultanates, the language of the learned in the 17th and the 18th centuries.

Chapter 3 describes the development of a written culture in the sultanates.

The sultans left genealogical narratives called *sarsilas*. The *sarsilas* are important primary sources for the history of the sultanates, but not easy to read. Arabic script was used to write in the local languages. It was called *jawi* in the Sulu archipelago to write Malay and Tausug and *kirim* in Mindanao to write in the local languages Magindanao and Maranao. Strangers are not allowed to read the *sarsilas*, because the families keep them as heirlooms and normally don't show them to strangers. The last person to have had some of them in his hands was N.M. Saleeby, an American education official of Syrian origin in Mindanao who collected *sarsilas*. He published them in 1905, but unfortunately only in English translation and not in the local languages in which they were written. Other important local historical sources are the legal codes: the *Luwaran* of Mindanao, which regroups 85 laws and the *Code of Sulu*, which has only 7 articles. Among the religious texts there exist 15 Korans with decorations from Mindanao and 6 illustrated pages from sermons and 9 books (*kitab*) that transmit religious rules from Sulu.

Chapter 4 is about power and political legitimation in the sultanates. The possession of the manuscripts of the *sarsilas* was a symbol of the authority of a sultan. It became an heirloom, a *pusaka*. These genealogies sometimes started with a mythological ancestor like Alexander the Great, called in the Islamic world Iskandar. He is also mentioned in the genealogies of many kingdoms of the Malay world, in Aceh, Perak, Malacca, Andalas, Palembang, Bima, Banjarmasin, Sulu and Magindanao. The origin of political legitimacy of Southern Philippine kingdoms was located in the West of the Malay world, especially in the dynasty of the kings of Malacca. But trade relations went much further. Brunei and Sulu also maintained diplomatic relations with Muslim communities in Southern China.

In chapter 5 different foundation myths of the sultanates are analyzed. The sultans left genealogical narratives (*sarsilas*) that were rewritten and recopied and sometimes even provided with imaginary ancestors. Typical is that the mythical founder of the dynasty is always a foreigner, like for instance *Rajah*

Baginda in the *sarsila* of Sulu. He is at the same time Islamizer and founder of a new dynasty, since he marries the daughter of the local raja and founds a new dynasty. This legend is just one example of a common motif on pre-Islamic Malay mythology. The exogenous element is a man coming from the outside and bringing a new religion, the endogenous element is the woman from the local dynasty, sometimes coming out of a bamboo, or water or a column of smoke.

Chapter 6 is about distancing from and change of relationship with the Malay world. In the 19th century the Southern Philippines suffered from a decline in trade with the Malay world after the foundation of Singapore, since Chinese traders were taking over more and more of the trade. They started to by-pass the Southern Philippines. And the Spanish who had been fighting the Muslims for centuries in the so-called “Moro Wars”, were finally more successful in their fight against Muslim pirates, destroying the flotillas of the sultanate between 1872 and 1887. “Moro” had been the collective term that the Spaniards had used for the Arab, Syrian and Berber groups that had reigned in Andalusia between the 8th and 15th century, and which they used also for the Muslims in the Philippines.

When the Americans arrived in 1898 after having bought the Philippines from Spain, the USA signed a special treaty with the sultan of Sulu in 1899, but it was only a matter of time until the last sultan of Sulu had to abdicate in 1915, giving up polygamy and slavery and all his royal titles except for that of a religious leader.

There was a revival of the concept of Malay identity among Philippine intellectuals in the late 19th and 20th centuries. Already the Austrian linguist Ferdinand Blumentritt had encouraged his young friend Jose Rizal to discover the pre-colonial history of the Philippines, especially its connection with the Malayo-Polynesian world. Rizal transmitted his interest in the Malay past to his educated friends, the “propagandists” who were fighting for Philippine independence and they continued after his execution by the Spaniards and during the American occupation of the Philippines. A student leader from the University of the Philippines, Wenceslao Q. Vinzons took up this idea in 1932. He organized a student organization in order to promote the pan-Malay idea. Its members were students from the Philippines, Siam, the Malay Peninsula, Indonesia and Polynesia. In 1934 he founded a political party “Young Philippines” and later he fought for a confederation, called “The Malayan Republic.”

Some time after World War II, a former member of “Young Philippines” Diosdado Macapagal became president of the Republic. He proposed a meeting of the leaders of the Philippines, Malaya and Indonesia in order to promote cooperation among three countries. This did not prevent conflict over the territory of Sabah in North Borneo claimed by the Philippines (Sabah had once belonged to the sultan of Sulu) and Malaysia, and the politics of “Konfrontasi” of the Indonesian president Soekarno vis-à-vis Malaysia in 1963.

This pan-Malayan academic discussion in Manila did not really interest the Muslims in the South. The impoverished Muslim youth would rally around the idea of a Moro nation in their fight against the government in Manila like in the “Bangsa Moro organization” or the “Moro Liberation Front.”

Elsa Clavé has created by her thorough analysis of many sources a remarkable history of the social and cultural adaptation of Islam in parts of the Southern Philippines. It was certainly not an easy task because of the scarcity of accessible documents and the lack of historical consciousness.

Marlies Spiecker-Salazar

Jean-Paul G. Potet, *A Grammatical Pandect of Written Tagalog*, Lulu Press Inc. USA, 2022, 740 pp. ISBN 978-1-716-45111-9

Under the name “A Grammatical Pandect” Jean-Paul Potet has published the most complete grammar of written Tagalog ever written.

The author published it first in French under the title *Grande Grammaire du tagal/philippin* (2018, Lulu.com), but the name “pandect”, which was originally a fifty-volume digest of Roman civil law created under the emperor Justinian in the 6th century and means a book that contains everything, an encyclopedia, does in fact correspond better to it. This book is definitely not a grammar for learning Tagalog but it is a reference grammar for the linguist, the advanced learner or the curious reader who wants to understand the intricacies of Tagalog.

In his foreword the author gives an introduction to the geographical and historical background of the language. Tagalog is the national language of the Philippines. But Tagalog is also one of the 150 languages spoken in the Philippines. It belongs to the large Austronesian language family that comprises about 1200 languages spoken from Madagascar over Indonesia to Hawaii.

The first dictionaries and grammars of Tagalog were written by Spanish priests and were influenced by Latin and Spanish grammars. It is only in the 20th century that modern dictionaries and grammars of Tagalog were published. Many different modern linguistic theories have been used to analyze Tagalog and other Philippine languages. The author has his own method: he analyzes all the grammatical features of Tagalog that he has found in great detail. One could say that he follows the Cartesian method developed by the French philosopher René Descartes.

Tagalog is the native language of the people spoken in the capital Manila and the surrounding provinces. It became the national language of the Philippines in 1937, when English was still the official language introduced by the Americans. Since then Tagalog has undergone many changes and is called “Pilipino” or

“Filipino”. What is spoken nowadays is usually a mixture of Tagalog and English, called “Taglish.” Most people in Manila speak this mixed language and don’t know the fine points of traditional pure Tagalog, because they have been educated in English or come from other parts of the Philippines. That is the reason why the author has based his grammar on a thorough analysis of modern classical literature written in the very refined classical Tagalog, also called *malálim na Tagalog* (deep Tagalog) and not on the spoken “Taglish” of the middle class or on the slang spoken on the streets of Manila.

After his foreword the author explains the symbols and abbreviations and the spelling that he has used. He explains why he has put accents on all the words. The accentuation of Tagalog words can be quite tricky for the foreigner and there are linkers and glottal stops that are not written down, but that can change the meaning of a word. Normally Filipinos don’t write with accents, because they know by experience how to pronounce the words. But to help the foreign reader the author uses accents in his grammar and also symbols for the glottal stop or for long vowels.

He gives a table of the nominal focal cases and conjugation tables as well as a list of irregular forms. Then he starts with the first of his 26 chapters:

A. Phonology. In 13 sub-chapters he discusses all possible phonological phenomena from consonants, nasals, vowels, stress and the different alphabets used in the course of time.

B. Characteristics. In 14 sub-chapters the author discusses characteristic features of the language like nominal markers, grammatical number, dual, grammatical gender and linker.

Tagalog is a genderless language. Nouns and pronouns are genderless. The pronoun *siya* can mean he as well as she. If you wish to specify the gender of a person you have to add an adjective after the noun with a linker in between: *kapatíd na laláki* brother, *kapatíd na babaé* little girl and *bátang laláki* little boy. The author points out that the linker is *na* when the preceding word ends in a consonant or the suffix *ng* when the word ends in a vowel.

Tagalog has inclusive groups, not to be confused with aggregative nouns, ex. *silá nang iná* “they and the mother” (inclusory), *mag-iná* “a mother and her children” (aggregative). There exist dual personal pronouns in Tagalog like *kitá* (you and me) or *táyo* (you and we).

The chapter ends with an explanation of the different types of Filipino English, namely Taglish, Bamboo English and the use of English abbreviations.

C. Syntax. In 19 sub-chapters the author discusses syntactic theory and almost all possible syntactic variations occurring in Tagalog.

D. Particles. In 4 sub-chapters the author discusses mobile particles, adverbial particles, explanatory particles and “caudals” (particles or short words that confirm or comment a sentence at the end like “*anó?*” = “isn’t it?”)

E. - N. Verbs: The verbal system of Tagalog is very complicated and had already fascinated Wilhelm von Humboldt who cited 17 conjugations

of Tagalog in 1837. He based his observations on the Tagalog grammar of Sebastian de Totanes from 1745, which was based on the Spanish grammar of Antonio de Nebrija of 1492, which was based on Latin grammar. But it was not suited for Tagalog that belongs to the Austronesian language family. Tagalog has verbs that have no conjugations. They have aspects showing whether an action has been completed or not. They also have an active and a passive voice. There have auxiliary verbs and factitive verbs. The latter are used to make somebody do something. And there are many more functions of verbs in Tagalog. The verbal system in Tagalog is very complicated and Jean-Paul Potet has devoted many chapters to it:

E. Verbs: Active Voice;

F. Verbs: Passive & Capacitive Voices;

G. *Mang-/Pang-* Words;

H. *Pa-* Words; I. Verbal Auxiliaries

J. Direct & Indirect Discourses;

K. Possession I; Verbs and Pseudo-Verbs;

L. Possession II: Possessives; this chapter does not treat verbs but possessive adjectives and possessive pronouns;

M. Existence & Presence; there are existential verbs and existential pseudo-verbs as well as many other aspects of existence discussed in 10 sub-chapters.

N. State can be expressed by adjectives and verbs. This is explained in 9 sub-chapters.

O. Comparison has 8 sub-chapters treating comparison of similarity, equality, superiority, inferiority, progressive comparison, parallel development, relative superlative and absolute superlative.

P. Demonstratives are treated in 9 sub-chapters,

Q. Imperation: there are many ways of expressing orders defined in 10 sub-chapters.

R. Numerals are a complicated matter in the Philippines. Tagalog speakers use English for numbers in digits because arithmetic is taught in English in school. On the other hand it is an established habit to tell an age or the time in Spanish. But there are of course Tagalog numbers as well cardinal as ordinal numbers and counting units and measures described in 11 sub-chapters.

S. Time Reference; in Tagalog *panahón* means both “time” and “weather”; *araw* “sun” means “day”, *buwán* “moon” means “the month”, *taón* means the year. The names of the days and months are derived from Spanish. Potet discusses in 10 sub-chapters many different time concepts.

T. Immediacy; the topic of time is continued in this chapter on immediate action.

U. Concession; a sentence is concessive if we would use “in spite of” or “although” in English. In Tagalog there are many more possibilities that are presented in 7 sub-chapters.

V. Conditional Sentences are sentences starting with “if” or “in case”. In Tagalog there are many variations of these listed by Potet in 4 sub-chapters.

W. Location: in this chapter locative terms, directional words, names of inhabitants of a place are presented. Interesting is the etymology of Tagalog as *taga-ilog* usually translated as “from the river”. It makes sense because Tagalogs lived on river banks.

X. External Morphology; in this chapter Potet discusses in 10 subchapters the external morphology of words that are derived from radicals. In the 11th subchapter he comes to proper names, mostly Spanish or English forenames that were adapted to Tagalog pronunciation and their diminutives, personal titles. In subchapter 12 he presents borrowings from Sanskrit, Spanish and other languages, as well as the Spanish creole called *Chavacano* that survives in Ermita, Cavite and Zamboanga.

Y. Internal Morphology; Tagalog radicals are built on monosyllabic roots. Wilhelm von Humboldt is probably the first scholar who mentioned the existence of monosyllabic roots in Tagalog. Roots cannot be used as words. Radicals are reduplicated or combined with prefixes.

Z. The Origins of Tagalog is a short essay on the prehistory of Tagalog as a part of the Austronesian language family.

In the appendices one finds terms of politeness, exclamations, interjections, swears, trivialities, starters and shifters a list of the most frequent words, a grammatical lexicon, historical dates and an extensive bibliography.

This *Grammatical Pandect of Written Tagalog* is a compendium of all the grammatical features of Tagalog. It cannot be read from one end to the other, but it can be used as a reference book. It is a grammar for the interested amateur but also for the expert. Some native speakers might find fault with certain explanations. But sometimes it is good to take a look from the outside to discover things in your own language that you have taken for granted. Anyway it is useful and enjoyable to consult this *Grammatical Pandect of Written Tagalog* and to discover particular features of the language that reflect the mentality of Tagalog speakers. It is not only an inventory of Tagalog grammar, but at the same time an introduction to Tagalog culture.

Marlies Spiecker-Salazar

ERRATUM

A number of corrections were not properly inserted in the article by Kathryn Wellen published in *Archipel* no. 103 « Exhuming Buried Stones: The Treaty of Timurung (1582) during the seventeenth and eighteenth centuries » (2022, pp. 59-86). We indicate them hereafter and apologize to the author.

p. 59	Affiliation: “Kathryn Wellen is a senior researcher at the Royal (Netherlands) Institute for Southeast Asian and Caribbean Studies in Leiden. She can be reached at wellen@kitlv.nl”	
p. 59	“1931”	reads “1951” (twice)
p. 64	“treaty concluded”	reads “treaty was concluded”
p. 68	“against Goa.” (Noorduyn, 1955: 250-51)”	reads “against Goa” (Noorduyn, 1955: 250-51).”
p. 69	“we do not believe each other’s messages unless it is conveyed by an official messenger and he who does not believe it shall be kicked to death”	reads “we do not believe each other’s messages unless they are conveyed by an official messenger and he who does not believe it then shall be kicked to death”
p. 70 footnote 8	“the ruler of Goa from 1546”	reads “the ruler of Gowa from 1546”
p. 72	“ <i>Karaéng</i> ”	reads “ <i>Karaéng</i> ” (twice)
p. 74 footnote 12	“Arung Tanete La Oddang”	reads “Arung Tanété La Oddang”
p. 75	“La Selleg and five”	reads “La Selle’ and five”
p. 84	“Indeed, The Treaty of Timurung”	reads “Indeed, the Treaty of Timurung”

Missing references:

- Adbul Razak Daeng Patunru 1969, *Sedjarah Gowa*, Makassar: Jajasan Kebudayaan Sulawesi Selatan dan Tenggara.
- Cense, A. A. 1951 “Eenige aantekeningen over Makassaars-Boeginese geschiedschrijving.” *Bijdragen tot de taal-, Land- en Volkenkunde* 107: 42-60.
- Stapel, F.W. 1922 *Het Bongaais Verdrag*. Leiden: University of Leiden.

RÉSUMÉS – ABSTRACTS

Marie-France Dupoizat (Associée au Centre Asie du Sud-Est, CNRS/EHESS/INALCO)

Céramique importée dans le monde insulindien : fin de l'énigme des BGUR

L'intérêt de la céramique exportée s'est longtemps porté sur de belles pièces négligeant une céramique d'usage pourtant très représentative des échanges entre la Chine et le monde insulindien.

Le BGUR, acronyme pour Banten Girang Unglazed Ring, désigne un bol d'un certain type retrouvé en nombre sur le site de Banten Girang, situé à l'extrémité occidentale de Java. Il s'agit un bol de grès, avec un anneau nu sur le fond témoignant d'une cuisson en empilement pour une production de masse. Tout d'abord mis en exergue dans cette petite principauté, il s'est également avéré présent en grande quantité dans des sites asiatiques prestigieux comme ceux de Trowulan, capitale du royaume javanais de Majapahit, ou du Palais royal à Angkor Thom. Cette mise en évidence n'a pu être établie qu'à la suite de fouilles archéologiques au cours desquelles tous les tessons exhumés sont enregistrés. L'approche de la céramique exportée s'en trouve alors modifiée et apparaissent alors des composantes commerciales qui témoignent de l'importance du flux de certains types de vaisselle usuelle.

Imported ceramics in the Nusantaraian World: end of BGUR's enigma

Interest in exported ceramics has long been focused on beautiful pieces, neglecting common wares, yet such wares are representative of the exchanges between China and the Nusantaraian world. The BGUR (an acronym for Banten Girang Unglazed Ring) refers to a bowl of a type found in large numbers in the excavations of Banten Girang (western end of Java). It is a stoneware bowl with an unglazed ring on the bottom indicating stack firing for mass production. First highlighted in this small principality, it turns out that BGUR are also present in large quantities in prestigious Asian sites

such as those of Trowulan, capital of the Javanese kingdom of Majapahit and of the Royal Palace in Angkor Thom. This only became apparent during archaeological excavations where all the exhumed shards are carefully recorded. This has some significance for the approach to exported ceramics in the period as these commercial items testify to the importance of the flow of certain usual types.

Claudine Salmon (CASE, CNRS)

The Art of Translating among the Chinese of Java as Perceived through the Interpretation of a Decree of 1696

Translation plays an essential role in the circulation of knowledge as well as in the social and political exchanges. Yet it remains little studied by historians. Here we propose to reflect on how the VOC administrators communicated their orders to the Batavian Chinese through the study of the interpretative translation of a 1696 decree aimed at prohibiting the opening of new sugar, arak, lime and brick production sites, as well as the creation of sawmills, due to the shortage of firewood in the Batavian *ommelanden* or in the surrounding regions, but which was not implemented due to the powerful interests at stake.

L'art de traduire chez les Chinois de Java perçu à travers l'interprétation d'un décret de 1696

La traduction joue un rôle essentiel dans la circulation des savoirs ainsi que dans les échanges sociaux et politiques. Pourtant elle reste peu étudiée par les historiens. Ici nous nous proposons de réfléchir sur la manière dont les administrateurs de la VOC communiquaient leurs ordres aux Chinois de Batavia à travers l'étude de la traduction interprétative d'un décret de 1696 visant à interdire l'ouverture de nouveaux sites de production de sucre, d'arak, de chaux et de briques, ainsi que la création de scieries, en raison de la pénurie de bois de chauffage dans l'*ommelanden* de Batavia ou dans les régions avoisinantes, mais qui n'avait pas été mis en œuvre en raison des puissants intérêts en jeu.

Gani A. Jaelani (Assistant Professor at Department of History and Philology, Universitas Padjadjaran, Indonesia)

Preserving the Resources: Plantations and Mines Workers' Hygiene in the Nineteenth and Twentieth Century Dutch East Indies

This article examines the role of physicians in the colonial state of the Dutch East Indies in the nineteenth and early twentieth century, especially in Sumatra. Being assigned mainly for assuring the health of the Europeans in the colony, their task

expanded as they also had to maintain the health of the plantations and mines workers. This additional duty was crucial to ensure the workers' productivity which eventually resulted in economic benefits for the colonial state. The cultivation system (*sistem tanam paksa*) resulted in a high rate of mortality among workforce. Doctor Willem Bosch expressed his concern by criticizing the colonial government and later suggesting for a healthcare system that would reduce the death rate in the colony. When large plantations were opened as a result of the implementation of liberal politics, attention to workers' conditions increased, although not entirely thorough, to ensure a healthier population as the main driving force for businesses. In many cases, however, these workers experienced awful treatments, including from the plantation doctors themselves. Using European physicians' reports, this article discusses their views on workers' health issues concerning the political economy of the colonial state.

Préserver les ressources : l'hygiène des ouvriers des plantations et des mines dans les Indes néerlandaises des XIX^e et XX^e siècles

Cet article examine le rôle des médecins dans l'État colonial des Indes néerlandaises au XIX^e et début du XX^e siècles, en particulier à Sumatra. Principalement chargés de veiller à la santé des Européens de la colonie, leur tâche s'est élargie lorsqu'ils ont dû également s'occuper de celle des ouvriers des plantations et des mines. Cette tâche supplémentaire était cruciale pour garantir la productivité des travailleurs, au bénéfice de l'État colonial. Le système de cultures forcées (*sistem tanam paksa*) a entraîné un grand nombre de décès parmi la main-d'œuvre indigène. Le docteur Willem Bosch a exprimé son inquiétude en critiquant le gouvernement colonial, puis en suggérant un système de santé qui réduirait le taux de mortalité dans la colonie. Lorsque de grandes plantations ont été ouvertes à la suite de la mise en œuvre de la politique libérale, l'attention portée à la condition des travailleurs s'est accrue, quoique de manière limitée, afin de garantir une meilleure santé de cette population, principale force motrice des entreprises. Dans de nombreux cas, cependant, ces travailleurs ont subi des traitements affreux, y compris de la part des médecins des plantations eux-mêmes. En s'appuyant sur les rapports des médecins européens, cet article examine leurs points de vue sur les questions de santé des travailleurs dans le cadre de l'économie politique de l'État colonial.

Adeline Martinez (Associate Member of the Institut de Recherche Asiatique, CNRS, Aix-Marseille Université) & Bambang Hudayana (Director of Lembaga Pendudukan, Anthropology Department, Universitas Gadjah Mada)

From Transmigrasi to Relokasi: Governmental Disaster Management of the Merapi Volcano Uplands (Indonesia)

After the 2010 eruption of the Merapi volcano in Central Java, the Indonesian government set up a post-disaster resettlement program for eruption victims. Through

a diachronic approach of this policy, this article shows how this program responds to specific interests and objectives that go beyond the interests of risk management. In addition to existing as a disaster management policy, it is also part of a more general context – national and international – of risk management and development of the national territory from which it inherits its particular logic and orientations. Furthermore, it also shows how to some extent, the recent resettlement policy marks a break with past government policies and thus fits into the changing perspectives that have taken place in national and international institutions over the past two decades in terms of risk and disaster management.

De la transmigration à la réinstallation : la gestion gouvernementale des catastrophes dans la région du Merapi

Après l'éruption du volcan Merapi en 2010 dans le centre de Java, le gouvernement indonésien a mis en place un programme post-catastrophe de réinstallation des victimes de l'éruption. À travers une approche diachronique de cette politique, cet article montre comment ce programme répond à des intérêts et des objectifs spécifiques qui dépassent les seuls intérêts de la gestion des risques. En plus d'être une politique d'aide aux sinistrés, celle-ci s'inscrit dans un contexte plus général – national et international – de gestion des risques et de développement du territoire national dont elle hérite ses logiques et ses orientations. Cet article montre aussi comment, dans une certaine mesure, la récente politique de réinstallation marque également une rupture au regard des politiques gouvernementales passées et s'inscrit ainsi dans les changements de perspectives intervenus dans les institutions étatiques et internationales au cours des deux dernières décennies en termes de gestion des risques et des catastrophes.

Daniel Perret (École française d'Extrême-Orient)

De Moulins à Sindanglaya (Java). Itinéraire d'un peintre orientaliste : Marius Perret (1851 - 1900)

Un corpus varié comprenant notamment des sources épistolaires, des sources officielles et des articles de presse contemporains, permet non seulement de retracer l'itinéraire individuel de Marius Perret, mais aussi de mettre en lumière comment à travers son activité artistique et son appartenance à divers réseaux de sociabilité, il est un acteur de la grande histoire avant de s'éteindre à Java en 1900.

Né à Moulins en 1851, il suit les cours de l'École des Beaux-Arts de Paris au début des années 1880. Après avoir abandonné des études de médecine, Perret débute sa carrière de peintre orientaliste par un séjour en Algérie, en particulier dans le sud, de 1884 à 1887. C'est ensuite le Sénégal (1890-1891) où il se joint à une expédition militaire, puis la Tunisie (milieu de 1896). L'année 1889 ouvre une décennie de participation à des expositions en France et à l'étranger, événements qui lui valent une certaine notoriété. Par ailleurs, dès le milieu des années 1870, il contribue

activement à l'illustration de revues et œuvres littéraires. Perret fréquente ainsi des milieux parisiens variés (Faculté de Médecine, École des Beaux-Arts, éditeurs, élite moulinoise de Paris comprenant en particulier son mentor Aimé Laussedat, la Société des Peintres Orientalistes et les peintres de son voisinage). En participant aux grands Salons annuels, ainsi qu'à des expositions internationales, Perret s'affirme comme serviteur du redressement de la nation après la défaite de 1870, tout en revendiquant une place dans la lignée des peintres orientalistes.

Avide de vulgariser la geste coloniale, c'est en Asie du Sud-Est qu'il effectue son dernier séjour à partir du début de 1899 (Vietnam, Cambodge) avant de décéder, très probablement de maladie, en septembre 1900 à Java, où sa tombe était encore visible 90 ans plus tard.

From Moulins to Sindanglaya (Java). Itinerary of an orientalist painter: Marius Perret (1851 - 1900)

Various sources including in particular private letters, official sources and contemporary press articles, allow to reconstruct the individual journey of Marius Perret, and shed light on how, through his artistic activity and his participation in various networks of sociability, he was part of the grand narrative of the country before dying in Java in 1900.

Born in Moulins in 1851, Perret studied at the École des Beaux-Arts in Paris in the early 1880s. After giving up medical studies, he began his career as an orientalist painter with a journey in Algeria, particularly in the south, from 1884 to 1887. Then came Senegal (1890-1891), where he took part in a military expedition, and Tunisia (mid-1896). The year 1889 opened a decade of participation in exhibitions in France and abroad, events which earned him a certain notoriety. In addition, from the mid-1870s, he actively contributed to the illustration of magazines and literary works. Perret thus frequented various Parisian circles (Faculty of Medicine, School of Fine Arts, publishers, the Moulins elite from Paris including in particular his mentor Aimé Laussedat, the Society of Orientalist Painters and painters from his neighborhood). By taking part in major annual Salons, as well as in international exhibitions, Perret asserted himself as a servant of the recovery of the nation after the defeat of 1870, while claiming a place in the lineage of the Orientalist painters.

Eager to popularize the colonial sphere, he made his last trip in Southeast Asia from the beginning of 1899 (Vietnam, Cambodia) before dying, very probably of illness, in September 1900 in Java, where his grave was still visible 90 years later.

Jérôme Samuel (IRASEC, Bangkok)

Représentations javanaises sous verre des Lieux saints de l'islam : des modèles orientaux aux reformulations locales

Cet article s'inscrit dans le cadre d'une étude systématique de la peinture sous verre javanaise aux XIX^e-XXI^e siècles, en abordant ici un corpus spécifique, celui des représentations des Lieux saints de l'islam. Il se fonde sur l'examen et l'analyse

de 84 peintures représentant les mosquées de la Mecque, Médine et Jérusalem, dont il propose d'abord une typologie formelle. Il montre ensuite que la plupart de ces peintures reproduisent, avec de légères adaptations, des modèles de papier (lithographies) qui ont circulé dans tout le monde musulman. Il s'intéresse enfin à la façon dont certains peintres ont adapté ces modèles pour les rendre plus conformes à l'idée qu'ils se faisaient de ce à quoi ressemble un lieu puissant à Java, par sa nature d'*axis mundi* ou par le saint personnage dont il abrite les restes. Quinze peintures jugées représentatives du sujet viennent appuyer cette étude ; elles sont présentées en annexe avec la description détaillée de chacune.

Javanese Reverse Glass Paintings of Islamic Holy Sites: From Oriental Models to Local Reformulations

This article is part of a larger and systematic study of 19th-21th centuries Javanese reverse glass painting. It addresses here a specific corpus, that of the representations of the Holy Places of Islam and is based on the examination and analysis of 84 paintings representing the mosques of Mecca, Medina and Jerusalem, for which it first proposes a formal typology. It then shows that most of these paintings reproduce slightly adapted paper models (lithographs) that circulated throughout the Muslim world. Finally, it looks at the way in which some painters adapted these models to conform to what a potent place looks like in Java, by its nature as an *axis mundi* or by the holy figure whose remains it hosts. Fifteen paintings considered representative of the topic support this study; they are presented in the appendix with a detailed description of each.

Si Pamutung

Sebuah Permukiman Kuno di Pedalaman Sumatra Utara
(Abad ke-9–13 M)



Penyunting

Daniel Perret & Hedy Surachman

Daniel Perret & Hedy Surachman (Penyunting)

Si Pamutung: Sebuah Permukiman Kuno di Pedalaman Sumatra Utara (Abad ke-9-13 M).

Jakarta: KPG (Kepustakaan Populer Gramedia), École française d'Extrême-Orient, Badan Riset dan Inovasi Nasional (BRIN), (Seri Terjemahan Arkeologi No. 15), 2023, 517 p., illus., bibl., index.

ISBN 978-602-481-950-7 ISBN Digital 978-602-481-951-4

Sejak satu setengah abad lalu, kompleks arkeologis Padang Lawas di Provinsi Sumatra Utara telah dikaitkan dengan sejumlah peninggalan Hindu-Buddha. Meski terisolasi di pedalaman -hingga sekarang- peninggalan-peninggalan arkeologisnya merupakan yang terbesar di paruh utara Sumatra.

Buku ini memberi sumbangan pengetahuan terbaru mengenai sejarah kuno Padang Lawas -dengan fokus Si Pamutung- berdasarkan hasil penelitian arkeologis Prancis-Indonesia pada 2006 hingga 2010 oleh Pusat Penelitian Arkeologi Nasional Indonesia bersama École française d'Extrême-Orient (Pusat Penelitian Prancis untuk Timur Jauh). Dengan luas sekitar 80 hektare, situs Si Pamutung terletak di muara Sungai Barumun dan Batang Pane. Boleh dikatakan, penelitian bersama Prancis-Indonesia itu merupakan studi arkeologis sistematis pertama tentang sebuah situs permukiman kuno di pedalaman Pulau Sumatra.

Publications de l'Association Archipel <https://revue-archipel.fr>

Les numéros normaux et hors série de la revue *Archipel* sont disponibles gratuitement :
The regular and special issues of journal *Archipel* are available for free:
Edisi biasa dan edisi khusus jurnal *Archipel* tersedia secara cuma-cuma:

<https://revue-archipel.fr/revue.html> (no. 1–103)
<https://www.persee.fr/collection/arch/> (no. 1–86)
<https://journals.openedition.org/archipel/> (no. 87–103)

HORS-SÉRIES

- N° 1 SONG GE
INDES NÉERLANDAISES ET CULTURE CHINOISE – DEUX TRADUCTIONS MALAISES DU ROMAN DES TROIS ROYAUMES (1910-1913), 2021
- N° 2 DANIEL PERRET & JORGE SANTOS ALVES (ED.)
PATANI THROUGH FOREIGN EYES: SIXTEENTH AND SEVENTEENTH CENTURIES, 2022

SÉRIE : CAHIERS D'ARCHIPEL

- N° 1 D. LOMBARD
INTRODUCTION À L'INDONÉSIEN (3^e ÉDITION RÉVISÉE), 1991
- N° 2 R. JONES
ARABIC LOAN WORDS IN INDONESIAN, 1978
- N° 3 P. LABROUSSE
MÉTHODE D'INDONÉSIEN, VOLUME N° 1 (2^e ÉDITION RÉVISÉE), 1994 (voir série : Autres publications)
- N° 4 P. LABROUSSE
MÉTHODE D'INDONÉSIEN, VOLUME N° 2, 1978 (voir série : Autres publications)
- N° 5 F. SOEMARGONO
Exercices structuraux d'indonésien, 1978
- N° 6 Cl. SALMON & D. LOMBARD
LES CHINOIS DE JAKARTA, TEMPLES ET VIE COLLECTIVE, 1977 (voir série : Études insulindiennes n° 1)
- N° 7 F. PECORARO
Essai de dictionnaire taroko-français, 1977
- N° 8 G. HOOYKAASS
INTRODUCTION À LA LITTÉRATURE BALINAISE, 1979
- N° 9 F. SOEMARGONO
LE « GROUPE DE YOGYA » (1945-1960) – LES VOIES JAVANAISES D'UNE LITTÉRATURE INDONÉSIENNE, 1979
- N° 10 U. SIRK
LA LANGUE BUGIS (CÉLÈBES-SUD), 1979
- N° 11 H. CHAMBERT-LOIR
SASTRA : INTRODUCTION À LA LITTÉRATURE INDONÉSIENNE CONTEMPORAINE, 1980
- N° 12 PRAMOEDYA ANANTA TOER
CORRUPTION, 1981
- N° 13 N. PHILLIPS & KHAIDIR ANWAR (eds.)
PAPERS ON INDONESIAN LANGUAGES AND LITERATURES, 1981
- N° 14 G. MOUSSAY
LA LANGUE MINANGKABAU, 1981
- N° 15 P. LABROUSSE
DICIONNAIRE GÉNÉRAL INDONÉSIEN-FRANÇAIS, 1984
- N° 16 P. LABROUSSE
DICIONNAIRE DE POCHE INDONÉSIEN-FRANÇAIS, 1985
- N° 17 P. CAREY (ed.)
VOYAGE À DJOCJA-KARTA EN 1825 DE A.A.J. PAYEN, 1988
- N° 18 F. SOEMARGONO & W. ARIFFIN
DICIONNAIRE GÉNÉRAL FRANÇAIS-INDONÉSIEN, 1991

- N° 19 Cl. SALMON (ed.)
L'INDONÉSIE CONTEMPORAINE. UN CHOIX D'ARTICLES DE LA REVUE PRISMA (1971-1991), 1994
- N° 20 CHANATIP KESAVADHANA (ed.)
Chulalongkorn, Roi de Siam. Itinéraire d'un voyage à Java en 1896, 1993
- N° 21 M. BONNEFF (ed.)
L'INDONÉSIE CONTEMPORAINE. UN CHOIX D'ARTICLES DE LA REVUE PRISMA (1971-1991), 1994
- N° 22 H. CHAMBERT-LOIR (ed.)
LA LITTÉRATURE INDONÉSIE. UNE INTRODUCTION, 1994
- N° 23 M. ABAZA
ISLAMIC EDUCATION. PERCEPTION AND EXCHANGES: INDONESIAN STUDENTS IN CAIRO, 1994
- N° 24 M. ZAINI-LAJOUBERT
L'IMAGE DE LA FEMME DANS LES LITTÉRATURES MODERNES INDONÉSIE ET MALAISE, 1994
- N° 25 PHAN HUY LÈ, CL. SALMON & TA TRONG HIÊP
UN ÉMISSEUR VIÊTNAMIEN À BATAVIA. PHAN HUY CHÙ. « RÉCIT SOMMAIRE D'UN VOYAGE EN MER » (1833), 1994
- N° 26 L. HUSSON
LA MIGRATION MADURAISE VERS L'EST DE JAVA, 1995
- N° 27 G. MOUSSAY
DICTIONNAIRE MINANGKABAU-INDONÉSIE-FRANÇAIS, 2 volumes, 1995
- N° 28 A. FEILLARD
ISLAM ET ARMÉE DANS L'INDONÉSIE CONTEMPORAINE, 1995
- N° 29 N. LANCRET
LA MAISON BALINAISE EN SECTEUR URBAIN, 1997
- N° 30 C. GUILLOT (SOUS LA DIRECTION DE)
HISTOIRE DE BARUS. LE SITE DE LOBU TUA, volume n° 1, 1998
HISTOIRE DE BARUS. LE SITE DE LOBU TUA, volume n° 2, 2003
HISTOIRE DE BARUS. volumes n° 1 & 2,
- N° 31 J. CUISINIER
JOURNAL DE VOYAGE, MALAISIE (1933), INDONÉSIE (1952-55), EXTRAITS ÉDITÉS PAR DANIEL PERRET, 1999
- N° 32 S. VIGNATO
AU NOM DE L'HINDOUISE. RECONFIGURATION ETHNIQUE CHEZ LES TAMOULS ET LES KARO EN INDONÉSIE, 2000
- N° 33 J.-M. DE GRAVE
INITIATION RITUELLE ET ARTS MARTIAUX. TROIS ÉCOLES DE KANURAGAN JAVANAIS, 2001
- N° 34 J.-B. PELON
DESCRIPTION DE TIMOR OCCIDENTAL ET DES ÎLES SOUS DOMINATION HOLLANDAISE (1771-1778)
TEXTE ÉTABLI, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ PAR ANNE LOMBARD-JOURDAN, 2002
- N° 35 J.-L. MAURER
LES JAVANAIS DU CAILLOU, 2006
- N° 36 M.-F. DUPOIZAT
CATALOGUE OF CHINESE STYLE CERAMICS OF MAJAPAHIT. TENTATIVE INVENTORY, 2007
- N° 37 C. GUILLOT & L. KALUS
LES MONUMENTS FUNÉRAIRES ET L'HISTOIRE DU SULTANAT DE PASAI À SUMATRA, 2008
- N° 38 D. PERRET & H. SURACHMAN (ed.)
HISTOIRE DE BARUS III : REGARDS SUR UNE PLACE MARCHANDE DE L'OCÉAN INDIEN (XII^e - MI-XVII^e S.), 2009
- N° 39 CHRISTIAN PELRAS
EXPLORATIONS DANS L'UNIVERS DES BUGIS. UN CHOIX DE TRENTE-TROIS RENCONTRES, 2010
- N° 40 LUDVIK KALUS & CLAUDE GUILLOT (TRADUIT DU TCHÈQUE ET ANNOTÉ PAR)
PAVEL DURDIK. *UN MÉDECIN MILITAIRE À SUMATRA. RÉCITS DE LA GUERRE D'ATJEH*, 2010
- N° 41 PAUL WORMSER
LE BUSTAN AL-SALATIN DE NURUDDIN AR-RANIRI, 2011
- N° 42 D. PERRET & H. SURACHMAN (ed.)
HISTORY OF PADANG LAWAS I. THE SITE OF SI PAMUTUNG (9TH CENTURY – 13TH CENTURY AD), 2014
- N° 43 D. PERRET (ed.)
HISTORY OF PADANG LAWAS II. SOCIETIES OF PADANG LAWAS (MID-9TH – 13TH CENTURY CE), 2014
- N° 44 M. PICARD
KEBALIAN, LA CONSTRUCTION DIALOGIQUE DE L'IDENTITÉ BALINAISE, 2017

SÉRIE : ÉTUDES INSULIENNES / ARCHIPEL

- N° 1 CL. SALMON ET D. LOMBARD
LES CHINOIS DE JAKARTA. TEMPLES ET VIE COLLECTIVE
- N° 2 M. BONNEFF ET AL.
PANCASILA. TRENTÉ ANNÉES DE DÉBATS POLITIQUES EN INDONÉSIE
- N° 3 CL. SALMON
LITERATURE IN MALAY BY THE CHINESE OF INDONESIA. A PROVISIONAL ANNOTATED BIBLIOGRAPHY
- N° 4 C. GUILLOT
L'AFFAIRE SADRACH. ÉTUDE SUR LE CHRISTIANISME À JAVA AU XIX^e SIÈCLE
- N° 5 M. CHARRAS
DE LA FORÊT MALÉFIQUE À L'HERBE DIVINE
- N° 6 F. RAILLON
LES ÉTUDIANTS INDONÉSIENS ET L'ORDRE NOUVEAU
- N° 7 M. BONNEFF
PÈRÉGRINATIONS JAVANAISES. LES VOYAGES DE R.M.A. PURWA LELANA
- N° 8 CH. VULDY
PEKALONGAN : BATIK ET ISLAM DANS UNE VILLE DU NORD DE JAVA
- N° 9 B. SELLATO
NOMADES ET SÉDENTARISATION À BORNÉO
- N° 10 M. FRANCK
QUAND LA RIZIÈRE RENCONTRE L'ASPHALTE...

AUTRES PUBLICATIONS

- D. LOMBARD
LE CARREFOUR JAVANAIS (3 VOLUMES)
- C. GUILLOT
THE SULTANATE OF BANTEN
- OUVRAGE COLLECTIF
BABOUIN ET AUTRES NOUVELLES DE MALAISIE
- F. SOEMARGONO ET W. ARIFIN
DICTIONNAIRE DE POCHE FRANÇAIS-INDONÉSIEN
- P. LABROUSSE
MÉTHODE D'INDONÉSIEN (NOUVELLE ÉDITION)
- CL. SALMON, W. FRANKE & A.K. SIU
CHINESE EPIGRAPHIC MATERIALS IN INDONESIA (JAVA) VOL. 2 – PART N° 1 & N° 2 (2 VOLUMES)
- M.O. SCALLIET
ANTOINE PAYEN : PEINTRE DES INDES ORIENTALES – VIE ET ÉCRITS D'UN ARTISTE DU XIX^e S.

Disponible au Comptoir des presses d'universités

86, rue Claude Bernard - 75005 Paris – Tél : 33(0)147078327 - E-mail : www.lcdpu.fr

Association Archipel

INALCO, 2 Rue de Lille, 75007 Paris - E-mail : archipel@chess.fr

RECOMMANDATIONS AUX AUTEURS

Nous vous prions de nous envoyer votre article sous forme de documents Word et PDF, à l'adresse suivante : archipel@ehess.fr. Il est préférable que l'article ne dépasse pas 70 000 signes ou 12 000 mots. Le nom de l'auteur, son appartenance institutionnelle, son adresse postale et son adresse courriel doivent figurer en tête du document. Veuillez joindre un résumé de l'article (150 mots). Chaque article proposé à la revue est soumis au comité de lecture. La publication de l'article fait l'objet d'un contrat avec cession de droits. L'auteur d'un article publié recevra un exemplaire du numéro de la revue, ainsi qu'une copie PDF de son article.

RECOMMENDATIONS FOR AUTHORS

Please send your article as Word and PDF documents to the following address: archipel@ehess.fr. The article should preferably not exceed 70,000 signs or 12,000 words. The name of the author, his/her institutional affiliation, mailing address and email address must appear at the top of the document. Please attach a summary of the article (150 words). Each article submitted to the journal is evaluated by the reading committee. The publication of the article is the subject of a contract implying cession of rights. The author of a published article will receive a copy of the relevant issue as well as a PDF copy of the article.

La revue Archipel est référencée dans le ISI Web of Knowledge (Clarivate) : Art & Humanities Citation Index et Current Contents/Arts & Humanities, ainsi que dans Index to the Study of Religion Online (www.brill.nl/isro).

Archipel is indexed in ISI Web of Knowledge (Clarivate): Arts & Humanities Citation Index and Current Contents/Arts & Humanities, as well as the Index to the Study of Religion Online (www.brill.nl/isro).

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

La publication de la revue *Archipel* est assurée par l'Association Archipel régie par la loi de 1901. Les statuts de celle-ci prévoient le service de la revue aux membres associés qui se sont acquittés de leur cotisation annuelle.

Toutes les personnes ou institutions qui auront réglé leur souscription pour l'année sont inscrites *ipso facto* comme « membre associé », et peuvent participer à l'Assemblée générale de l'Association, avec voix consultative.

La prochaine Assemblée générale aura lieu en visioconférence, le **24 mars 2023, 15h00**.

Le présent avis tient lieu de convocation.